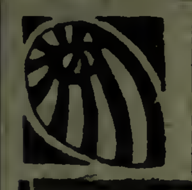



Lettres de Jersey

1937-1938

Vol. XLVII. — Nouvelle série, T. XIV.

N° 1 — Pentecôte 1939



A. M. D. G.

IMPRIMERIE DE MEESTER
WETTEREN (Belgique)




SOMMAIRE

Documents. — Lettres décrétales sur la canonisation de saint André Bobola, p. 1.

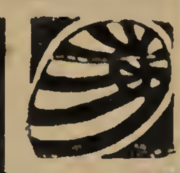
France. — La résidence de la rue de Sèvres à Paris au XIXe siècle par le P. Rouët de Journel, p. 17. — Onze mois de Col Bleu à bord d'un contre-torpilleur, par le P. Dalido, p. 55.

Chine. — La guerre sino-japonaise, p. 84. — Les zones Jacquinot, p. 93. — La guerre et la mission de Changhai, p. 107. — Près des blessés en traitement à l'Aurore, p. 116. — Autour d'Anking, p. 118. — La mort du P. Sontag, p. 131.

Hors de France. — La Compagnie et la guerre civile d'Espagne, p. 234.

Mélanges. — Le P. Olivaint et nos collèges, par le P. Mitsche, p. 173. — Un centenaire religieux : le P. de Ravignan, p. 178. — L'assassinat du Fr. Parédès, p. 182.

Nécrologie. — Le P. Joseph de la Servière, par le P. de Raucourt 191

Lettres de Jersey

1937-1938

Vol. XLVII. — Nouvelle série, T. XIV.



A. M. D. G.

IMPRIMERIE DE MEESTER
WETTEREN (BELGIQUE)




AVIS

Nos souscripteurs sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* et de n'en pas publier d'extraits sans une autorisation expresse.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à Monsieur l'Éditeur des Lettres de Jersey, Maison Saint-Louis, Saint-Helier, Jersey (Angleterre).

DOCUMENTS

LETTRES DÉCRÉTALES

LE Bx ANDRÉ BOBOLA, MARTYR, PRÊTRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, EST ÉLEVÉ AUX HONNEURS DES SAINTS

PIE, ÉVÊQUE, SERVITEUR DES SERVITEURS DE DIEU,
POUR PERPÉTUELLE MÉMOIRE

L'Église Catholique sortie du côté ouvert du Christ en croix et purifiée par son sang, fortifiée par le sang généreux d'innombrables martyrs depuis les commencements jusqu'à présent, exulte en ce jour d'une joie très grande en voyant un autre de ses fils, orné de la couronne des Saints, nous voulons parler du glorieux martyr S. André Bobola, citoyen de la noble Pologne et prêtre de l'illustre Compagnie de Jésus. Ce n'est pas sans un dessein tout spécial de Dieu qu'il nous a été donné d'arriver à ce terme à notre époque ; car, alors qu'aujourd'hui la plupart des hommes, sans se soucier de la charité, *ne recherchent que leurs intérêts propres*, n'ont en vue que leurs profits personnels et leur avantage particulier, et négligent le salut du prochain, il a semblé très utile au salut des âmes de proposer en exemple cet intrépide athlète du Christ, qui, appelé à juste titre *chasseur d'âmes*, nous enseigne le zèle actif, pour agrandir le Royaume du Ciel ; et ce martyr invincible incite à la fermeté les hommes sans énergie d'aujourd'hui, en même temps qu'il les pousse à supporter n'importe quels travaux pour la cause de Dieu et de l'Église, suivant cette parole : *c'est le propre du chrétien de faire et de souffrir de grandes choses.*

En l'an du Seigneur 1591, dans la région qu'on appelle la Petite Pologne, dans le palatinat de Sandomir, André

Bobola naquit de parents nobles. Devenu grand, doué d'une nature excellente, il fit naître de belles espérances ; envoyé au collège de la Compagnie, qui avait été fondé grâce aux libéralités de son oncle paternel André, il brilla par l'innocence de ses mœurs et sa piété singulière. Méprisant les vanités du monde, et souhaitant avec ardeur devenir apôtre de la parole divine, il décida de donner son nom à la Compagnie de Jésus, et à 19 ans, il entra au noviciat de cette même Compagnie à Vilna ; là, sous la direction de Laurent Bartilius, maître des novices, il posa les fondements d'une vie plus sainte, et, deux ans plus tard, il prononça ses vœux le 31 juillet 1613 ; cette même année, il reçut les ordres mineurs dans la cathédrale de Vilna. Puis, pendant trois ans, il se livra à l'étude de la philosophie. Après quoi, en 1616, selon la coutume de la Compagnie de Jésus, il fut chargé d'instruire les jeunes gens dans les lettres et les enfants dans les rudiments de la foi chrétienne ; il se préparait ainsi à de plus grandes tâches qui devaient procurer le salut éternel du prochain et à lui-même la précieuse palme du martyre.

Il remplit l'office de professeur, d'abord au collège de Braunsberg, en Varmie, où près de 300 élèves s'adonnaient aux études, puis au collège de Poltusk ; il y donna un admirable exemple de zèle, de sagesse et de douceur. Rappelé à Vilna, il étudia avec soin la théologie. En 1621, il reçut les ordres majeurs et enfin, le 12 mars de l'année suivante, il fut élevé au sacerdoce, le jour même où, à Rome, Ignace et François Xavier étaient inscrits au nombre des saints. Prêtre, il puisa dans cette dignité une nouvelle et plus grande ardeur pour gagner les âmes au Christ et surtout pour combattre courageusement les hérétiques. Ses études théologiques achevées, il se donna tout entier au ministère sacerdotal qu'il exerça d'abord à Vilna, puis à Bobrujsk avec un zèle admirable que ne purent briser ni les innombrables fatigues ni le malheur des temps ni la funeste épidémie qui durant trois ans ravagea ces contrées. Il s'efforçait d'affermir les fidèles dans la perfection chrétienne et d'apporter lumière et soulagement aux âmes retenues dans les ténèbres de la superstition. Dans les villes comme dans les campagnes, il

enseignait avec soin la doctrine chrétienne; et, visitant souvent les maisons des pauvres et les chaumières les plus sordides, il faisait tout pour se concilier leurs habitants, afin de pouvoir converser familièrement avec eux des dogmes de la foi catholique. Il ne négligeait ni les prisonniers, ni les malades auxquels ses consolations ne firent jamais défaut. L'amour d'André Bobola pour le prochain brilla particulièrement lorsqu'en 1625, et de nouveau quatre ans plus tard, éclata une peste meurtrière. *Se faisant tout à tous*, aidé par d'autres Pères, toujours joyeux, il donna de remarquables exemples d'une charité héroïque : méprisant la contagion, il veilla au salut corporel des malades mais plus encore au salut de leurs âmes. Les jours de fête, dans ses sermons, il remplissait si efficacement et avec tant de feu le rôle de héraut de la parole divine qu'une foule immense et même des membres de la cour royale se pressaient pour l'entendre. C'est pour ce motif qu'on lui donna communément le titre de véritable apôtre et de *chasseur d'âmes*. — Enfin, le 2 mai 1630, il émit sa profession solennelle.

Au zèle d'André pour accroître la gloire de Dieu, s'ajoutait un grand désir de souffrir et de supporter les contradictions. De là ces tourments très rudes dont il affligeait son corps, de là ces jeûnes de plusieurs jours avant de partir en mission. Tant de piété et une charité si ardente d'où sortaient, Dieu aidant, de très grands fruits, excita contre lui la haine des schismatiques, auxquels son zèle dans le saint ministère le rendait odieux ; ceux-ci, dans leur fureur, décidèrent de le mettre à mort. Un triste et désastreux fléau ravageait à ce moment ces contrées : la pauvre Pologne, entourée de tous côtés par les armées ennemies, avait été envahie par les Cosaques, qui avaient perdu non seulement la vraie religion, mais même tous sentiments dignes d'un homme ; à l'instigation des schismatiques, ils avaient tourné leur rage de destruction contre la foi catholique : les églises étaient renversées, les monastères abattus, les prêtres et les fidèles massacrés un peu partout, les objets sacrés jetés de tous côtés. André, occupé alors au saint ministère des missions en Lithuanie, en conçut non de la crainte mais au contraire une joie parti-

culière, parce qu'il voyait s'offrir à lui l'occasion de donner son sang en témoignage de la foi catholique. Il n'eut pas à attendre longtemps le combat qu'il souhaitait. Car les Cosaques, le 16 novembre 1657, s'emparaient d'André non loin du village de Peredil, près de Sanov ; frappé à coups de bâton, couvert de soufflets, traîné avec une corde par un cavalier qui le précédait dans une course douloureuse et sanglante, il fut conduit à Ianov pour y être livré au supplice. Dans ce combat, le martyr polonais égala les plus nobles victoires que célèbre l'Église. Interrogé s'il était prêtre latin, André répondit : « Je suis prêtre catholique, né dans la foi catholique, je veux mourir dans cette même foi ; ma foi est la seule vraie ; elle conduit au salut ; repentez-vous, faites pénitence, sinon vous ne pourrez obtenir le salut dans vos erreurs ; embrassez ma foi, vous connaîtrez le vrai Dieu et vous sauverez vos âmes ». Rendus plus acharnés par ces paroles, ces hommes féroces ne se contentent pas d'infliger à l'athlète du Christ quelques supplices, mais d'innombrables et cruels tourments ; pour commencer, ils le frappent à coups de fouet et lui mettent sur la tête une couronne d'épines ; ils le blessent de leurs cimeterres ; ils lui arrachent la peau de la tête ; avec des torches ardentes, ils lui brûlent les plaies qu'ils lui ont faites sur la poitrine, sur le dos et sur d'autres parties du corps, mais cet athlète invincible ne cessant de confesser sa foi, ils lui coupent le nez et les lèvres, lui arrachent la langue jusque dans la gorge, et lui crèvent un œil ; enfin, André étant déjà près d'expirer, l'un des bourreaux, de deux coups d'épée, met fin à un si cruel martyre. Le corps du Bx martyr, par un dernier outrage, fut jeté sur un tas de fumier par ses ennemis. Mais bientôt, au début de la nuit, Dieu, pour glorifier son serviteur, fit resplendir son corps d'une lumière extraordinaire ; au milieu des gémissements, tout le peuple vint, en priant, enlever son corps avec respect ; conservé avec soin par le curé, Jean Jalewski, il fut enseveli avec piété par deux Pères de la Compagnie de Jésus.

La nouvelle de l'horrible mort d'André et le motif de son martyre répandus en Pologne et au-delà, lui attirèrent une

grande renommée. Celle-ci, cependant, par suite du malheur des temps, s'éteignit durant près de cinquante ans, si bien que le lieu même de sa sépulture fut oublié. Mais en 1702, sur une révélation d'André lui-même, ses restes sacrés furent trouvés intacts, n'exhalant aucune mauvaise odeur, comme s'ils venaient d'être inhumés, portant toutes les marques de l'horrible martyre que nous avons raconté. Dès que ces faits furent connus, une foule innombrable se rendit à son tombeau. On rapportait de multiples grâces obtenues, et même des miracles opérés par Dieu à l'intercession de ce bienheureux martyr. Aussi un grand désir naquit d'inscrire un tel héros au nombre des saints. On commença donc à travailler à la reconnaissance de son martyre, à sa Béatification et à sa Canonisation, en introduisant sa cause devant la Sacrée Congrégation des Rites. C'est pourquoi quatre procès furent préparés par les soins de l'Ordinaire. Ceux-ci ayant été instruits selon les règles, Benoît XIII, notre prédécesseur d'heureuse mémoire, signa, le 22 décembre 1728, la bulle d'introduction de la cause. Dans la suite, les autres enquêtes prescrites par le droit ayant été achevées dans la curie épiscopale de Loutsk et dans celle de Vilna, Benoît XIV, notre prédécesseur d'heureuse mémoire, publia le 9 février 1755 un décret par lequel il déclarait que le fait du martyre et la cause du martyre du vénérable André Bobola étaient si bien prouvés, que l'on pouvait continuer l'affaire, c'est à dire procéder à la discussion et à la reconnaissance de quatre miracles.

Pendant ce temps, le corps du Vénérable martyr du Christ qui, après l'expulsion de Pologne des Pères de la Compagnie de Jésus, confié d'abord à la garde des Uniates, puis à celle d'un prêtre schismatique, avait été transféré en 1808 de Pinsk à Polotsk, fut placé à l'intérieur de la crypte de l'église du collège de la Compagnie,dans une sépulture honorable bientôt illustrée par de nouvelles faveurs et de nouveaux miracles. La cause cependant, pour de graves raisons, demeura dans l'oubli jusqu'en 1822.

Enfin, le 25 janvier 1835, le Pape Grégoire XVI, d'heureuse mémoire, proclama solennellement la reconnaissance d'un miracle : *La conservation sans corruption du corps du vénérable*

serviteur de Dieu. Le 5 mars 1853, le Pape Pie IX, d'heureuse mémoire, en la fête de l'Ascension de N. S. J.-C., dans la sacristie de la Basilique du Latran où il s'était rendu selon l'antique coutume des Souverains Pontifes, déclara solennellement *que preuve était faite de trois autres miracles que Dieu avait accomplis par l'intercession du vénérable André Bobola : le premier, la guérison instantanée et parfaite du fils de Jean Chmielnicki, atteint d'une cachexie scorbutique qui avait couvert tout son corps d'ulcères répugnants et pleins de vers et qui avait aussi causé une déformation de nature rachitique ; le deuxième, la guérison instantanée et parfaite de Marianne Florkowska, affligée d'une dysenterie avec écoulement de sang ; le troisième, la guérison instantanée et parfaite de Catherine Brzozowska, atteinte d'une dysenterie infectieuse.* Le 24 juin suivant, fut publié un décret aux termes duquel *on pouvait procéder en toute sûreté à la solennelle Béatification du Vénérable serviteur de Dieu* : à ce sujet, le 5 juillet, la lettre apostolique *Quae duo* fut donnée sous forme de Bref. Enfin, le 30 octobre de la même année, on célébra dans la Basilique du Vatican ornée avec magnificence et au milieu d'une grande foule, les cérémonies solennelles de la Béatification.

Après les solennités de la Béatification, pendant plus de 70 ans, par suite du malheur des temps, la cause tomba de nouveau dans l'oubli, quoiqu'un grand nombre de fidèles se rendissent au tombeau de cet illustre Bienheureux Martyr, et que l'on rapportât de nombreuses guérisons et des miracles non moins fréquents, que Dieu avait opérés par son intercession. Parmi ces faveurs divines, celle-ci mérite particulièrement d'être citée. Alors que, en 1919, les bolchevicks avaient occupé Polotsk et que quelques-uns d'entre eux avaient essayé de profaner le corps du Bx André, Sa Béatitude Jean-Baptiste Ciéplak, alors évêque suffragant du diocèse de Mohilev, qui comprend Polotsk sous sa juridiction, s'opposant de toutes ses forces avec l'aide de quelques-uns des bolchevicks eux-mêmes à un tel sacrilège, put conserver alors le tombeau intact.

On regarde aussi comme merveilleuse la conservation contre

une destruction impie des restes du Bienheureux, et leur rachat inespéré aux bolchevicks que nous avons heureusement obtenu, avec l'aide de Dieu, bien que le corps du Bx André fût apporté de Polotsk, où la vénération des fidèles augmentait de jour en jour, d'abord à Vitebsk puis, sur l'ordre des communistes, à Moscou, où il fut placé dans un endroit obscur d'un musée. Nous avons pu cependant recouvrer les reliques du Bx et les faire transporter, malgré de grandes difficultés, en particulier durant le voyage, dans la Ville Éternelle, au palais apostolique du Vatican, le 2 novembre 1923 ; au mois de mai de l'année suivante, elles furent proposées à la vénération des fidèles dans l'Église du Très Saint Nom de Jésus, construite par le Cardinal Farnèse, jusqu'au jour où, comme c'est Notre souhait et surtout celui des Polonais, elles pourront être rapportées en Pologne dont André s'est montré le spécial protecteur.

Cependant la piété et la dévotion des fidèles envers le nouveau Bienheureux ne cessait de s'accroître ; comme on disait que Dieu avait opéré d'autres miracles par son intercession, des Cardinaux et Évêques en grand nombre, après des personnes haut placées, donnant l'exemple, des demandes nombreuses et pressantes furent adressées au Pape Benoît XV de sainte mémoire, notre prédécesseur, et à Nous-même, pour qu'on reprît la cause en vue de la Canonisation du Bx André. Nous avons reçu très favorablement ces instances, et le 23 juillet 1924, Nous avons signé de Notre propre main le décret pour la reprise de la cause. Deux miracles furent proposés qui firent l'objet des procès apostoliques dont la forme juridique fut, après discussion, reconnue valide.

Le premier miracle fut une guérison merveilleuse survenue à Vrynica, dans l'archidiocèse de Cracovie, le 3 septembre 1922.

Ida Henriette Turnau, veuve Kopecka, âgée de 46 ans, fut traitée par les rayons X pour une ostéomalacie. Il en résulta de graves brûlures à l'abdomen, dont l'une s'étendait sur douze à quinze centimètres, l'autre un peu moins. Ces brûlures engendrèrent des ulcères fétides d'où découlait du pus ; les médecins les jugèrent incurables et même mortels. On

appliqua sur le corps des parcelles de reliques du Bx André Bobola, et dès qu'on l'eut invoqué, Ida se trouva tellement mieux qu'elle put sans aucune difficulté donner des soins à sa sœur malade et aller à l'église. Ayant examiné son abdomen à l'aide d'un miroir, elle ne vit plus aucun ulcère et elle constata avec ses mains qu'une nouvelle peau s'était formée à la place des ulcères ; fait que le médecin qui la soignait reconnut par lui-même. Le même médecin et les experts délégués par la Sacrée Congrégation des Rites, confirmèrent que cette guérison dépassait les moyens naturels.

L'autre guérison arriva dans notre illustre ville de Rome le 30 décembre 1933.

La sœur Louise Dobrzynska, de la congrégation des Servantes de la Vierge Immaculée, souffrait d'une pancréatite aiguë, accompagnée des symptômes d'autres maladies ; on ne pouvait la sauver qu'au prix d'une opération chirurgicale hasardeuse, comme l'ont montré d'après plusieurs radiographies le médecin traitant et quelques experts choisis par la Sacrée Congrégation des Rites, assemblés en délibération commune. Des prières ferventes furent adressées au Bx André par ses sœurs en religion et par d'autres personnes pour implorer sa protection. Le 29 décembre la maladie atteignait sa phase aiguë : le jour suivant le mal avait tellement perdu de son intensité que tous les hommes compétents convinrent alors de la guérison.

Ces deux guérisons extraordinaires firent l'objet d'un examen sévère selon la procédure juridique ; enfin, le 25 avril de l'année passée, ayant assemblé auprès de Nous Nos chers Fils les Cardinaux Camille Laurenti, Préfet de la Sacrée Congrégation des Rites, et Pierre Segura y Saenz, ainsi que Nos chers Fils Alphonse Carinci, secrétaire de la même Congrégation, et Salvator Natucci, Promoteur général de la Foi, Nous avons déclaré solennellement : « *que preuve était faite des deux miracles que Dieu avait opérés par l'intercession du Bx André Bobola, à savoir la guérison instantanée et parfaite de Ida Kopecka d'une grave brûlure causée par les rayons X et de la sœur Louise Dobrzynska d'une pancréatite aiguë* ».

Pour une heureuse conclusion de cette cause, un doute restait à élucider : pouvait-on, compte tenu de l'approbation des deux miracles, procéder *en toute sûreté* à la solennelle canonisation du Bx André Bobola. Son Ém. Raphaël Charles Rossi, cardinal prêtre de la Sainte Église romaine, au nom et à la place du susdit Cardinal Pierre Segura y Saens, mit cette question en délibération le 11 mai de cette même année dans la Congrégation Générale tenue au Palais Apostolique de Castel Gandolfo ; et tous les assistants, Cardinaux, Officiers, Prélats et Consulteurs furent unanimes à répondre affirmativement. Nous décidâmes cependant de ne faire connaître Notre avis que le 16 de ce même mois. Ce jour-là, ayant convoqué les susdits cardibaux Camille Laurenti et Pierre Segura y Saenz ainsi qu'Alphonse Carinci et Salvator Natucci, après avoir célébré avec dévotion le St Sacrifice Eucharistique, Nous avons déclaré solennellement que « *l'on pouvait procéder en toute sûreté à la canonisation solennelle du Bx André Bobola* ».

Tous les préparatifs achevés selon les règles, afin de garder, dans une chose si grave, l'ordre établi si sagement par Nos Prédécesseurs, Nous avons convoqué auprès de Nous, le 17 mars de cette année, d'abord Nos vénérables Frères, les Cardinaux de la Sainte Église Romaine, en un Consistoire secret ; là, Notre cher Fils le Cardinal Camille Laurenti Nous exposa la vie, le martyre et les miracles du Bx André Bobola, ainsi que la vie et les miracles du Bx Jean Leonardi Confesseur, Prêtre, Fondateur de l'Ordre des Clercs Réguliers de la Mère de Dieu, et du Bx Salvator de Horta, Confesseur, frère convers, profès de l'Ordre des Frères mineurs. Il énuméra les actes que, dans les procès de Béatification et de Canonisation de ces Bienheureux la Sacrée Congrégation des Rites, après un examen sévère, avait estimé devoir être admis et approuvés. Après ce rapport, nous avons demandé son avis à chacun des Pères Cardinaux l'un après l'autre ; tous Nous firent donc connaître leur sentiment. Le consistoire secret achevé, eut lieu, selon les règles, le Consistoire public dans lequel Nos chers Fils les Avocats de la Cour consistoriale firent une supplique solennelle pour la canonisation

de ces Bienheureux ; en faveur du Bx André Bobola, ce fut Notre cher fils Philippe Re qui parla avec éloquence.

Considérant d'un œil favorable ces demandes, Nous avons déclaré qu'il n'y avait rien de mieux à faire « *que de placer ces héros des vertus évangéliques en une telle lumière que tous les fils de l'Église militante trouvent dans la contemplation de leur sainteté éclatante une consolation dans les agitations et les afflictions de cette vie, un stimulant dans le difficile combat de la perfection chrétienne, et un secours dans toutes les difficultés* ; *en outre*, avons-Nous dit, *les actions admirables et saintes de ces habitants du ciel, proposées à l'admiration et à l'imitation de tous, font briller avec plus d'éclat encore ce qui dans la gravité des conjonctures présentes excite et fortifie notre espérance, appuyée sur les promesses de Dieu* » ; aussi souhaitions-Nous honorer de la couronne des saints ces illustres habitants du ciel ; mais pourtant Nous voulions que rien ne manquât des faits et des méthodes par lesquels le Siège Apostolique, selon une habitude particulière et ses propres règles, a coutume de traiter les graves questions de ce genre. C'est pourquoi Nous ne voulions pas prononcer la décision définitive de Notre autorité avant d'avoir demandé de nouveau, en un consistoire semi-public, l'avis des Cardinaux de la Sainte Église Romaine et de tous les Patriarches, Archevêques, Évêques et Abbés *Nullius* qui se trouveraient à Rome.

Dans l'intervalle, Nous avons ordonné de remettre à chacun de ceux-ci les mémoires officiels dans lesquels étaient brièvement racontés la vie des BB. André Bobola, Jean Leonardi et Salvator de Horta, leurs actions admirables et les miracles que Dieu avait opérés à leur intercession, ainsi que tous les faits rapportés dans les procès de Béatification de chacun de ces Bienheureux. Nous nous sommes donc adressé à tous les Pères Cardinaux et Évêques convoqués auprès de Nous en un consistoire semi-public, le 31 mars dernier, et Nous avons demandé à chacun d'eux son avis sur l'attribution des honneurs suprêmes de la Sainteté à ces Bienheureux. Lorsque les suffrages des assistants eurent été recueillis, voyant que tous partageaient avec joie Notre sentiment,

Nous avons décidé d'accomplir en même temps cette triple canonisation dans la Basilique de St Pierre en la solennité de Pâques, 17 avril prochain. Entre temps, Nous avons invité tout le monde à demander à Dieu avec Nous que cette décision soit favorable, heureuse et propice à l'Église militante, plus particulièrement à ces nations qui en recevront une nouvelle gloire.

Nous avons ordonné à Nos chers Fils présents les Protonotaires Apostoliques de rédiger un acte public de tous ces faits.

Lorsqu'arriva la date si propice que Nous avions fixée pour la célébration de cette triple canonisation, tous les membres du Clergé séculier et régulier, les Présidents et Officiers de la Curie Romaine, Nos vénérables Frères Abbés, Évêques, Archevêques, Patriarches et les Pères Cardinaux de la Sainte Église Romaine firent leur entrée en grande pompe avec Nous dans la Basilique du Vatican, resplendissant d'innombrables lustres et ornée avec magnificence, remplie par une multitude immense de fidèles venus en grande partie d'Espagne et de Pologne, parmi lesquels on comptait plusieurs milliers de jeunes filles de l'Action Catholique ; pour Nous, Nous Nous sommes dirigé vers Notre chaire et y avons pris place.

Alors Notre cher fils le Cardinal Camille Laurenti, Préfet de la Sacrée Congrégation des Rites et préposé à cette triple canonisation, nous fit demander par l'intermédiaire de Notre cher Fils Auguste Milani, avocat de la cour Consistoriale, d'abord *instamment*, puis *plus instamment*, enfin *très instamment*, que les Bienheureux habitants du Ciel André Bobola, Jean Leonardi et Salvator de Horta, fussent inscrits au catalogue des Saints par une décision définitive.

Comme il s'agissait d'une cause si importante, Nous n'avons pas donné Notre décision avant que des prières et des supplications fussent adressées par tous à Dieu par l'intercession de la Vierge Mère de Dieu et de toute la Cour céleste, pour que le Saint Esprit éclairât abondamment Notre intelligence de la lumière d'en haut. Ce qui fut fait par tous les assistants avec grande ferveur.

Alors, en présence de tous, Nous, siégeant dans Notre chaire, de la plénitude du pouvoir Apostolique, Nous avons proclamé solennellement ce qui suit : « *Pour l'honneur de la Sainte et Indivisible Trinité, pour l'exaltation de la Foi Catholique et l'accroissement de la Religion chrétienne, par l'autorité de Notre Seigneur Jésus Christ, des Bx Apôtres Pierre et Paul et par la Nôtre, après avoir mûrement délibéré et imploré souvent le secours divin, et sur l'avis de Nos vénérables Frères les Cardinaux, Patriarches, Archevêques, Évêques présents à Rome, Nous proclamons et Nous affirmons la Sainteté des Bienheureux André Bobola, martyr, Jean Leonardi et Salvator de Horta, et Nous les inscrivons au catalogue des Saints, décidant que l'Église universelle doit honorer d'un culte religieux leur mémoire chaque année, au jour de leur naissance au ciel, c'est à dire pour André Bobola le* 16 *mai parmi les SS. Martyrs, pour Jean Leonardi le* 9 *octobre et pour Salvator de Horta le* 18 *mars parmi les SS. Confesseurs non-Pontifes. Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit. Ainsi soit-il* ».

Après avoir prononcé cette formule de canonisation, accédant aux prières de Notre cher Fils Camille Laurenti présentées par Auguste Milani, Nous avons ordonné de rédiger et d'expédier ces Lettres Décrétales et Nous avons fait transcrire l'acte public de cette triple canonisation par les Protonotaires Apostoliques. Ensuite, rendant de pieuses actions de grâces au Dieu tout puissant pour un si grand bienfait, tous, exultant de joie, chantèrent le *Te Deum* que Nous avions entonné. Puis, ayant invoqué le patronage des nouveaux Saints, Nous avons adressé au peuple une homélie dans laquelle Nous disions : « *En ce jour qu'a fait le Seigneur, exultons et réjouissons-nous. Aujourd'hui le Christ Seigneur, après avoir triomphé de la mort, nous a ouvert les portes de l'Éternité : aujourd'hui l'Église militante par une allégresse particulière participe aux joies de l'Église triomphante, parce qu'un jugement infaillible déclare que trois de ses concitoyens, après avoir suivi les traces du Divin Rédempteur, possèdent l'éternelle Béatitude des Saints* ». Ensuite, brièvement, Nous avons fait l'éloge de chacun de ces Saints, rappelant les louanges

données à leurs vertus, pour que nous brûlions du désir d'imiter selon nos forces leurs actions insignes. Et enfin, Nous avons ajouté les paroles suivantes qu'il Nous plaît de répéter dans les présentes Lettres : « *Une particulière Providence de Dieu Nous semble avoir donné en ces trois habitants du ciel un gage de sa bienveillance ; les peuples étant aujourd'hui plongés dans une si grande crise, ceux-ci sont pour l'Église le présage plein d'espoir de temps meilleurs. Parmi ces BB. l'un, la gloire de la Pologne, fait espérer qu'il intercédera pour l'union de l'Église d'Orient et d'Occident, pour laquelle il a gagné la palme du martyre ; le second, qu'il rendra plus vigoureuses les œuvres chrétiennes de l'Espagne Catholique, enfin rendue à la paix et à la concorde ; le troisième, qu'il obtiendra un accroissement toujours plus grand de l'œuvre des Missions que lui-même encouragea et développa avec une ardeur infatigable. Que ces mêmes Saints regardent avec bonté chacun leur patrie ; qu'après avoir arrêté le flot corrompu des erreurs qui, détruisant et ruinant les fondements les plus solides de la Cité, s'efforcent de plonger les peuples dans la barbarie antique. Que leur protection obtienne que ces mêmes nations, de notre temps aussi, se dressent comme d'invincibles forteresses de la religion catholique et de la civilisation. Qu'ils jettent aussi un regard bienveillant sur l'Église universelle, qu'ils obtiennent de Dieu en unissant leurs prières que, sortant victorieuse par sa grâce des difficultés présentes, Elle remporte de nouveaux triomphes et conduise heureusement tous les peuples à l'unique bercail du Christ Jésus. Ainsi soit-il* ».

Cette homélie achevée, Nous avons accordé de grand cœur aux assistants la Bénédiction Apostolique et une indulgence plénière, et après la Messe Pontificale célébrée par Notre vénérable Frère Janvier Granito Pignatelli di Belmonte, Cardinal de la Sainte Église Romaine, évêque d'Ostie et d'Albano, doyen du Sacré Collège, du haut du balcon qui a vue sur la place de St Pierre, Nous avons accordé de nouveau à la foule immense présente et *Urbi et Orbi* une bénédiction solennelle et une nouvelle indulgence plénière.

C'est pourquoi, ayant consacré par ces Lettres Décrétales et Apostoliques la mémoire du nouveau Saint, André Bobola,

sans avoir rien omis des enquêtes nécessaires, de science certaine, de par la plénitude du pouvoir Apostolique, Nous confirmons, corroborons, établissons, affirmons et proposons à l'Église catholique tout entière, tous et chacun des faits que nous avons rappelés plus haut. Nous ordonnons de plus qu'il soit donné aux copies, même imprimées, de ces lettres, pourvu qu'elles portent la signature d'un notaire Apostolique et qu'elles soient munies de son sceau, la même foi qu'aux présentes Lettres si celles-ci étaient produites ou montrées. Si quelqu'un ose enfreindre Nos présentes Lettres Décrétales contenant Notre définition, décret, inscription, ordonnance, statut et volonté, ou par une audace téméraire, dont Dieu le préserve, aller contre celles-ci ou leur porter atteinte, qu'il sache qu'il encourra l'indignation du Dieu Tout-puissant et des Apôtres Pierre et Paul.

Donné à Rome, près S. Pierre, le 17 avril de l'année du Seigneur 1938, en la Fête de la Résurrection de Notre-Seigneur Jésus Christ, de notre Pontificat la dix-septième.

PIE XI, PAPE.

FRANCE

La Résidence de la rue de Sèvres à Paris au XIXe siècle

On peut faire remonter aux premiers mois de 1814, avant même la Bulle de Pie VII du 7 août rétablissant la Compagnie de Jésus dans l'univers, la fondation de la résidence de Paris. Dès que Louis XVIII avait été rappelé sur le trône, le P. Varin, supérieur de la Société des Pères de la Foi en France, se rendit à Paris pour y réunir les membres de cette Société que la persécution exercée contre eux par Napoléon avait dispersés depuis sept ans, et étudier la question de leur rattachement à la portion de la Compagnie conservée en Russie. Il en écrivit au Père Général Brzozowski. Celui-ci lui répondit de s'entendre avec le P. de Clorivière, ancien profès, à qui il avait été permis de renouveler ses vœux en 1805, et de s'agréger ainsi de loin aux Jésuites de Russie. Par une lettre du 7/19 mai 1814, le Père Général conférait au P. de Clorivière les pouvoirs nécessaires pour reconstituer la Compagnie en France et y recevoir individuellement ceux qui le désireraient. Cette date est à considérer comme celle de la fondation de la résidence de Paris.

Le P. Varin se présenta immédiatement au P. de Clorivière et écrivit à d'anciens Pères de la Foi de venir le rejoindre. Dès le mois de juillet ils étaient un petit groupe qui allait s'augmenter de jour en jour, la plupart prêtres d'âge mûr, sinon déjà avancé, mais officiellement novices. Ainsi depuis le 19 mai le P. de Clorivière, âgé lui-même de près de 80 ans et entré dans l'ancienne Compagnie en 1756, cumulait les fonctions de supérieur général de la Compagnie en France, de supérieur de la maison de Paris, et de maître des novices.

Le P. de Clorivière habitait alors rue de Vaugirard, dans les dépendances du Couvent des Carmes occupé par les religieuses carmélites. Aux neuf recrues entrées en juillet il s'en était adjoint neuf autres en août. Force leur était de se loger dans des maisons particulières. Il fallait aviser au moyen de les réunir. Le P. de Clorivière était en relations avec les Visitandines établies en un ancien couvent d'Eudistes qu'elles avaient racheté, rue des Postes, nº 20, sur la montagne Sainte Geneviève. La supérieure, Mère Marie-Régis de Montjoye, lui céda gracieusement à titre provisoire un corps de logis séparé de leur monastère par une cour. C'était l'ancien hôtel de Juigné, situé au 18 de la même rue. La Visitandine Antoine-Fortunée Sabatier l'avait acheté pour le compte de sa communauté grâce à un héritage de son frère, M. Sabatier. Le P. de Clorivière vint s'y établir en septembre avec ceux qui s'étaient réunis à lui. Il aurait voulu y installer un noviciat régulier. Mais d'une part la maison n'eût jamais été assez spacieuse : avant la fin de l'année 1814 on comptait déjà 66 novices : 34 prêtres, 16 scolastiques, 16 frères coadjuteurs. D'autre part il n'avait pas les ressources nécessaires à l'entretien d'un si grand nombre de personnes. Surtout les besoins de l'Église étaient pressants ; les évêques demandaient instamment pour leurs séminaires des supérieurs ou des professeurs, et parmi ces novices beaucoup étaient des hommes éminemment aptes à former les cadres de ces grands ou petits séminaires.

Plusieurs noms de cette première génération sont à retenir : les PP. Louis Barat, frère de la sainte fondatrice de la Société du Sacré-Cœur, Robert Debrosse, Charles Gloriot, Edmond Cahier, Julien Druilhet, Jean-Baptiste Gury, Nicolas Jennesseaux, Nicolas Loriquet, Louis Sellier, Achille Guidée, Pierre Béquet, Étienne Chanon, Pierre Cuénet, Pierre Roger...

Le P. de Clorivière accepta de venir ainsi en aide à plusieurs diocèses et ne garda près de lui qu'une vingtaine de novices. Durant les Cent-Jours il estima prudent de disperser sa communauté ; et lors de la seconde Restauration, la plupart restèrent dans les séminaires où on les avait envoyés. Quelques-uns seulement revinrent à la rue des Postes.

Cette maison manquant d'air et d'espace, on acheta au printemps de 1816 une maison de campagne à Montrouge, pour s'y retirer à certains jours. A partir du 15 avril 1818, les novices s'y fixèrent entièrement. Ce fut le fameux noviciat de Montrouge, qui excita tant de haines, jusqu'au jour où il fut mis à sac en juillet 1830. Le P. Jean-Baptiste Gury y avait rempli jusqu'au bout la charge de maître des novices et en a laissé une précieuse histoire manuscrite.

La résidence de Paris était ainsi devenue distincte du noviciat en 1818. Dès le 16 août 1816, le P. de Clorivière, ne conservant que le titre de supérieur général, avait désigné comme supérieur de la maison de Paris le P. Fidèle de Grivel, récemment arrivé de Russie Blanche, et bientôt remplacé par le P. Varin.

En janvier 1818 un autre changement important s'était produit. Sur les instances du P. de Clorivière, le P. Simpson (de son vrai nom Sionest, français, ayant adopté en Angleterre le nom de Simpson), était nommé à sa place Supérieur Général de la Compagnie en France.

Mais c'est en 1820 et 1821 que la situation se transforma encore davantage. A la date du 17 janvier 1820, le Général de la Compagnie, résidant alors à Polotsk, décida que le groupe des jésuites français, bien que comprenant encore très peu de profès, formerait désormais la Province de France (*Galliae*). Quant à la résidence, logée depuis 1814 au n° 18, rue des Postes, elle dut se transporter au 40 de la même rue en décembre 1820, les Visitandines étant obligées de reprendre la maison qui avait été prêtée aux Pères.

Ce fut là encore une installation éphémère. Le 6 septembre 1821 on acheta pour la somme de 100.000 francs deux maisons situées rue de Sèvres, n° 33 et 35, et appartenant à un certain Nicolas Jourdain, marchand de vins, qui demeurait en la maison voisine, au n° 37. Ces immeubles qui semblent dater du XVIIIe siècle et qui sont nettement visibles sur le plan de Paris par Turgot, existent encore aujourd'hui ainsi que les maisons voisines (n° 37 à 43) dont nous reparlerons. Par derrière étaient des jardins de quelque étendue, qui venaient toucher à ceux du couvent du Bon-Pasteur, désaf-

fecté sous la Révolution, et dont une partie des bâtiments est devenue la prison du Cherche-Midi.

La résidence avait enfin trouvé sa demeure définitive, que les événements l'obligeraient cependant à quitter plusieurs fois au cours du XIXe siècle. Elle abritait en cette première année 17 Pères et Frères, dont cinq étudiants ès-sciences physiques et mathématiques. Elle allait se gonfler grandement les années suivantes en passant à 26, puis à 46 habitants. Il est vrai qu'alors un groupe de jeunes étudiants en théologie était transféré de Saint-Acheul à Paris. Il resta rue de Sèvres d'octobre 1823 à octobre 1825, puis se transporta, comme avait fait le noviciat pour Montrouge, d'abord à Vitry, près de Paris, et de là, l'année suivante, à Dôle. A Paris restèrent, et même en plus grand nombre que jusque là, les scolastiques occupés à des études scientifiques : les uns étaient professeurs (ainsi le P. Moigno), les autres étudiants (tels le P. Cahour et, l'année suivante, le P. Rubillon). Ce juvénat scientifique demeura annexé à la résidence jusqu'en 1830.

Durant les quinze premières années de son existence, la résidence de Paris compta parmi ses membres bien des célébrités. D'abord ses supérieurs eux-mêmes : les PP. de Clorivière (juillet 1814 - octobre 1817), de Grivel (octobre 1817 - janvier 1818), Varin (janvier 1818 - novembre 1821), Ronsin (novembre 1821 - mars 1825), de nouveau Varin (mars 1825 - janvier 1833). A côté d'eux, le fameux P. Barruel, qui, à cause de sa notoriété même, dut éviter de loger dans la maison des Pères, et y résida seulement les derniers mois de sa vie, pour y mourir dans sa 80e année le 5 octobre 1820 ; le P. Jennesseaux, le P. Billy, qui âgé de plus de 60 ans était allé se joindre aux jésuites de Russie Blanche, y était demeuré dix-huit années, et revint en France en 1820, y vécut encore dix ans et s'y éteignit à l'âge de 92 ans ; le P. de MacCarthy, prédicateur illustre ; le P. Guyon, éloquent et infatigable missionnaire.

La résidence fut également en ces années un très actif centre d'œuvres, parmi lesquelles il faut surtout signaler la fameuse Congrégation d'hommes et de jeunes gens, naguère fondée par le P. Delpuits, et dont le P. Ronsin fut l'âme de

1815 à 1828, année où il fallut, à cause du bruit fait autour d'elle, s'en séparer. A côté de cette Congrégation de la Sainte Vierge pour les hommes du monde, deux autres furent fondées et dirigées par des Pères de la résidence : une pour les ouvriers et les gens du peuple, sous le vocable de St-Joseph, l'autre pour les soldats. Toutes deux sombrèrent également en 1830. Il y aurait lieu de signaler aussi les instituts religieux de femmes qui durent aux Pères de ce temps-là leur fondation, leurs règles, leur esprit : du P. Varin relèvent la Société des Dames du Sacré-Cœur, la Congrégation de Notre-Dame, les Sœurs de la Sainte Famille, les Fidèles Compagnes de Jésus ; du P. de Clorivière, la Société du Cœur de Marie ; du P. Roger, la Société de Nazareth.

Nous n'avons pas à refaire ici l'histoire politico-religieuse sous la Restauration, ni à retracer les étapes de la haine antijésuitique qui aboutit aux Ordonnances de 1828 et se déchaîna pendant la Révolution de 1830. La résidence était sans doute un des points de mire des libéraux, puisque avec le noviciat de Montrouge elle était la seule maison des jésuites à Paris. Toutefois elle ne fut gravement troublée dans son existence que lors des journées de juillet. Les Pères y vécurent ces trois jours-là dans de grandes angoisses, incertains du sort qui les attendait, et n'ignorant pas les scènes de pillage de Montrouge. Ils prirent alors le parti de revêtir le costume laïc, comme durent le faire tous les prêtres, et de se réfugier dans des maisons amies. Seuls quelques Frères coadjuteurs restèrent garder la maison. Successivement trois visites domiciliaires y furent faites, une de jour, les deux autres pendant la nuit. La première fut heureusement dirigée par un jeune officier de la garde nationale, ancien élève du collège de Bordeaux, qui sut manœuvrer assez habilement pour sauver la maison du pillage. Après s'être abreuvés copieusement et avoir constaté que les caves ne renfermaient pas d'armes, les hommes se retirèrent satisfaits. Les deux autres perquisitions ne furent faites que pour la forme. Mais ces visites répétées firent craindre le pire au supérieur, le P. Varin, et le décidèrent à retirer de la maison tout ce qu'elle renfermait de précieux.

Elle fut désertée presque entièrement durant plusieurs années, au point que les supérieurs se résolurent à en mettre une partie en location. Quelques Frères coadjuteurs avaient continué d'y habiter, et seulement à de rares intervalles les Pères s'y réunissaient pour les cas de conscience et les exhortations domestiques. La vie de dispersion fut à peu près complète la première année. Le groupe le plus important comprenant le P. Varin, supérieur, avec trois Pères et deux Frères, put cependant être logé dès le début au nº 26, rue de l'Arbalète, dans une maison qui leur fut offerte par les Dames Augustines du Saint Cœur de Marie. Dans les premiers jours de 1833 une maison fut achetée rue Monsieur, 9, et les documents nous en précisent le prix : « 60.000 francs, plus 2.000 francs de réparations et 2.000 francs d'épingles » (1), Ainsi la communauté ne fut plus partagée qu'en trois tronçons : rue de Sèvres, rue Monsieur, rue de l'Arbalète. Le travail et la vie religieuse s'y poursuivirent, et les ministères ordinaires de la confession et de la prédication ne se ralentirent pas.

Le 12 janvier 1833 le P. Varin fut remplacé à la tête de la résidence par le P. Loriquet. Mais l'année ne devait pas se terminer sans changements. Au milieu de novembre les supérieurs jugèrent utile et possible de ne pas prolonger cette vie de dispersion. Ce n'est pas que l'effervescence des esprits se fût entièrement calmée. Alors que le clergé paroissial commençait à reprendre le costume ecclésiastique, l'archevêque de Paris faisait recommander aux jésuites de s'en abstenir encore ; et dans le Mémorial de sa visite annuelle le P. Provincial réglait à cet égard certains détails, et portait d'autre part défense absolue d'entendre les confessions de qui que ce soit, même dans l'intérieur de la maison, autrement qu'en soutane.

(1) Cette expression « épingles » signifie, paraît-il, une commission ou gratification remise à une personne au moment de la conclusion d'une affaire dont la réussite dépendait de son entremise ou de sa bonne volonté. Le mot ne s'employait au début que pour les femmes, et le nom venait de ce que la commission remise devait servir en principe à l'achat d'un objet de toilette.

Donc à l'automne de 1833 tous les membres de la résidence, au nombre de quatorze seulement, furent réunis à la rue Monsieur. La rue de l'Arbalète fut abandonnée, et aussi ce que l'on avait encore conservé de la rue de Sèvres. La décision ayant ainsi été prise de quitter pour un temps indéterminé la rue de Sèvres, on loua l'immeuble en entier à M. Rivail, maître de pension. Il y resta jusqu'en 1845 avec des écoliers. Mais lorsque les Pères voulurent y rentrer, ils trouvèrent la maison ravagée par ses jeunes habitants et dans un état de délabrement complet. Il fallut des mois pour la remettre en état.

En réunissant les trois groupes dispersés dans la maison de la rue Monsieur, qu'on avait achetée et réparée, on avait évidemment pensé y faire un établissement de longue durée. Il n'en fut rien. En ce temps-là la rue Monsieur était encore regardée comme un quartier excentrique. Il s'avéra de plus que la maison était trop exiguë. Surtout la place y manquait entièrement pour recevoir les hommes désireux de faire sous notre toit une retraite spirituelle. On chercha plus grand, et l'on trouva très vite, aux abords immédiats de la rue de Sèvres, une autre maison, rue du Regard, 15, qu'on acheta. Après 18 mois seulement de séjour la rue Monsieur était abandonnée, et le 12 octobre 1833 le P. Renault, Provincial, écrivait au P. Nicolas Jennesseaux, procureur de Province, qu'il pouvait mettre sur la porte l'écriteau : « A vendre ou à louer ».

On s'établit rue du Regard le 25 juillet ; et dans l'existence errante et persécutée de la résidence de Paris, c'est là une étape sinon encore bien longue, du moins importante. La maison était vaste, puisque convenablement aménagée elle pouvait loger jusqu'à soixante habitants, nous disent les documents.Elle était agréablement située : les jardins étaient en ce temps-là contigus à ceux des Carmes, le quartier n'ayant pas encore été percé de rues en tous sens comme aujourd'hui. Enfin elle était confortable pour l'époque, puisque, paraît-il, une canalisation d'eau desservait les divers bâtiments. Une bibliothèque digne de ce nom put y être installée. C'était la première fois depuis que les jésuites avaient une résidence à

Paris. Elle comprenait déjà plus de 20.000 volumes, qui jusque là avaient été dispersés ou mal logés comme les Pères eux-mêmes. Beaucoup avaient été donnés depuis longtemps par M. l'abbé Marduel, vicaire à Saint-Roch. Beaucoup aussi furent récoltés pour les jésuites dans l'Europe entière par le libraire et bibliophile Merlin. Même une collection précieuse de documents manuscrits, réunis par le P. Gabriel Brotier, le dernier bibliothécaire du Collège Louis-le-Grand avant la suppression de la Compagnie, avait pu être également rachetée dans une vente publique, et les 3.000 francs qu'elle coûta furent donnés par Louis XVIII, sollicité par le Duc de Doudeauville.

L'atmosphère se rassérénait décidément vers 1835 ; et cette maison de la rue du Regard qui abritait la résidence entière paraissait destinée à la garder toujours...

La progression du nombre des Pères faisant partie de la résidence ces années-là suffit à prouver l'extension de leurs travaux : de 12 au début de 1835, ils passent à 14 en 1836, et montent à 21 en 1837. D'ailleurs l'archevêque de Paris et le clergé font appel à eux pour un nombre toujours plus grand de prédications et de retraites. Ainsi la maison s'organise, s'agrandit et développe ses activités.

Le P. Loriquet, qui était supérieur depuis janvier 1833 et qui par conséquent avait présidé à l'installation rue du Regard, fut remplacé comme supérieur en septembre 1836 par le P. Boulanger. Or en 1837 on décida que de jeunes jésuites viendraient, comme avant 1830, habiter la résidence pour étudier les mathématiques supérieures et les sciences physiques, sous la direction du P. François Moigno et de deux autres. L'idée vint, favorisée et même lancée, semble-t-il, par l'archevêché de Paris, de leur adjoindre d'autres ecclésiastiques venus de province pour étudier aussi les sciences à la Sorbonne ou au Collège de France. La maison des Jésuites serait pour eux une maison de famille où ils pourraient également travailler en compagnie des jeunes religieux. Leurs études terminées, ils retourneraient dans leurs diocèses comme professeurs. La maison de la rue du Regard s'appellerait d'un nom sonore « Institut des Hautes Études ». Le

P. Boulanger — pour la circonstance « abbé Boulanger » — désireux d'éviter tout désagrément, soumit le plan au ministre de l'Instruction Publique. Le dossier passa, avec lenteur, dans les bureaux du ministère des Cultes, de la Préfecture de police. Le ministère de l'Intérieur fut alerté aussi, l'archevêché consulté. L'affaire, dont nous ne pouvons raconter ici le détail, dura des années. D'ailleurs pendant tout ce temps la maison de la rue du Regard fonctionna sans encombres. A une trentaine de Pères et de Frères constituant la résidence proprement dite s'adjoignirent huit ou dix jeunes religieux étudiants et un petit groupe d'ecclésiastiques qui ne dépassa jamais la quinzaine.

Les autorités gouvernementales estimèrent enfin que par cette maison d'études qu'elles qualifiaient d'établissement clandestin, les jésuites faisaient œuvre d'enseignement non autorisé et particulièrement dangereux. « Les jésuites, disait le rapport de la Préfecture de police adressé au ministère de l'Intérieur, exercent en France une influence redoutable, non seulement parce qu'ils recrutent pour leur ordre les meilleurs sujets d'entre ceux qui leur sont envoyés des diverses parties du royaume, mais encore parce qu'ils propagent leurs doctrines par toute la France, au moyen de jeunes professeurs qui sortent de chez eux ». Au fond, le gouvernement craignait surtout que les jésuites eussent trouvé là un moyen détourné pour reconstituer peu à peu ces séminaires qui avaient été supprimés en 1828. En fait pourtant, jusqu'en 1841 la maison put continuer d'exister, mais d'une existence qu'on sentait éphémère.

Ces mêmes années furent celles où le P. de Ravignan, après ses deux carêmes fameux de 1835 à la cathédrale d'Amiens et de 1836 à St-Thomas d'Aquin, fut appelé en 1837 à la succession de Lacordaire pour les Conférences de Notre-Dame. Le succès, on le sait, en fut considérable, et les hommes politiques les plus en vue les suivirent : MM. Dupin, Guizot, Thiers, Chateaubriand, Berryer, Salvandy, Vatimesnil, etc. Aux Conférences s'ajoutèrent bientôt, pour les couronner, les Retraites pascales, où l'assistance ne fut pas moins assidue.

Lorsque le P. de Ravignan commença la série de ses Con-

férences, il n'appartenait pas à la résidence de Paris. Depuis le 15 août 1836 la France avait, du point de vue de l'administration de la Compagnie de Jésus, été divisée en deux Provinces au lieu d'une : le nord continuait de s'appeler Province de France (*Franciae*) ; les régions du midi, étendues au nord jusqu'à la ligne Bordeaux-Lyon, prenaient le nom de Province de Lyon. Le P. de Ravignan avait été nommé supérieur de la résidence de Bordeaux nouvellement constituée. Ce n'est qu'en 1842 qu'il passa officiellement à la Province de Paris et qu'il vint habiter la résidence, en attendant d'en devenir le supérieur.

A cette même période il convient de rapporter encore une œuvre monumentale où s'employèrent longtemps deux savants, artistes et archéologues : les PP. Arthur Martin et Charles Cahier : l'étude et la description des vitraux de la cathédrale de Bourges.

Au moment où ces deux magnifiques in-folio, qui ont fait époque dans l'édition française, s'élaboraient, la résidence subissait un nouveau déménagement. C'était le temps où, sous le ministère Villemain, se livrait la lutte contre le monopole universitaire. Les jésuites étaient accusés par leurs ennemis d'être l'âme de la résistance, et leur « Institut des Hautes Études » était soupçonné de préparer des cadres de professeurs en prévision de la liberté d'enseignement attendue. Toutefois l'orage couva encore pendant deux ou trois ans, et quand les supérieurs décidèrent d'abandonner la rue du Regard, ce ne fut pas, semble-t-il, sous le coup de menaces ou de persécutions, mais pour trouver des locaux mieux adaptés à leurs œuvres, plus vastes et plus commodes pour recevoir les retraitants.

Les Visitandines de la rue des Postes étaient parties pour Boulogne. On leur acheta leur immeuble entier : l'hôtel de Juigné au nº 18, et le couvent voisin qu'elles avaient habité, avec les jardins environnants. On revenait ainsi, en décembre 1841, après 21 ans de migrations, à cette rue des Postes, berceau de la résidence parisienne. Plusieurs Pères, tels les PP. Varin, Barat, Jennesseaux, avaient connu toutes les étapes de cette vie errante. Les œuvres propres d'une rési-

dence, confessions, missions, prédications, en premier lieu desquelles se plaçaient encore les Conférences du P. de Ravignan à Notre-Dame, continuèrent sans changement, ce qui ne signifie pas sans obstacles. Car les années 1843 et 1844 rappelèrent fort celles qui avaient précédé le sac du noviciat de Montrouge. La haine populaire montait, aveugle et crédule comme toujours. Le livre publié à Lyon par le chanoine Desgarets sur le *Monopole universitaire*, et dû à un jésuite lyonnais, le P. Deschamps, déchaîna une tempête dans la presse, et tout faisait prévoir des éclats à la Chambre des députés. C'était pourtant l'heure où l'apostolat du P. de Ravignan portait ses plus beaux fruits. Universitaires, magistrats, ministres mêmes entouraient sa chaire. Les hautes sphères se rapprochaient de la religion : on atteignait bien le but des Conférences de Notre-Dame. Mais comment lutter contre les préjugés de la foule, d'autant plus hostile aux jésuites qu'elle ne les connaissait pas, ou qu'elle ne les connaissait que par Eugène Sue, ou par Quinet, Michelet, dont les cours faits cette année-là même au Collège de France sur les jésuites faisaient grand bruit?

C'est alors que l'abbé Dupanloup suggéra au P. de Ravignan l'idée d'une brochure affirmant ouvertement l'existence des jésuites et expliquant les caractères de leur Institut. L'opuscule *De l'existence et de l'Institut des Jésuites* fut écrit de juillet à décembre 1843. Quand il fut terminé, plusieurs personnalités influentes l'examinèrent. Les deux Provinciaux des jésuites de France approuvèrent le principe de la publication, mais estimèrent opportun de ne pas divulguer immédiatement pareil manifeste. Pourtant les passions, elles, n'attendaient pas. En décembre même, le P. Guidée, supérieur de la résidence, recevait par la poste la communication suivante :

« A tous les êtres composant la Compagnie soi-disant de Jésus.

Vermine immonde, tu as reparu au milieu de cette nation régénérée par 1792 ! Rentre au plus tôt dans les repaires inconnus, dans les fanges croupissantes d'où tu as osé ressortir ! Sinon, la vraie France saura bien se résigner, si indigne

que soit pour elle cette sale besogne, à t'écraser sous son pied.

Ah ça ira ! Ca ira ! »

Au bas du papier, des illustrations indiquaient très clairement le sort qui attendait les maudits jésuites. On y voyait la tête coupée d'un jésuite au sommet d'une pique, puis une potence où un autre était pendu, le corps transpercé par un sabre, enfin un échafaud où un troisième se trouvait sous le couperet de la guillotine.

Le 28 décembre, deux placards manuscrits étaient collés avant le jour sur la grande porte de la résidence, 18, rue des Postes. Ils furent décollés entre 5 et 6 heures du matin par une pieuse personne habituée de la chapelle. Leur auteur, qui signait seulement, en initiales, « J. C. défenseur des libertés nationales, » n'était guère plus tendre à l'égard des religieux. L'un des placards portait :

« Malheur aux jésuites ! Mort à ceux qui veulent porter le trouble et la désunion dans la France ! Mort à ceux qui veulent s'élever contre l'Université ! Mort à ceux qui veulent rétablir le paganisme, qui séduisent les âmes faibles, les vieilles bigotes, pour parvenir à dominer partout ! Mort enfin à ceux qui traitent Molière d'excommunié, de comédien, etc. ! »

L'autre faisait pendant :

« Si les jésuites continuent à faire la mauvaise tête, on les fera danser, eux et leur boutique. Avant huit jours ils rôtiront : on leur fera gagner le ciel par le martyre. Il faut un exemple qui épouvante un peu cette canaille, et les étudiants se chargent de venger l'Université, puisque le gouvernement ne veut pas s'en charger. Gare à eux ! »

Devant ce débordement d'injures, la question se posait à nouveau : fallait-il se terrer, ou au contraire brûler ses vaisseaux en divulguant l'opuscule du P. de Ravignan ?

Au début de janvier 1844 le P. Provincial de Paris fit imprimer 1000 exemplaires de la brochure. Le tirage en était achevé en trois jours. Toutefois aucun exemplaire ne fut mis encore en circulation. On attendit pour voir s'il se produirait quelques changements. Il n'en fut rien, et l'heure

parut venue de ne plus différer l'appel direct à l'opinion. C'était une grave décision, et le P. Boulanger, Provincial, ne voulut pas la prendre sans avoir demandé l'avis de ses consulteurs. Il réunit le 22 janvier les PP. Guidée, Loriquet, Fournier, et avec eux le P. de Ravignan. Pendant plus de deux heures on examina le pour et le contre. Finalement le P. Boulanger trancha par l'affirmative, et dès le lendemain 23 janvier l'ouvrage était lancé.

On connaît les premières phrases :

« La prudence a ses lois, elle a ses bornes. Dans la vie des hommes il est des circonstances où les explications les plus précises deviennent une haute obligation qu'il faut remplir.... J'éprouve le besoin de le déclarer : je suis jésuite, c'est-à-dire religieux de la Compagnie de Jésus. Cette déclaration, je la dois à moi-même ; je la dois à mon ministère, à mes frères dans le sacerdoce, à tous les fidèles qui m'honorent de leur confiance ; je la dois à l'Église, à Dieu ».

Quel effet pareil livre allait-il produire? Il ne fallut pas longtemps pour s'en apercevoir. Pas plus de cinq jours après, le P. Maillard écrivait : « La publication vient d'éclater à Paris comme une bombe.... Le succès passe toute espérance ». De fait, en peu de mois 25.000 exemplaires s'écoulèrent. Dans tous les milieux le retentissement fut immense. Le résultat fut une accalmie de la tempête.

Au cours de cette même année 1843, les jésuites avaient rencontré d'autres difficultés, celles-là avec l'archevêque de Paris, Mgr Affre, qui, de tempérament dominateur et animé de particulières préventions contre les Pères, leur rendait le ministère des âmes impossible dans leur chapelle et très difficile ailleurs. Une lettre de l'archevêque au P. Guidée précisait que pour les ministères dans les communautés religieuses il faudrait désormais l'approbation des supérieurs ecclésiastiques de ces communautés, et non plus seulement l'invitation des supérieures religieuses. Quant aux stations, retraites, ou instructions à donner à dates fixes, les religieuses ne devraient plus les demander directement aux Pères, mais passer par le vicaire général de l'archevêque. Déjà en 1842 l'archevêque avait retiré au supérieur de la résidence

le pouvoir accordé par son prédécesseur, Mgr de Quélen, d'approuver pour les confessions les Pères qui habitaient à Paris ou y venaient séjourner. Le prélat se réservait à lui seul cette approbation. L'année suivante, alors que les jésuites étaient furieusement attaqués, une ordonnance archiépiscopale leur défendait de recevoir aucune confession, qu'il s'agisse de femmes ou même d'hommes, dans leur chapelle. Seules les confessions des prêtres ou des religieux pouvaient être entendues dans la maison des Pères. De plus l'archevêque exigeait d'être averti un mois à l'avance de tout changement dans le personnel de la communauté. C'était méconnaître les droits essentiels des réguliers. L'affaire remonta jusqu'au Général de la Compagnie, le P. Roothaan. Celui-ci écrivit au prélat une longue lettre de protestation et d'explications, au terme de laquelle il déclarait que si les jésuites devaient être à Paris traités comme des suspects par l'autorité épiscopale, mieux valait pour eux renoncer à tout ministère et se retirer. De son côté le Pape Grégoire XVI adressa à Mgr Affre un Bref sévère, dans lequel il qualifiait de « très inconsidérée » la mesure en question et demandait « quelle excuse le pasteur aurait à présenter au divin Juge ». Le résultat d'une telle admonestation fut que l'ordonnance fut considérée comme non avenue.

L'année 1844 fut marquée par bien d'autres incidents ou événements, les uns regardant toute la Compagnie en France, les autres touchant plus spécialement à la résidence.

Ce fut d'abord le scandale de l'affaire Affenaer, ce jeune belge qui depuis quelques années travaillait aux écritures du P. Moirez, procureur de Province, et qui s'était montré le secrétaire le plus fidèle et le plus pieux, jusqu'au jour où il avait disparu emportant avec lui des liasses de titres pour une valeur d'environ 250.000 francs. On aurait voulu trouver le moyen de faire rendre gorge au voleur sans ébruiter l'affaire, afin d'éviter de donner une pâture nouvelle à la presse ennemie de la Compagnie. On n'y parvint pas et l'on dut mettre la justice en branle. L'escroc fut appréhendé, le 24 juin 1844, mis en prison. Il y eut procès porté aux assises. Il apparut clairement que les jésuites avaient donné leur

confiance à un homme dont la moralité était à la hauteur de l'honnêteté. Mais au cours de la longue instruction, Affenaer eut le cynisme de se poser en victime. Ayant vécu des années dans l'intimité des jésuites, il avait pu, en témoin oculaire, connaître leurs noirs desseins, leurs intrigues et tous les secrets de leur politique ; il les avait révélés, et c'est pour se venger de lui qu'ils le traînaient en justice. Les mauvais journaux exploitèrent naturellement le scandale, et les juges accordèrent au voleur le bénéfice des circonstances atténuantes (8 et 9 avril 1845).

C'est en cette même année 1844 qu'eurent lieu devant les Chambres les discussions retentissantes sur la liberté d'enseignement et les interventions magnifiques de Montalembert en faveur des jésuites, interventions d'autant plus courageuses qu'elles se produisaient dans une atmosphère si passionnée. L'orage ne laissait pas de s'amasser : on voulait décidément se débarrasser de la Compagnie de Jésus en France. En 1845 eut lieu la mission Rossi à Rome et la menace de proscription de tous les ordres religieux par le gouvernement, si on ne lui sacrifiait pas les jésuites. La pression ainsi exercée sur le Saint Siège eut pour résultat d'amener les jésuites à « céder d'eux-mêmes » aux exigences gouvernementales. Leur Général, le P. Roothaan, eut la douleur d'avoir à demander aux communautés les plus en vue de se disperser. Paris était l'une des plus visées et fut l'une des premières exécutées. Et ce fut la dispersion, qui consterna les meilleurs catholiques de France et les plus fermes défenseurs de la Compagnie, lesquels, ne connaissant pas alors le fond des choses, y virent comme une désertion du champ de bataille. Le P. de Ravignan résumait ainsi l'impression générale dont il était le témoin : « Affliction profonde pour les gens de bien, scandale pour les faibles dans la foi, sujet de blasphème pour les impies, tel est l'effet de la décision publiée par le gouvernement et que tous, quoi qu'on fasse, ne peuvent s'empêcher d'attribuer au Saint Siège ».

Un quart de siècle plus tard, deux jésuites de la résidence de Paris seront massacrés par les Communards. Leur vocation à tous deux date de l'été de 1845 et des événements que

nous résumons. Montant dans la diligence qui l'emporte vers le noviciat de Laval, Pierre Olivaint dit à ses amis : « Adieu, mes amis, et vive la Compagnie de Jésus ! C'est le beau moment d'y entrer quand elle s'en va ! » Jean Caubert, jeune avocat attaché au ministère de la justice, va trouver le garde des sceaux, M. Martin du Nord, et lui donne sa démission : « Il y a longtemps que j'ai le désir de me faire jésuite. Vous allez chasser ces religieux, et je ne saurais plus où les trouver. Il faut donc que j'entre immédiatement chez eux ».

La dispersion de la résidence s'effectua au début d'août. Il ne resta à la rue des Postes que sept Pères et cinq Frères coadjuteurs et ils se confinèrent dans l'ancien hôtel de Juigné. La maison voisine fut louée à un orphelinat. Le reste de la communauté s'installa soit dans des gîtes provisoires, par exemple rue Vaneau ou chez le curé de St-Philippe du Roule, soit de manière un peu plus stable. Les uns se fixèrent rue Notre-Dame des Champs, d'autres rue de Courcelles, puis rue de Valois. Le supérieur de tous les groupes dispersés s'établit avec quelques-uns de ses religieux rue Monsieur, non plus au nº 9, mais au nº 13. La situation se modifia encore assez vite. Le gouvernement cessa de concentrer son attention sur les jésuites, et ceux-ci commencèrent à se regrouper.

Leur vieille maison de la rue de Sèvres était vide depuis un an. Nous avons dit qu'elle avait été louée en 1830 pour servir d'école. Le bail venait à expiration et les élèves avaient mis l'immeuble presque en ruines. Une vieille *Historia Domus* en fait une description que nous traduisons, mais qui est plus pathétique encor dans son latin : « Dans quel état misérable cette résidence, jadis si belle, nous est-elle apparue à notre retour : ceux-là seuls le savent qui l'ont vue. Louée à je ne sais quels écoliers, gens sans foi, sans conscience, cette maison est à peine reconnaissable pour ceux qui jadis l'ont habitée. Les murs en sont délabrés, les planchers arrachés, le jardin bouleversé ; l'ensemble fait l'effet d'une vaste ruine ». Ce n'était évidemment guère engageant, et l'on pensa un moment à vendre ces ruines. Réflexion faite, on se décida à les réparer sommairement et à y rentrer. Ainsi, à l'automne

de 1846 la résidence n'était plus divisée qu'en trois groupes : un à la rue des Postes, un autre dans le quartier de St-Philippe du Roule, le troisième à la rue de Sèvres.

Cette période de dispersion ne fut pas moins grande en fruits d'apostolat, bien que l'archevêque en ait profité pour essayer encore une fois de faire passer les Pères sous sa propre juridiction, à l'égal des prêtres séculiers, se réservant à nouveau d'accorder lui-même les pouvoirs à chaque religieux nommément et d'approuver en détail chacun des ministères qu'on leur demandait. Malgré tous ces obstacles, les statistiques donnaient encore près de 75.000 confessions reçues par les jésuites cette année-là ; et au terme de la retraite pascale du P. de Ravignan, 3.000 hommes se pressaient à la table de communion de Notre-Dame. « Protestation pacifique et pieuse contre ce qui a été fait », disait M. de Vatimesnil.

A l'automne de 1847 un important changement eut lieu concernant l'histoire de la résidence de Paris. A la dispersion qui prenait fin, succéda un dédoublement. Jusqu'ici les jésuites n'avaient formé à Paris qu'une communauté sous un supérieur unique, fussent-ils éparpillés par la bourrasque en plusieurs logis. De tout temps les Pères s'étaient adonnés à l'œuvre des retraites fermées, et dans leurs diverses migrations ils avaient eu soin, autant que faire se pouvait, de réserver au moins quelques chambres pour les retraitants. En 1847 lorsque les passions se furent calmées et que plusieurs petits groupes se réunirent rue de Sèvres, le groupe le plus important resté rue des Postes fut constitué en maison indépendante, maison des Exercices spirituels, *Domus Exercitiorum*. Son premier supérieur, le P. François Renault, fut nommé le 8 décembre. Sept ans plus tard, cette maison, remaniée et agrandie, changeait totalement de destination : elle devenait l'École Sainte Geneviève, dont la célébrité perpétuerait durant tout le reste du siècle le nom de la rue des Postes.

Le groupe que la persécution de 1845 avait jeté sur la rive droite, près de St-Philippe du Roule, eut aussi deux années durant son autonomie, mais vint en 1849 se fondre de nouveau dans l'unique résidence de la rue de Sèvres.

A dater de 1847, la maison de la rue de Sèvres redevient donc sinon la seule résidence de Paris (à partir de 1850 il y en aura une autre rue Lafayette, dite Maison St-Joseph des Allemands), du moins la principale, et les Pères y resteront jusqu'en 1901, avec des dispersions momentanées, mais sans nouvelles migrations. L'histoire en est dès lors plus simple à tracer.

Les premières années qui suivirent le retour dans la vieille demeure sont des années tranquilles. L'opinion publique s'est enfin calmée sur le compte des jésuites. Les troubles sociaux de 1848 n'ont aucun contre-coup fâcheux qui rappelle 1830. Seulement pour parer à toute éventualité, du 24 au 29 février les Pères quittent la maison pour se répartir en ville en divers logements. Plusieurs exercent leur ministère auprès des blessés dans les hôpitaux. Prédications, confessions et autres travaux apostoliques reprennent leur cours, et les statistiques annuelles accusent comme chiffre des confessions de 40 à 80.000. En octobre 1848 le P. de Ravignan est nommé supérieur de la maison. Il le restera trois ans, continuant toujours ses prédications, et durant la retraite pascale de 1851, le soir du vendredi saint 18 avril, il aura en face de sa chaire le Prince Président.

Celui-ci, devenu l'empereur Napoléon III, l'invitera à donner le carême aux Tuileries en 1855 et lui offrira, au terme de la station, de magnifiques vases sacrés marqués aux armes impériales. L'archevêque de Paris n'est pas moins bien disposé envers les jésuites. A peine installé comme successeur de Mgr Affre, Mgr Sibour confère au P. de Ravignan, supérieur de la résidence, « tous les pouvoirs de grand vicaire » (ainsi porte le document officiel), avec le droit de les déléguer aux Pères placés sous son obédience.

Les lendemains et les surlendemains du retour qu'on peut appeler définitif, puisqu'il devait durer 50 ans, à la rue de Sèvres reflètent, d'après les vieux Diaires du P. Ministre, un apaisement et une joyeuse prospérité auxquels on n'avait guère été habitué jusque là. Chaque année pour la fête de S. Ignace les Pères invitent à leur table les grands amis qui dans les mauvais jours ont été leurs défenseurs : Mgr Parisis,

évêque de Langres, Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, l'abbé Desgenettes, curé de N. D. des Victoires, qui est manifestement un habitué de la résidence, MM. Beugnot, de Vatimesnil, Berryer (qui sera un des convertis de la rue de Sèvres), Montalembert, de Rayneville, de Riancey, les Docteurs Récamier et Simon. Le P. de Ponlevoy, qui est ministre alors que le supérieur est le P. de Ravignan, précise que ce soir-là « le souper est converti en dîner de 1ere classe et au-dessus », et que le service s'est fait admirablement bien. En 1855 (et la tradition s'en continuera) ce sont les autorités ecclésiastiques, l'archevêque et son premier grand vicaire, et des représentants des principaux ordres religieux, capucins, dominicains, et les supérieurs généraux des lazaristes, des sulpiciens, des maristes, des oratoriens, qui seront conviés pour fêter la Saint-Ignace. Le Diaire ne nous laisse rien ignorer : « Le dîner se composait de deux services de chacun cinq plats, et de dix plats de dessert. Le tout a paru fort bien, les plats seulement trop gros ».

Nos hôtes nous témoignent en retour une bienveillance charmante. Le 3 août 1853, pour l'anniversaire du jour où le P. Provincial et le P. Olivaint avaient pris possession du collège de Vaugirard, le P. Coué, procureur de Province, « invite tous les Pères à aller souper sur l'herbette épaisse aux Moulineaux ». Et voilà que, par une heureuse rencontre, l'archevêque de Paris vient y faire une promenade et passer la soirée avec eux.

On n'est pas en moins bonnes relations avec l'évêque de Versailles. On lit à la date du 1er juillet 1850 : « Toute la communauté va dîner à Versailles dans une villa que Mgr l'évêque veut bien mettre à notre service pendant les mois d'été. Tout le monde paraît content. Le dîner est assaisonné d'esprit et de gaieté. La conversation est agréable. C'est une vraie récréation ».

Par contre, nous savons, toujours grâce au Diaire, que les supérieurs veillent à ce qu'aucun abus ne s'introduise, et ils s'expriment sans détours. On lit pour le 11 décembre 1852 : « Le R. P. Provincial veut que l'article du Mémorial qui interdit de manger ou de boire dans nos autres maisons quand on y

passe, sous prétexte de s'y rafraîchir, soit rigoureusement observé pour la maison de Vaugirard comme pour les autres, et en particulier par les Frères acheteurs qui établissaient un usage contraire. Et les supérieurs, le R. P. Supérieur et le ministre, ne doivent le permettre qu'en cas de véritable indisposition, ce qui ne peut arriver que par extraordinaire. Le R. P. Provincial doit parler dans ce sens aujourd'hui au R. P. Recteur de Vaugirard et il veut qu'on supprime immédiatement cet abus ».

Ces détails topiques, joints évidemment à ce que nous savons de l'activité apostolique des Pères en ces années-là, permettent de se faire une idée assez exacte de leur existence.

Il n'y manque que ce qu'on appellerait le côté liturgique. Sans doute on ne possède pas encore une église où pourraient se faire des cérémonies de quelque ampleur. Mais il faut avouer que, même dans la chapelle que l'on a, on accorde aux offices peu de place, et à des heures assez peu accueillantes : le jeudi et le vendredi saints on ne craint pas de faire l'office à 5 heures du matin, et le samedi saint on bénit le feu nouveau à 4 heures et demie. Les santés étaient vigoureuses en ce temps-là, autant que les estomacs étaient solides.

Quelques années de paix suffirent à donner aux jésuites l'espoir qu'elle durerait toujours et la hardiesse pour s'établir un peu plus solidement. Leur résidence, nous l'avons dit, était faite de deux vieilles maisons accolées, et adaptées tant bien que mal aux exigences de la vie religieuse. Sous le second empire le temps parut venu de s'installer de manière moins sommaire, c'est-à-dire de construire église et maison.

Il fallait pour cela agrandir notablement le terrain dont on disposait. Ce fut l'œuvre des années 1854 à 1856. On commença par acquérir pour 150.000 francs la maison voisine, n° 37, avec son jardin. Le propriétaire en était toujours ce M. Jourdain à qui on avait acheté en 1821, les n° 33 et 35. Il fallut attendre plus d'un an pour s'étendre plus loin. Le 6 mars 1855, le n° 41 ayant été mis en adjudication pour 70.000 francs, une enchère de 100 francs suffit à se la faire adjuger. Le 7 mars, c'est-à-dire exactement le lendemain, on coupait les arbres du jardin du n° 33 en vue de la construction de

l'église qui allait commencer. Après le 37 et le 41, on put encore, en septembre 1855, avoir le n° 43 pour la somme de 100.000 francs. Restait la maison du n° 39 qui formait une enclave dans l'ensemble de ce qu'on possédait ; et son propriétaire résistait, voyant bien que l'on avait besoin de son terrain pour les constructions qui s'élevaient de terre depuis déjà un an. Il céda dans les derniers jours de 1856, ayant obtenu un prix de 180.000 francs. On était ainsi en possession, d'un vaste quadrilatère très suffisant pour les édifices projetés.

Le P. Magloire Tournesac, chanoine du Mans et architecte diocésain devenu jésuite, fit les plans de l'église et de la résidence, et l'on se mit à l'œuvre sans perdre de temps. Un Frère coadjuteur, alsacien d'origine, le F. Siebert, fut envoyé à Paris pour diriger les travaux, et avec une rare compétence remplit pendant les trois ans et demi qu'ils durèrent le rôle d'entrepreneur général, achetant lui-même les matériaux, embauchant les ouvriers de tous les corps de métiers, terrassiers, tailleurs de pierre, maçons, charpentiers, menuisiers et peintres, les guidant, et les surveillant sans défaillance. Il y mit si bien son cœur et son dévouement qu'il en vint parfois — c'était naturel — à faire de cette bâtisse son œuvre, en sorte que le P. Tournesac n'avait plus voix au chapitre. Il fallut plus d'une fois l'intervention des supérieurs pour rétablir la hiérarchie nécessaire entre l'architecte et son collaborateur. Cela se traduisit — faut-il le dire ? — quand les travaux furent achevés, par un procès, non pas certes entre les deux religieux, mais entre le Frère et les vérificateurs, qui n'admettaient pas ses procédés de métrage différents de ceux dont ils étaient convenus avec le P. Tournesac.

C'est dire que l'œuvre n'alla pas sans difficultés. La principale vint sans doute de l'ampleur de la tâche et du manque de ressources pour l'accomplir. Le P. Tournesac a toujours eu la réputation de faire des édifices solides, beaux et parfaitement adaptés à leur but, mais de ne guère regarder à la dépense. Certes ni les matériaux ni la main d'œuvre n'étaient chers en ce temps-là. On croit rêver en lisant dans les cahiers

de comptes tenus au centime près, que la taille d'un pilier de l'église revenait à 516 francs, une fenêtre de la maison à 31 francs, et un mètre carré de parquet de chêne à 6 fr. 80. Tout de même on eut vite l'impression qu'on se lançait dans de folles dépenses. Les Lettres annuelles en font foi, mais elles prennent la chose assez philosophiquement, ou, si l'on veut, assez religieusement. Après un an de travaux, lorsque toutes les fondations sont achevées et que les murs sortent de terre, elles avouent qu'il y a de quoi taxer les jésuites d'imprudence, de témérité, peut-être même de folie, « cujusdam stoliditatis ». Mais elles ajoutent avec sérénité : « Ibi incipit divina sapientia ubi desinit humana ».

Heureusement les bienfaiteurs, en tête desquels figure l'empereur lui-même, sont généreux ; les aumônes arrivent de toutes parts ; elles arrivent parfois au moment où il va falloir, faute de ressources, interrompre la construction ; de telle sorte que l'on ne manque pas une fois du nécessaire pour payer les ouvriers, dont le nombre atteint et dépasse la centaine. La mentalité de ces ouvriers est aussi éloignée de ce que nous voyons aujourd'hui que l'est leur salaire ou le prix des matériaux. En plusieurs occasions on leur offre un goûter ou un dîner, et ce sont les Pères et les Frères qui viennent les servir ; on leur distribue aussi médailles et images, ce dont, paraît-il, ils se montrent fort heureux. Un jour survient un accident mortel : un tâcheron est écrasé sous un tas de pierres. Tous les prêtres de la maison disent une messe pour lui, et ses compagnons viennent assister à celle que célèbre le supérieur. La famille, à qui l'on ne manque pas de venir en aide, en garde une vive reconnaissance.

Les travaux se prolongèrent donc durant trois ans et demi, de l'été 1855 à la fin de 1858. Quelques dates restent à consigner pour en marquer les étapes principales. La première pierre de l'église était bénite par le P. Studer, Provincial, le 17 octobre 1855. Le 19 mars 1858, en la fête de S. Joseph, on disait la première messe à la chapelle domestique, et le 16 juin, pour la fête de S. François Régis, on inaugurait le réfectoire. Enfin le 1er janvier 1858, l'église était bénite par le P. de Ponlevoy, supérieur, à 4 heures 1/2 du matin, et la

1ere messe célébrée à 5 heures. Qu'on ne s'étonne pas trop de cette heure matinale en plein hiver. L'archevêque de Paris devait venir inaugurer lui-même cette église. Ayant fait part de son dessein quelques jours avant au ministre des cultes, il trouva devant lui un homme qui lui fit une sortie virulente contre les jésuites ambitieux, envahissants, dépensiers autant que quémandeurs, et le reste. Le prélat crut bon de battre en retraite et de conseiller aux Pères de ne pas faire de bruit. On ne pouvait pas en faire moins qu'en bénissant l'église dans l'obscurité de la nuit. L'archevêque vint d'ailleurs peu de jours après visiter église et maison, et témoigner de sa constante bienveillance et de son admiration pour le monument d'architecture qu'avait élevé le P. Tournesac.

L'église, on le sait, est construite suivant le style ogival du milieu du XIIIe siècle après étude du chœur de la cathédrale du Mans (le P. Tournesac était Sarthois d'origine). Elle comporte une seule nef, mais bordée de chapelles latérales, à la manière du Gesu de Rome. La longueur est de 50 mètres, la largeur de 23, la hauteur de 27 mètres sous voûte. L'architecte n'y a pas oublié le symbolisme cher au moyen-âge : les douze chapelles latérales rappellent les douze apôtres autour du Christ figuré par l'autel principal ; les sept arcades et les sept roses entourant le sanctuaire font penser aux dons du Saint Esprit ; l'élévation totale, jusqu'au faîte, est de 33 mètres, en souvenir des 33 années de la vie de Notre-Seigneur. La décoration intérieure ne se fit que dans les années qui suivirent. Mais tout le monde s'accorda pour dire que cette église, la plus belle que les jésuites aient construite en France au XIXe siècle, répondait parfaitement aux besoins des œuvres propres à une résidence comme celle-là.

Quant aux bâtiments d'habitation, ils devaient former les trois côtés d'un quadrilatère dont l'église constituerait le quatrième. Deux côtés seulement furent construits, en sorte que, témoins assez délabrés du passé, les maisons bordant la rue de Sèvres sont demeurées ce qu'elles étaient en 1820, et même bien au-delà dans le temps. L'église eut elle-même à en

souffrir. Car la bibliothèque, qui d'après les plans du P. Tournesac aurait trouvé place du côté de la rue, dut être placée le long de l'église, supprimant le triforium éclairé de vitraux que l'architecte avait prévu.

Un autre fait doit être ici consigné, qui — chose étrange — n'a laissé nulle trace ni dans les Lettres annuelles ni dans les Diaires, mais dont les archives de la Province ont gardé les témoignages authentiques. Au cours de l'année 1856 fut démolie une chapelle de l'Hôpital des Enfants malades, dans laquelle se trouvaient les ossements du P. Thomas-Olivier Corret, avec une pierre tombale portant une longue épitaphe. Ce P. Corret était un ancien jésuite et l'oncle de Théophile-Malo Corret, le fameux La Tour d'Auvergne, le Premier Grenadier de France. Né le 6 août 1703 en Cornouaille, il avait été longtemps missionnaire à Quimper. Après la suppression de la Compagnie, il était devenu aumônier de la maison royale de l'Enfant Jésus qui fut dans la suite l'Hôpital des Enfants malades ; et quand il mourut en odeur de sainteté le 17 octobre 1782, les religieuses obtinrent qu'il fût enterré dans la chapelle. En 1856 on demanda donc aux jésuites s'ils voudraient conserver dans l'église qu'ils édifiaient les restes du P. Corret. Ils acceptèrent naturellement, et le cercueil fut placé, nous disent très exactement les documents, derrière le maître-autel, à un mètre sous terre. La pierre tombale fut, elle aussi, apportée et déposée à fleur de sol. Beaucoup plus tard, quand fut établi dans le chœur le dallage de marbre polychrome, on eut le tort d'en recouvrir également cette pierre.

Dotés d'une maison commode et d'une église spacieuse, les jésuites pouvaient désormais travailler dans de meilleures conditions. Un de leurs plus glorieux ouvriers venait malheureusement de disparaître : le P. de Ravignan était mort le 26 février 1858, avec l'auréole de l'éloquence et de la sainteté. Une foule immense remplissait l'église Saint-Sulpice pour ses obsèques, auxquelles assistaient les Cardinaux Morlot, archevêque de Paris, et Donnet, archevêque de Bordeaux, ainsi que plusieurs évêques, parmi lesquels Mgr Dupanloup, qui prononça l'éloge funèbre. Quelques jours

plus tard, le chapitre métropolitain faisait célébrer pour lui un service à Notre-Dame. Son grand ami et son successeur à la tête de la résidence, le P. de Ponlevoy, allait bientôt écrire sa vie et publier ses sermons pour continuer au-delà de la tombe son apostolat. La maison comptait déjà depuis plusieurs années parmi ses membres le P. Joseph Félix, qui avait reçu et conserverait longtemps sa succession dans la chaire de Notre-Dame.

Œuvres et ministères se développaient largement. La statistique annuelle des confessions l'indique assez bien. En 1861 on atteint le chiffre de 100.000, lequel va toujours augmentant. En 1868 on en est à 133.000, en 1873 à 179.000, et cette année-là les Pères distribuent jusqu'à 112.000 communions, ce qui est considérable pour une époque où l'on était loin de la fréquente communion.

D'autres chiffres ne sont pas moins révélateurs. En l'année 1863 l'Association de la Bonne Mort, dirigée par le P. Lefèvre, et qui est alors, dans la France catholique, une des ligues de prières les plus florissantes, compte 20.000 membres, et dans ce nombre plus du quart sont des hommes. En 1879 elle atteindra le chiffre formidable de 115.000. Bien d'autres associations ou congrégations groupent alors avec succès les diverses catégories sociales, préludant à ce que nous nommons aujourd'hui les mouvements spécialisés : jeunes gens, pères de famille, artisans, institutrices, enfants de Marie, mères chrétiennes. La Congrégation des jeunes gens mérite ici une mention spéciale, parce que fondée en 1852 au collège de Vaugirard et transportée l'année suivante à l'École Sainte Geneviève, elle se fixa définitivement à la rue de Sèvres en 1867, lorsque le P. Olivaint, supérieur de la maison depuis deux ans, en prit la direction. Connue sous le nom de *Réunion des Jeunes gens de la rue de Sèvres*, elle organisa définitivement dans son sein en 1875 un double groupement pour stimuler ses membres au travail intellectuel, une conférence littéraire qui prit le nom de *Conférence Olivaint* et une conférence de médecine appelée *Conférence Laënnec*. On eut aussi une section spéciale pour ceux qui se formaient aux beaux-arts : peinture, sculpture...

A ces œuvres proprement parisiennes il en faudrait ajouter d'autres qui étendaient leur rayonnement sur la France entière et au-delà. Telle l'œuvre des Campagnes, dont le but est d'aider de bien des manières dans leur apostolat pénible et si souvent ingrat le clergé des campagnes. Telle aussi cette œuvre des Saints Cyrille et Méthode, fondée en 1854 par un converti du P. de Ravignan, le P. Gagarine, dans le but d'intéresser les catholiques d'occident, et particulièrement de France, à la grande question de l'union des Églises, préludant ainsi à un vaste mouvement que nous avons vu se généraliser récemment sous l'impulsion des derniers Papes. A l'actif de la seule résidence de la rue de Sèvres on relève quatorze de ces œuvres à la veille de la guerre de 1870, et cette floraison ne fera que se développer jusqu'à la fin du siècle.

Il y a là une douzaine d'années où sans accrocs, dans la liberté de leurs ministères et en parfaite cordialité tant avec les autres ordres religieux qu'avec les hommes les plus en vue de la société parisienne, les jésuites exercent une action féconde dans la vie catholique de la capitale.

Pour compléter la grande histoire par l'histoire anecdotique de la résidence, il n'est que de glaner dans les Lettres annuelles, dans ces Diaires que les Pères ministres avaient alors le loisir de tenir à jour, ou dans d'autres documents heureusement préservés de la ruine. Tel ce cahier qui du 22 septembre 1861 au 8 septembre 1866 nous donne toute l'histoire de l'église de la rue de Sèvres déjà livrée au culte. Il est entièrement de la main du P. Tournesac, lequel — détail à noter — ne faisait pas partie de la résidence quand on la construisait, mais qui y passa ensuite cinq années comme préfet d'église. On y verrait décrite avec la minutie du plus sévère liturgiste (car le Père était aussi un fervent de liturgie) les cérémonies qui s'y déroulaient et que présidaient tour à tour l'archevêque, le nonce ou d'autres prélats. On y trouverait, datées, toutes les étapes de la décoration intérieure qui se fit en ces années-là : mise en place des petits autels et des statues de marbre, de pierre ou de bois qui les surmontent, peinture et dorure des chapelles latérales. Çà et là des remarques piquantes. On aimait fort à cette époque sur-

charger le chœur ou les chapelles de panneaux et de tentures, de dais et de panaches, pour rendre l'église plus belle les jours de fête. Mais les rideaux étaient d'andrinople, les galons et les franges de laine jaune, et les baldaquins en imitation de drap d'or. Un beau jour le P. Ministre dit au P. Tournesac que les tentures et draperies sont prohibées, parce qu'elles ne sont pas assez riches. Et le P. Tournesac ajoute, sans doute avec une pointe de satisfaction : « L'église est assez belle sans la décorer de tentures ».

Comme les tentures, les chants n'obtenaient pas une approbation unanime. Le 1er juillet 1859, pour la fête du Sacré-Cœur, le curé de Saint-Sulpice vient célébrer une grand-messe solennelle en musique. Tout ce que nous en dit le Diaire du ministre, c'est que « la grand'messe d'aujourd'hui a été beaucoup trop longue. Le *Gloria in excelsis* surtout a mis à bout la patience des assistants ». Si nous consultons le status de cette année-là, nous ne trouvons guère comme musicien que le P. Basuiau. Serait-il le responsable ?

Il est vrai qu'il n'y a pas que la musique à dépasser les bornes. Pour la fête de saint Ignace en 1865, c'est le fameux P. Hyacinthe qui vient faire le panégyrique. Il parle pendant une heure trois quarts.

C'est encore le cahier du P. Tournesac qui nous a conservé le programme de l'inauguration du premier orgue, œuvre d'un facteur belge, Loret. L'entrée fut jouée par César Franck, organiste de Sainte-Clotilde et alors humble professeur de piano au collège de Vaugirard. Lorsqu'en 1891 Cavaillé-Coll construisit l'orgue actuel, il ne trouva pas grand chose d'utilisable dans l'ancien, sinon la boiserie.

Ce que nous disent à plusieurs reprises les Lettres annuelles, c'est la charité et la gaîté qui règnent dans la communauté, heureuse de se trouver dans cette vaste et commode maison. Tous les passants — et il y en a déjà beaucoup — en sont frappés et ravis.

Ces dix dernières années de l'empire sont certainement pour les jésuites les plus heureuses du siècle, et le fait d'avoir maintenant une église à eux leur donne des facilités d'apostolat qu'ils n'avaient jamais eues auparavant. Le P. Félix

et leurs meilleurs prédicateurs s'y font entendre et y attirent les foules, au point qu'à certains jours le sacristain se voit dans l'impossibilité d'allumer les lustres dans la nef. Le triduum de canonisation des Martyrs japonais en 1863, celui de béatification de Canisius en 1865 sont autant d'occasions de faire connaître et aimer la Compagnie. Pour cette dernière béatification, c'est l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine et bientôt compagnon de martyre du P. Ducoudray à la Roquette, qui vient prêcher, et l'église avec ses tribunes est ce jour-là trop petite : la foule remplit la cour d'entrée. Les confessions se multiplient aussi. Surtout les veilles de grandes fêtes comme Noël et Pâques voient une affluence considérable. Les Pères confessent à l'église jusqu'à 10 heures du soir et reçoivent encore les hommes dans leurs chambres jusqu'à minuit. Le P. Félix, retour de Notre-Dame à 9 heures et demie le soir du samedi saint, se remet à confesser les hommes au parloir jusqu'à 2 heures et demie du matin.

De même, depuis qu'on possède une église, on fait avec un peu plus de pompe, et à 9 heures du matin seulement, les offices de la Chandeleur, des Rameaux et de la Semaine sainte. « Les Pères y assistent en habit de chœur ». Ainsi porte le Diaire. Mais il faut croire qu'il y a des exceptions. Car nous lisons un jeudi saint ces lignes, sévères mais justes : « Il serait bon de faire comprendre à nos Pères que l'assistance aux offices principaux des trois derniers jours de la semaine sainte est tout-à-fait selon les intentions de la Compagnie, et que des raisons graves peuvent seules les en dispenser. Il est un de nos Pères qui n'a pas communié ce matin. Il a cru, mais à tort, que ses occupations, qui ne sont après tout que celles de tous les autres prédicateurs et confesseurs, l'autorisaient suffisamment à s'abstenir ».

Nombreux sont les évêques qui viennent dire leur messe rue de Sèvres, quand ils sont de passage à Paris ou qu'ils reviennent de Rome. Ils aiment, nous dit-on, après avoir célébré au Gesu de Rome, célébrer de même au Jésus de Paris. Ainsi se développe un courant d'affection de la part du clergé et des laïcs.

Ces derniers souvent l'expriment par des aumônes. Au-

mônes en argent : il en vient assez durant ces années-là pour couvrir bien des dettes contractées lors des constructions. Aumônes en nature aussi, et qui affluent. Les Lettres annuelles se taisent évidemment sur ce sujet délicat. Seul le Diaire signale les cas exceptionnels, qui lui paraissent dépasser la mesure, mais qui pour nous soulèvent agréablement le voile :

8 avril 1860 : « Fête de Pâques. Grande 1[ere] classe à l'église et au réfectoire. Un dîner presque complet et d'une magnificence rare nous a été envoyé par un bienfaiteur qui a voulu demeurer inconnu. Vendredi et jeudi dernier M. le Comte de Chabrol et M. Larue ont fait tous les frais de notre table. Le P. Ministre n'a toléré que bien à contre-cœur la présence d'un chef de cuisine envoyé par la maison Potel pour la préparation du dîner ».

Ce n'est pas à dire qu'il n'y eut à cette période aucun nuage au ciel de la résidence. Il faut au moins en signaler un pour achever le tableau ; encore ce nuage ne fut-il guère connu en ce temps que des Pères. En 1863 Mgr Darboy montait sur le siège archiépiscopal de Paris. Gallican et autoritaire comme l'avait été jadis Mgr Affre, il entendit signifier sans tarder aux religieux qu'il les considérait comme relevant entièrement de sa juridiction, et sans tenir compte de l'exemption canonique, il fit procéder en 1864 à la visite de leurs églises. Le tour de la rue de Sèvres arriva le 14 avril. Le compte-rendu vaut la peine d'être reproduit ici :

« A 3 heures 1/2 visite de notre église par M. l'abbé Véron, grand vicaire, en tournée de visites dans la paroisse Saint-Sulpice. Il était accompagné de M. le curé de St-Sulpice et d'un jeune ecclésiastique. Nous avions été prévenus de cette visite par une lettre officielle. M. l'abbé Véron, qu'on attendait à la porte de la maison, arrive directement par la grande porte de l'église, où il entre avec ses assistants et attend qu'on vienne lui présenter l'eau bénite. Le P. Ministre, chargé de recevoir cette visite en l'absence du Rév. P. Supérieur, arrive immédiatement en surplis, et avant de présenter l'eau bénite fait les réserves suivantes : « Monsieur le grand vicaire, nous ne formons point d'opposition à cette

visite. Seulement qu'il nous soit permis de faire respectueusement devant vous, en tant qu'il est besoin, la réserve des droits des religieux ». La dernière partie de ces réserves n'a pas dû être entendue complètement par M. le grand vicaire, qui, attendant déjà depuis quelques instants, faisait signe qu'on lui offrît l'eau bénite, et se disposait lui-même à prendre le goupillon ; de manière que le P. Ministre se trouva obligé à la fois et de prendre le goupillon et d'achever sa phrase, qui dut souffrir nécessairement de cette complication. On se rend ensuite au grand autel ; visite du tabernacle, chant du *O salutaris* entonné par M. l'abbé Véron, assisté de M. le curé de St-Sulpice, de son clerc et de deux Frères pour acolythes. Le P. Ministre et le P. Préfet d'église sont également à genoux, mais sur les côtés des gradins, et assistent à l'encensement du St Sacrement suivi de la bénédiction avec le saint ciboire. Il n'y avait dans l'église que 12 à 15 personnes. On se rend ensuite à la sacristie, où M. l'abbé Véron se contente de regarder un peu les calices exposés et préparés, de visiter l'armoire des saintes huiles, de regarder trois ou quatre ornements, de demander si notre linge est tout de fil ; puis on passe à la visite de l'église. M. l'abbé Véron se contente de regarder un peu les confessionnaux, deux pierres sacrées, et de faire le tour de l'église. La visite se termine là. Elle était faite évidemment pour la forme. M. l'abbé Véron s'est montré bienveillant et a fait très peu de questions ; aucune sur nos œuvres et exercices dans l'église. Il a seulement recommandé de faire dorer la clef du tabernacle ; et quant à nos confessionnaux, dont les grilles lui semblaient trop larges, d'aviser à faire pour le mieux ».

Comme en 1843, l'affaire remonte jusqu'à Rome et se termine par une lettre sévère et attristée du Pape Pie IX à l'archevêque. Il est à croire d'ailleurs que Mgr Darboy ne garda aucune animosité à l'égard de la Compagnie, puisque l'année suivante, au sacre de l'évêque de Valence qui eut lieu dans l'église de la rue de Sèvres, l'archevêque acceptait de venir présider la cérémonie et le banquet de 83 couverts servi au réfectoire.

Il faudrait aussi noter, bien que la chose intéresse princi-

palement l'histoire de la revue *Les Études*, les controverses ardentes engagées autour des écrits du P. Matignon. Les années qui précédèrent le Concile du Vatican sont à compter parmi celles où les catholiques de France se trouvèrent le plus divisés sur le terrain doctrinal : ultramontains d'un côté, libéraux et gallicans de l'autre. Des nuances, qui laissaient évidemment la foi intacte, mais que les circonstances complexes rendaient opportunes, étaient dans bien des cas le seul fondement d'une polémique qui en venait à dénoncer l'erreur là où il n'y avait en réalité qu'attitude moins tranchante. Le P. Matignon, qui habitait ces années-là rue de Sèvres, fut un des plus mêlés à la lutte. Rien d'étonnant s'il reçut des coups, et qui parfois lui vinrent de très haut. Son supérieur, le P. de Ponlevoy, le soutint de toute son autorité, et le lendemain du jour où le P. Olivaint tombait sous les balles des communards, c'était le P. Matignon que la confiance des supérieurs majeurs désignait pour lui succéder à la tête de la résidence.

Nous voici à la guerre franco-allemande. Les jésuites offrent leurs services comme aumôniers. L'administration officielle de la Grande-Aumônerie ne les agréant pas, ils se font accepter comme aumôniers volontaires par les chefs de corps et se dévouent jusqu'à la fin au service des blessés. La bataille sera d'ailleurs bientôt sous les murs de Paris. Leurs maisons sont converties en hôpitaux. Celle de la rue de Sèvres est classée comme « Ambulance N° 5, auxiliaire du Val de Grâce ». Du 25 août 1870 au 15 mars 1871 elle donne 3235 journées d'hospitalisation à 141 malades ou blessés. Ils y étaient, lorsqu'en janvier le bombardement de Paris atteignit la maison et l'église. Un obus frappa le mur de la maison donnant du côté de la prison militaire, rebondit sur la prison et se contenta de tordre des barreaux de fer et de casser des vitres. Un autre éclata et démolit un des contreforts de l'église. Il n'y eut heureusement aucune victime.

Les lendemains de la guerre furent autrement douloureux. L'histoire de la Commune n'est pas à refaire ici, et ce que nous rappelons a été décrit en détail par le P. de Ponlevoy dans son livre « Actes de la captivité et de la mort des Pères

Olivaint, Caubert, etc. ». Dès le début de l'émeute, le P. Olivaint, supérieur de la résidence, dispersa tous les Pères pour les soustraire au danger, restant seul avec un autre Père et deux Frères pour garder la maison. Dans ses murs le P. Olivaint et le P. Caubert sont arrêtés le 4 avril, conduits en prison, où ils retrouvent trois de leurs confrères, les PP. Ducoudray, Clerc et de Bengy. Otages de la Commune, ils sont massacrés les 24 et 26 mai. Le 29 leurs corps sont ramenés rue de Sèvres. Le 31 la messe de Requiem est célébrée devant ces cinq victimes que l'on regarde déjà comme des martyrs. Deux mois se passent, et le 24 juillet, avec l'autorisation du ministre de l'Intérieur, ils sont ramenés du cimetière Montparnasse et inhumés côte à côte dans la chapelle. Dès lors sur ces tombeaux des grâces sans nombre s'obtiennent, bien des guérisons miraculeuses s'opèrent, des pèlerinages s'organisent. Moins de deux ans après le massacre, le procès de béatification est ouvert.

Dès la fin de la Commune les Pères rentrent peu à peu à la rue de Sèvres, et de nouveau ils y auront quelques années de calme : après la tourmente leurs œuvres pourront prendre un nouvel essor. Le nouvel archevêque de Paris, Mgr Guibert, leur témoigne une particulière bienveillance en commençant par eux les visites qu'il fait, des la prise de possession de son siège, aux religieux, en établissant dans leur église le triduum annuel de l'Adoration perpétuelle et en lui assignant comme date les derniers jours de mai, anniversaire des massacres de la Roquette et de la rue Haxo. L'ornementation intérieure de l'église s'achève grâce à de nouvelles libéralités. Le riche autel en marbre blanc et bronze doré est donné en 1875, et généreuse à son tour, la résidence de la rue de Sèvres fait cadeau de l'ancien à la résidence-sœur de la rue Lafayette.

Depuis l'époque où la maison de la rue des Postes était devenue l'École Sainte Geneviève, elle n'avait pas pu continuer de recevoir les prêtres et laïcs qui venaient nombreux pendant l'année faire une retraite, et c'était la résidence de la rue de Sèvres qui avait repris le titre de *Domus exercitiorum*, réservant un certain nombre de chambres à ces retrai-

tants. En 1876 on trouva préférable de consacrer une maison spéciale pour ce genre de ministère. Ainsi fut fondée la Villa Manrèse de Clamart. Étant d'ailleurs demeurée toujours rattachée à la résidence, on peut dire, sans entrer ici dans les détails de son développement, qu'elle en a formé une des œuvres les plus fructueuses et sans cesse plus florissante.

En cette même année 1876 l'horizon s'assombrissait à nouveau pour les religieux de France, et particulièrement pour les jésuites. Les élections législatives indiquaient clairement qu'une ère de tracasseries et de persécutions n'était pas loin. Le 18 mai 1877, par ordre du ministère de l'Intérieur, le commissaire de police du quartier se présente pour enquêter sur la maison et ses habitants. Le supérieur fait une réponse prudente et dilatoire, et l'alerte n'a pas de suites immédiates. Mais en janvier 1879 les élections sénatoriales marquent une poussée nouvelle vers la gauche. Puis c'est l'article 7, voté à la Chambre, repoussé au Sénat, et enfin les Décrets du 29 mars 1880. Une fois de plus les jésuites sont condamnés à la dispersion et à l'évacuation de leurs établissements. Le gouvernement français, qui voudrait éviter de se donner l'odieux de recourir aux mesures violentes, cherche encore une fois à obtenir par l'entremise de son ambassadeur au Vatican et du nonce à Paris que les jésuites se sacrifient sans bruit et se dispersent par obéissance à Rome. La tactique a réussi trente-cinq ans plus tôt. Mais cette fois Léon XIII est inébranlable, sentant bien que céder aux ennemis des jésuites serait céder aux ennemis de l'Église.

Le délai de trois mois écoulé, heure pour heure, l'exécution des Décrets a lieu. Elle a lieu en deux temps. Le soir du 29 juin, à 8 heures 3/4, le commissaire aux délégations judiciaires, M. Clément, se présente rue de Sèvres, et malgré les protestations appose les scellés sur les portes de l'église, sans même en laisser enlever le Saint Sacrement. Les messes sont célébrées dès minuit et demi dans deux chapelles intérieures. Une trentaine de messieurs, sénateurs et députés, passent la nuit auprès des Pères : le baron de Ravignan, président de la Société civile, MM. Chesnelong, de Carayon-Latour, Tailhand, Keller, de Kerdrel, Merveilleux du Vignaux, etc.

A 4 heures du matin les abords de la résidence sont gardés par une cinquantaine de sergents de ville. Une foule compacte est là, rue de Sèvres et aux abords du Bon Marché. A 4 heures 1/4, M. Clément revient, accompagné de son collègue M. Dulac. Il sonne au 35. « Qui est là ? — M. Clément, commissaire ». La porte s'ouvre. Les deux policiers pénètrent sous la voûte d'entrée avec leurs secrétaires et quelques journalistes. Au dehors M. Andrieux, préfet de police, arrivé en coupé et ganté de ses fameux gants gris perle, prend position devant le square du Bon Marché, dirige le service d'ordre et fait arrêter les manifestants les plus en vue.

Cependant MM. Clément et Dulac trouvent la porte intérieure de la résidence fermée à clef. C'est celle-là qu'on a décidé de laisser crocheter. Dans la loge vitrée du portier se trouvent le P. Pitot, supérieur, MM. de Ravignan et Chesnelong, et c'est à travers le guichet que M. Clément donne lecture et copie de l'arrêté d'expulsion, et que M. de Ravignan fait entendre ses protestations. Un secrétaire dresse procès-verbal sur la tablette même du guichet. Après une triple sommation d'ouvrir la porte et un triple refus du P. Pitot, on fait venir le serrurier qui attaque la porte et la fait céder. Au pied du grand escalier les policiers se trouvent en face des trente sénateurs et députés. Nouvelles protestations. M. Clément allègue les ordres reçus et demande où sont les Pères. « Cherchez », lui répond-on. Il part du côté des parloirs, M. Dulac dans le corridor qui longe la chapelle. Tous deux reviennent indécis au bas de l'escalier. M. de Ravignan se décide alors à leur montrer le chemin. « Voici les chambres des Pères », leur dit-il en les introduisant dans le corridor du 1er étage.

« Allons-nous être obligés encore de forcer les portes ? demande M. Dulac — Je n'en sais rien, ce n'est pas mon affaire ».

Alors commence la longue opération réglée d'avance par les supérieurs. Chaque Père attend dans sa chambre la visite policière et ne sort qu'après avoir protesté et s'être laissé mettre la main au collet. Mais à mesure qu'ils apparaissent

dans le corridor, un des sénateurs ou députés leur offre le bras et les accompagne jusqu'à la porte de la rue, où la foule les accueille aux cris de « Vivent les jésuites ! Vive la liberté ! » Suivant la promesse faite la veille au P. du Lac par le préfet de police, trois Pères seulement sont autorisés à rester pour garder l'immeuble ; car on ne va pas encore jusqu'à la spoliation, comme en 1901.

Cependant le Saint Sacrement était resté sous scellés dans l'église. Le Cardinal Guibert informé s'adresse au Président de la République et obtient la levée provisoire des scellés pour faire transporter la sainte réserve à l'église Saint-Sulpice. Le 1er juillet à 2 heures, Mgr Richard, coadjuteur de l'archevêque, arrive à la résidence et y trouve, en plus des trois Pères, une centaine de messieurs, leurs amis, et les supérieurs de plusieurs communautés religieuses. M. Clément se présente avec deux agents pour lever les scellés. Le préfet de police revient, lui aussi ; mais voyant une foule de plusieurs milliers de personnes aux alentours, prête à faire escorte au Saint Sacrement, il décide qu'on ne peut tolérer pareille manifestation. Les saintes espèces seront seulement transférées dans une chapelle intérieure. Quand Mgr Richard sort et monte en voiture pour se rendre à Saint-Sulpice où un Salut de réparation va être célébré, la foule se découvre et l'accompagne, croyant qu'il porte l'Eucharistie. Un sergent de ville doit lui frayer passage et tenir son cheval à la bride pour éviter tout accident.

Le mot qui termine ces incidents mémorables est celui du P. Pitot à M. Andrieux : « Voyez-vous, nous sommes beaucoup moins impopulaires que ne le pense ou le dit le gouvernement ».

Après un temps assez court de totale dispersion, où des amis les recueillirent un à un, les religieux se groupèrent en quatre domiciles : rue Barbet de Jouy, 17, rue de la Chaise, 26, rue Saint-Guillaume, 30, et rue de Rivoli, 250. D'ailleurs ils ne perdaient pas le contact et on les y aidait parfois avec autant de délicatesse que de générosité. En 1881, pour la fête du saint Nom de Jésus et celle de saint Ignace, la Supérieure générale du Sacré-Cœur les invitait tous à dîner en la

maison du Boulevard des Invalides. La réunion commençait par une exhortation spirituelle et se terminait l'après-midi par le salut du Saint Sacrement.

Ainsi naissaient et se multipliaient bientôt les occasions de se grouper, même à la rue de Sèvres où résidait toujours le Supérieur. Le gouvernement fermant les yeux, on s'enhardissait. On était habitué depuis longtemps à cette tactique. On s'enhardit en 1883 jusqu'à réunir à la rue de Sèvres, au lieu des trois seuls Pères autorisés, les quarante membres de la Congrégation Provinciale.

L'église étant fermée, les communautés religieuses offrirent leur chapelle pour les ministères ordinaires des Pères, surtout les confessions. Les réunions de jeunes gens (conférences Olivaint, Laënnec, etc.) eurent leurs séances à l'Institut catholique. Ainsi malgré les incommodités, les œuvres se poursuivaient sans relâche, et les sympathies ne faiblissaient nullement. On le voyait bien quand mouraient ces expulsés : tel ce P. Hus, octogénaire, ayant usé ses forces au service des forçats de Cayenne ; tel le P. Millériot, l'apôtre et le bienfaiteur des pauvres, dont les funérailles à l'église Saint-Sulpice furent un triomphe.

Au lendemain de l'exécution des Décrets de 1880 la façade de la maison de la rue de Sèvres et une partie des bâtiments construite en 1857 furent loués à un abbé Gruel pour y héberger un certain nombre de prêtres et de laïcs se livrant à des études d'orientalisme, et une inscription sur la porche d'entrée portait : « Institut de langues orientales ». L'essai ne fut guère heureux, l'abbé Gruel étant non seulement insolvable, mais se trouvant en difficultés avec l'archevêché. La location fut passée, en attendant des temps meilleurs, à un autre prêtre, l'abbé Descœur, pour y loger également des ecclésiastiques ou des laïcs, ce qui pouvait en même temps couvrir la présence des Pères. De son côté, en 1884, la Ville de Paris proposait d'acheter la maison pour y établir une succursale du Mont-de-Piété destinée à remplacer celle qui allait être détruite par l'agrandissement de l'École des Beaux-Arts. On refusa, d'autant que l'on reprenait d'année en année possession des chambres. Et pourtant l'enregistrement ayant

un jour envoyé une feuille d'impôts sur les biens des religieux, avec l'adresse : « La Société des Jésuites, 35, rue de Sèvres », on la lui retournait froidement avec cette note au dos : « La Congrégation a été dissoute le 30 juin 1880 ».

Quant à l'église, pendant plusieurs années les malheureux scellés en avaient interdit l'accès. Là encore le fisc avait prétendu percevoir des impôts. Le supérieur refusa net, et peu s'en fallut que chaises, tapis et candélabres ne fussent vendus aux enchères. On obtint enfin le 29 juillet 1884 que les scellés fussent enlevés pour tirer du moins argent du local en le louant à un marchand de pianos. C'était habile. Avec les pianos les Pères rentreraient dans l'église, et un jour ils en resteraient les seuls occupants. Le commissaire de police envoyé pour contrôler la levée des scellés eut la fâcheuse idée de venir le jour de la fête de saint Ignace, alors que cinquante et quelques Pères étaient réunis pour le repas de fête. Il y eut légère alerte.

En 1886 le P. Provincial, G. Labrosse, succédant au P. Chambellan, qui avait trouvé asile depuis les expulsions au Couvent des Oiseaux, revint habiter rue de Sèvres, et dans les années suivantes le rassemblement s'achevait.

En 1890 on avait repris entière possession des immeubles comme de l'église, et il y eut à nouveau, mais une dernière fois avant les spoliations de 1901, une période de dix ans de paix et de prospérité. Les statistiques relèvent pour l'année 1895 plus de 130.000 confessions. Un autre chiffre non moins éloquent est celui des aumônes que les Pères distribuent, soit au nom de la maison, soit de la part de personnes charitables : il s'élève cette même année à 34.000 francs. En 1879, il avait dépassé 56.000 francs : une fortune pour ces temps-là.

Depuis la mort sanglante du P. Olivaint jusqu'à la veille de la fermeture définitive de la maison, c'est-à-dire durant un espace de près de trente ans, deux supérieurs seulement se succédèrent, tous deux ayant marqué par leurs œuvres la sagesse de leur administration et leur profonde influence : les PP. Henri Pitot et Ambroise Matignon. C'est au P. Pitot qu'il faut attribuer en 1884 l'établissement au 85, rue Haxo

où avaient été massacrés les ôtages de la Commune, et la création en ce quartier de Belleville d'œuvres de protection de l'enfance, qui ont été en prospérant toujours. Le P. Matignon agrandit encore la résidence dont il avait la charge en louant un groupe d'immeubles contigus et ayant leur entrée sur la rue du Cherche-Midi, pour y loger un groupe de jeunes Pères venant à Paris faire des études supérieures. Mais c'est dans le ministère de la direction des âmes et de la prédication que le P. Matignon acquit une large réputation.

Écrivains, conférenciers, hommes d'œuvres, la résidence en groupa durant ses dernières années d'existence une pléiade dont on ne peut que dresser une liste abrégée : les PP. Jean-Baptiste Terrien, de la Barre, Auriault, Gaudeau, professeurs à l'Institut catholique ; Forbes, Coubé, Caisey, Jouan, Pottier, Bouvier, Lemoigne, Leroy, Gabriel Billot, prédicateurs ; Poulain, Pierling, Ayroles, écrivains ; de Guilhermy, à qui revient l'initiative et les premiers volumes du Ménologe de la Compagnie de Jésus et le P. Jacques Terrien, son continuateur ; les PP. Mirebeau et Soyer, qui furent les colonnes de la maison de retraites de Clamart, enfin ceux qui s'identifièrent en quelque sorte à certaines œuvres par le long dévouement avec lequel ils s'y consacrèrent : le P. Matignon, resté 25 ans à la tête des réunions des Pères de famille, le P. Trück, chargé de l'œuvre des Campagnes, le P. Tournade, aumônier général de la Jeunesse catholique.

Et gardons-nous d'oublier les bons et saints Frères coadjuteurs dont le dévouement, l'habileté et l'esprit religieux étaient si précieux dans une telle maison. Ils y furent particulièrement stables. Citons Pierre Bouillé, acheteur, dépensier et infirmier de 1853 à 1899, les cuisiniers Charles Jaouen (1870-1884) qui supplia les Communards de l'emmener avec le P. Olivaint, et Jean Marie Helaouet (1884-1896) qui devint acheteur et dépensier (1896-1916), le légendaire sacristain Gustave Paris (1867-1907), l'admirable aide-procureur de Province Léonard Lavigne (1863-1900). Jean Kergoat fut aide du procureur de la Mission de Chine de 1890 à 1910, Jean Simon menuisier et *ad domestica* de 1871 à 1917, Sylvestre del Frade infirmier de 1891 à 1910. Combien ils furent édi-

fiants, demandons-le au Fr. Pierre Loré qui arrivait au status de 1894 comme linger et second sacristain.

Lorsque vint l'année 1901, la résidence florissante d'activité comprenait 69 membres, dont 51 prêtres. Les lois d'exception contre les religieux furent votées, et la bourrasque, plus violente que toutes celles qui avaient maintes fois au cours du XIXe siècle agité les jésuites, emporta tout. Le dernier supérieur fut le P. Léopold Cisterne. Le dimanche 29 septembre, il célébrait au milieu d'une assistance considérable une dernière messe dans l'église, puis donnait la bénédiction du Saint Sacrement. A midi l'église était fermée définitivement. Le soir à 5 heures 1/2 beaucoup de fidèles venus pour l'heure ordinaire du salut stationnèrent en vain devant la porte close. Le 1er octobre la maison était vide.

M. J. Rouët de Journel, s.j.

Onze mois de Col Bleu à bord d'un contre-torpilleur

ESSAI DE PSYCHOLOGIE DU MILIEU

Les pages suivantes ne sont que des souvenirs groupés par une analyse psychologique, souvenirs notés au jour le jour par un simple matelot breveté provisoire. Je rapporterai les propos de mes camarades aussi fidèlement que faire se pourra.

I. — Le Matériel flottant.

1° Le bateau de guerre est un canon mobile sur l'eau. Tout est fonction du combat. Pas un centimètre carré qui n'ait son utilisation précise dans l'engagement. Ceci est

vrai pour les grosses unités (cuirassés de 35.000 tonnes et 23.000 tonnes qui sont de véritables usines), mais aussi pour les petites unités comme « mon » contre-torpilleur de 3.000 tonnes. Sur celles-là cuirasse, forteresse pour les batailles de ligne ; sur celles-ci, vitesse et 100.000 CV pour une attaque par surprise.

2° Chaque bâtiment a son « esprit » propre, héritage des traditions de ceux qui ont porté le même nom avant lui ou traditions récemment créées. Ainsi « L'Indomptable » qui dans la Marine Française est l'unique filleul de la Légion Étrangère. Le 17 mars 1936, au cours de la cérémonie du baptême, le Général Rollet disait : « Nous sommes sûrs que votre Équipage fera honneur à son pavillon aussi fidèlement que la Légion à son drapeau. Suivant notre pensée, vous serez indomptables à votre bord, de même que les Légionnaires, sous l'image de la grenade ». Un légionnaire me disait encore à Alger : « L'Indomptable, c'est la Légion. C'est un bateau qui ferait du travail en temps de guerre ».

A bord tout est organisé pour conserver vivante cette « mystique ». Les pièces portent les noms des cinq grandes batailles de la Légion : Camerone, Tuyen Quanh, Menabah, Magenta, Laffaux. La fête du bord se célèbre le 30 avril, jour anniversaire de la bataille de Camerone. Et chaque fois que les possibilités des déplacements le permettent, le bateau se rend à Oran d'où l'équipage prend le train pour Sidi-Bel-Abbès où l'attend une réception grandiose de la part des Légionnaires. Cette année 1938, la fête fut particulièrement brillante. Lorsque le soir les marins regagnèrent la gare, dans un enthousiasme indescriptible, la population civile disait n'avoir jamais vu pareil défilé depuis 1918...

Tous les bateaux n'ont pas le privilège de posséder ainsi une « mystique », mais tous les marins aiment leur « yacht ». Et le fait d'avoir été embarqué sur une unité marque le marin pour très longtemps. On le remarque lorsque se produit un embarquement de plusieurs marins venant du même bateau. Ils restent longtemps groupés entre eux et conservent leur esprit. « Tu te rappelles, depuis le jour où les types du Bison sont arrivés, ce n'était plus pareil ».

3° Pour tous le yacht sur lequel on est embarqué est le « meilleur » de l'escadre. Même si d'autres le dépassent en vitesse ou en aménagements, il y a toujours quelque côté par où il leur est supérieur. Est-ce que chacun d'entre nous ne préfère pas sa famille à toutes les autres, même plus riches ou plus heureuses ? Le bateau est une famille. Notre Commandant le dit un jour : « Pour nous, le bateau est une seconde famille, à laquelle nous devons associer le plus possible nos familles personnelles. Nous venons de milieux différents, de régions opposées, mais le bateau est le lien qui fait l'unité de ces divergences. Et puis, pour le Commandant d'un bateau, les marins sont ses enfants ».

On éprouve ce sentiment lorsqu'un copain débarque. La minute est toujours triste. C'est comme le départ d'un frère de la maison. Il n'y a pas que les Commandants qui aient les larmes aux yeux en quittant définitivement leur bord. Pourtant ces changements sont fréquents puisqu'automatiquement les marins sont débarqués après trois années sur un même bord.

Si le recrutement du personnel effectué par le Commandant lui-même n'existe plus comme autrefois, les nominations anonymes de l'administration sont toutefois tempérées par le fait qu'on peut se faire demander par un ancien Commandant qu'on aimait bien.

4° Petite famille qui fait partie de la grande famille de la mer, de l'universelle fraternité maritime. Cette fraternité ne connaît ni frontières, ni nationalisme exaspéré. Sur tous les océans, les marins de n'importe quel pavillon sont frères. Ils ont dans l'ensemble la même mentalité puisqu'ils partagent un genre de vie sensiblement identique.

II. — Le Matériel Humain.

1° *Au point de vue administratif*, le recrutement comprend : les inscrits maritimes (3 ans de service obligatoire) ; les engagés (de 3 ou 5 ans) et les recrutés (2 ans de service).

2° *Au point de vue psychologique*, on peut distinguer trois catégories : les prédestinés — les appelés — les victimes.

a. — Les prédestinés, appartenant à des générations de marins. Ce sont ceux qui ont navigué au commerce ou à la pêche dès leur sortie de l'école. Ils n'ont pas eu le choix pour ainsi dire. Après leur trois ans dans la Marine, ils retournent au commerce ou à la pêche s'ils ont un embarquement assuré, car leurs salaires y seront plus élevés. Ceux-là aiment la mer, la navigation et ont le sens « marin ».

b. — Les « appelés », ceux qui ont la « vocation ». Aucun de leurs ancêtres n'a peut-être été marin. Eux-mêmes n'ont peut-être jamais vu la mer, comme les gârs d'Alsace, mais un jour ils ont ressenti un appel, un attrait irrésistible contre lequel toutes les résistances familiales, tous les obstacles ont été vains. Cette vocation les soutiendra lorsqu'aux charmes des premiers mois et à l'enthousiasme auront succédé la monotonie de la discipline et la lassitude. La majorité font leurs 15 ou même leurs 25 ans de Marine ; après quoi ils prennent leur retraite.

c. — Les victimes. Par là j'entends les victimes du recrutement. Certains sont versés d'office dans la Marine à cause de leur profession (cuisiniers, ouvriers d'arsenaux...). Victimes de la crise, chômeurs qui par nécessité se sont engagés pour aider la famille nombreuse. Victimes des affiches aux couleurs miroitantes. A part l'intérêt des voyages, ils n'aiment pas la mer. Lorsqu'ils ont fait le tour du monde, qu'ils ont « tout vu », leur engagement leur pèse et la plupart aspirent à retrouver la liberté civile. Et puis, dans la Marine, on est bien quand on est garçon, mais quand on veut fonder un foyer, il faut quitter ou trouver un poste à terre.

Dans la cour du dépôt, un marin engagé me raconte : « Ce matin, un copain me dit : chic alors, du 59 au jus. Mais 59 mois. Je n'ai rien voulu lui dire pour ne pas le décourager, mais tu parles d'un métier, il faut réellement ne pas avoir autre chose à faire ».

— « Moi, je ne te le cache pas. Je suis dans la Marine parce que je n'avais pas d'autre métier. Cà me plaît parce que je ne fais pas grand chose et que j'ai ma croûte. J'avais commencé l'apprentissage d'apiculteur. Je ne touchais rien. Maintenant je suis content même avec ce que je touche ».

Deux camarades discutent : « Moi je me suis engagé parce que je me figurais que je verrais du pays. — Moi pour obtenir un « emploi réservé ». Mais le deuxième ajoute : « Et puis un peu pour le col bleu. Y a pas à dire quand je voyais mes bleds venir en perm. (Dijon), ils étaient heureux bien fringués et dépensaient beaucoup d'argent ».

3° De ces trois catégories, les engagés constituent la majorité. On tend donc de plus en plus à créer une marine de métier. Mais l'âge moyen des marins est très jeune, trop jeune même. A une table voisine de la mienne, aucun n'avait ses 20 ans sur 6. Beaucoup s'engagent dès leurs 18 ans (car ils peuvent ne prendre qu'un engagement de 3 ans) et un certain nombre avant leurs 18 ans (ils sont alors contraints de signer un engagement de 5 ans). Bien des médecins de marine déplorent cet âge trop jeune. On ne peut pas accomplir impunément à 18 ans le service exigé d'un homme de 25 ans. Il s'ensuit des fatigues générales nombreuses ou parfois des maladies qui dureront toute la vie. De plus au point de vue moral, un garçon de 18 ans a encore besoin de l'atmosphère familiale. La vie commune et rude de matelot peut durcir certains outre mesure et aussi être une tentation pour sa vertu (1).

III. — Organisation technique du Personnel.

1° Depuis quelques années, le personnel est divisé en un certain nombre de spécialités : celles du « Pont » : Armurier, Canonnier, Manœuvrier, Timonier, Torpilleur, Électricien, Boulanger, Cuisinier, Maître d'hôtel, Commis aux vivres, Infirmier, Fourrier, Secrétaire, Fusilier, Clairon, Radio, Tailleur ; celles de la « Machine » : Mécaniciens et chauffeurs. La plupart de ces spécialités nécessitent un cours de 6 mois à la suite duquel est décerné sur examen le titre de « breveté ». Ceux qui ne choisissent pas de spécialité sont classés comme « sans spécialité » et peuvent être utilisés indifféremment ici ou là.

(1) Pour tous renseignements voir « Futur Marin » par Alain, édité par la J. M. C. et approuvé par le Ministère de la Marine.

Cette organisation, semblable dans l'ensemble à celle de la Marine anglaise, a développé le sens de la *compétence professionnelle*, si nécessaire à bord. « On n'en est plus au temps du quartier-maître à moustache qui savait tout juste signer son nom ». « Le pilote ne doit pas seulement connaître ce qu'il a appris à l'école et dans ses longues veilles maritimes, il doit se dire que soudain, sans prévenir, quelque chose d'inconnu exigera une décision instantanée. L'électricien connaît à fond tous les fils, les circuits, les connexions du vaisseau... Tous les spécialistes ou les manœuvres se pénètrent de cette vérité, ils doivent se tirer d'affaire tout seuls... Il n'y a pas de technicité qui approche celle-là. En une seconde l'on peut être mis en face de la mort... De ces nécessités résulte un état d'esprit très particulier, une habitude de ne pas s'embrouiller dans les abstractions ». (Maurice LARROUY, Le Marin, Hachette, Collection « Les Caractères de ce temps », p. 89-90) (1).

2° *Fonctions à bord.* — Indépendamment des spécialités chacun a ses postes déterminés : postes de manœuvre (appareillage et mouillage), postes de combat, de veille, de propreté, d'entretien, de sécurité. Ainsi il n'y aura pas que les seuls canonniers aux postes de combat, mais aussi les mécaniciens et même, les cuistots.

La spécialisation et la multiplicité des fonctions ont pour effet de développer des qualités contradictoires. D'abord

---

(1) Pour se faire une idée détaillée de la vie du bord, lire dans « *Vies en mer* » par Jean Reynaud,le chapitre consacré à la Marine de guerre. En plus de « *Futur Marin* » déjà indiqué, lire « *Jeune Marin*, initiation à la Marine » par Alain, brochure éditée par la J. M.C. Les Pères qui prêchent des missions ou des carêmes devraient avoir ces brochures pour renseigner les jeunes gens qui désirent entrer dans la Marine ou leurs familles. De même tous les prêtres devraient connaître et utiliser le « Manuale pro Sacerdotibus iter maritimum arripientibus ». Il comprend un rappel des règles canoniques concernant les pouvoirs, la célébration de la messe à bord et surtout un questionnaire en latin, anglais, français ,allemand, hollandais, italien, espagnol, édité par l'« Apostolatus Maris ». Amsterdam. Le questionnaire est très direct.

elles accentuent encore le sens de la discipline fondé sur le sens de la responsabilité personnelle. Chaque marin, individuellement, exécute sa consigne de détail. Il a confiance en lui, il n'admet pas qu'on vienne l'embêter. D'un autre côté, il sent qu'il n'est qu'un rouage dans le vaste mécanisme. Son geste bien exécuté n'a que peu de valeur en lui-même, mais s'il est saboté, ou si les gestes minimes des autres sont négligemment exécutés, tout l'ensemble sera déréglé : d'où esprit puissant de solidarité.

Une « grande gueule » déclarait un jour : « Moi, j'ai malgré tout mon petit point d'honneur ; je blague comme ça, mais j'aime que le travail y soye fait ». Le 30 juillet 1937, le vice-amiral de Laborde, à l'époque Commandant en chef de l'escadre de l'Atlantique, écrivait : « ... Nul ne doit oublier que dans le combat sur mer, du Commandant en chef jusqu'au plus jeune des matelots, tous partagent les mêmes dangers et que tous aussi concourent également au succès. Dans l'organisation de combat d'un bâtiment moderne, la défaillance d'un seul homme, si modeste que soit son rôle, peut avoir des conséquences assez graves pour changer le sort d'un engagement.

Cette idée doit être constamment présente à l'esprit de tous dans le travail d'entraînement et la préparation du combat ».

IV. — Psychologie.

Qu'on examine chacune des spécialités, on verra qu'à peu près une seule, celle de gabiers (manœuvriers), est proprement « maritime ». Les autres se pratiquent aussi bien à terre. A vrai dire dans la marine de guerre moderne a disparu le vieux type du « paysan de la mer » pour faire place au prolétaire. Il n'y a plus de marins, il n'y a que des *prolétaires embarqués sur des arsenaux flottants.* Ceci tient d'abord à la qualité du recrutement, comme je l'ai déjà signalé, mais surtout aux conditions même de vie. La psychologie des matelots est donc celle de prolétaires mais conditionnés par un milieu spécial. Il s'agit donc de relever chez le ma-

telot les traces de mentalité prolétarienne que j'ai notées à l'occasion, puis de déterminer l'influence apportée par le milieu.

1. *Prolétaires.* — Je dis prolétaires pour bien souligner le fait de la classe sociale qui vit de son salaire.

A bord les prolétaires authentiques par leur origine doivent être la minorité, dira-t-on. Sans doute, mais au moins détenaient-ils l'influence, grâce à leur esprit de discussion, à leur habitude de la parole, et à leur habitude des problèmes sociaux. Ils représentaient au milieu des Bretons taciturnes et moutons l'élément agitateur et intellectuel. Les Bretons râlent beaucoup entre eux, mais dès qu'ils voient un officier, ils se taisent et oublient leurs revendications. Le prolétaire agit et se considère comme l'égal de ceux qui le commandent, au moins sur le plan « humain ». Il conçoit la vie militaire comme il conçoit son travail civil : collaboration, l'autorité étant déléguée à celui qui grâce à sa naissance dans une famille bourgeoise a pu faire des études. Le fondement de cette autorité, il n'en voit d'autre que les titres conquis par la compétence et le mérite de l'officier. L'absence de compétence ou de mérite enlèverait ipso facto le droit au respect et à l'obéissance. Conception démocratique, marxiste si l'on veut, en tout cas pas du tout dans la tradition militaire.

Les prolétaires réagissent de façon personnelle devant les faits courants. Ils jugent. Quelques-uns avaient déjà été ouvriers à Paris : boulangers, cuisiniers (juges terribles de la bourgeoisie dont ils connaissent tous les vices), maîtres d'hôtel, conducteurs de métro, cordonniers d'usine ; d'autres en province : débardeurs, boulangers, ouvriers de chantiers, menuisiers, charpentiers.

Pour parler rigoureusement, on les rencontre surtout dans les postes de matelots et peu dans les postes de quartiers-maîtres. Car il est rare qu'il fassent « fayots ». Les rengagés quartiers-maîtres ont une mentalité plus conservatrice, plus « éteinte » aussi, donc plus maniable, plus fonctionnaire.

Après avoir déterminé les caractères généraux de l'es-

prit prolétarien à bord, voyons ses qualités et ses défauts.

La première qualité, celle qui frappe le plus rapidement, est le bon cœur. Ces hommes sont bons et généreux, surtout parce qu'ils ont beaucoup souffert et ont été élevés dans les privations.

Les premiers jours de mon arrivée, je me trouvais au lavoir. J'essayais de me débrouiller avec ma briquette de savon de marseille et ma brosse de chiendent pour débleuir un col. L'opération me paraissait très délicate et j'étais très gauche. Un copain m'accoste : « Tu m'as jamais lavé hein ? Ca se voit. Tiens, je vais te montrer comment t'y prendre. Moi tu comprends, ma mère elle est morte de la tuberculose. C'est moi qui faisais tout le lavage. Nous étions six gosses. C'est moi aussi qui faisais toute la cuisine ».

Je n'oublierai jamais non plus cette confession que me fit un matelot un soir de manœuvre à la lumière des ampoules bleues d'exercice. « J'étais pupille de la nation. J'avais perdu ma mère, mon père avait été tué à la guerre. J'ai été élevé par l'Assistance publique. Une vieille bretonne à qui je disais grand'mère, s'occupait de moi. Elle me faisait travailler, ne me donnant rien à manger et me battait à coups de « rousse ». Un jour elle me dit : « Va au champ ramasser des choux, t'auras à manger après. — Qu'est-ce qu'il y a à manger, grand'mère. — Des crêpes. — Où qu'elles sont ? — De l'autre côté. — J'allai de l'autre côté, je ne vis rien. Je lui demandai : Où ? — Sur le feu ». Je soulève le couvercle d'une grande bassine : des patates pourries, pas lavées ni épluchées — comme pour des cochons. Je refermai aussitôt tellement ça sentait mauvais. C'est ça qu'elle me donnait à manger. Et tous les soirs elle me forçait à dire ma prière tout haut pour qu'elle soit sûre que je la disais ».

L'habitude de la privation leur a appris à se gêner pour les autres, à se préoccuper de leurs voisins. Un quartier-maître chauffeur a adopté deux enfants de l'Assistance publique qu'il élève en même temps que son garçon. Il met de côté dans une boîte en fer la barre de chocolat de son petit déjeuner pour les apporter à ses gosses à la prochaine perm. « Tu sais, ma femme m'écrivait : les petits demandent

« quand papa de Brest y va revenir ? » parce qu'il apporte beaucoup de chocolat ».

S'ils reçoivent un colis de chez eux, ils le partagent avec les copains de leur plat. Le paysan lui, garde son colis dans son caisson et va le manger quand il n'y a personne autour de lui.

Un télégramme vous arrive? Aussitôt vous êtes entouré. Indiscrétion, non, mais sympathie : « Ce n'est pas grave hein ? Mais ça fait pœut-pœut quand même ».

Dédé a constaté qu'on ne regrettait jamais d'avoir été bon. « Mon vieux, lui, m'a appris à être bon. Tiens, tu vois, si je me suis engagé c'est parce que j'ai été bon envers un copain. A 14 ans, j'avais été reçu à une bourse pour passer au lycée. Puis j'avais un copain qui était juste le premier des refusés. Comme je savais qu'il tenait beaucoup à faire des études, je me suis désisté en sa faveur. Et pour ne pas être à la charge de mes parents je me suis mis à travailler. J'ai débuté comme mécano dans un garage d'autos. Au début c'était pas drôle de graisser au técalémit, mais dans mon orgueil, je ne voulais pas dire que je regrettais de ne pas faire d'études. Mon copain passe son bachot maintenant, moi je suis ici, mais je ne le regrette pas, tu vois.

« Tiens, à Alger, à la dernière escale, je descendais une rue de la kasbha avec « Moutard », nous étions allés acheter des gâteaux aux figues. Nous rencontrons un vieux grand'père bounioul qui regardait à une devanture des jeunes qui mangeaient du couscouss. Nous avons compris. Nous n'avions pas beaucoup de sous : 10 francs en poche. J'ai fait signe à Moutard. « On y va ». Il a compris tout de suite. Nous avons fait demander par un jeune au vieux grand père s'il avait faim. Rien que la manière dont il nous a regardés suffisait. Nous sommes rentrés avec lui. Il s'est envoyé de vraies assiettées de couscouss. Il nous a raconté qu'il avait 96 ans et que tous ses enfants l'avaient abandonné. Puis on l'a quitté. On n'a pas pris d'apéro ce soir-là, mais on était heureux ».

Ces traits sonnent bien la charité populaire spontanée à laquelle il manquerait peu de chose pour devenir vertu.

Elle s'oppose nettement à l'égoïsme foncier des bourgeois. Ils sont vraiment « peuple » ces matelots par les grandes ressemblances qu'ils ont avec leurs frères du front de terre, du travail.

2° *Appétit d'apprendre.* — Ils proclament avec une certaine suffisance qu'aujourd'hui les ouvriers sont instruits. En politique, par exemple, « ils comprennent » les problèmes les plus compliqués. « On ne peut plus leur bourrer le crâne comme auparavant. » Et sans se rendre compte de leur fatuité, ils discutent de coût de la vie, de dévaluation, de contrôle des changes, mots dont ils ignorent même la définition.

Mais à côté de cette ignorance qui s'ignore, il y a un réel désir de s'instruire et de se cultiver. Ils lisent beaucoup, de façon d'ailleurs très encyclopédique, sans laisser échapper le sens d'un seul mot. On fait parfois des rencontres inattendues. Ce jeune de 19 ans qui avait acheté une traduction de l'Iliade et de l'Odyssée parce qu'il avait lu quelque part que c'étaient les deux plus beaux poèmes de l'humanité. Le même d'ailleurs achetait chaque semaine les *Nouvelles littéraires*. Un autre récitait un soir des tirades entières du Cid qu'il avait joué dans un théâtre local.

Certains ont un goût artistique très développé. Les deux qui recherchaient le plus souvent de la belle musique au poste de T.S.F. étaient les plus typiquement « prolétaires ». Ils connaissaient non seulement Schubert, Beethoven, mais Debussy, Ravel... Au cours de nos « crochets », le chanteur le plus apprécié était un ténor qui ne chantait que des morceaux d'opéras.

3° *Sens « social »* — ou plus exactement conception sociale de la vie humaine. Leur philosophie de la vie est confuse — d'ailleurs combien de gens se font une idée exacte de leur vie ? — il s'en dégage cependant cette idée que dans la situation actuelle, le devoir de chaque homme est de se dévouer à la société. « On est tous faits pour aider la société à avancer. A ce point de vue-là, un homme en vaut un autre.

On est tous égaux... J'comprends pas pourquoi on donne une pension plus forte à une veuve d'officier qu'à une veuve de soldat. Y a aucune différence entre les deux femmes et les deux types eux ont fait simplement leur devoir envers la société ».

4° *Foi en l'âme ouvrière.* — Ils sont soulevés par cet élan puissant qui a rapproché les ouvriers du monde entier. Ils sont à leur aise quand ils rencontrent un ouvrier, traversent un quartier ouvrier. Un matin d'excursion, comme l'autocar traversait un quartier ouvrier, mon voisin me dit: «J'aime mieux les faubourgs que le centre de la ville. On est chez soi, en famille, quoi ».

La chanson qu'ils ont le plus chantée était celle qui avait le plus l'allure « peuple » : « *Tant qu'il y aura des étoiles* ». Un soir de crochet un jeune apprenti-mécanicien propose cette chanson. « Ça vous plait-il, les gars »? Et aussitôt le refrain repris par 2 à 300 matelots prit l'accent de revendications et de satisfaction du bonheur des gueux. Ce n'était plus l'accent du succès Chevalier.

5° *Lutte des classes.* — Malheureusement cette mentalité aboutit à la lutte des classes. Je n'aurais jamais soupçonné que la séparation des classes fût aussi grande en France. On rencontre partout un esprit de haine, de susceptibilités froissées, d'incompréhension. Bourgeois — prolétaires, deux peuples dans la Nation qui s'ignorent.

A terre, le matelot est un outcast. Même s'il se tient bien et qu'il ait autant d'argent et d'instruction que les jeunes officiers, son seul col bleu suffit pour lui fermer les portes. « On ne prend pas d'uniformes ici ». J'ai moi-même éprouvé plusieurs brimades de la part de bourgeois qui m'ont fait comprendre la haine des communistes. Par la faute des bourgeois, le matelot se trouve tenu à l'écart des quartiers bien fréquentés, refoulé vers les bistrots louches, ceux de sa classe.

On imagine dès lors à quel degré d'exaspération peut atteindre l'incompréhension des deux classes lorsqu'elles se

trouvent juxtaposées sur l'étroit espace d'une petite unité. Les matelots épient les moindres gestes, les moindres paroles de leurs officiers et les font passer à un crible sévère et souvent injuste — il faut bien le dire. Mais le plus important n'est pas de constater que les critiques sont injustes, ce n'est pas là le vrai mal, mais de constater qu'il s'est développé un état d'esprit tel que tous les actes des officiers même les mieux intentionnés sont interprétés en mauvaise part. Ce sont les causes de l'établissement de cette mentalité qu'il faut déceler. Bien souvent elle n'a été que le résultat d'une succession de petites maladresses imperceptibles et d'un manque de perspicacité psychologique de la part des officiers. Donc ne pas jeter la pierre aux matelots dès que leurs critiques sont injustes.

Lorsque je suis arrivé à bord, les hommes et officiers-mariniers me dirent : « Tu verras, les officiers sont épatants. On ne sait pas ce que seront les nouveaux, car cette année, il y a beaucoup de changement : le Commandant, le Commandant en second, le Chef d'État-Major ». Au bout de trois mois j'ai constaté un changement complet dans l'appréciation des hommes. Il fut donc facile pour moi de suivre l'évolution et d'en analyser les causes.

Ce que les hommes pensent des officiers. — Les hommes distinguent très nettement intelligence et instruction. « L'officier est né dans une famille qui lui a permis de faire des études. Il en sait plus que moi, mais question intelligence, il m'arrive peut-être au genou ».

— Les officiers sont « royalistes ». « Ma tante est domestique au château de ... Eh bien, c'est là que les officiers se réunissent, chez la marquise de... Quand on dit que les officiers de marine sont tous royalistes, c'est bien vrai quand même ».

Griefs des hommes contre les officiers. — Ils sont pires que nous. Rien de ce qui se dit ou se fait même dans la chambre des officiers n'échappe à un matelot quelconque qui immédiatement le rapporte à tout le monde. Les maîtres d'hôtel lisant les livres et magazines du carré (Mort à cré-

dit, Montherlant, Sex-appeal) : « Ah ! ils sont encore plus malpropres que nous quand ils s'y mettent ».

Un officier est régulièrement « gai » après le repas de midi. Un jour il insulta un pilote civil. Le pilote se plaignit et le Commandant punit l'officier. C'était pendant une escale. L'officier s'en tira en invitant des ... amies. Chaque soir ce fut la noce au carré jusqu'à minuit. Un soir, ils firent réveiller un homme pour lui faire enlever un boulon du plancher qui les gênait pour danser. Ce même officier était de garde un soir d'escale. Il tenait à peine debout lorsque les permissionnaires rentrèrent. Il eut tout de même l'audace de punir des matelots qui étaient « gais ». Pourtant, ils étaient excusables. Nous avions toute la journée été bourlingués dans une tempête très violente dans laquelle deux hommes disparurent.

— *Il y a trop de différence de paye et de confort.*

« J'admets que l'officier soit plus payé que nous. Il a fait des études qui lui ont coûté cher. Il faut bien qu'il soit compensé. Et puis il a un certain rang à tenir. Il ne peut pas venir dans nos bistrots ou nos restaurants, de même que nous n'irons pas dans ses cafés. Mais quand même, il est trop payé pour ce qu'il fait. Il arrive à bord à 8 h. 30 et repart à 16 h. s'il n'est pas de garde ». — « En mer, ils font moins de quart que nous. Ils font la sieste dans leur plumard alors que nous ne pouvons nous allonger que sur un banc. Ils ont cinq repas par jour : petit déjeuner (toasts, marmelade d'orange, pamplemousses) cassecroûte : apéros, déjeuner avec 5 ou 6 assiettes ; thé ; dîner et un souper. Cet été en Méditerranée, l'équipage mangeait de la viande généralement avariée, la frigo ne fonctionnant plus normalement à partir d'une certaine température extérieure. Le carré des officiers manqua un jour de viande, le cuisinier en prit à l'équipage. Les officiers refusèrent de la manger.

« L'an dernier, à Konakry, on avait à peine de l'eau pour boire. Il y avait des officiers qui prenaient 3 ou 4 douches par jour ».

— *Ils ne s'intéressent pas à notre vie.*

« Ils traitent les hommes en esclaves, les maîtres d'hô-

tel en particulier. Ils travaillent depuis 7 heures le matin, chambres à faire, vaisselle de la veille à nettoyer... ne cessent pas avant 2 heures. S'ils se reposaient à ce moment-là, s'ils faisaient la sieste, ils se faisaient attraper, soi-disant parce que c'était l'heure du travail pour l'équipage. Or, le soir, ils seront encore au travail à 10 heures. On arrive dans un port. L'équipage peut se détendre : pour les cuisiniers et maîtres d'hôtel, c'est le coup de feu : 5 ou 6 invités.

— « Y en avait un qui était embêtant. Quand on était à Dakar et qu'il avait ses névralgies faciales, j'ai fait trois fois le chemin de l'hôpital, 1800 m. à chaque fois, sous cette chaleur. La première fois, parce qu'il trouvait que les oreillers de l'hôpital étaient trop durs et qu'il voulait ceux de sa chambre ; la seconde fois, c'était pour un mouchoir ; une autre fois pour le traversin. Tout ça parce qu'il s'était fait arracher une dent. Mais il faut reconnaître que quant à son métier, ça il le connaissait ».

Un officier venant de l'arrière passe devant la coopérative. Une fois rendu chez lui — sa chambre est à 3 m. de la coopérative, il se rappelle qu'il avait besoin de voir le coopérateur. Sans se déranger, il trouve plus simple d'appuyer sur un bouton, de faire venir un planton de l'arrière et de lui dire : « Vous m'appellerez le coopérateur ».

— D'autres traitent les hommes en *gosses*. Les matelots sont jeunes, gamins même. Ce n'est pas les éduquer que de leur infliger des punitions qu'on ne donne même plus à des garçons d'écoles primaires : par exemple des lignes à copier.

— Ils n'ont pas le souci du confort des hommes. Ceci se manifeste presque tous les jours dans la « feuille de service ». Appels nombreux et inutiles, par exemple pour aller à la baignade ; appels, inspections à des moments peu psychologiques où il serait préférable de laisser la paix aux hommes. Le même soir de tempête dont j'ai déjà parlé : « N'iront à terre que les hommes dont les cheveux sont à 3 cm. ». Sur les rangs la moitié des permissionnaires durent rester.

Un soir, la vitesse augmente brusquement. On monte à 28 nœuds pour gagner le port le plus proche. Que se passe-

t-il ? On va débarquer un matelot dont le père était mourant il y a 2 jours. La dépêche était arrivée à bord un jour de fête. L'officier de garde auquel on l'avait remise l'avait déposée dans son tiroir : « On verra cela plus tard » — et l'avait oubliée. Mauvais pour la réputation.

Permissionnaires qui attendent une embarcation sous la pluie, jusqu'à ce que l'officier de garde ait fini de blaguer avec un de ses copains ; feuille de service prescrivant de faire en deux heures un travail qui demande au minimum trois heures. Un seul lavabo ouvert sur deux, pour qu'on puisse en nettoyer un. Résultat : il était mathématiquement impossible que tout l'équipage se lave le matin.

On pourrait multiplier ces détails. Ceux-ci suffisent pour montrer que l'officier n'a pas la hantise du bonheur de ses hommes.

— « Ils ne respectent pas notre repos. » En mer, un dimanche, nous restons « mouillés ». Nous nous attendions, non pas à nous lever plus tard — aucun officier n'en eut la pensée à notre bord — mais au moins à être tranquilles. Non : briquage de bancs et tables. Inspection de plats.

Souvent ils appellent les hommes au moment de la soupe pour une tâche qui aurait pu généralement attendre la reprise du travail.

Assez souvent, en mer, la soupe de l'équipage était servie avec une demi-heure ou trois quarts d'heure de retard. Dans ce cas il ne reste plus aux hommes que 20 ou 25 minutes pour manger avant de reprendre le quart. Et l'officier fait des scènes à son cuisinier lorsqu'il est servi en retard de 5 minutes. L'organisation même de la cuisine serait à modifier. S'il y a poste de combat dans la matinée, le cuisinier doit y aller. Il ne peut pas rester une heure près d'un canon et surveiller sa cuisine. Encore heureux lorsque le fourneau à mazout veut bien fonctionner. Mais cela n'entre pas dans les préoccupations de l'officier, car cela n'intéresse pas directement le combat. Par contre, il fera des rapports pour obtenir que la cheminée de la cuisine ne fasse pas de fumée, car cela est très mauvais pour le combat.

Lorsque l'exaspération est trop forte, elle se traduit par

de petites mutineries : refus d'éplucher les pommes de terre, refus de prendre la soupe à la cuisine, ou, plus grave, refus de prendre le quart à la machine. Ces mouvements affolent les officiers qui se rendent compte de leur impuissance devant une mutinerie — sorte de grève. — Ils font des réclamations et pendant deux jours le service est mieux réglé, la cuisine meilleure.

Que penser de ces critiques ? — De la part des hommes, il y a injustice et sévérité notoires pour ce qui est de la conduite morale des officiers. Le matelot a la mentalité peuple sur la femme. Il ne conçoit même pas qu'une simple camaraderie soit possible entre un homme et une femme. Tout de suite il songe au plaisir et juge les autres d'après son idée. C'est un peu la même difficulté qu'éprouvent les grandes personnes à l'égard des enfants. Elles interprètent à leur manière des gestes d'enfants qui n'ont aucune signification.

D'ailleurs, ils ne critiquent pas tant la conduite des officiers au point de vue moralité qu'au point de vue égalité de droits. Qu'ils fassent ce qu'ils veulent à terre, mais qu'à bord, ils ne viennent pas faire des choses qui ne nous sont pas permises (s'enivrer...).

— Tous les faits rapportés sur l'incompréhension des officiers sont exacts. J'en ai souffert le premier. Mais parfois les hommes y mettent une intention mauvaise qu'évidemment l'officier n'avait pas.

— Je me suis étendu sur cette partie parce qu'elle est importante et aussi parce que dans la réalité elle représente la part la plus considérable des conversations dans le poste ou sur le pont. Il faut ajouter que les matelots ne sont pas les seuls à formuler ces griefs. Généralement les officiers-mariniers font corps ouvertement avec eux. Les officiers-mariniers se plaignent amèrement que les officiers les méprisent ou ne les estiment pas du tout. Il attribuent cette attitude à la formation de l'École Navale.

De la part des officiers : ils n'ont pas compris leur rôle « social ». Ils n'ont qu'une seule préoccupation : le combat ; ils n'estiment pas l'ouvrier, le matelot comme un homme

ayant des droits, des aspirations. Ils généralisent trop rapidement d'après quelques cas particuliers ou en sont restés au vieux type de « Jean Gouin », incapable de sentiment esthétique et d'intelligence ; lorsque des ennuis de service arrivent à l'équipage, l'officier ne recherche pas les causes méthodiquement afin de les éliminer à l'avenir.

En résumé, l'officier vit très près de ses hommes matériellement et très loin moralement. On comprend facilement qu'il soit nécessaire de garder la réserve. Autrement on dégénérerait rapidement en familiarité et manque de respect. Mais il semble que l'officier de marine est moins proche de ses hommes que l'officier de terre. Ce dernier en manœuvre mange à la popote de ses hommes. L'officier de marine a beau faire les manœuvres, partager les mêmes dangers que ses hommes, il les fait ou les partage de façon différente. Cette mentalité provient sans doute de la formation première de l'officier : École Navale tour d'ivoire, luxe et confort du tour du monde sur la « Jeanne ».

Par contre, qu'un officier ait compris les hommes et s'intéresse à eux, il sera adoré. « Pour X... on ferait n'importe quoi... Quand il te donne du boulot, il ne vient pas t'embêter... et puis quand j'étais à l'hôpital, il venait me voir, m'apportait des bouquins et me demandait même si je désirais de l'argent. »

Il est encore une fois bien entendu que je ne prétends pas généraliser mes remarques sur les officiers. Je ne les ai vérifiées que pour ceux que j'ai connus. Mais des conversations avec des matelots ou des officiers-mariniers m'ont permis de constater qu'il en était de même sur d'autres bâtiments.

Il serait intéressant de recueillir le témoignage de plusieurs bords. Il serait symptomatique, car le marin est un peu le thermomètre social de la Nation : « Lorsque les marins sont arrivés malgré leur patience, leur discipline, à ce degré de fatigue où eux-mêmes ne peuvent plus supporter le régime et les chefs sous lesquels ils ne demandent qu'à servir joyeusement, l'on peut dire qu'alors, dans toutes les profondeurs de la Nation, il y a quelque chose qui frémit, qui est à bout de souffle » (Larrouy, p. 110).

6° *Absence de religion.*

a. — Presque tous ont été baptisés mais ne pratiquent plus. L'équipage était presque entièrement composé d'habitants de l'Ouest appartenant à des familles chrétiennes de tradition. Pour la pratique régulière à bord, il faut compter à peine 1/10e : 12 sur 175.

Les pêcheurs et paysans pratiquaient encore chez eux à l'occasion, parce que c'est la coutume au pays. Les Dossiers de l'Action Populaire du 25 mai 1938 ont publié des statistiques sur la pratique religieuse en France. Les endroits où on pratique le moins en Bretagne sont ceux où l'on parle breton et sur les côtes.

Les prolétaires ont, la plupart du temps, été élevés dans la religion, mais à 14 ans, leurs parents les ont laissés libres. Dès cette époque, ils ont tout abandonné, en même temps qu'ils perdaient leur vertu.

Je n'insiste pas sur les difficultés qu'ils rencontrent à assister à la messe le dimanche, malgré les facilités accordées par le règlement de la Marine. Ces difficultés ne demandent pas d'héroïsme pour être surmontées mais un véritable effort. Il y a tant de contingences : service, fatigue de la semaine, mauvais temps, surtout quand on est à l'embossage en rade, tenue à nettoyer. « Toi, au moins, plus tard tu comprendras pourquoi les marins ne vont pas beaucoup à la messe... ».

Certains — la plupart même — n'ont connu qu'une caricature de la religion. Pratiques tendant à la superstition, quêtes indéfinies (2 par messe). Respect humain : ces Bretons qui faisaient leurs Pâques parce que le curé les repérait mais qui allaient à la Sainte-Table avec quelques petits-verres de rhum dans l'estomac — sinon autre chose sur la conscience.

Pour d'autres, la pratique de la religion avait été rendue impossible par leur métier lui-même : par exemple cuisiniers de restaurants.

Pour la majorité, la cause principale de l'abandon a été la perte de la moralité.

En tout cas, tous ignorent totalement la religion — son

dogme et son enseignement social. La religion apparaît dépouillée de tout élément intellectuel à des garçons qui ont des tas d'idées en tête — et comme une pure affaire de sentiment — à laisser par conséquent aux femmes.

Leur sens prolétaire s'offusque de la trop grande différence entre riches et pauvres à l'intérieur de l'Église. « Un riche peut faire toutes les s........ qu'il voudra. A sa mort on fera dire des tas de messes avec son fric, alors qu'un pauvre b....... comme moi aura tout juste une messe d'enterrement ». Si on essaie de leur expliquer la théorie de la compensation des mérites, c'est trop subtil pour eux. Et tout ce qui est subtil est taxé brutalement d'hypocrisie, d'esprit « jésuite » (plusieurs me l'ont dit). Je note en passant que pour qualifier un camarade à l'esprit retors, ils disent souvent : « il a l'esprit jésuite ».

« Je te dirai franchement, je ne vais pas à la messe. Si, j'aime y aller quand il y a une belle cérémonie, de la belle musique, des lumières. C'est beau. Pourtant j'ai fait ma première communion. J'en ai même fait deux. Mes parents m'ont poussé jusqu'à l'âge de 12 ans. Après ils m'ont laissé libre, moi et mes frères, de suivre nos idées. Je ne suis pas contre... Ce que je n'aime pas, c'est en province d'entendre des curés qui ne parlent pas bien. Ils commencent bien leur sermon. Après, ils radotent la même chose, reviennent en arrière, ils t'endorment. J'en ai entendu à Paris qui étaient au poil. Ils t'envoient ça du tac au tac ».

« Moi on m'a fait aller à la messe jusqu'à l'âge de 13 ans. Pour ça, mes vieux, ils sont au poil. Ils y vont encore tous les dimanches. Ma mère va à la messe de 6 heures. Et elle revient faire le petit déjeuner ».

Un autre a assisté à la messe dans son enfance mais sans y faire jamais attention. A l'occasion d'un messe offerte pour la mère d'un copain, il est venu par sympathie pour le copain. A la sortie de la chapelle du foyer, il me dit : « Il y a dix ans que je n'étais pas allé à la messe. Mais jamais je ne l'avais suivie avec attention comme ce matin. Je vais reprendre mon credo. Je ne le sais plus. A ma prochaine perm. je reprendrai mon catéchisme. Ca fait beaucoup de retrouver ses livres d'enfance ».

Idées prolétaires encore : L'Église est pour la guerre et les fascistes. Regarde les Croisades, Mussolini, Franco, les cagoulards ». Peut-être aussi dans bien des paroisses le curé a-t-il fait trop de politique de parti. On aura beau dire que les rouges de Barcelone ont eu tort de tuer les curés parce qu'ils étaient fascistes. Il ne s'agit pas de discuter la vérité de cette appréciation mais de constater qu'elle a cours parmi les prolétaires, même français.

Dans leur incroyance, ils sont du moins *sincères*. « Moi, je te dirai franchement, je n'ai plus de religion. Si jamais j'en prenais une, ce serait plutôt la protestante. Et pourtant si on me demande quelle est ma religion, je réponds : catholique. J'ai été baptisé, j'ai fait ma première communion et si ma femme veut élever les enfants dans la religion catholique, je ne l'en empêcherai pas. Ma frangine va au catéchisme. Je trouve ça très bien. D'abord c'est une fille. Pour une fille c'est bien. Et puis je suis sûr que ce sera la morale qu'on lui apprendra là. On lui apprendra à bien se tenir et à ne pas courir la rue. Mais réellement, si à la mort, je demande le prêtre, il faudra que je soie forcé par une force supérieure, surnaturellle, si tu veux aller par là. Je te jure que si tout de suite, là, on me disait que je vais mourir, eh bien ! je resterais tel que je suis. Non, ce n'est pas possible qu'il y ait un Dieu avec la manière dont marche le monde. Tiens s'il y a un Dieu, je veux bien qu'il me plante raïde mort là devant vous ». Je tremblais devant cette provocation, car on a vu des cas où Dieu y a répondu.

b. — Tous détestent les curés. — Parce que les curés ont manqué souvent d'éducation et de politesse à leur égard. Ceci fut surtout fréquent en Bretagne. Il faut avouer que tous les cas qui m'ont été rapportés étaient révoltants. Un petit entre beaucoup : « Ma sœur voulait faire baptiser son gosse. Elle arriva en retard à l'église parce que l'autobus n'avait pas passé à l'heure. Le curé ne voulut pas la recevoir ».

Parce que les curés ne sont pas modernes. Ils ont l'air ridicules avec leur soutane et leur chapeau plat, plus ridicules encore lorsqu'ils vont en bicyclette. Ils ne compren-

nent plus la jeunesse moderne et condamnent indistinctement la danse et le cinéma (auxquels ils ne connaissent rien).

Parce qu'ils ne croient plus en la vertu des curés. Il y a trop de chutes connues pour pouvoir réfuter en bloc l'argument. « Non, tu ne me feras jamais avaler cela. Tu me ferais plutôt croire en Dieu et pourtant, tu sais, il faudrait que tu en mettes un s.... coup ».

Cependant ils reconnaissent qu'en général les curés sont des types instruits. Ils ont fait beaucoup d'études. Ils respectent les missionnaires (par exemple le P. Jacquinot quand « Paris-Soir » en a parlé), ainsi que la sincérité et la loyauté quand ils la rencontrent chez un prêtre. Ils ont toujours été très respectueux à mon égard. Il m'est arrivé plusieurs fois d'égarer mon chapelet que je mettais le soir dans mon hamac. Les copains le retrouvaient en faisant la propreté. Ils m'appelaient à l'écart. « Dis, c'est pas à toi, ça ? » Petit geste délicat. Ils ne m'ont jamais appelé « curé » et souvent ils laissaient tomber leurs conversations scabreuses lorsque j'arrivais.

Il n'y a donc pas à proprement parler de haine de la religion pour elle-même, mais haine de ses représentants et de ses caricatures. Le besoin et la raison d'être de la religion leur échappent. Il est réconfortant de rencontrer dans cette masse pour le moins indifférente des âmes jocistes. Dès les premiers jours, des jocistes recrutés vinrent me voir : « On voudrait discuter le coup sur la manière de passer son service au point de vue chrétien ». Nous eûmes par la suite quelques conversations. La règle de base de ces jocistes, celle à laquelle ils ramenaient toutes les questions — de façon un peu embarrassante d'ailleurs parfois — était : « Qu'est-ce-que le Christ a dit là-dessus dans l'Évangile » ?

Tels sont les principaux traits que j'ai rattachés à la mentalité prolétarienne, parce qu'ils ne me semblent pas spécifiquement « maritimes » mais communs à tous les prolétaires contemporains.

« Mais alors ils sont communistes ? » « D'ailleurs il est connu que les marins sont très travaillés par le communisme »,

Distinguons. Qu'appelez-vous être communistes ?

Je distingue trois espèces de communisme : le système de Marx — le parti communiste français — les revendications sociales des prolétaires souvent taxées de communisme.

Marins marxistes ? je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup, pas plus que d'ouvriers d'ailleurs.

Membres du parti communiste ? Il est certain que tous ont appartenu ou appartiendront à la C.G.T. Précisément parce que, pour la masse, le parti communiste est le seul parti politique qui défende les intérêts des ouvriers. De cellules communistes dans la Marine, il y en a quelques unes. Mais elles se trouvent surtout dans l'escadre de la Méditerranée. Leur action est d'ailleurs très limitée à cause du contrôle sévère de toutes les publications.

Revendications prolétariennes faites suivant les méthodes communistes ? Oui, je l'ai assez montré : conception de l'autorité, haine, esprit de grève, dans la mesure compatible avec l'esprit militaire. Mais de même qu'on a posé la question : Qui est responsable du Communisme en France ? on peut se demander qui est responsable de cet état de chose dans la Marine.

Lorsqu'on leur révèle — car c'est malheureusement une révélation pour eux — les textes de l'encyclique « Divini Redemptoris », ils croient entendre des slogans de l'« Humanité ». « Non, ce n'est pas possible, ce n'est pas le Pape qui a dit cela. Mais les curés n'en parlent jamais... Au fond si je comprends bien, les communistes ont pris des idées catholiques et les ont baptisées communistes ».

Il faut réaliser également que le communisme est pour le jeune ouvrier la même tentation qu'était le modernisme pour l'intellectuel, mais une tentation qui vient avec les tiraillements de la faim du chômeur. A chaque classe sociale ses tentations et ses péchés. Un jociste me disait : « Je comprends très bien les gens qui sont communistes. C'est une tentation. J'ai passé par là. Quand on a été clochard, qu'on a cherché du travail pendant des semaines, qu'on s'est fait mettre à la porte des bureaux de placement, y a des moments où on doit se retenir quand on a faim et qu'il n'y a rien à manger à la maison ». Devant la foule qui avait faim le

Christ a dit : « J'ai pitié d'elle », parce que Lui-même savait ce que c'était que de souffrir de la faim.

V. — Conditionnés par le milieu.

Il nous reste à voir comment ce fonds commun de psychologie prolétarienne est conditionné par la vie du bord. « Le bateau est une cellule monastique dans la mer qui est un temple », a écrit Larrouy. La vie du bord par toutes ses contraintes ressemble par bien des côtés à celle des moines. Puis « quand la liberté terrestre se présente au marin, peut-on lui en vouloir de la boire avidement...? Continent, solitaire, contraint pendant la traversée à toute les continences, il s'en donne à cœur joie » (Larrouy op. cit. p. 118).

1. — *Vie de contraintes.* Vie physique fatigante avec pour tout repos une vie commune entre hommes et des loisirs limités.

a. — Vie physique fatigante. Il est inutile d'insister. Mais il faut avoir passé par là pour se représenter cette fatigue du quart incessant nuit et jour, de la mauvaise mer, des longues stations debout devant des chaudières surchauffées, d'une cuisine parfois médicore (pain rassis et conserves). Le marin n'a pas le droit de se mal porter ni de se reposer. Parfois ses facultés adaptives sont soumises à rude épreuve. Il traverse des climats très différents à 24 heures de distance. Brumes du Nord, brume de Brest. Demain sous le soleil d'Espagne ou d'Afrique. Viennent s'ajouter des misères physiques chez presque tous : maux d'estomac, fièvres en campagne. Le matelot n'a pas comme ses frères conducteurs de camions ou de trains la faculté de se reposer, le travail fini, dans un home confortable. Il faut « tenir ».

Le danger existe toujours, même en temps de paix. Ainsi au cours d'une sortie en Manche au mois de février, les torpilleurs perdirent deux hommes emportés par les vagues.

Il y a aussi des douleurs morales que ne connaissent pas les terriens. Les parents peuvent tomber gravement malades

et mourir pendant que le fils est en croisière. Il ne le saura peut-être que 15 jours après.

Et le cafard, cette maladie terrible du marin. Sans raison, on est pris : « J'ai le cafard, je ne sais pas pourquoi ». Et cela dure, un, deux ou même huit jours.

b. — La vie *commune* est autrement stricte que celle des moines. « A bord, ce qui me dégoûte, c'est qu'on ne peut pas avoir de vie privée ».

Les postes sont surpeuplés, on est les uns sur les autres. Le matelot n'a pour tout coin privé que son caisson et les photos qu'il y dispose devant les piles de linge propre et plié au carré.

Vie commune entre hommes. L'absence de présence féminine se fait sentir au milieu de tous ces réflexes masculins. La camaraderie légendaire et réelle chez les marins a cependent ses ombres. Les différences de caractères et d'opinions amènent des frottements inévitables. Il y a des matelots du même plat ou de la même spécialité qui ne peuvent pas se voir. Ils travaillent ensemble, mais sans se parler pendant des mois. Ordinairement on s'explique sur le champ à coups de poing. La rixe est violente mais brève. Après quoi les frères ennemis se serrent la main ou s'embrassent. Jamais on ne recourt à l'officier pour régler des différends personnels. Un type qui avait manifesté l'intention de le faire s'attira cette réponse : « Je suis plus ancien que toi. Tu apprendras que dans la Marine, on ne décrasse jamais un type. Quand on a quelque chose à régler, on le fait en homme, avec ses poings. Sinon c'est à moi que tu auras à faire ».

Malgré l'esprit de famille du bord, il existe des cloisons étanches de poste à poste et de spécialité à spécialité. Tout cela restreint encore la vie commune et la rend intolérable. Les quartiers-maîtres sont nettement séparés des autres et le Pont de la Machine.

La moralité était excellente à mon bord. Le langage était évidemment très grossier si on y faisait attention : peut-être faut-il y voir une forme de refoulement. La conversation roulait généralement sur les officiers plutôt que sur les femmes. Je ne crois pas qu'il y eût d'homosexualité à bord, ou du

moins se cachait-elle parfaitement. J'ai remarqué qu'en général les hommes du peuple y sont opposés.

Dans cette atmosphère de vie commune, le marin pense souvent aux siens, à sa mère, à sa femme, à ses frères et sœurs. Il en parle avec une naïveté d'enfant. « Tiens, tu vois, c'est ma mère qui a fait cela ». Il ne dit jamais « chez moi », « à la maison » mais « chez nous ». Sa famille est toujours associée à ses voyages ; cartes postales, souvenirs, (poupées et robes, articles féminins peu élégants parfois, mais l'intention y est).

« Mon père est manchot de guerre, il ne touche que 500 fr. par mois. Avec ça il est arrivé à élever trois gosses en bas-âge. Ma mère c'est un modèle de femme ».

On sert du pâté à midi. Marius le goûte : « Ah, p..... ça ne vaut pas celui que fait la mère... Je n'ai jamais tant apprécié mes parents que depuis que je suis au régiment ». « J'ai de bons parents, tu sais ».

c. — *Loisirs limités.* Les marins lisent beaucoup : des films complets, (pas de revues de ciné comme Cinémonde) et des romans policiers. Si la bibliothèque du bord n'est pas bien montée, surtout, si elle ne se renouvelle pas régulièrement, le marin s'ennuie. Ils sont capables de lire des livres plus sérieux quand on leur en donne : vie de Charles de Foucauld, de Guynemer. Ils acceptent tout ce qu'on leur propose. A Dunkerque, des protestants avaient distribué sur le quai des évangiles. Après l'appareillage tous ceux qui en avaient reçu les lirent à la suite. On entendit des phrases inaccoutumées : « Pierrot, où qu't'a mis mon Saint Luc »?

Il circulait peu de revues sales : une seule en pratique : « l'Humour », qu'ils se passaient entre eux.

Ils jouent aux cartes, à la banque. Le bord possède un appareil de cinéma qui projette des films vétustes (une dizaine de séances dans l'année).

Un officier est spécialement chargé par bâtiment de s'occuper des sports et distractions. L'organisation des loisirs est plus délicate à bord des petites unités où la place manque. Tout dépend de l'initiative de cet officier, de celle du Commandant et de celle des matelots.

La distraction principale est la T.S.F. Au début, les postes se cotisaient pour acheter un appareil et en avaient le libre usage pendant les heures de repos. Actuellement, on prescrit un seul appareil par bateau. Des diffuseurs sont installés à divers endroits et les programmes choisis par l'officier des distractions.

Il arrive que des troupes de passage viennent donner de petites séances à bord : prestidigitation. Le genre est toujours le même, assez grossier sans valeur artistique.

En tout cas, ces distractions ne font pas sortir du milieu et ne détendent que de façon très relative.

2. — *Brusque détente à terre.* Le marin, surtout celui qui ne vit que sur sa paye, sort relativement peu à terre. Il tire généralement une bordée après la paye. Il dépense sans compter, se paye les meilleurs repas, des taxis... : 100 fr. pour une nuit est la norme. J'en connais un qui dépensa une fois 900 francs en 2 nuits et 2 jours. Les privations du bord expliquent sans les excuser les abus du marin à terre. Ce sont l'alcool et les femmes.

a. — *Alcool.* Ce n'est pas le plus grand mal. Beaucoup ont un certain respect d'eux-mêmes qui les arrête avant de perdre le contrôle de leur raison. Les autorités maritimes ont lutté avec énergie contre l'ivresse et sont arrivées à des résultats intéressants (peine sévère pour celui qui rentre à bord en état d'ébriété ; tout récemment création de service spécial d'embarcations le jeudi, samedi et dimanche à 20 h. pour permettre de descendre à terre juste à temps pour le spectacle).

Un Maître me disait : « J'ai 15 ans de service, je puis vous assurer que j'ai vu un changement considérable. Autrefois on buvait dans les bordées « jusqu'à pus soif ». J'ai vu être obligé de remonter les hommes à bord avec la grue ». Cela ne se voit plus maintenant, sauf à de très rares exceptions ».

Les causes de l'enivrement? Bien souvent une crise de cafard. Il faut noyer le chagrin. « J'ai reçu de mauvaises nouvelles de chez nous, je vais sortir faire la bringue pour oublier ». Faiblesse de caractère, conséquence d'une tension trop grande en mer.

L'entraînement. On ne s'imagine pas ce que c'est. La mentalité « peuple » est qu'on se paye une tournée chaque fois qu'on se rencontre. Un inconnu vous aborde dans la rue pour vous demander du feu. Il se croit obligé de vous payer un coup. Vous les vexez profondément si vous refusez ou vous faites soupçonner votre intégrité morale.

Il faut ajouter à la décharge des marins que très peu « tiennent la toile ». Les rations du bord sont deux quarts de pinard par jour. En été on boit de l'eau ou des sodas en plus de ces deux quarts. Quand les matelots descendent à terre, il leur suffit de trois bocks pour être gais.

Soyez indulgents pour les marins que vous rencontrerez en goguette et avouez que les cols bleus se tiennent mieux, toutes proportions gardées, que les militaires. Ne leur demandez pas comme le fit une vieille dame : « Pourquoi les marins ont-ils toujours soif ? alors qu'ils sont entourés d'eau ? — « C'est sans doute parce que l'eau de mer est salée, madame », mais elle ne vit pas l'humour.

b. — *Les femmes.* — C'est la grande misère des marins. Ils établissent d'ailleurs une distinction très nette entre les femmes de métier et les connaissances qu'ils font. Les premières, ils les méprisent au fond et les oublient une heure après l'appareillage. Les secondes, ils les considèrent un peu comme des amies et quelquefois, très rarement, les respectent.

Cette conception de la femme n'est pas particulière au marin, c'est celle ordinairement prise dès l'âge de 14 ans dans le milieu populaire. On peut facilement le contrôler par les enquêtes de la J.O.C. et de la J.O.C.F. Le sens de la famille a disparu pour faire place à une espèce de sens de la tribu. « Il faut toujours dire notre femme et non, ma femme. C'est plus sûr ». Ou des réflexions comme la suivante qui font se demander dans quelle civilisation on vit : « Quand je vais à Paris, je vais chez ma femme. C'est comme si j'étais marié ».

Un seul frein à l'abus du plaisir : les maladies. Elles sont nombreuses dans la Marine, je veux dire un peu plus que dans la vie civile, et encore ? On prétend que sur 7 marins,

il y en a un d'atteint. La faute porte elle-même son châtiment. Le malade est tout de suite repéré (interdiction de vin, de sortir à terre). Il se sent isolé, rabaissé. « Je préfère encore être tubard que d'attrapper cette maladie-là ». — « Tu souffres physiquement et moralement. Le plus dur, c'est quand tu vois les copains qui t'offrent du pinard et que tu dois refuser. Ils comprennent tout de suite ».

La lutte contre les maladies est bien organisée. Mais l'esprit avec lequel elle est menée dépend du médecin du bord. Certains les présentent comme inévitables — d'autres font entrevoir que le mieux serait de s'abstenir.

Malgré tout, ils ne se moquent pas de ceux qui se conduisent bien, des « types sélects ». Ils ont une certaine admiration pour eux. « Oui, mon vieux, c'est un honneur que de s'être gardé chaste. Moi je ne l'ai pas fait, mais je sais qu'un type qui l'a fait peut en être fier ».

Le marin est trop sentimental, trop courtois. Il se laisse « tomber » facilement. Il prend le meilleur de ce que chaque pays lui apporte. « La femme n'étant qu'une chose, il s'en sert comme telle ».

« Voilà les gars de la Marine », mes camarades et mes amis avec lesquels j'ai passé dix mois rudes mais heureux. Je les aime et je serais heureux d'arriver à les faire connaître davantage et à susciter d'autres analyses qui, je l'espère, donneraient des conclusions différentes des miennes, dans le bon sens.

PIERRE DALIDO, S. J.

CHINE

La Guerre Sino-Japonaise

Les origines de la guerre. — Depuis l'occupation de la Mandchourie, qui amena les Japonais jusqu'à la Grande Muraille et se termina en 1933 par l'armistice de Tangkou, l'armée japonaise (car il est plus exact de dire que la Mandchourie est une colonie de l'armée japonaise que du Japon), n'a cessé de travailler à étendre son influence vers le sud.

On connaît les projets grandioses de domination de l'Asie, qu'ont dévoilés certains de ses représentants. Ces projets sont à prendre au sérieux et si les circonstances s'y prêtent, on ne voit pas ce qui en empêcherait la réalisation.

Après la Mandchourie, l'étape prévue était l'occupation de la Chine du Nord, des cinq provinces, Ho-Pei, Chan-Tong, Chan-Si, Tchagar et Soei-Yuen. Il ne s'agissait pas d'une conquête brutale, mais de l'organisation d'un régime autonome, dévoué aux intérêts japonais, nominalement rattaché à Nankin, mais de fait indépendant.

Les Japonais ont toujours prétendu traiter avec les autorités locales du Nord et dénier à Nankin, tout droit de contrôle dans cette affaire. La thèse de Nankin, sans défaut du point de vue juridique, était qu'un accord ne pouvait être signé indépendamment du gouvernement central. Le point de vue japonais était beaucoup plus pragmatique et s'appuyait sur des conditions de fait, l'influence réelle assez médiocre exercée dans le Nord par le gouvernement central (et les Japonais faisaient tout ce qu'il fallait pour cela) ; l'opposition toujours latente entre les hommes du Nord et ceux du Sud, dont le Kouomingtang, quoique dit gouvernement national, est avant tout l'œuvre.

De 1933 à 1937, diverses tentatives furent faites pour réaliser ce plan, sans grand succès : Organisation d'un gouvernement fantoche du Hopei central, mais que personne ne prenait au sérieux ; essai malheureux d'invasion du Soei-Yuen par les Mongols.

Bien plus, le gouvernement central, faisant traîner en longueur la reprise des négociations, travaillait activement

à rétablir son autorité dans le Nord. L'œuvre d'unification que Tchang kai che poursuivait depuis plusieurs années, s'avérait de plus en plus efficace. Il apparaissait clairement au début de 1937 que les relations sino-japonaises allaient à une impasse. Les points de vue étaient trop opposés : ou un nouveau coup de force était nécessaire, ou l'armée japonaise devrait renoncer à la situation privilégiée qu'elle s'était acquise dans le Nord.

Le prétexte du communisme. — Au mois de décembre 1936 avait eu lieu l'incident de Singanfou, où Tchang kai che avait été retenu prisonnier par des troupes dont les sentiments anti-japonais étaient connus et qui n'étaient pas non plus indemnes de toute influence communiste. Quelles concessions leur furent faites? Sans doute une promesse d'action plus ferme vis à vis du Japon. Est-il vrai que Tchang kai che soit alors tombé sous la main des communistes? Ceci n'est qu'une simplification commode dont abuse la propagande japonaise. Il y a un danger communiste en Chine, — comme il y en a un en France, — mais la lutte menée par Tchang kai che depuis sa rupture avec les Russes en 1927, avait porté ses fruits. Le danger d'une révolution à main armée était écarté. Les troupes communistes avaient peu à peu été reléguées dans les provinces excentriques. Qu'à la suite de sa captivité à Singanfou, Tchang kai che ait dû promettre de se relâcher de sa lutte, c'est vraisemblable, mais il a assez fait preuve de sa souplesse politique, pour que l'on fût assuré que le dernier mot n'était pas dit.

Bref, l'argument suivant lequel le Japon a dû entrer en guerre contre le communisme a à peu près autant de valeur que si Hitler passait la frontière française pour nous débarrasser du Front populaire. Le danger communiste, comme nous le dirons ensuite, est devenu une réalité bien plus menaçante depuis le commencement de la guerre, mais à qui la faute?

Pour qui le moment était-il favorable? — Si l'on veut faire complètement le point et peser les responsabilités profondes, il est utile de se rappeler le climat international de juillet 1937 : l'entente anticommuniste germano-italo-nippone ; l'Europe empêtrée dans la guerre d'Espagne ; l'Angleterre en plein réarmement et ayant dûment averti le monde qu'elle serait prête en 1940 (mais alors, avant?) aux prises avec l'Italie dans la Méditerranée ; en U.R.S.S. Staline fusillant ses meilleurs généraux. Tchang kai che organisait lente-

ment son armée, et il demandait lui-même dix ans pour être capable de tenir tête au Japon. A chacun de conclure.

Début des hostilités. — Dans la nuit du 8 au 9 juillet, des troupes nippones en manœuvre près de Pékin, à Loujoukiao (alias : pont de Marco-Polo) reçurent des coups de fusil. En stricte rigueur, le protocole des Boxers leur permettait de faire des exercices à cet endroit. Il reste qu'il est singulièrement dangereux — et provoquant — de faire des manœuvres de nuit à proximité d'un endroit où cantonnaient des troupes chinoises. Peu importe d'ailleurs qui est responsable de l'incident même qui a déclenché les hostilités. Les jours qui suivent voient une série de collisions entre soldats japonais et chinois, entrecoupées de trêves signées par des autorités subalternes, aussitôt violées que conclues.

De Mandchourie et du Japon les renforts arrivent. Un moment l'on croit à un accord possible. Ce n'est pas la première fois que de telles frictions ont eu lieu. Mais la situation se tend de nouveau. Les avions nippons bombardent les casernes chinoises autour de Pékin.... puis dans la nuit, contre toute attente, les troupes chinoises évacuent la ville et se retirent dans le Sud. Ce mélange de courageuse résistance de la part des soldats, qui savent se faire tuer, et d'étranges reculades, qu'il est difficile de ne pas attribuer à la trahison de certains généraux, se reverra malheureusement plus d'une fois dans les premières opérations du Nord.

Le 8 août, les Japonais font leur entrée solennelle à Pékin. Ils ont à ce moment 70.000 hommes à pied d'œuvre, entre Pékin et Tientsin. Il est clair qu'ils n'ont pas fait le voyage pour rien. L'état-major japonais est dès lors résolu de refouler toutes les troupes chinoises au sud du Fleuve Jaune et à fonder ce fameux Hea-Pe-Kouo (royaume de la Chine du Nord) dont il rêve depuis longtemps. Il envisage cela, mais certainement pas plus : une petite expédition coloniale qu'on mènera facilement avec des troupes peu nombreuses et bien outillées.

Dès le début d'août les opérations commencent à l'ouest de Pékin, car il faut s'assurer sur l'aile droite contre toute attaque venant du Soei-Yuen. La prise des passes de Nankeou, défendues par des troupes communisantes du Chen-Si, ne se fera pas sans difficulté et ne sera réalisée que par l'intervention de l'armée du Koan-Tong (= Mandchourie), qui, par la prise de Kalgan, prendra à revers les défenseurs des passes.

L'attitude du gouvernement central. — Quelle est

l'attitude du gouvernement central, pendant ce temps? Tchang kai che probablement eût voulu empêcher encore la guerre et gagner du temps : il se savait insuffisamment prêt. Tout en encourageant le Nord à la résistance, il hésite à s'engager à fond. Mais depuis des années, les sentiments antijaponais avaient travaillé la population ; dans les milieux officiels même les exaltés ne manquaient pas, et le gouvernement d'ailleurs pouvait-il céder aux Japonais sans compromettre gravement son prestige? Les intentions du Japon ne faisant plus de doute, mieux valait tenter la chance.

Dès le début — et même avant la guerre —Tchang kai che a déclaré qu'une guerre contre le Japon ne pouvait être qu'une guerre d'usure ; que l'on ne pourrait empêcher les Japonais de s'engager profondément dans l'intérieur du pays (la prise de Nankin ne faisait pas de doute dans son esprit). Il est bon de se rappeler cela si l'on veut apprécier à leur juste valeur les victoires du Japon. Ses conquêtes se font beaucoup plus lentement que les militaires chinois ne l'avaient craint eux-mêmes.

Le coup de Changhai. — Le Japon ne veut faire qu'une guerre locale ; par précaution, il évacue sa concession de Han-Keou. Dans toute la Chine, ses ressortissants se retirent. Il ne reste qu'à Changhai, où ses intérêts sont trop grands pour qu'il ose s'en aller et pourtant il eût agi plus sagement en en confiant la garde aux autres nations.

C'est alors que les Chinois, choisissant leur terrain et leur heure, attaquent Changhai. Des diplomates japonais ont avoué que cela avait été un coup de maître :coup complètement inattendu des Japonais, qui furent réellement pris au dépourvu.

Cette nouvelle bataille, dans laquelle la Chine va lancer ses meilleurs troupes, engage le Japon dans une aventure dont on ne voit pas la fin. Elle peut se terminer pour lui par une victoire, dont les fruits dépasseront ses espoirs les plus osés ; elle peut aussi se terminer par un échec, ou au moins la victoire peut être payée un tel prix qu'il faudra du temps au Japon pour s'en relever. Et pendant ce temps d'autres pays attendent, avec leurs forces intactes.

Mieux armés, les Chinois eussent peut-être pu, dans la première semaine, jeter à l'eau les quelque 4000 marins japonais qui défendaient Hongkeu et Yangtsepou, mais sans artillerie, la guerre de rues est bien difficile pour l'assaillant.

Voilà donc les Japonais accrochés à Changhai. Force leur

est d'improviser un corps expéditionnaire, qui, sans trop grande difficulté, appuyé qu'il était par l'artillerie des bateaux, prendra pied le long du Wang-pou et du Yang-Tse, sur un front de vingt kilomètres. Mais ensuite pour progresser ce sera très dur. Prendre Chapei de force, il n'y faut pas songer et les Japonais se rappellent ce que leur ont coûté les combats de rue de 1932. Ils avanceront alors lentement dans la campagne, coupée de canaux, que défend pied à pied l'armée chinoise, malgré les fortes pertes que lui infligent les canons et les avions nippons. Ce n'est que dans la nuit du 26 au 27 octobre que la chute du village de Tazang menace de couper toute retraite aux défenseurs de Chapei ; les Chinois quittent alors la ville pour occuper une nouvelle position, derrière le canal de Soutseu (qui court est-ouest), leur droite toujours appuyée aux concessions. Pendant une quinzaine, les combats vont continuer violents, les Japonais parvenant à prendre pied sur la rive sud, mais assez précairement.

La bataille se décide ailleurs : profitant du brouillard, les Japonais jettent plusieurs milliers d'hommes sur la côte du Tche-Kiang, qui remontant vers le nord-ouest, atteignent Songkang, à trente kilomètres au sud-ouest de Changhai. Les troupes chinoises prises à revers évacuent leurs positions et le 9 novembre au matin, les Japonais entourent complètement la ville. Un simulacre de combat et Nantao, le quartier sud-est, est entre leurs mains le 11.

De Changhai à Nankin (du 11 nov. au 13 déc.)—De Changhai à Nankin, il faut le dire, aucune résistance sérieuse. Dans la guerre de mouvement, où la liaison et le service de renseignements tiennent une si grande place, les Chinois se trouvent complètement débordés. Des positions de repli avaient pourtant été préparées, mais aucune réserve n'était restée pour les occuper, de sorte que tout le monde est passé dessus sans s'y arrêter. Les forts de Kiang-Yang, qui commandaient le passage du Yang-Tse, ne semblent pas avoir tenu longtemps. Hang-Tcheou au sud, Ou-Hou en amont de Nankin tombent.

La capitale encerclée, que les troupes ont presque entièrement évacuée, est aux mains des Japonais le 13 décembre. Mais les forces chinoises, quoique en pleine retraite et incapables de résister, ont pu s'échapper. Ce n'est pas la dernière fois que le fait se reproduira : un petit nombre d'unités, si armées soient-elles, peuvent bien refouler des masses désorganisées, elles ne peuvent prétendre à les anéantir.

Les Japonais hésitent. — Vers l'ouest, les Japonais s'arrêtent, mais passant le fleuve, ils remontent la voie ferrée et s'emparent du centre important de Pongpou, sur la Hoei (3 févr. 1938). De petites colonnes poussent au delà pour tâter le terrain et se replient. Les opérations entrent ici en sommeil.

Ce moment fut dans la guerre un de ces moments qui engagent l'avenir. L'armée chinoise était en pleine désorganisation ; on admettait à Han-Kéou, le nouveau siège du gouvernement, que les opérations de grande envergure étaient finies et que la Chine se lancerait dans la guerre de guérilla. Le général Matsui, commandant en chef des forces japonaises dans la Chine du Centre, et dont les étrangers n'ont pas eu beaucoup à se louer, était, dit-on, partisan d'une action immédiate sur la Chine du Sud. Mais à Tokio, tout le monde n'était pas de cet avis. Beaucoup ne voulaient pas qu'on s'engageât dans une entreprise de cette taille et les récents incidents qui avaient alarmé l'opinion américaine ou anglaise, ne laissaient pas de les inquiéter. Ils espéraient encore que le Kouomingtang, abattu par la prise de Nankin, consentirait à traiter.

Le général Matsui fut rappelé, une partie des effectifs remontés au nord et l'on se contenta de garder les positions acquises. Ce répit allait permettre à l'armée chinoise de se réorganiser, sous la conduite de ses instructeurs allemands. La guerre n'ayant pas été déclarée (peur du Japon de voir les États-Unis couper leurs fournitures de pétrole, de moteurs d'avions, etc.), le matériel arrivait continuellement d'Europe, — et qui croirait? — d'Allemagne principalement, car les Allemands ne sont pas dupes de la croisade communiste, quand il s'agit de leur commerce.

La campagne du Nord. — Mais revenons au Nord, où les événements avaient marché depuis le mois d'août. Le plan japonais était conditionné par les voies de chemin de fer. Tandis que les colonnes qui avaient enlevé les passes de Nan-Keou se dirigeaient à l'ouest vers Soei-Yuen, ou au sud vers la capitale du Chansi, la masse des troupes japonaises descendaient le long des deux grandes lignes Tsin-Pou (Tientsin à Nankin) et Piang-Han (Pékin à Han-Keou), où, semble-t-il, elles n'eurent jamais devant elles que des troupes provinciales, médiocrement équipées. Celles-ci néanmoins résistèrent courageusement en plus d'un point, mais continuellement tournées, durent céder.

Fait que nous avions déjà noté, les Japonais trop peu nombreux et d'ailleurs n'ayant pas le temps de s'arrêter, ne détruisirent pas ces armées chinoises, ils les dispersèrent, les

rejetant sur les côtés et les laissant finalement derrière eux former ces innombrables bandes de francs-tireurs, qui leur donnent tant de mal maintenant sur leurs lignes de communication.

La prise de Che-Kia-Tchoang, important nœud de communication, permettait aux Japonais de lancer une attaque sur la capitale du Chansi, Taiyuenfou, et après l'enlèvement des passes, d'entrer dans la ville (10 nov.). Ils marquaient là un temps d'arrêt.

Le cas du Chantong. — Sur le Tsin-Pou, l'avance avait été rapide et le Fleuve Jaune atteint en peu de temps. Le fleuve franchi, Tsinanfou tomba aux mains des Japonais. Arrivés là, ils s'arrêtèrent, comme si cette tête de pont leur suffisait. Pourquoi? Pour la raison très simple qu'un capital japonais de 300 millions de yens était investi dans les filatures et les usines de la province, particulièrement à Tsing-Tao. Il ne fallait pas risquer de les voir flamber.

Le gouverneur de la province, le célèbre Han Fou-tchou, était un des derniers exemplaires de ces seigneurs de la guerre qui se partageaient la Chine, avant le mouvement nationaliste de 1927. Sa conduite était plus que suspecte ; ses troupes avaient combattu mollement, et, malgré ses déclarations de fidélité à Nankin, il est probable qu'il entretenait des rapports avec les Japonais : son cas de conscience était sans doute de savoir sur quel tableau miser.

Ce que voyant, Tchang kai che se décida à envoyer là-bas de ses troupes à lui, qui mirent la main sur Han Fou-tchou et le ramenèrent à Han-Kéou, où, après jugement, il fut fusillé. Mais avant de se retirer les troupes chinoises dynamitèrent et incendièrent avec méthode les usines japonaises.

N'ayant plus rien à perdre, les troupes japonaises reprirent leur marche en avant, poussèrent d'une part jusqu'à Tsing-Tao à l'est et au sud s'emparèrent rapidement de Yenchow (5 janv. 1938) et de Tsining. Leur avance s'arrêta là. Ils se heurtaient en effet aux premières positions chinoises, où la résistance avait été sérieusement prévue. Dès 1931 avait été commencée la construction d'une ligne fortifiée, pour protéger la grande voie transversale du Long-Hai (Haitheou à Singanfou) et pratiquement le nœud de chemin de fer de Siu-Tcheou, position stratégique d'importance. Là, les troupes chinoises reprises en main s'étaient retranchées ; les Japonais allaient leur donner le temps de souffler encore, en entreprenant la conquête « totale » du Chansi.

Au début de février, l'avance reprenait sur le Ping-Han d'une part et amenait les Japonais au fleuve, en face de Kai

fong et de Tchengtcheou. De nombreuses colonnes entreprenaient de nettoyer le Chansi des armées chinoises qui y tenaient encore campagne.

Les bulletins de victoire se succédèrent rapidement : au début de mars, le Fleuve Jaune au sud était atteint sur toute sa longueur, des colonnes avaient poussé aussi à l'ouest et au nord. Nous verrons ensuite ce qu'il faut penser de cette opération. Il est bon de se rappeler que le Chansi est un pays de grandes montagnes.

En fin de mars, une violente offensive reprenait sur le Tsin-Pou : l'avance d'abord foudroyante, puis enrayée par des contre-attaques chinoises, amenait enfin les Japonais devant la petite ville de Tai-Eul-Tchoang, tête de pont sur le grand canal et considérée comme couvrant la cité de Siutcheou.

Tai-Eul-Tchoang. — Après des combats acharnés, ils en annonçaient enfin la prise. Siutcheou était fort menacée... Mais tout à coup une contre-attaque chinoise à laquelle ils ne s'étaient pas attendus, les rejetaient à 40 kilomètres au nord ; un de leurs détachements se trouvait même assiégé. Trop confiants dans leur supériorité, ils ne s'étaient pas gardés suffisamment sur leur aile gauche.

Telle fut la victoire de Tai eul tchoang, victoire locale, mais qui remonta singulièrement le moral des soldats chinois. Les agences japonaises expliquèrent ensuite que leurs troupes n'avaient jamais eu l'intention d'emporter Siutcheou cette fois-ci : *les raisins sont trop verts.*

Les Chinois ne surent pas exploiter l'avantage que leur donnait le nombre sur des unités japonaises assez faibles et leur laissèrent le temps de recevoir des renforts. En quinze jours, les Japonais rétablirent leur situation et eurent soin cette fois d'attaquer plus à l'est.

Ce petit échec fut sensible et vers le milieu d'avril, le général Suguyama, ministre de la guerre, vint faire une tournée d'inspection en Chine. C'est sans doute à ce moment que fut élaboré le plan d'offensive qui devait enfin amener la chute de Siutcheou.

Première phase de la bataille du Longhai : Prise de Siutcheou. — On demeure étonné que les Japonais aient mis tant de temps à s'apercevoir que Siutcheou était très vulnérable par le sud, et qu'il tiendrait difficilement contre une attaque combinée venant du nord et du sud. On peut donner à ce fait plusieurs explications : d'abord que pendant longtemps, les troupes opérant dans le nord et celles opérant au centre, n'eurent pas de commandement unique. C'est

seulement pour cette dernière attaque que le commandement général fut remis au général Térauchi. Une autre explication, peut-être plus proche de la vérité, est la pénurie d'effectifs dont souffre le commandement japonais en Chine. Pour des raisons de politique intérieure — la guerre n'est pas très populaire au Japon — pour des raisons économiques et même militaires (U.R.S.S.), on n'a envoyé en Chine que le strict nécessaire, et ce minimum ne paraît pas suffisant pour porter des coups décisifs.

Pour cette offensive, les Japonais durent donc retirer une grande partie des troupes du Chansi, rendant ainsi partiellement vain le fameux nettoyage auquel ils s'étaient livrés au mois de février.

A la fin d'avril, les attaques reprenaient dans la région de Tai eul tchoang, mais les Japonais ne parvenaient pas à percer. Peut-être aussi était-ce une feinte, destinée à donner le change aux Chinois et à immobiliser leurs meilleures unités, pendant que le coup décisif se porterait ailleurs.

Le 8 mai, en effet, deux fortes colonnes quittaient Peng-Pou, l'une remontant le chemin de fer jusqu'à Koutchen, l'autre s'emparant de Montcheng, au nord-ouest. Là, le gros des deux colonnes, au lieu de continuer leur poussée dans le même sens, se rejoignaient et fonçaient droit au nord. Huit jours après leur départ de Peng-Pou, une avant-garde atteignit le Long-hai et faisait sauter un viaduc. En même temps, une autre colonne partie de Tsining, descendait à l'ouest du lac et faisait sa jonction avec les troupes du sud. 400.000 Chinois, disaient les Japonais, étaient pris au piège ; Tannenberg n'était rien en comparaison de cette victoire. Le 19 mai, la ville de Siutcheou tombait, sans grand combat, semble-t-il. Puis le silence se fit.

En fait, la plus grande partie des divisions chinoises avait pu s'échapper vers l'ouest. On estime qu'en tués et prisonniers, elles n'ont pas perdu plus de cent mille hommes. Ajoutez à ce nombre une centaine de mille hommes qui semblent être demeurés à l'est du Tsinpou et qui se disperseront dans la campagne.

La bataille pour Kaifong a commencé aussitôt après et est maintenant en cours.

Un mouvement se dessine pour couper le Ping-Han au sud de Tchengtcheou. On pense que Hankeou sera bientôt attaqué. Enfin on parle d'un débarquement de troupes japonaises près de Canton..... Nous nous abstiendrons de prophéties.

Conclusion. — Le Japon est certainement décidé à aller

jusqu'au bout, mais se résignera-t-il à y mettre les moyens? La Chine tient depuis onze mois, ce que beaucoup eussent déclaré impossible, il y a un an. Jusqu'ici, aucun signe de faiblesse ne se manifeste.

Le Kouomingtang, qui joue son existence, mais est animé d'un véritable esprit patriotique, jouera toutes ses cartes avant de céder. Il ne s'en est pas moins déclaré nettement contre toute ingérence communiste. Mais par la faute des Japonais, le communisme retrouve en Chine un terrain favorable. Misère et appauvrissement de la population, brigandages et insécurité, dans les territoires occupés où les Japonais sont parfaitement incapables de faire la police, danger d'une assistance russe (si c'est la dernière chance de salut).

Quelle que soit l'issue de cette guerre, et on ne peut encore la prévoir, la Chine y subira de profonds changements.

Seront-ils pour ou contre nous? *Septembre 1938.*

Les Zones Jacquinot

I. LA ZONE DE CHANGHAI

Au début du mois de septembre 1937, le gouvernement chinois avait refusé la proposition faite conjointement par la France, la Grande Bretagne et les États-Unis, de l'établissement d'une zone neutre à Changhai en vue de protéger les milliers de civils dont la vie était menacée par la bataille qui faisait rage à ce moment dans la ville.

Deux mois plus tard, la situation était toujours la même, de nouvelles négociations avaient eu lieu entre Français, Chinois... et Japonais, afin de créer une zone temporaire neutre, contiguë aux limites sud et ouest de la concession française, c'est à dire allant des établissements catholiques qui entourent l'observatoire de Zikavei à Nantao. Ce secteur est bordé par la rivière du Wang-Pou. Les pourparlers n'avaient pas abouti.

C'est alors que le plan « Jacquinot » prévalut : une petite partie du territoire, comprenant la partie nord de Nantao, fut incluse dans le système de défense français. La route allant de l'est à l'ouest en passant par Nantao fut choisie comme ligne de démarcation. Le P. Jacquinot donna l'assu-

rance aux Japonais qu'aucun homme de troupe chinois ne serait autorisé à pénétrer au nord de la route qui sera protégée par un réseau de fils de fer barbelés.

« Écho moderne de la trêve de Dieu », a-t-on dit. Dans la vieille ville chinoise au sud de la concession de Changhai, dans ses rues larges de deux ou trois mètres, ses pagodes aux invraisemblables labyrinthes, partout, le matin du 11 novembre 1937, se pressa la foule des misérables réfugiés, venus, à bout de forces, chercher un abri contre les bombes et les incendies. En temps ordinaire 100.000 habitants, fort serrés, vivent là. Durant huit semaines ils furent 300.000.

Trente-six heures avant la bataille de Changhai-sud la neutralité de ce mince territoire est déclarée. Reste le problème immédiat du ravitaillement : les affamés arrivent de partout, trop des leurs sont déjà morts de faim. Les plus favorisés donnent leur avoir. Des camions et des brouettes chargés de pain arrivent à la concession ; le riz est distribué régulièrement.

Ayant pris l'initiative de tout, le P. Jacquinot a la responsabilité de l'organisation. Il est garant de la neutralité, il doit assurer l'ordre intérieur, parer aux affolements grégaires, aux incendies, aux vols.... Il a eu raison d'espérer. Un comité directeur de notables chinois est là, les concours les plus divers ont répondu, la cité vit.

Les autorités japonaises citèrent à l'ordre du jour du monde entier le P. Jacquinot pour son initiative et son courage à secourir les blessés sous les obus dont plusieurs éclats traversèrent sa soutane.

30 *novembre* 1937. — Dans la zone de refuge Jacquinot, si les souffrances et les privations ne manquent pas, du moins la paix et la confiance augmentent, grâce au dévouement du Père et de ses actifs et nombreux collaborateurs. On organise des hôpitaux, une maternité, des dispensaires. Plusieurs religieuses s'y consacrent : Sœurs de charité, Franciscaines de Marie. On évalue à 250.000 habitants ou davantage la « cité Jacquinot » ; sur ce nombre, 100.000 étaient déjà résidents ; environ 150.000 sont des réfugiés. Le Père reçoit de toutes parts des témoignages qui montrent combien on apprécie son œuvre et les sourires, les remerciements des pauvres gens partout sur son passage n'en sont pas la marque la moins touchante. Le général Matsui lui a fait remettre 10.000 jens, avec une lettre fort aimable ; l'amiral japonais, la même somme. De son côté, le gouvernement chinois lui a fait verser 50.000 piastres ; et un bon nombre d'autres bienfaiteurs tiennent à honneur de l'aider.

L'amiral Le Bigot qui avait voulu recevoir à bord du *Lamothe-Picquet* le Père et son comité, les a reçus officiellement avec les honneurs dus au maire d'une grande ville : revue des troupes, pavillon de la ville au grand mât (en l'espèce, un pavillon à croix rouge), hymne joué par la musique du bord (le P. Jacquinot, lorrain, avait indiqué Sambre et Meuse).

15 *février* 1938. — Au Tableau d'Honneur. L'Agence Havas donne le communiqué suivant.

« Le R. P. Jacquinot de Besange a été fait chevalier de la Légion d'Honneur en reconnaissance des grands services qu'il a rendus. Le gouvernement français a tenu à exprimer par là sa gratitude pour l'accomplissement d'une tâche qui a suscité l'admiration du monde entier. Et la France a voulu par ce geste honorer à la fois le missionnaire et le Français.

« Cette nouvelle ne manquera pas de réjouir les Changhaiens qui connaissent bien l'œuvre admirable accomplie par le P. Jacquinot au cours des hostilités, et notamment, la création d'une zone de sécurité pour les réfugiés de Nantao, initiative à laquelle son nom sera vraisemblablement rattaché dans l'histoire ».

II. LES VOYAGES DU P. JACQUINOT

Avril 1938. — Le P. Jacquinot parti pour Hong-Kong, le 3 mars, n'y arriva que le 8, la mauvaise mer et surtout le brouillard ayant arrêté en route le paquebot. Après une visite au gouverneur qui avait manifesté le désir de le voir, il organisa en ville un comité de chinois bien nantis, qui se chargera de recueillir les fonds pour les réfugiés. A son arrivée, il comptait se rencontrer avec les émissaires que le gouvernement central avait promis de lui envoyer. Au lieu de cela, il trouva des télégrammes du Dr Kung, président du Yen exécutif, de T. V. Song, ministre de l'aviation et président de la Banque de Chine et du Généralissime qui le pressaient de venir à Hankeou s'entretenir avec eux, et mettaient gracieusement à sa disposition un avion de l'Eurasia. L'avion dut prendre une voie détournée pour éviter de mauvaises rencontres et mit sept heures à faire un trajet qui demande seulement quatre heures et demie par la ligne directe. Le Père fut reçu par les trois grands personnages avec beaucoup d'égards et même de cordialité; il eut la satisfaction de voir ses idées parfaitement comprises, comme ses intentions étrangères à toute politique, et d'entendre les témoignages de la plus vive reconnaissance,

adressés non seulement à sa personne, mais, avec insistance, à l'Église catholique de Chine, très remarquée pour son activité généreuse au service de toutes les misères dans tout le pays.

Après avoir dîné avec le ministre des Affaires Étrangères, il fut prié de se rendre le lendemain à la table du Généralissime. En acceptant, il manifesta le désir de s'y trouver avec S. Exc. le Délégué Apostolique, depuis longtemps désireux d'entrer en relations avec les hautes autorités. Mgr Zanin fut accueilli avec toutes les convenances et même invité par Mme Tchang à dire la prière avant le repas. Son Excellence fit savoir qu'elle recommandait aux communautés religieuses de toutes nationalités dans les régions non occupées d'accueillir les réfugiés que Mme Tchang leur enverrait, ce qui produisit le meilleur effet.

Le Généralissime remit au Père avec une lettre de reconnaissance signée de son cachet, son portrait en grand format avec sa signature et une dédicace autographe.

Le P. Jacquinot est rentré à Hongkong comme il était venu gratuitement, par la voie des airs. Invité par le gouverneur, de Canton, général Ou-Té-Chen, dont il avait à Changhai fait la connaissance et secondé l'action sociale, il n'a pu accepter, faute de temps, malgré son grand désir de visiter le palais souterrain que le général s'est fait creuser contre les bombes aériennes.

Pour l'aller et le retour, trois compagnies de bateaux lui avaient offert le passage gratuit en première classe. Il voyagea donc comme un ambassadeur. Ces attentions ne lui font pas oublier celle qui l'a touché le plus, la délicatesse d'un « rickchiste » qui après l'avoir voituré de Nantao à la place où on l'attendait pour le décorer de la Légion d'honneur, refusa le prix de sa course, assez payé, pensait-il, par la gloire d'avoir transporté « le grand bienfaiteur ».

2 *mai.* — Le P. Jacquinot s'embarque pour l'Amérique sur l'*Empress of Canada.* Il s'en va quêter pour son peuple de réfugiés.

15 *juin.* — Le P. Jacquinot est reçu à la Maison Blanche. Accompagné du comte de St-Quentin, ambassadeur de France à Washington, il a rendu visite au Président Roosevelt.

28 *juillet.* — Le P. J. rentre de sa tournée d'Amérique, ayant, d'après les journaux, recueilli pour les œuvres d'assistance en Chine environ 700.000 dollars or aux États-Unis et au Canada. A son passage au Japon, ayant voulu faire une visite à l'intérieur du pays et rejoindre ensuite son paquebot, il a manqué son bateau. On ignore actuellement encore où il se trouve.

Le Figaro. 29 *juillet.* — Tokio. Les recherches effectuées de tous côtés au Japon pour retrouver trace du P. Jacquinot ont échoué.

On apprend que le P. J. déjeûnait le 20 juillet dans un grand restaurant de Yokohama en compagnie d'un certain M. Godstone, joailler américain de Chicago, passager de l'*Empress of Asia......*

Le Figaro, 30 *juillet.* Le P. J. a été retrouvé en parfaite santé sur la plage de Tarumi, près de Kobé, chez un Japonais de ses amis, nommé Kazuo Fujikawa. Le missionnaire s'embarquera ce soir sur le paquebot « *Félix Roussel* » pour Changhai.

La lumière dans la nuit. — Sous ce titre, en première page, le « *Figaro* » du 26 octobre 1938, publie la chronique suivante :

« Le monde entier retentit du bruit des armes, celles qu'on fabrique et celles qu'on use. Ici le sort d'une guerre civile se crispe autour des ruines que l'hiver va durcir ; là-bas, la victoire avance dans un charnier. Les descriptions de Canton données par les journalistes anglais soulèvent le cœur.... Incendies, pillages, bombardements sans répit.... Dix mille morts dans les débris d'une grande cité, sans sépulture, mêlant l'odeur du feu à leurs ignobles exhalaisons. Une population sans logis parmi laquelle circulent des fous sans gardiens. Bravo. Notre monde est satisfaisant à regarder. « Ah, nous nous en souviendrons de cette planète », comme disait Villiers de l'Isle-Adam, le désenchanté.

Quand envers et contre tout, on prétend ne pas désespérer des hommes, lorsqu'on veut, en dépit des signes contraires, se tourner vers la plus tremblante des lueurs, on cherche dans cette exécrable nuit l'étoile où diriger son espérance. Et voici que, dans le dernier récit, celui de la prise d'Hankéou, reparaît le nom, le visage, l'action d'un saint homme. Dans cette ville, comme naguère à Changhai, le Révérend Père Jacquinot fait front au danger et à la panique, organise une zone neutre de refuge, s'efforce d'apporter, parmi tant de violences, le secours du dévouement et de la foi. On le devine agissant parmi cette population qu'il connaît bien, prodiguant dans la mesure de son pouvoir et de ses forces les avis utiles, soutenant d'une activité pratique les conseils ou les consolations de la foi. Dans ces récits infiniment pénibles et qui font douter de toute civilisation, soudain le nom de ce père et la certitude de sa présence forment le point où l'âme et l'espoir se réfugient. Dès l'instant qu'il est un homme pour agir selon les véritables lois humaines, il peut y en avoir deux, cent, des milliers et des milliers : ce n'est question que

d'honorer, de propager une religion ou une morale. Ce n'est que question de volonté, d'application quotidienne, de rigueur envers soi-même, de compréhension et d'influence réfléchie envers autrui. Si les uns et les autres, au dessus des médiocrités et des passions de l'opinion, nous voulions entendre certaines voix de nous-mêmes et qui ne trompent pas et qui ne peuvent pas tromper, si nous voulions replacer sur le plan divin toutes les questions, les plus minces en apparence comme les plus graves, eh bien, promptement le monde cesserait d'être ce qu'il est, tout au moins il s'arrêterait de rouler vers la barbarie.

Est-ce donc si difficile? Non pas. Ce conseil prodigué à cette place peut paraître singulier. Eh quoi, le chroniqueur chargé des vanités aimables, des ironies enrubannées, des nouveautés ingénieuses devient sermonneur? Eh bien, il prend ce risque une fois en passant, un soir où les nouvelles de nouveau ont ce goût de carnage qui laisse les lèvres sèches et ne permet pas de siffler le petit air quotidien.... Il se tourne vers ce qui le hante, et sans avoir conscience d'être « mieux » qu'autrui, il désigne le chemin qu'il sait être la vraie route, celle par où passe le salut ».

III. LES ZONES DE HANKOW ET DE WUCHANG

1. — Une heure avec le P. Jacquinot.

Le P. Jacquinot vient de rentrer de Hankow. Pourrais-je le voir quelques instants? Oui, car il est très fatigué et se repose durant de longues heures dans sa chambre, chose encore inconnue de ce grand homme d'action. Donc, dès l'entrée, je le trouve avec son excellent sourire, les traits tirés, un bandage sur le front. « Blessé? — Non presque rien, un léger accident de « travail ». Mais je suis rentré d'une traite de Hankow dans un « bomber » japonais et sans autre confort que des bombes pour m'appuyer ». (Le Père n'aime pas les voyages en avion qui le fatiguent, or il vient d'en effectuer un bon nombre pour ses tractations).

Puis, il me parla pendant plus d'une demi-heure et je transcris ici le principal de son récit, en retranchant ce qui est trop personnel ou concerne des intérêts publics (et pourtant secrets) ; on trouvera plus loin l'essentiel des faits principaux.

La zone de Hankow se divise en deux : celle de Hankow proprement dite, comprenant les anciennes concessions, la concession française et une bande de territoire neutralisée, le tout occupant quatre kilomètres carrés environ, — puis

la zone de Wuchang, séparée de Hankow par le Fleuve Bleu, établie dans un quartier d'écoles et d'hôpitaux, assez restreinte en somme.

La zone de Hankow est la plus importante. Les Japonais avaient mis une condition à leur acceptation du projet Jacquinot ; leur concession devrait être respectée par les armées chinoises. Heureusement, le P. Jacquinot était arrivé à leur faire reconnaître la presque impossibilité de pareille exigence et donc à ne pas la donner comme condition sine qua non. En fait, il ne reste aujourd'hui pas un mur debout de ce qui fut la concession japonaise de Hankow.

Avant l'arrivée des Japonais on estimait à 2.000.000 environ la population réfugiée à Hankow ; dans les deux zones elle n'atteint plus que 3 ou 400.000 habitants. Il reste peut-être 100.000 habitants à Hanyang, (la troisième ville de l'agglomération de Wuhan, de l'autre côté du fleuve Han), qui vivent comme ils peuvent, pratiquement de secours donnés par Hankow ou les Japonais.

Un comité est placé à la tête de l'organisation de secours aux réfugiés et administre civilement les deux zones. Dans ce comité se trouvent les principaux chefs du commerce de Hankow, des Compagnies de navigation surtout, plusieurs protestants et l'évêque catholique Mgr Massi, seul italien du groupe. A Wuchang la place de Mgr Espelage est tout à fait remarquable et cela permet un gros rayonnement de l'Église.

L'armée japonaise n'est pas entrée dans les zones mais elle y a placé des policiers et des gendarmes japonais. La situation de ce côté est donc assez satisfaisante pour la population civile. Par ailleurs le comité veille à la distribution des secours. Les fonds sont procurés par la Croix Rouge Internationale comme à Changhai, et une partie de la somme rapportée d'Amérique par le Père à son dernier voyage aux États-Unis. Le gouvernement central de Chine a envoyé aussi plus de 40.000 dollars pour les premiers secours. Les approvisionnements sont faciles grâce aux voies d'eau (le Fleuve Bleu et la Han).

Les tractations pour reconstituer ces zones ont été extrêmement fatigantes, car elles nécessitaient des voyages nombreux et des conférences épuisantes pour le système nerveux. En revenant de Tchongking (la nouvelle capitale au Setchoan), l'avion où se trouvait le Père n'échappa aux avions japonais qu'en se collant presque au sol : en particulier il remonta une partie de la vallée du Yangtsé en volant dans l'intérieur des gorges, à quelques dizaines de mètres des falaises et des eaux bouillonnantes.

Le Père dut s'imposer le rude travail de voir chacun des membres importants du gouvernement chinois, en particulier : M. et Mme Tchang kai chek, Wang chin Wei, Wang tchou hoei (affaires étrangères), Tchang chun (ancien maire de Changhai, actuel gouverneur du Setchoan), Tchou teh (le fameux commandant communiste de la 8e armée, avec qui le Père causa amicalement toute une après-midi), etc. ... A l'intérieur du gouvernement en effet se manifestait une opposition aux zones, opposition non prévue lors des tractations précédentes à Changhai. Les raisons étaient surtout militaires (en particulier celles de Tchou teh) : faire le désert devant l'armée japonaise : difficulté qui n'avait pas existé dans la zone de Nantao. La persévérance du Père eut raison de tout et il finit par recueillir les adhésions des principaux hommes d'état chinois.

Cette opposition se manifesta au dernier moment par le refus de l'armée communiste de laisser à Hankow un seul mur debout. Sur place et avec les généraux rouges, le Père dut disputer longuement pour faire accepter son point de vue et faire cesser les explosions qui menaçaient de faire de la ville entière une ruine. Ce fut le moment le plus critique de toutes ces journées mémorables.

D'autres heures seraient encore à noter : ainsi après un bombardement intense de Wuchang, toute la population de la zone est prise de panique, veut s'enfuir, mais où ?

Un pareil effort peut fatiguer un homme. Aussi quand je demande au P. Jacquinot : « Prévoyez-vous d'autres zones à former ? », il me répond en souriant : « Bien sûr que non, ou je n'y survivrais pas ».

L'Église une fois de plus a une grande face en Chine.

2. — L'occupation de Hankow par les Japonais

(*d'après le « Journal de Changhai »*).

Quand fut connue la nouvelle de la prise de Canton, il y eut une période d'inquiétude parmi les milieux chinois de la ville. Les bureaux de propagande du gouvernement cessèrent de fonctionner et la population, chinoise comme étrangère, fut laissée pratiquement sans nouvelles ; des bruits étonnants circulaient.

Les troupes qui battaient en retraite passaient sans cesse, tandis que des milliers de blessés se traînaient, s'abritant partout où ils pouvaient. Des divisions du Koangsi, ayant encore bonne allure, passaient au milieu d'un troupeau hâve et décharné de troupes provinciales. Le 24 octobre, dans

l'après-midi, on apprend que la marine japonaise essaie de forcer le barrage de Kokiatsi, à 50 kilomètres de Hankow ; pendant la journée on entendit pour la première fois le canon.

Dans la concession française, toutes les mesures de sécurité avaient été prises. Dans la concession japonaise les explosions se succédaient sans cesse, car des équipes de dynamiteurs et d'incendiaires procédaient à une destruction systématique.

Dans la matinée du 25, des employés de l'usine des eaux de Hankow viennent avertir le P. Jacquinot que des soldats chinois se préparent à détruire l'usine. Ils disent que la route entre la ville et l'usine est battue par des feux croisés, qu'on ne peut s'y aventurer sans danger. Mais cette usine est d'importance vitale pour la zone des réfugiés. Aussi le P. Jacquinot décide, si possible, de sauver l'usine et part avec M. Marcuse. Ils y arrivent sans encombre et réussissent à s'interposer pour éviter la destruction systématique de l'usine.

La nuit du 25 au 26 se passe dans l'anxiété. Le consul de France et le P. Jacquinot décident ce soir là de se rendre le lendemain au devant des Japonais pour leur indiquer la route à suivre en respectant la concession française et la zone de refuge. Depuis deux jours, le P. Jacquinot avait beaucoup circulé dans les trois villes pour sauver des destructions les bâtiments des zones et effectuer le désarmement de celles-ci, selon les conditions imposées par les Japonais.

Le matin, du 26, le consul et le P. Jacquinot sont avertis que des vedettes japonaises venaient d'apparaître sur le fleuve : c'étaient deux hydro-glisseurs qui amenaient le premier détachement naval nippon. Le consul, M. Colin, et le P. Jacquinot, accompagnés d'un interprête, vont prendre contact avec l'officier japonais ; celui-ci annonce que le gros des forces navales nipponnes arriverait à Hankow le soir vers 17 heures.

Après l'entretien, M. Colin et le P. Jacquinot rentrent dans la concession française, tandis que l'officier japonais et ses hommes vont inspecter les ruines encore fumantes de la concession japonaise. Les premières troupes de terre arrivent vers 14 heures. En prévision de leur arrivée, M. Colin et le P. Jacquinot étaient de nouveau allés au devant des troupes japonaises, qu'ils rencontrèrent sur le Bund japonais. L'officier qui marchait en tête du détachement japonais fit appeler son supérieur. On leur expliqua sur une carte qu'ils ne pouvaient passer sur le Bund sans violer la parole donnée par le haut commandement japonais de respecter la concession française et la zone des réfugiés. L'officier supérieur admit immédiatement le bien-fondé de ces explications, mais son subordonné (fait très typique) disant que ses troupes étaient

fatiguées, demandait à traverser la concession. Certains résidents japonais suggéraient aux officiers de passer outre à la discussion, ce qui leur attira du P. Jacquinot cette apostrophe bien méritée : « Vous disposez bien facilement, messieurs, de ce qui ne vous appartient pas ».

Finalement les deux officiers convaincus acceptèrent de prendre le chemin que leur indiquait le P. Jacquinot. Celui-ci offre en outre de marcher en tête des troupes garantissant qu'on ne tirerait pas sur elles. A quelques pas en avant des soldats qui le suivaient, le fusil à la main, prêts à répondre à tout coup de feu, le Père et son interprète les menèrent autour de la ville, vers la cité chinoise.

Les soldats n'avaient pas été sans s'étonner de voir le Père et son interprète prendre la tête de la colonne (il y avait de quoi à vrai dire), mais leur surprise ne connut plus de bornes, quand, quittant la ville, ils s'engagèrent dans des routes défoncées par le charroi des semaines précédentes et détrempées par la pluie, se demandant s'ils allaient devoir loger en pleine campagne sous la pluie, alors que tant de belles maisons leur semblaient vides dans la ville qu'ils venaient de traverser.

Enfin, ils arrivent dans la cité chinoise, dans la rue Taiping, la plus belle rue de la ville. Ils commençaient à se réjouir quand ils s'aperçoivent qu'un grand nombre de maisons portent des drapeaux belges (peut-être est-ce allemands qu'il faut lire) et italiens, peints sur les façades. Le commandant des troupes japonaises fait former les faisceaux le long d'un trottoir, et, accompagné du P. Jacquinot, vient dans la concession française rendre visite au consul de France. Au cours de cette entrevue courtoise, il lui demande une carte des propriétés françaises de Hankow, ce qui fut fait. S'étant aperçu que certaines propriétés, marquées de tel ou tel drapeau, n'avaient pas été indiquées au début des hostilités, il fait ouvrir certaines d'entre elles pour y loger ses troupes. Pendant ce temps la marine japonaise était arrivée et les vedettes de débarquement circulaient sans arrêt devant le Bund. Le soir même Hankow tout entier était occupé.

Les districts d'administration spéciale qui constituaient la zone de refuge n'avaient pas été occupés et le P. Jacquinot avait obtenu des autorités japonaises qu'un préavis de trois jours serait donné dans le cas où les nécessités militaires forceraient les troupes nippones à y pénétrer. Par suite d'un concours de circonstances assez étonnantes, ces districts ont été remis aux autorités japonaises... avant même qu'elles en fissent la demande.

3. — Quelques éloges

Celui du consul de Hankow, M. Colin, d'abord : « Un homme a sauvé Hankow de la destruction totale, c'est le P. Jacquinot. Ayant obtenu l'accord de principe des autorités japonaises avant de quitter Changhai, il a su intéresser à son projet les autorités chinoises et obtenir leur assentiment. A son retour de Tchongking, il a appris que les troupes chinoises se préparaient à détruire les trois villes par le feu et la dynamite. Pendant deux jours, il a discuté sans arrêt avec les généraux chinois et, après le départ de ceux-ci, avec les conseillers russes. Il a obtenu le plan des destructions que devaient opérer les artificiers chinois et c'est donc grâce à lui qu'il a été possible d'enlever les explosifs de certains bâtiments minés. Grâce à son courage encore, il a été possible de sauver l'usine des eaux ».

D'autre part, un des membres les plus importants du grand état-major japonais disait en parlant de lui : « Il faudrait lui donner le Prix Nobel pour la Paix. Personne peut-être n'a fait autant que lui pour les autres sans le moindre souci de son avantage personnel. Il n'est pas besoin avec lui de chercher les mobiles qui le font agir. Tout ce qu'il fait lui est commandé par la bonté de son cœur.... »

IV. UNE BIOGRAPHIE DU P. JACQUINOT

« La Province », journal bi-hebdomadaire, édité à Rennes, par M. Eugène Delahaye, a publié dans son numéro du 23 *novembre* 1938 *l'article suivant sur le P. Jacquinot :*

« Un Jésuite français, bienfaiteur de l'humanité, traite de puissance a puissance avec l'Empire du Japon ».

Quel est donc ce Père Jacquinot, avec qui les Japonais traitent de puissance à puissance? Avant tout un Jésuite, comme il y en a tant en Chine, à laquelle ils ont rendu, au cours des siècles, d'inappréciables services, mais le plus populaire de tous.

Nous sommes particulièrement redevables aux Jésuites français des plus beaux travaux de sinologie. Tout a été fouillé par eux dans ce domaine, jusque et y compris la forêt des idéographes chinois ; ils sont les auteurs des meilleurs dictionnaires de langue chinoise. C'est à eux également, grâce aux savants travaux entrepris par leur observatoire de Zi-

kawei — le premier en l'Extrême-Orient et l'un des meilleurs du monde — que les marins de toutes nationalités qui naviguent sur ces mers dangereuses de l'Asie Orientale, doivent, depuis plus d'un quart de siècle, de pouvoir se garer des terribles typhons. Les Jésuites de Zikawei ont réussi à en établir le cycle et, lorsque l'un d'eux se déchaîne, ils préviennent, par T.S.F., les navires au large de sa marche et de son évolution. Combien de vies humaines ont été sauvées par ces avertissements?



C'est le propre du père Jacquinot de sauver, lui aussi, des vies humaines. Nous serions en-dessous de la vérité, si nous affirmions qu'il n'a préservé d'une mort certaine que 500.000 personnes. Y a-t-il beaucoup d'hommes sur notre planète qui pourraient s'enorgueillir d'un pareil exploit?

Mais on reconnaît les grandes âmes à ceci, qu'elles ne cherchent jamais à se glorifier : le Père Jacquinot est la modestie même. Il a fallu que ses actions parlent pour lui. Et ses actions magnifiques sont présentes dans le cœur du demi-million de pauvres Chinois qu'il a sauvés et dans la mémoire de tous les habitants de Shanghaï ... et d'ailleurs.

Pendant la dernière bataille de Shanghaï, le Père Jacquinot a réussi à faire admettre par les hauts commandements des armées chinoise et japonaise qui se livraient, dans la ville même, une lutte sans merci, la création d'une zone de sécurité où plus de trois cent mille malheureux Chinois trouvèrent gîte, nourriture et tranquillité. La bataille de Shanghaï, c'est comme si l'on se battait sur la rive droite de Paris, la rive gauche étant représentée par les deux concessions internationale et française et échappant ainsi de peu aux horreurs de la guerre des rues. Or, le Père Jacquinot décida un jour que le quartier d'Auteuil, — nous parlons par comparaison afin d'éclairer nos lecteurs — servirait de refuge aux innombrables civils chinois dont la guerre avait détruit les foyers. Ce quartier devrait être épargné par les deux belligérants. Sa thèse fut admise tant par les Japonais que par les Chinois. Et ce fut la ruée des malheureux vers ce havre de sécurité.

Quelques centaines de mille de non-combattants durent ainsi la vie à cette initiative du Père Jacquinot, et le Gouvernement français a honoré la Légion d'honneur en en faisant chevalier le modeste Jésuite.



Voici une courte notice biographique de ce bienfaiteur des Chinois.

Né le 15 mars 1878, le R. P. Jacquinot a commencé sa vie de religieux en France et en Angleterre. Il enseigna d'abord aux collèges de Liverpool, de Beaumont et de Stonyhurst, puis il fut curé de la paroisse de Rye. En France, il enseigna au collège du Mans, ensuite au collège du Trocadéro. Entre-temps il avait été chargé des Jeunesses Catholiques de Poitiers (1).

C'est en 1913 qu'il débarque en Chine. On le voit aussitôt enseigner à Zikawei. Pendant dix ans, il occupe ensuite la chaire de littérature anglaise, à la célèbre Université des Pères Jésuites, l'*Aurore*. Attaché par la suite à la paroisse de Hongkew, il fut en même temps aumônier des volontaires de la Concession Internationale. En 1927, il est promu au grade de *major*, par le Colonel Gordon, à l'occasion du sauvetage de la maison de la Sainte Famille, en collaboration avec le Colonel Lord Gort, actuellement généralissime de l'armée britannique. Il fut président du Comité de secours aux affamés de Chine, président aussi du Conseil des gouverneurs du General Hospital, membre de la Commission gouvernementale de secours aux inondés, membre du Comité du « Social Welfare of the Greater Shanghaï ». Le général Wu Tehchen le chargea alors de l'organisation d'un village modèle.

---

(1) Rectifions quelques erreurs contenues dans ces lignes. Né à Saintes (Charente-Inférieure) Robert Jacquinot de Besange fut huit ans brillant élève de Bon-Secours à Brest. Le 24 septembre 1894 il entre au noviciat à Cantorbéry, y fait son juvénat (1896-1898), puis étudie la philosophie à Jersey (1898-1901). Il accomplira son temps de régence d'abord à Paris, sous le R. P. Trégard, rue Raynouard (1901-1903),puis à Marneffe (1903-1904), enfin à St. François Xavier (Liverpool, 1904-1906). Il étudie la théologie à Ore Place (Hastings), 1906-1910.C'est pendant sa quatrième année de théologie qu'il aide pour le service dominical le clergé de la paroisse de Rye (Sussex). L'année 1910-1911 le trouve surveillant à Sainte-Croix du Mans, 1911-1912 tertiaire du R. P. de Maumigny à Cantorbéry, 1912-1913 surveillant rue Franklin, Paris.

Le 13 septembre 1913 il débarquait à Changhai. Après un an d'étude du chinois à Zikawei, il est envoyé à Changhai, à la résidence du Sacré-Cœur (Hongkeu) et y demeurera vingt ans. Au ministère sacerdotal, il joint la direction du Cercle Catholique et la visite des hôpitaux. De 1915 à 1922 il enseigne l'anglais à l'Université l'Aurore. C'est là qu'il réside depuis le status de 1934.

En 1932, lors de la première bataille de Shanghaï, *il réussit à décider les deux adversaires à conclure un armistice pour permettre l'évacuation de la population chinoise, qui se trouvait prise entre les lignes de feu.*

Il fut décoré de l'Épi d'or de Chine, de la Médaille des Volontaires de la Concession Internationale, de la Croix de Guerre des T.O.E., pour les services rendus au cours de la guerre de 1932. Il est également chevalier de l'Ordre du Christ.



« Français et missionnaire, toujours et partout, écrit l'un de nos confrères de Shanghaï, le Père Jacquinot se prodigue sans cesse pour porter secours à ceux qui souffrent. Sa simplicité et son affabilité égalent sa bravoure. Lors de la prise de Nantao, pour sauver la vie de ceux qu'il avait à protéger, pendant tout le jour, avec son Comité, il parcourut sans arrêt les limites de sa zone. Sa bonté souriante faisait épanouir tous les visages des réfugiés et les rassurait.

Le Père Jacquinot est probablement le seul qui puisse, en ce moment, dans cette ville internationale qu'est Shanghai où la guerre a semé les divisions, refaire l'unanimité ».

Tout autre commentaire semble superflu.

Et pourtant, il nous faut encore signaler deux traits.

Il y a quelque six mois, lorsque le Père Jacquinot se rendit aux États-Unis, afin de quêter pour ses malheureux, il récolta un peu plus d'une trentaine de millions de francs.

Le dernier exploit à son actif est celui-ci : après avoir constitué la zone Jacquinot, à Hankéou, il intervint à temps pour sauver de la destruction le grand réservoir qui alimentait en eau potable cette ville chinoise : les soldats chinois, qui se repliaient, voulaient le dynamiter. De la sorte, il évita les épidémies qu'une eau contaminée aurait multipliées en ville.

C'est au moins l'hommage que les journaux « japonais » viennent de rendre au Père Jacquinot. *Il date de moins de cinq semaines.*

JAPONICUS.

La Guerre et la Mission de Changhai

APRES DEUX MOIS DE GUERRE : 13 AOUT-13 OCTOBRE 1937.

Il est évidemment prématuré de tracer un bilan précis et détaillé des dégats causés par la guerre à notre mission de Changhai, d'autant que nous avons à enregistrer des ruines nouvelles chaque jour ou presque. Toutefois, les renseignements approximatifs, recueillis jusqu'à présent, nous obligent à dire que « les pertes s'avèrent catastrophiques, selon les mots mêmes d'un Père, à la date du 15 septembre. Si les missionnaires et les religieuses sont sains et saufs, évacués à temps de la zone de combats, les dégâts matériels sont incalculables. Toutes les chrétientés florissantes de la rive sud du Wangpou sont bombardées nuit et jour, et les immenses incendies qui ont dévasté Changhaï ont détruit les propriétés dont les revenus faisaient vivre la mission. Par le fait même sont frappées toutes les œuvres de la mission : c'est un désastre sans précédent ».

En effet, la seule première semaine de guerre a causé à nos maisons bien autrement de ravages que le conflit de 1932 dans toute sa durée. Sans vouloir tomber dans les exagérations de certains journalistes, il faut bien avouer que Changhaï, « si souvent célèbre comme la ville des plaisirs scandaleux n'est plus que la cité de la souffrance, immense hôpital gorgé de blessés civils et militaires, vaste camp de réfugiés où s'abritent toutes les misères ». Entrons dans quelques détails.

1°) Les ruines matérielles.

De la terrasse du scolasticat de Zikawei, nous avons vu plusieurs jours durant, vers la fin d'août, le brasier gigantesque que fut la région nord de Hongkeu-Yangtsepou. Le jour, de fantastiques colonnes de fumée montaient très haut dans le ciel, pour y former des nuages denses et noirs ; la nuit le spectacle était plus impressionnant encore, à la fois plus sinistre et plus grandiose, car tout l'horizon était embrasé,

Jamais certes, Changhai n'avait connu de pareils incendies.
Comment nos maisons de cette zone auraient-elles pu échapper au désastre? Vidées de leurs habitants pour la plupart à la veille des hostilités, elle n'offrent plus maintenant que pans de murs calcinés ou démolis par les bombardements. Cependant, beaucoup de pauvres gens ont péri carbonisés dans la fournaise, plutôt que de quitter leur home. Avec ces ruines, comme je le signalais au début, c'est nos œuvres de Changhai et nos missions de l'intérieur qui sont directement touchées, pour des années. On n'a jamais accusé les missionnaires de rouler sur l'or, et pour cause, mais actuellement c'est terrible. Je connais tel Père responsable d'une œuvre très importante, déjà physiquement accablé par les seuls soucis matériels, et cela au seuil d'une nouvelle année scolaire. De plus, ce que le feu a épargné, fut bien souvent victime du pillage : tout le mobilier, les escaliers, les fenêtres, les portes, les planchers même ont disparu ; si les murs sont restés, c'est sans doute faute de moyens pour les emporter.

Par contre, nos œuvres dans ces quartiers de Hongkeu et de Yangtsepou, ont relativement peu souffert, parceque situées un peu au sud des grands incendies. L'église et les écoles de Hongkeu, le collège Saint-François-Xavier des FF. Maristes n'ont reçu que quelques obus ; l'hôpital général, l'hôpital du Sacré-Cœur, l'église N.-D. de la Paix sont encore indemnes. Mais les PP. Salésiens, à l'extrémité de Yangtsepou, ont eu un bâtiment de leur école professionnelle incendié. Les Mères Auxiliatrices de la Sainte-Famille dès les premiers jours se sont vu bombardées : « Le canon gronde toute la nuit (du 14), raconte l'une d'elles ; un Père vient de dire la messe, le 15 août, mais par mesure de prudence ne laisse pas le Saint-Sacrement... Vers midi, dix obus tombent sur le toit de la maison et de ses dépendances. Impossible de rester sous une pluie de projectiles. Nos Mères se réfugient d'abord dans une petite école, d'où les Pères viennent les chercher avec une voiture-ambulance ». Les jours suivants, nouveau marmitage, si bien qu'on a pu vérifier au moins une vingtaine de projectiles de tout calibre.

Dans une autre région de la ville, à Nantao, au sud de la Concession française, les Petites Sœurs des Pauvres et les Salésiens sont bravement demeurés, malgré le voisinage plutôt malsain de la Gare du Sud. Quelques obus isolés, des balles de mitrailleuses sont allés se perdre dans leurs communautés. Un obus non éclaté est même tombé dans la provision de riz des Petites Sœurs des Pauvres. Cependant, les PP. Salésiens avaient évacué leurs jeunes gens et leur crèche.

Sur l'autre rive du Wangpou, à l'extrême pointe du Pou-

tong, des incendies à peine moins graves que ceux de Hongkeu ont éclaté dans les docks, usines, dépôts, réservoirs d'huile et de pétrole, etc. Au milieu de tout cela, la chrétienté, de Lokatse et l'hôpital du P. Prudhomme, se dressent encore presque intacts, à part quelques obus sur l'église et la résidence, mais le danger est perpétuel.

En remontant un peu le Wangpou, trois petites chrétientés s'échelonnent face à Yangtsepou, Maongtsie, Fouka, Wongkaghiao. Cette dernière, grâce à la proximité de « l'*Asiatic-Petroleum* », a été jusqu'ici épargnée : les deux autres au contraire, sont sérieurement atteintes. Maongtsie a son clocher très incliné, prêt à tomber, et la maison des Présentandines est criblée de trous. A Fouka, le toit de l'église est déchiqueté sur une grande longueur ; le clocher, la tribune, la sacristie sont traversées de part en part.

Plus éloignées de Changhai, dans l'intérieur du Poutong, deux ferventes chrétientés voisines, naguère si vivantes, gisent aujourd'hui effroyablement mutilées. A Tsangkaleu, la plus proche, deux bombes d'avion ont détruit la résidence, et la nouvelle école ; l'entrée de l'église est toute délabrée. L'état de Kinkahaong est pis encore, si pitoyable même, que son curé, le Père Tsu, dans une récente visite à son ancienne chrétienté, ne put s'empêcher de pleurer devant le monceau de ruines, qui s'offrit à ses yeux. La résidence, l'école des filles sont anéanties, l'église aux deux tiers écroulée. Seule l'ancienne église, convertie en école, reste encore debout. Les villages aux alentours sont rasés ; les chrétiens dispersés, réfugiés à Changhai ou dans le sud du Poutong. Ainsi, le district du P. Dühr, T'angkahang, a vu sa population chrétienne doubler, passant de 3.500 à 8.000.

A Kakeuwei, l'école est par terre, la résidence, très endommagée, l'église, si ébranlée par une bombe tombée au ras du sol, qu'elle sera à reconstruire. A Pstsa, une bombe a éclaté près de l'église aussi, mais sans causer de dégâts. A Yangseghiso, une autre est tombée, derrière, dans le canal, à la grande joie des pêcheurs, qui font ainsi des pêches miraculeuses ; le danger, en l'occasion, c'est que la bombe ne soit pas éclatée : les pêcheurs, en se précipitant, risquent de heurter la bombe et de sauter avec leur barque ; le cas est arrivé près de Sonkoang.

Là, s'arrête présentement la sinistre litanie des ruines pour le Poutong. Passons le Wangpou, au sud de Changhai. La plus importante ville qui se présente à nous est Songkaong, située sur la voie ferrée qui ravitaille les lignes chinoises, et de ce chef, bien exposée aux visites des avions japonais, qui de fait n'ont pas manqué. Outre la chrétienté, nous y possédons

le collège naissant de Koangki, où un élégant bâtiment en ciment armé venait de surgir ; il était à peine achevé, quand une bombe l'atteignit en plein milieu, le coupant en deux : par l'ouverture béante, on peut voir les cloisons pulvérisées, une poutre maîtresse même broyée ; bref, très gros dégâts.

Plus près de Changhai, le bourg de Ts'ipas, parfaitement paisible jusqu'aux premiers jours d'octobre, vient de recevoir une visite des avions ; les bombes ont été lâchées près du canal, et cependant les éclats ont volé jusque chez le Père Loiseau. L'Aurore, prévenu, a envoyé une auto avec des médecins, geste qui a été très apprécié par les habitants.

Quant à la région proprement dite des hostilités, Lotien Yanghang - Kiagwan-Chapei, nous n'avons pas de renseignements vérifiés. Les chrétientés émigrées de cette région assurent que les petites chrétientés de Daongjatè et de Ynkahaong seraient détruites, c'est plus que vraisemblable. Même pour les gros centres chrétiens de Kading et de Nesiang, nous ne savons rien ; mais leur proximité du champ de bataille est trop grande pour qu'on puisse espérer de les voir épargnés. Depuis un mois et demi, le martelage des positions chinoises, presque contiguës, est continuel. Du scolasticat, quand la visibilité est bonne, nous assistons aux bombardements aériens de toute cette zone : la canonnade n'est guère interrompue que les jours de pluie.

Dans l'intérieur du vicariat, bien d'autres villes ont été victimes des raids d'avions : Soutseu, Zangzo, etc., au sud du Yangtse, Haitcheou, Kiukeou, à l'extrême nord, près de Chantong. Heureusement, les Tientchoutang sont assez éloignés des gares et aérodromes, donc pas en danger immédiat.

Nanking, depuis son érection en vicariat du clergé séculier, avec la nomination de Mgr Yu Pin, ne fait plus partie de notre mission, cependant nous y avons deux maisons : le Collège Ricci, dirigé par le P. Bourgeois, et la maison pour étudiants que construisent les PP. Américains. Dès les derniers jours d'août, l'architecte, le P. Diniz, fut obligé de cesser les travaux, car les raids japonais avaient mis en fuite tous les ouvriers. Quand il reçut l'ordre de quitter Nanking, il écrivit : « Je regrette de quitter Kiakoan (quartier de la gare). On y était en danger constant, il est vrai, surtout celui d'incendie.... mais on y assistait à des luttes contre les avions, luttes palpitantes parfois ». Des centaines de tonnes d'explosifs, déversées sur la ville au cours de ces raids, lui ont fait une publicité mondiale nullement enviable. Toutefois, nos deux maisons n'ont pas été directement atteintes ; seule, l'extrémité de la résidence, au Collège Ricci, a été si sérieu-

sement ébranlée par une grosse bombe, destinée à son voisin le Ministère de l'Industrie, qu'elle sera sans doute à reconstruire.

Voilà pour les ruines matérielles. Comme pertes de vies humaines, nous n'avons pas eu à en déplorer. Une seule fois, le danger fut très grand. C'est lors du voyage de retour des Pères Américains ; rappelés de Nanking, malgré leur désir de rester jusqu'au bout, ils furent victimes d'une attaque aérienne, peu après avoir dépassé la gare de Ousi. Plusieurs bombes furent lancées sur leur train ou au ras de la voie : les voyageurs qui s'étaient imprudemment rangés dans la rizière voisine furent ensuite attaqués à la mitrailleuse : nombreux tués et blessés. Les deux Pères en sortirent indemnes : délestés seulement de quelques bagages par d'audacieux pickpockets, qui, au péril de leur vie, avaient profité du trouble. L'attaque dura une demi-heure peut-être, mais quel souvenir pour la vie !

2°) Les misères morales et les œuvres de secours.

Après cet aperçu rapide et approximatif des lourdes pertes matérielles subies par la mission, essayons de nous imaginer la détresse morale et matérielle de milliers de pauvres gens, qui ont tout perdu avec la guerre.

A ce point de vue, la presse n'a pas exagéré ni même égalé le degré d'horreur provoqué par certaines situations. Il existe une série de photos sur l'accident survenu, le 14 août, au croisement des rues Montigny-Edward VII, l'amas de chair pantelant, broyé, carbonisé, qu'elles représentent, est si atroce qu'il est interdit de les publier. Sur une autre photo, le visage d'un paysan, couché dans une bambouseraye, dégage une telle expression de souffrance, qu'il fait songer à la tragique beauté de certains christs célèbres.

Spectacle à peine moins navrant, ce fut l'exode interminable de réfugiés qui déferlèrent sur les concessions ou s'enfoncèrent le plus loin possible dans la campagne. Des centaines de barques pleines à en couler, des files de piétons minables, harassés, munis d'un léger bagage, affluèrent partout. Henreux encore quand les familles pouvaient s'enfuir au complet. On m'a cité le cas d'une petite fille, qui, au retour d'une commission, trouva sa maison et les siens écrasés par un obus. Ce cas, plus ou moins identiquement, s'est répété combien de fois ? Parfois, dans la fuite et la bousculade, les divers membres d'une famille se sont séparés pour ne plus se retrouver — ou bien il n'ont fui la fusillade que pour se faire tuer ailleurs. Ceux qui ont pu échapper à la canonnade et à

l'incendie, ne sont pas pour autant à l'abri de la misère. La rougeole, le choléra, la dysenterie, la gangrène, issues de plaies mal soignées, de fatigues excessives, de manque de vêtements chauds ou de nourriture saine, ont décimé et continuent de décimer les camps de réfugiés en dépit de tous les soins : les constitutions faibles ont été trop ébranlées pour résister.

Mais à quoi bon insister? On pourrait allonger indéfiniment cette liste de souffrances. Parcourons plutôt les œuvres nouvelles, dont la Mission a pris la charge pour soulager ces infortunes, conformément aux directives de Mgr Haouisée, dès les premiers jours de la guerre.

Les camps de réfugiés de Zikawei-Changhai, entretenus par les Pères, les Auxiliatrices, les Sœurs de St-Vincent-de-Paul, abritent plus de 10.000 personnes. Les plus importants sont ceux du collège St-Ignace, 2.600, de l'Aurore, 2.500 ; puis viennent le Sengmouyeu, l'École Normale. Un grand camp de 3.000 individus, administré par la Concession, est soigné par les Sœurs de St-Vincent-de-Paul.

A Zikawei, c'est le collège St-Ignace, qui fait la cuisine pour tous les réfugiés du village, c'est à dire, outre son propre camp, pour ceux du Sengmouyeu, de l'École Normale et aussi pour 1200 sans abri et autant d'autres réfugiés chez l'habitant ; ce qui fait le chiffre énorme de plus de 5.000 bouches, à quoi il faut ajouter les élèves du collège, dépassant 300, depuis le 1er octobre. Quelle besogne pour le F. Lôh, factotum du collège. Les actuels occupants des camps de Zikawei viennent surtout des environs de Lotien, donc de la ligne de feu même, mais aussi de Yangtsepou, de Chapei, du Poutong, de Longhao ; ils sont arrivés démunis de tout. Il nous a donc fallu trouver médicaments, vêtements, couvertures, etc.., ce qui ne fut pas aisé, tant il y avait de besoins identiques ailleurs. A l'heure actuelle, le F. Lôh assure être en mesure d'aborder l'hiver sans trop de craintes. Pour les pansements, les Auxiliatrices y passent des heures chaque jour ; les Présentandines s'occupent surtout des mourants, les préparent au baptême.

Au milieu de toutes ces misères, le Bon Dieu trouve le chemin des cœurs, car beaucoup de bien se fait dans tous ces camps.

Au collège dès les premiers jours, les PP. Billot et de Geloes, aidés par une nombreuse pléiade de séminaristes, de catéchistes, ont entrepris activement d'évangéliser ces pauvres désœuvrés. Les résultats ont été des plus consolants. Sur soixante-dix morts environ, deux seulement ont échappé au baptême, un seul par refus net et catégorique, allant même jusqu'à exiger son transfert dans la rue pour y mourir. Parmi les valides, cent cinquante se sont déclarés sérieusement caté-

chumènes, sans compter les autres auditeurs bénévoles du catéchisme sur le gazon de la prairie. De jolis traits sont venus émailler ce travail de la grâce. Le Père Lacretelle, revenant voir une petite mourante ramassée sur la route, la baptise et invoque le nom de Dieu sur elle : le lendemain matin elle allait beaucoup mieux, et maintenant elle est hors de danger. Ce fait a vivement touché la population païenne du camp.

Ces misères, comme ces consolations apostoliques, se retrouvent à peu près dans chaque camp. A l'Aurore, bien peu de morts sont partis sans le baptême. Au Sengmouyeu, les Mères font plusieurs fois par jour le catéchisme. Voici le récit de l'une d'elles sur l'arrivée de leurs réfugiés ; il donne bien la note, la panique des premiers jours :

« Les pauvres gens n'ont pas mangé depuis la veille ; aussi, voyant le riz bien chaud, ils oublient leurs misères, et, après un bon repas, se couchent sur le plancher directement, car dans leur fuite, ils n'ont pas eu le temps de prendre le peu qu'ils possédaient. Nous pensions qu'ils allaient passer une bonne nuit, mais voilà qu'à 9 heures du soir, un policier vient frapper à la porte disant que ces réfugiés ne sont pas pour le Sengmouyeu et qu'ils sont attendus dans une autre école. Les Auxiliatrices ont beau prier qu'on veuille bien les laisser jusqu'au lendemain matin, elles ne peuvent rien obtenir ; force fut de réveiller ces pauvres femmes, qui demandaient si elles allaient retrouver leurs maris et leurs fils (au camp du collège), si c'était loin, etc....

« On avait le cœur gros et les larmes aux yeux de voir ces femmes et ces enfants, réveillés brusquement dans un repos si urgent, pour marcher encore dans la nuit vers un abri inconnu et à quelle distance, risquant de perdre en route quelque enfant. Le lendemain, ces pauvres gens, qui n'avaient pas trouvé de place dans la refuge indiqué et avaient passé la nuit à la belle étoile, étaient contents de nous revenir, mais dans quel désordre, car ces familles ne se retrouvaient plus au complet ».

Beaucoup d'autres traits seraient à ajouter, comme cette pauvre brûlée qui arrivant un soir à la porte du Sengmouyeu, ne peut sonner ; ce n'est que le lendemain qu'on la trouva, les pieds passés sous la porte. Dans la rue un bon nombre ont élu domicile, faute de place ailleurs : c'est ainsi que deux petites jumelles vinrent au monde sur les marches de l'église de Zikawei ; la même nuit, un petit garçon dans les mêmes conditions, au son du canon, mais pris de convulsions, il ne survécut pas, non plus que les petites jumelles d'ailleurs. Ce fut autant d'heureux, car ils ont tous reçu le baptême.

Les blessés : Plusieurs de nos maisons hospitalisent encore

des centaines de blessés. A Sinza, église Sainte-Thérèse, il y avait, avant la rentrée des classes, blessés et réfugiés ; depuis on a dû évacuer les blessés. A Yangkinpang, église Saint-Joseph, 150 à 200 blessés ont dû être évacués pour le même motif : au 1er octobre, 800 environ avaient été pansés. En face, les Auxiliatrices en hébergent encore 100 à 150. Enfin, l'Aurore et l'Hôpital Sainte-Marie en totalisent 400 à 450, tous à la charge de l'Aurore. Il faut ajouter l'hôpital de Songkaong, qui loge environ 150 blessés, soignés par les étudiants de l'Aurore et les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Pour montrer la confiance dont nous jouissons, mentionnons que les autorités de Songkaong ont même voulu nous confier l'administration générale de la Croix-Rouge pour toute la ville ; si nous n'avons pas accepté, ce n'est pas par crainte de surcharge car nous étions prêts à fournir les infirmiers, mais c'est à cause de la besogne de police nécessaire qui nous ne appartient pas : faire retourner les soldats au front, réprimer les troubles, etc. Enfin, plusieurs missions de l'intérieur demandent à l'Aurore conseils, médicaments, docteurs, etc. ; un jour, ce sont les Pères de Anking (Nganhoei), le lendemain, Mgr Cisini de Pengpou (Nganhoei), qui soignent des blessés du front de Changhai ; les demandes ne cessent d'affluer chaque jour.

Entrons dans la vie d'un hôpital. A l'Aurore même logent 300 blessés ; ceux qui sont plus gravement atteints vont à l'hôpital Sainte-Marie. Le personnel d'infirmiers et de médecins est évidemment recruté parmi les étudiants et les professeurs. Tout ce travail n'empêche pas les classes, commencées au 1er octobre avec plus de 300 élèves, aujourd'hui 480. Pendant que les uns s'affairent autour des blessures corporelles, les Pères essaient de panser les âmes, ministère laborieux car il est délicat d'aborder un pauvre homme qui souffre. Cependant, ces efforts ont porté leur fruit et abouti à plusieurs baptêmes. Parfois aussi, c'est un refus qui termine de longues causeries faisant espérer un résultat tout autre. Plusieurs, à l'Aurore ou ailleurs, ont eu cette curieuse réaction : « Puisque je donne ma vie pour ma patrie, c'est bien suffisant ».

De son côté, le F. Louis Wang a pu faire beaucoup de bien. Par son ardeur, sa bonne humeur, il a réussi à se grouper un véritable auditoire : une trentaine de soldats lui ont demandé de leur faire expliquer en commun la religion catholique. Déjà quarante le premier jour, ils atteignirent bientôt la cinquantaine. La séance avait lieu sur le gazon devant la grande salle ; les soldats, assis en demi-cercle, écoutaient attentivement le catéchiste. Après l'entretien, ils posaient diverses questions : « Peut-on être chrétien et soldat ? » — « Est-il per-

mis de tuer à la guerre ? » — « Si nous sommes tués, pouvons-nous aller au ciel ? » Finalement, ils demandèrent deux instructions chaque jour.

Conclusion

Après ce rapide compte-rendu des pertes et des charges nouvelles imposées à la Mission par les douloureuses circonstances actuelles, il est permis de se demander comment la charité catholique est appréciée des autorités chinoises. Déjà en 1932, on avait noté avec plaisir les éloges publics, décernés à l'Église, dans telle ou telle occasion. Cette fois les principaux journaux chinois de Changhai ont reproduit la lettre de Mgr Haouisée sur les devoirs des catholiques envers leur patrie. A plusieurs reprises, ces mêmes journaux ont loué les efforts du P. Jacquinot de Besange en faveur des blessés et des réfugiés. Il est trop tôt pour juger de l'influence nouvelle que l'Église peut acquérir. Du moins, avons-nous un magnifique champ d'action devant nous. Outre nos œuvres habituelles, nos écoles rouvertes, nous avons largement accepté de secourir blessés et réfugiés, et cela avec des ressources diminuées. Un bien profond, on a pu le constater, s'est déjà accompli. Ces succès récompensent de bien des fatigues. Mais à ces raisons d'espoir se mêlent des craintes. Que sera l'après-guerre ? Les éléments de troubles n'en profiteront-ils pas pour aggraver la crise nationale ? Lourd point d'interrogation qui fait recommander instamment les chrétientés de Chine aux prières et aux générosités des chrétiens de France, pour que le bon Dieu prenne un peu plus possession de la Chine.

Octave Brière, S.J.

Près des blessés en traitement à l'Aurore

Nous avons depuis le début des hostilités une ambulance de 240 lits. La plupart sont installés dans la grande salle de théâtre. Parfois ce sont de simples lits de camp couverts d'une toile de tente ; les premiers jours on avait plus de paille que de matelas et que d'oreillers, mais maintenant tout est confortable, surtout si on compare avec le terrible abandon, faute de médecins et d'infirmiers, dans les villes de l'arrière comme Hang-chow, où les blessés gisent par milliers dans les pagodes, presque sans soin. Nous avons un bon corps de médecins de l'Aurore, d'étudiants qui font fonction d'infirmiers, de religieuses.

Tout ce monde s'agite autour des blessures du corps, mais il faut quelqu'un pour penser un peu à l'âme. Je vais donc chaque jour de lit à lit. Quelques mots sur cette expérience. La première impression en est la facilité. Le soldat est ici uniquement un paysan pauvre et illettré, avec toutes les bénédictions que ce double état apporte. Rien n'est plus facile que d'entrer en contact avec les questions ordinaires, toujours les mêmes ; et les jours suivants on est toujours revu avec plaisir. On a comme toujours, ou presque toujours, l'impression d'entrer en contact avec un bon peuple, qui, hors de toute excitation mauvaise, possède d'excellentes qualités naturelles.

Peut-on parler de religion et avec quelles transitions? On en parle facilement et très vite. S'il s'agissait de gens moins simples, si l'on maniait très bien la langue, si l'on était moins pressé par le temps, on pourrait y mettre plus de formes, mais tel n'est pas le cas, et, une fois de plus, il faut décoller sans trop raffiner. Après avoir demandé de quelle province est le soldat, puis de quel village ou ville, je lui demande d'ordinaire s'il y a une église chez lui. C'est amener la conversation où l'on veut, et savoir en même temps s'il a entendu parler un peu de la religion. Après ce mot d'église (temple de Dieu), Dieu lui-même vient tout naturellement.

Il y a le cas du soldat très malade, en danger, et à qui il faut parler vite de choses très difficiles alors qu'il est absorbé par la souffrance. Nous sommes bien loin de l'Europe

où chacun a entendu parler de Dieu, ne serait-ce que pour le nier. Pour beaucoup, ce mot ne dit rien. Mais c'est vraiment bien touchant de voir comment les quelques phrases qu'on essaie de dire trouvent une place dans l'âme naturellement chrétienne du pauvre mourant. Dans les meilleurs cas, où l'on a pu parler plusieurs fois, on peut dire que le baptême est vraiment reçu par quelqu'un qui a compris l'essentiel.

Certains ont déjà entendu parler vaguement de la foi chrétienne, par des parents, des voisins catholiques ou protestants ; ils ont logé dans des chrétientés au cours de leur existence errante. Beaucoup n'ont jamais pensé à rien de ce genre, et c'est la majorité. Il y a quelques chrétiens baptisés mais ayant tout oublié ou n'ayant jamais pratiqué ; ceux-là sont très désireux d'apprendre et sont dociles.

D'ordinaire ils acceptent ce qu'on leur dit sans objection, mais pas tous ; l'un demande si Dieu lui guérira sa jambe avec le baptême. Un autre : « nous soldats, ne pouvons aller au ciel ». — « Pourquoi »? — « Nous sommes toujours loin de nos parents, nous ne pratiquons pas la piété filiale ». En fait, certains soldats le sont depuis douze ou treize ans, engagés à dix-sept ans. Pourquoi soldats? La plupart parce qu'ils n'avaient rien à manger, quelques autres pour des querelles dans la famille. Très peu sont mariés : ceux qui se sont engagés plus tard ; tous les autres sont, par le fait d'être soldats, en même temps célibataires.

Résultats : quelques baptêmes in articulo mortis, et, je l'espère, des baptêmes de désir pour plus tard. Le F. Louis Wang, avant la rentrée des classes de théologie, faisait un catéchisme sur la prairie, qui a semé beaucoup de bonnes idées ; Le F. Tsa venait aussi parler avec eux, et certains partent avec un commencement d'instruction. Plusieurs m'ont promis de se faire instruire en rentrant dans leur pays et beaucoup en face de la mort auraient le désir du baptême. Un seul, qui est ici depuis longtemps et est très bien disposé, arrivera, je l'espère, au baptême ; il sait lire et chaque jour un élève de l'Aurore vient l'instruire. Un autre élève s'occupe d'un petit groupe moins avancé.

Au début, l'élève est assez intimidé par le soldat, et n'osera pas l'aborder le premier, mais, une fois qu'on leur a fait faire connaissance, cela va tout seul. Ce qui est plus difficile à obtenir, c'est la régularité et la persévérance du catéchiste.

Les résultats peuvent paraître modestes eu égard au temps qu'ils réclament, mais ceci est sans doute la loi de tout effort apostolique.

A. Bonnichon, S.J.

Autour d'Anking

Souvenirs rétrospectifs d'un bienniste

On a fait tant de bruit autour d'une mission anti-communiste en Chine.... N'est-ce pas là un prétexte? La Province du Anhwei dans laquelle nous vivons a été longtemps un des foyers du communisme en Chine : la mission des Pères espagnols d'Anking en sait quelque chose, puisqu'en quelques années elle a eu trois de ses Pères exécutés par les Rouges et un quatrième retenu en captivité pendant un an et demi. Or, le témoignage est formel : si en 1927, le péril communiste était redoutable, en juillet 1937, il avait presque disparu.... Alors pourquoi ces régions où vivaient encore, même en juillet dernier, des reliquats d'armée rouge? Je crois qu'il faut répondre qu'il est difficile, de l'étranger, de juger de ces cas.... Il faut, pour les comprendre, avoir vécu en Chine, connaître les coutumes (par exemple ce culte de la face qui interdit de trop humilier un adversaire), le mode dont s'apaisent les conflits tant entre particuliers qu'entre factions ; savoir enfin qu'une répression brutale et exterminatrice répugne et n'a guère de chance de succès ; on patiente, on avance, peu à peu, on use de diplomatie ; le temps aidant, on arrive à sa fin.

Du moins, dira-t-on, la Chine d'aujourd'hui s'est résolument tournée vers la Russie.... Je crois que le fait est indéniable. L'avenir pourtant dira quelles sont les clauses du traité, si traité il y a... De plus, tout en concédant que la chose est regrettable, il ne faut pas disconvenir qu'elle est explicable, la Chine se trouvant devant le dilemme suivant : appeler la Russie à son aide (dernière chance d'arrêter l'invasion, puisque les autres nations ne pouvaient ou ne voulaient pas intervenir), ou céder à la violence qui lui était faite.

10 *Octobre* 1937.— Sur l'ordre du R. P. Marin les biennistes de seconde année de chinois sont tous priés de gagner Anking au plus tôt. L'ordre s'adresse surtout aux deux Canadiens et aux deux Français qui s'attardaient en district aux environs de Suchow.... Les Espagnols, Italiens, Hongrois avaient dès le début de septembre rejoint leur poste. Le F. de Guibert laisse le P. de Geloes, je quitte le P. Lecointre et de Suchowfu, escortés de deux Canadiens, nous nous dirigeons sur Anking, via Nankin.... Déjà les relations sont difficiles entre Changhai et le reste de la Chine ; le train Nankin-Changhai circule encore, mais la voie est souvent bombardée par les avions japonais : les voyageurs arrivent à passer,

les marchandises restent en panne, le courrier s'attarde en quelque coin inconnu. A l'intérieur de la Chine, on ne sent guère encore les effets de la guerre ; pourtant, les grandes villes sont bombardées régulièrement au moins celles d'entre elles qui ont quelque importance militaire : Nankin en premier lieu, Canton, Anking (à cause de son terrain d'aviation) Suchow, (à cause de ses deux lignes de chemin de fer : Nankin-Peiping, Haiwcho-Chansi). Ces bombardements dans la plupart des cas causent des dégâts matériels, peu d'accidents de personnes. Un effet de panique sur la population qui, à chaque alerte, se précipite dans les abris (partout les résidences catholiques sont sur la liste), est l'un des résultats les plus tangibles. La question la plus difficile pour les missions de l'intérieur semble la question pécuniaire : l'argent ne circule pas, impossible de rien toucher dans les banques loales ; les missionnaires restreignent le plus possible leurs dépenses, pour durer.....

Le voyage de Suchow à Nankin est sans histoire : une nuit de chemin de fer ; le train est presque vide ; chacun de nous peut disposer d'une banquette où il dormira du sommeil du juste. Arrivée à Nankin : nous longeons les ruines causées par les précédents bombardements : la ville est méconnaissable, si on la compare avec ce qu'elle était en juin dernier ; une bonne partie de la population a fui. — Aujourd'hui le ciel est brumeux. La pluie fine : les avions japonais ne risqueront pas l'aventure. Au sortir de la gare nous nous rendons à la petite résidence où le Père canadien dit sa messe. Le majordome nous apprend que le P. Bourgeois a dû quitter la ville pour se rendre à Wuhu (plus tard il gagnera Yangchow, point central de notre mission au nord du Fleuve Bleu). Le collège Ricci reste sous la garde du directeur chinois. C'est là que nous allons déjeûner. L'établissement est en pleine ville ; situation favorable à son développement en temps de paix, mais dangereuse en temps de guerre, car les avions japonais visent les établissement officiels, ministères qui l'entourent... A la date du 9 octobre, seules les vitres ont cessé d'exister. Nous regardons les fondations du nouveau bâtiment : le P. Bourgeois, après bien des démarches, avait enfin obtenu en juin les permissions voulues et les travaux avaient commencé. Dans une autre partie de la ville, les Pères Américains avaient, eux aussi, commencé à la même date la construction de leur établissement, sorte de cercle pour les étudiants où ceux-ci, tout en suivant les cours des universités officielles, pourraient y entendre des conférences complémentaires et religieuses... Tout cela ajourné sine die....

Impossible de s'attarder à Nanking : un bateau part ce soir

même pour Hankow ; juste le temps de retenir nos places et c'est la navigation sans histoire le long du Yan-tse jusqu'à Anking où nous arrivons après vingt heures de voyage.

10-30 *Octobre* 1937. — Règlement ordinaire. La vie de l'an dernier a repris : du matin au soir des caractères chinois qu'il faut apprendre à lire, à écrire.... etc.... Parfois les avions japonais sont annoncés par le tocsin : la population envahit les cours, les caves de la résidence... Il arrive du reste que ce soit une fausse alerte. C'est de Wuhu qu'on téléphone le passage des avions, sans préciser leur direction : Anking, Hankow, Kiukiang... Venir à Anking est du reste une simple promenade. Les Chinois ont bien, les premiers temps, essayé de les atteindre à l'aide de petits canons, mais toujours sans résultat ; finalement on les laisse manœuvrer en paix et de nos fenêtres nous suivons leurs évolutions : certains jours ils se contentent de survoler la ville et les environs comme pour inspecter les travaux de défense qui se préparent ; d'autres fois, ils bombardent le terrain d'aviation situé à trois kilomètres de la ville.

Gros changement sur l'an dernier : les lettres n'arrivent plus de l'étranger et fort difficilement de Changhai. Heureusement nous avons la radio et chaque soir, un Père canadien se met à l'écoute : entre 20 et 22 heures, il capte les émisions de Changhai, Tokio, Hongkong, Hangkow.... Le matin une feuille dactylographiée nous donne les nouvelles. Nouvelles du reste assez contradictoires selon le poste d'émission.

Nous faisons quelques excursions à bicyclette dans les environs d'Anking. Partout des soldats : les uns attendent de monter au front et continuent leur entraînement ; ils viennent parfois de fort loin, jusque du fond de la province du Setchoan. D'autres sont des blessés évacués du front de Changhai ou de Nanking (environ cent cinquante d'entre eux sont logés et soignés à la résidence). Il arrive parfois que le nombre de ces convalescents, pas encore assez remis pour regagner le front, est une source d'insécurité pour la campagne : volontiers, ils retrouveraient un certain esprit de brigandage qui les pousserait à prendre ce qui leur plaît d'où bon leur semble. Dans la majorité des cas, grâce à l'autorité des chefs, l'ordre règne parfaitement.L'attitude de tous vis-à-vis des Missionnaires est non seulement correcte, mais aimable.

Le spectacle des réfugiés est de beaucoup le plus affligeant. Les Japonais sont encore loin de Anking, que déjà beaucoup d'habitants songent à quitter la ville ; on croise sur les routes d'interminables files de pousse-pousse, de porteurs. La rumeur circule de méfaits commis dans les régions envahies et le peu-

ple fuit. Ce doit être une bonne image de ces innombrables exodes dont parle l'Histoire de Chine, en contant les famines et les inondations. Encore actuellement cette fuite est-elle ordonnée, car le péril n'est pas imminent. On peut choisir son moyen de locomotion, son lieu de refuge.... Propriétaires de pousse-pousse et porteurs font des affaires d'or et s'engagent au plus offrant... Les pauvres ne peuvent s'offrir pareil luxe. Comme les services d'autobus et de bateaux sont interrompus (tout le matériel étant réquisitionné pour les besoins de l'armée), on voit des scènes lamentables : les femmes qui ont traîné cinq et six jours de suite leurs petits pieds endoloris le long des routes, des gosses de sept à huit ans qui portent le plus précieux du patrimoine familial et courent derrière leur maman déjà chargée du dernier bébé.... Nul cri, nulle plainte : peut-être une sorte de fatalisme devant le malheur. Mais le mot du Père Lecointre me revient à la pensée : « Quelles ressources cachées dans pareil caractère ! Si, encore païens, ils peuvent accepter ainsi l'épreuve, de quel éclat saurait briller en eux la vertu de résignation chrétienne ! ».

1 *et* 7 *novembre.* — A la résidence, le collège a régulièrement jusqu'ici continué ses cours. Mais une certaine effervescence règne chez les élèves. L'orage éclate ces jours-ci. A la suite d'une remarque du P. Préfet, un élève esquisse un geste de menace et le directeur chinois se décide à le congédier.... Quelques meneurs se groupent, tandis que les autres élèves n'osent ou ne peuvent résister.... Tant que la sanction n'aura pas été modifiée, aucune classe n'aura lieu... Pendant quarante-huit heures, une certaine effervescence règne et les Pères évitent de se montrer au collège. Puis peu à peu, les choses se calment : l'élève en question part de lui-même ; les principaux meneurs resteront au collège pour le moment mais savent qu'après les vacances du Nouvel An, ils devront rester chez eux. L'incident, pour être jugé, doit être remis dans son cadre : en période normale, sans doute, des sanctions plus immédiates et plus strictes eussent pu être prises ; dans le cas, il s'agit d'enfants excités par la guerre, sans nouvelles souvent de leurs parents par suite de la difficulté des communications... Certains d'entre nous étaient portés à voir là quelque trace de xénophobie. Je ne pense pas. Le patriotisme, d'après ce que l'on dit, n'est pas chose très vieille en Chine, où l'on a plutôt toujours eu le culte de la famille et des ancêtres....Qu'en s'éveillant, ce sentiment porte à quelques excès, c'est inévitable. Aujourd'hui, il existe et je crois que c'est à lui que l'on doit rapporter la magnifique attitude de la Chine au cours des derniers mois, cet élan à défendre son sol, coûte que coûte.... Du reste, la suite de cette lettre montrera, je pense, la parfaite attitude des Chinois à notre égard.

28 *Novembre.* — L'avance japonaise progressant en direction de Nankin et de Wuhu, les hostilités touchent maintenant la frontière sud-est de notre province du Anhwei. Le collège est licencié. L'incident de l'autre jour n'est pour rien dans la mesure. Depuis le 10 novembre, toutes les écoles de Anking avaient licencié leurs élèves.

5 *Décembre.* — Nous entrons en triduum de rénovation des vœux. Trois jours de calme absolu, coupés seulement par quelques alertes d'avions....

7 *Décembre.* — Grand branle-bas à la résidence à neuf heures du soir. Un employé du port vient avertir le Père Supérieur qu'un bateau français mouille au milieu du Fleuve Bleu, en face d'Anking et demande à parlementer. (Il faut savoir qu'Anking est un port fermé, c'est à dire que nul bateau étranger, de commerce ou de guerre, ne peut accoster aux pontons de débarquement ; il doit stopper au milieu du fleuve et envoyer une vedette). Le Père Supérieur et deux frères coadjuteurs se rendent au port. Voici la chose. Un bateau français, l'«Amiral-Charner», remontant de Changhai à Hankow, où il est chargé de la garde de la concession française, s'arrête à Wuhu le 7 décembre. Le Commandant explique à Monseigneur (Wuhu est la mission de nos Pères Espagnols de la Province de Castille), que les Chinois étant décidés à défendre à tout prix la ville, celle-ci serait exposée aux projectiles de l'aviation et de l'artillerie. En dépit du drapeau français qui flotte sur les bâtiments (la France est en Chine chargée d'assurer le protectorat des Missions), on est sous la menace d'une bombe mal dirigée ; le mieux est d'évacuer à bord de l'«Amiral-Charner» qui déposera les réfugiés où l'on voudra : Anking, Liukiang, Hankow... Monseigneur répond qu'il restera sur place avec les Pères chargés de l'apostolat proprement dit et quelques Mères espagnoles qui soigneront les blessés. Mais il accepte de faire monter à bord les autres Mères espagnoles, les Présentandines Chinoises et tous les Pères du Troisième An : en tout une cinquantaine de personnes. Les partants ont juste le temps de jeter l'essentiel de leurs affaires dans un sac. L'« Amiral-Charner » remonte le Yang-Tse jusqu'à Anking où il arrive à neuf heures du soir. Ici le Père Supérieur décide d'accueillir les réfugiés et le bateau français continue sa route à toute allure. Il lui faut en effet arriver à son poste avant que soit achevé le barrage que les Chinois ont déclaré vouloir établir sur le Yang-Tse pour retarder les navires japonais et protéger Hangkow.

Heureusement, à Anking, en l'absence des élèves, les lits ne manquent pas. Les Présentandines s'installent vaille que vaille dans le grand dortoir, les Mères trouvent refuge chez les

Mères espagnoles d'Anking ; les Pères tertiaires dénichent chacun un coin où placer son lit : qui dans une classe, qui dans la bibliothèque, qui dans la salle de radio.... Quand tout le monde est casé, il est minuit passé.

8 *Décembre.* — Je pense que le réfectoire d'Anking n'a jamais réuni tant de Jésuites : près de soixante.

La journée passe dans la joie de la réunion et on fusionne par nationalités. Les tertiaires sont logés à la même enseigne que nous, sans lettres de France ou de Changhai depuis octobre... Mais comme ils n'ont pas droit au privilège des nouvelles par radio, nous leur faisons part de ce que nous savons. De Wuhu, ils ne content pas grand chose ; la grande attaque a été déclenchée le matin même de leur départ et du bateau ils ont pu entendre le bruit de la bataille.

9 *Décembre.* — La réunion est de courte durée. Le Père Supérieur décide qu'il est préférable de se disperser. Si les Japonais plus tard se dirigent sur Anking, il faudra évacuer : mieux vaut appliquer le principe d'avance. Les Pères du Troisième An se rendent au petit séminaire de la mission, à Kweichih ; ils feront la route, un peu plus de 70 kilomètres, partie à pied, partie en bateau, et logeront une nuit dans une résidence de district, où pour vingt ils disposeront de quatre chambres : cinq lits (c'est tout le mobilier de la résidence) seront attribués aux plus rhumatisants ; les autres auront de la paille en abondance.... Le Père du district me disait ensuite que rarement veillée fut plus pittoresque. Quant aux Mères de Wuhu, elles se dirigent avec les Mères et les Présentandines de Anking vers une petite chrétienté située à vingt-cinq kilomètres de Anking. Les Pères Aumôniers sont de l'excursion... A voir ce cortège sur la route, on était ému : tout moyen de locomotion faisait défaut ; impossible de trouver des porteurs... Chacun dut prendre son baluchon sur l'épaule et enfiler la route à pied... Nous autres demeurons à Anking.

10 *Décembre.* — Le biennium de chinois retrouve sa vie normale de classes et d'études... L'annonce de la prise de Wuhu serre les cœurs. Désormais, en effet, les troupes qui sont à Nanking n'ont plus guère le moyen de fuite et l'ordre du reste leur a été donné de résister jusqu'au bout. La capitale, dit-on, compte plus de 150.000 défenseurs. Les Japonais l'attaquent sur terre par deux colonnes qui cette fois viennent de l'Est (Changhai) et de l'Ouest-Sud-Ouest (Wuhu), cherchant à faire leur jonction. Ils assurent le blocus sur le fleuve et ont placé leurs navires de guerre de telle sorte que tous les quarts d'heure un véritable écran d'obus enlève toute envie de tenter l'aventure à ceux qui voudraient quitter la ville

traverser le fleuve et se réfugier sur la rive nord du Yang-Tse.

A Anking, l'exode continue. De ma fenêtre, qui donne sur une des rues de sortie de la ville, je vois une suite ininterrompue de réfugiés qui s'en vont chercher asile ailleurs.

Le Directeur des communications de la province du Anhwei est un ancien élève de l'Aurore qui a terminé ses études à Paris et parle fort bien le français. Le Père Supérieur me demande d'aller le trouver afin de le prier de mettre à notre disposition un autobus qui transporterait dans trois résidences situées respectivement à 60, 80 et 90 kilomètres les scolastiques et leurs professeurs. Accueil fort aimable au Bureau des Communications. Bien que les automobiles dont disposent les autorités soient fort peu nombreuses (toutes les autres sont réquisitionnées), on promet de faire l'impossible pour en fournir une le lendemain.

11 *Décembre.* — Après la Messe plus matinale que de coutume, chacun se tient sur le qui-vive avec un minimum de bagages.... Les heures passent.... Finalement les plus zélés retirent de leur valise leurs livres de chinois et se remettent à travailler.

12 *Décembre.* — L'espoir de pouvoir disposer d'une automobile s'atténue.... Les nouvelles de Nankin sont mauvaises et les Japonais ont pénétré par deux portes. Ici dix avions japonais font une démonstration et labourent de bombes le champ d'aviation. Il faut croire que le but visé n'est pas atteint car deux heures après leur départ, des avions chinois viennent se poser sans danger de capotage sur le terrain.....

13 *Décembre.* — Nanking est tombée. Combien de Chinois sont morts en ces quelques jours.... On a parlé de 100.000 sans compter les blessés.... Horrible chose, mais que l'on s'explique trop bien par ces flots de bombes que les avions japonais par escadrilles de douze ou vingt-quatre viennent déverser sur la ville.

Ici à Anking, c'est la panique. On ignore le plan des Japonais ; on se demande si Anking ne va pas être leur premier objectif. Par mesure de prudence, les autorités provinciales quittent notre ville et se rendent dans le nord du Anhwei. A la suite de ce départ, la sécurité ici est compromise ; tous ceux qui étaient chargés d'assurer l'ordre sont partis... Le Père Supérieur, informé des rumeurs, craint quelque peu pour la résidence; seuls, en effet, demeurent en ville des gens qui n'ont presque rien à perdre... A neuf heures du soir, il essaie de téléphoner au Bureau des Communications pour avoir des nouvelles de l'automobile promise.... ; Monsieur Yao n'est pas chez lui.

La nuit est assez agitée. Tandis qu'on achève de transporter

en lieu plus sûr le gouvernement provincial, quelques débuts de pillage ont eu lieu.

14 *Décembre.* — Je tâche de rencontrer M. Yao. Dans les rues, un silence lugubre. Ce n'est plus la ville chinoise avec sa vie exubérante, où du seuil de leurs magazins au travers des rues étroites les boutiquiers s'interpellent, où les gens courent, rient, s'amusent... Beaucoup de soldats.... Presque toutes les maisons fermées. Au seuil du Bureau des Communications, deux sentinelles, baïonnette au canon, informent le major-dome chinois qui m'accompagne que ce matin au petit jour Monsieur Yao est parti et que désormais la maison est sous la garde des autorités militaires.

Je rapporte la nouvelle au Père Supérieur : si nous voulons nous disperser, ce devra être par nos propres moyens.

Telle est la décision prise. Demain matin, deux bandes devront se mettre en route. L'une composée de deux français (le Fr. de Guibert et moi) et de trois hongrois, prendra le moins de bagages possible, et se rendra à pied à Yinkiahwei sur la rive droite du fleuve à environ 36 kilomètres d'Anking.

15 *Décembre.* — Au petit jour, notre bande de cinq se met en route. Elle est accompagnée d'un professeur qui nous continuera en district ses leçons de chinois et d'un domestique portant nos *pei-wo*, c'est-à-dire la bonne couverture sans laquelle le missionnaire ne voyage pas et dans laquelle s'enroulant le soir il est capable de dormir n'importe où.

Il faut d'abord traverser le fleuve au moyen d'un petit vapeur qui assure sans cesse la navette entre les deux rives. La proximité du danger n'apprend guère l'ordre à la foule et si nous voulons à notre tour embarquer, il faudra comme les autres jouer du coude, sans attendre qu'aient d'abord débarqué les arrivants... Un véritable poème : hommes, femmes, enfants, soldats, brouettes, chevaux, porcs, bœufs, tout est pêle-mêle et tout embarque ou débarque par la même voie.... Qu'est-il besoin d'une grue pour procéder au transport du bétail? Il se prend les pattes dans les marches de l'escalier, mais de chute en chute, parvient en haut.... Dans le cas où il n'arrive pas, on le monte sur les épaules....

Dès maintenant, je note une sympathie dont ne se départiront pas les gens à notre égard... On nous regarde beaucoup, peu habitués à voir les étrangers porter leurs valises, qui sur l'épaule, qui sur le dos... On se montre les réfugiés d'un nouveau genre et on essaie de deviner leur nationalité. Toute la journée nous croisons des soldats... Ils retraitent : ce qui pourrait paraître désordre en France ne l'est pas ici : sortant de Wuhu ou des régions avoisinantes, tous ces hommes ont reçu l'ordre de gagner Anking par leurs propres moyens

et là on reformera leurs unités... Ils sont par groupes de 10 ou 15, marchant tous dans la direction opposée à celle que nous suivons, et sont loin de paraître découragés...

Ici encore le spectacle des réfugiés est de beaucoup le plus triste et le plus affligeant : ces gens qui viennent à pied de Wuhu, ont évidemment attendu la dernière limite pour partir, peut-être dans l'espoir d'une victoire des troupes chinoises.... Finalement ils ont dû quitter : la plupart sont des pauvres et portent avec eux leurs maigres trésors. S'il en est parmi eux de fortunés, leur sort est identique.... C'est ainsi qu'à un moment le F. de Guibert et moi nous nous entendons interpeller en français par quelqu'un que nous venons de dépasser. Nous nous retournons : le costume à la mode de la vie nouvelle indique une position officielle : de fait c'est un homme qui a fait toutes ses études en France, puis est rentré en Chine où il occupe un emploi assez important au Ministère de la Justice. Lorsque le gouvernement s'est transporté à Hankow, il a voulu venir dans la région régler quelques affaires de famille... Aujourd'hui il n'est plus possible de trouver un moyen de locomotion, il porte donc lui-même ses bagages et nous dit son intention d'aller au besoin à pied jusqu'à Hankow... Dans la conversation j'apprends que sa femme est française, résidant à Changhai, et qu'il est sans nouvelles depuis le début d'octobre.

La province de Szechwan où depuis des mois du nord et de l'est affluent les réfugiés, regorge déjà d'habitants. Le problème se posera de leur nourriture. Même en période normale, les récoltes de riz en Chine ne suffisent pas pour la consommation... Que sera-ce l'an prochain, avec les immenses terrains qui cette année par suite de la guerre ne peuvent être cultivés.... ? Pour tous ces gens qui fuient ainsi, c'est, en plus de l'inquiétude au sujet de tout ce qu'ils laissent derrière eux, une période de vraie misère en perspective.....

16 *Décembre.* — La charité du Père espagnol s'ingénie pour faciliter l'installation provisoire. Ne serait l'absence de bougies et de pétrole (il est impossible de s'en procurer), qui oblige à ne commencer le travail le matin qu'à sept heures et à l'interrompre le soir vers cinq heures, la vie reprend comme à Anking.

La résidence de Yinkiahwei se trouve sur le bord de la grand' route qui relie Anking et Wuhu : c'est donc celle des réfugiés et des soldats. On ne saurait refuser l'hospitalité pour la nuit à tous ces pauvres gens. Donc chaque soir, c'est dans la cour, dans les classes, etc... un entassement sur la paille.

Nous faisons des plans pour donner à la fête de Noël, un éclat spécial. Jamais sans doute la petite chapelle de Yinkiahwei

n'aura retenti de plus beaux chants (je parle d'un de nos frères Hongrois qu'on écouterait des heures sans se lasser, chanter ses chansons hongroises). Le seul malheur est que les chrétiens manqueront. Voilà la grande tristesse du missionnaire : ces mois-ci l'apostolat est, pour ainsi dire, supprimé.Beaucoup de chrétiens ont fui les villes et se sont dispersés dans la campagne : par suite de l'insécurité des routes, ils n'osent se risquer à sortir ; le Père ne le peut qu'en cas de nécessité, car il serait imprudent de laisser la résidence sans gardien... Inutile de songer aux catéchuménats pour la même raison et aussi parce que l'argent manque et le riz....

L'homme propose et Dieu dispose... Au soir du 21 décembre, un mot arrive du Père Supérieur de Anking, porté par un domestique. Nous avons à plier bagages pour une seconde étape en vue de gagner Kweichih. La raison ne nous est pas donnée. Nous supposons que l'insécurité continue à Anking et qu'une seconde bande de scolastiques viendra prendre au Yinkiahwei la place que nous y aurons laissée libre....

En route... De ces trente-cinq kilomètres, je ne cite que deux épisodes, car pour le reste la seconde partie du voyage n'est que la répétition de la première... A un moment donné, sur le bord de la route, nous apercevons un soldat étendu. Malade peut-être? Nous pourrons lui être de quelque secours. Hélas! il est mort depuis quelques heures. Exécuté le matin même pour rapines et maraudages. Petit fait en soi, mais que je rapporte comme me paraissant indiquer l'ordre qui règne en Chine, même au milieu de cette armée en retraite.Tout n'est pas parfait, certes, mais la discipline continue et les abus sont punis.

A l'arrivée à Kweichih, c'est un incident du même genre. Juste au moment où nous allons franchir la porte de la ville, sur le bord de la route un traître a été fusillé (je pense qu'il a été pris en flagrant délit de communiications avec l'ennemi) ; un soldat est resté près du cadavre ; d'un coup de couteau il a fendu la poitrine, arraché le cœur qu'il a jeté dans la rivière.... Parmi les assistants il en est un bon nombre (j'entends leurs réflexions) qui trouvent le second geste brutal et le désapprouvent. Pour le comprendre, il faut l'interpréter à la lumière de certaines croyances bouddhiques à la métempsychose. Mangez le cœur d'un voleur de grande audace et vous renaîtrez doué d'un courage égal ; l'homme au contraire dont le cœur a été arraché ne saurait renaître homme ; il renaîtra chien ou porc (Je vous donne cela pour ce que cela vaut, tenant les détails d'un de nos professeurs chinois).

Arrivés à la résidence, nous retrouvons les Pères Tertiaires et, vu notre petit nombre, nous sommes admis à fusionner avec eux en récréation.

25 *Décembre.* — Triste fête de Noël. Nulle part en Chine, les cloches n'auront sonné à minuit. Églises et chapelles presque désertes... Le cœur se serre quand on sait combien les autres années la fête est brillante et populaire. Les autels étant peu nombreux à la résidence, pour que tous puissent dire leurs trois messes, il faut que les prêtres se succèdent toute la nuit. Au matin vers huit heures, la dernière messe s'achève quand un coup de timbre retentit : « Vite, faites vos valises et en route vers le fleuve : un bateau anglais nous attend qui nous ramènera à Wuhu ». J'interroge le Père Ministre : « Les scolastiques s'en vont-ils avec les Tertiaires? — Non, les scolastiques restent ici ». Que s'était-il passé?

A la date où notre petit groupe de cinq scolastiques prenait la direction de Yinkiahwei, le Père Supérieur d'Anking était entré en relations par téléphone avec le consul de France à Hankow, il lui avait demandé s'il ne se trouvait pas un bateau étranger descendant à Changhai... Si oui, pourrait-il prendre à son bord les réfugiés de Wuhu (Mères espagnoles et Pères Tertiaires). Et les scolastiques du biennium de chinois? Les Pères d'Anking resteraient eux à leur poste. — Hélas, répondit le consul, il n'y faut pas songer. Les Chinois ont, entre Anking et Hankow, fermé le fleuve Bleu et averti les autorités étrangères que nul bateau ne pourrait probablement franchir ce barrage après le 20 décembre à minuit ».

Sur ces entrefaites, la situation s'était calmée à Anking, les Japonais ayant l'intention de consolider leurs positions à Nanking et Wuhu avant de pousser plus avant. Le danger n'était plus imminent. Les autorités provinciales du Anhwei regagnent leur capitale et la police reprend son poste.

Or, le 24 décembre vers midi, le consul de France à Hankow appelait au téléphone le Père Supérieur et l'informait que, par suite d'un changement dans le commandement, une petite canonnière anglaise était obligée de risquer le tout pour se rendre à Wuhu : vu son faible tirant d'eau, elle espérait passer les barrages et serait à Anking le soir même vers cinq heures, ne pouvant y faire escale plus d'une heure... Que faire? Les Mères sont toujours à vingt-cinq kilomètres de Anking. Si on trouvait deux automobiles pour les amener à Anking, elles pourraient monter à bord. Il est impossible de trouver ces véhicules. Les Mères resteront sur place et la Providence les protégera. Envoyer les scolastiques du biennium à Wuhu n'était guère pratique. Du moins va-t-on profiter de ce bateau pour permettre aux Pères Tertiaires de réintégrer leur troisième an de Wuhu. Encore faut-il avant cinq heures les prévenir de plier bagages et de se trouver ce soir vers sept heures, sur le bord du fleuve à la hauteur de Kweichih;

ils auront aussi à avertir les autorités chinoises de la venue de ce bateau étranger. Tout serait fort bien combiné si le téléphone consentait à fonctionner, mais en fait il est impossible d'obtenir la communication. Le Père Supérieur décide d'embarquer lui-même à Anking. Lorsque la canonnière arrivera au large de Kweichih, il tentera de débarquer, avertira les Tertiaires et les fera embarquer. Ainsi fut fait ; seulement la canonnière retardée dans sa marche, n'arrivera à Anking que le 24 vers huit heures et se trouvait en face de Kweichih vers le milieu de la nuit. Comme les autorités chinoises n'avaient pu être informées,les sentinelles ignorant ce que pouvait vouloir à pareille heure ce bateau fantôme, commencèrent par tirer quelques coups de fusil en l'air. Le commandant anglais s'éloigna de la rive, indiqua au Père Supérieur que toute tentative de débarquement au milieu de la nuit était impossible, mais que, pour rendre service, il attendrait jusqu'au lendemain matin ; le jour la vue du drapeau anglais et la Croix-Rouge (le P. Supérieur est vice-président de la Croix-Rouge) calmerait les légitimes appréhensions.

Le matin de Noël vers 7 heures, la vedette du bord était donc mise à la mer et le P. Supérieur arborant son brassard, se dirigeait vers la rive. Les Chinois ici encore furent parfaits ; ils comprirent la situation, permirent de débarquer, de traverser une zone militaire où se trouvaient des travaux de défense, si bien que toujours courant (le commandant anglais avait accordé une heure et demie), il arrivait au petit séminaire. Tandis que les Tertiaires préparaient leurs bagages il reçut la sainte communion, fit quelques minutes d'actions de grâces, avala une tasse de café et en route... car à notre grande surprise, le P. Supérieur se rend, lui, aussi à Wuhu. Nous ignorons le motif.

Vraiment, ce départ précipité eut quelque chose d'épique, de comique même, ne seraient les tristes circonstances qui le motivaient. Les trois kilomètres qui séparent la résidence du fleuve sont enfilés au pas de gymnastique la valise sur l'épaule. Les soldats en grand nombre nous regardent passer. Ils savent tous la nouvelle. Ils auraient pu trouver quelque chose de choquant dans ce fait que nous profitons d'un bateau étranger pour regagner le terrain conquis par les Japonais. Les sentinelles sur le bord du fleuve surveillent avec bienveillance le va et vient de la vedette anglaise. Nous leur expliquons que ce sont des missionnaires de Wuhu, obligés par la bataille de quitter la ville,ils désirent simplement aujourd'hui regagner leur poste.

Au petit séminaire, le soir de Noël, en entendant les jeunes chinois nous chanter quelques Noëls, nous songeons que sur

la canonnière, les Tertiaires doivent être en train de partager le pudding des officiers et qu'en retour, ils leur chanteront quelques Noëls de tous les pays... Un beau Christmas.

26 *Décembre.* — La vie a repris calme. De temps en temps des escadrilles japonaises survolent Kweichih. Si elles vont sur Anking, nous entendons très distinctement le bombardement... Mais le fait devient rare. On devine que les Japonais s'arrêtent actuellement de progresser sur la rive sud du Fleuve Bleu ; ils veulent tenter quelque chose dans le Nord.

4 *Janvier* 1938. — A quatre heures, à la surprise générale, le P. Supérieur arrive à bicyclette. Infatigable, il raconte les faits. Le soir de Noël, après une excellente navigation, les PP. Tertiaires ont débarqué à Wuhu sans incidents. Mais dans quel état se trouvaient les établissements des Pères Espagnols de Wuhu ! Les derniers jours du bombardement, six grosses bombes lancées par les avions japonais sont tombées sur l'ensemble avec une telle précision qu'il est difficile d'y voir un effet du hasard... Pas d'accident de personnes, heureusement ; même le gros des bâtiments n'a pas souffert, mais la maison rudement secouée, toutes les vitres en morceaux, les fenêtres et les portes sautant de leurs gonds... Sur la prise de la ville elle-même et ce qui a suivi, je préfère ne rien dire ici de plus... Mais si les journaux racontent quelques atrocités, ne croyez pas trop vite que ce sont des mensonges.

De plus le P. Supérieur à Wuhu, avait pu avoir une entrevue avec les autorités japonaises et servir d'intermédiaire entre celles-ci et les troupes chinoises : il a obtenu l'établissement d'une zone neutre à trente kilomètres de Anking.Là, sur un emplacement bien déterminé et connu des deux partis, auront seuls accès les non-combattants qui y trouveront refuge contre les dangers à venir.

Le P. Supérieur rentrait de Wuhu à bicyclette (5 ou 600 kilomètres avec les détours pour éviter les coins dangereux). et rapportait la nouvelle à Anking. Aujourd'hui plus de 70.000 personnes ont déjà trouvé asile sur ce territoire. Si l'apostolat proprement dit, par ces temps durs, n'est guère permis aux missionnaires, du moins des initiatives de ce genre — et qui sont prises par eux dans beaucoup d'endroits pour protéger la population civile — attirent à l'Église catholique beaucoup de sympathies et d'admiration. Espérons que plus tard cette préparation s'achèvera en véritables conversions.

Autre nouvelle : Notre petit groupe de cinq a, lui aussi, à plier bagages dès demain, pour regagner Anking. La tranquillité y étant parfaite, pour l'instant, la communauté en profitera pour faire sa retraite annuelle.

11-19 *Janvier.* — Retraite aussi calme, aussi paisible que

jamais. Nos allées et venues en silence dans les cours et les jardins ont seules le don d'exciter la curiosité des Chinois. Les autres années, à pareille époque, on interdisait l'accès de la résidence à tout étranger. Cette fois la chose n'est pas possible. Au collège et dans les dépendances, il y a bien des réfugiés. Le jardin a pris l'allure des faubourgs des grandes villes : sur les massifs, les pelouses, lorsque le soleil brille, c'est un déploiement bariolé de linge et de robes chinoises...

Nous jouissons de la paix ces temps-ci. Pour combien de temps? Nul ne le sait. Mais la mission des Pères Italiens de Peng-Pu, celle des Pères Canadiens de Suchow, le nord de la nôtre à Haichow ne souffrira pas trop. Le P. Hermand, en effet, m'a-t-on dit, instruit de l'expérience de Suchow où presque toutes les résidences sont sur la ligne de chemin de fer et ont pour cette raison pas mal souffert jadis des guerres et des brigands, a construit ses résidences en arrière du chemin de fer.

Suchow va vivre ces temps-ci des heures pénibles et nous avons grand peur pour les belles œuvres des Pères Canadiens. Suchow est en effet un des points stratégiques de la Chine pour les voies ferrées. Elle est au croisement de deux grandes lignes, l'une du Nord au Sud relie Péking et Nankin, l'autre de l'Est à l'Ouest relie Haichow au Chansi. Or, les Japonais prétendent faire à Suchow la jonction de leurs armées : celle qui après avoir pris Nanking, remonte vers le nord par Peng-Pu ; celles du nord qui descendent du Hopei et du Chansi (ces dernières prendraient Suchow par l'Ouest) ; enfin celle de l'Est qui progresse dans le Shantung....

Voilà où nous en sommes. Que Dieu donne la victoire à la Chine !

Ch. Homo, S.J.

La Mort du Père Sontag

(Mission de Sienshien)
Lettre de Mgr Tchao au P. Procureur de Tientsin :

Sienshien, le 9-4-1938.

Mon Révérend Père, P. C.,

J'ai la profonde douleur de vous faire part d'une bien triste nouvelle : hier soir, vers sept heures, on venait m'avertir

que le R. P. Sontag venait d'être tué par un Y-yong-kiun. Mais il ne me fut pas possible à cette heure tardive d'avoir d'autres détails sur la mort tragique du Père. Il me fallut attendre jusqu'à cet après-midi pour avoir le récit suivant :

Hier, à 15 h. 35, le Père Sontag, passait avec son catéchiste devant Sin-tchoang, village situé à quinze kilomètres environ d'ici. Un Y-yong-kiun (troupes irrégulières chinoises, restes de la fameuse huitième armée, communiste, du moins théoriquement, jusqu'ici très aimable avec les autorités religieuses) les mit alors en joue avec son fusil, tout en leur faisant signe d'approcher. Le Père et son catéchiste marchaient alors en poussant leur bicyclette, un fort vent contraire, soufflant du nord-est, les ayant forcés à mettre pied à terre. Ils obéirent et se dirigèrent vers le soldat qui les visait toujours sans dire un mot. Le Père lui dit qu'il était « Missionnaire catholique français » et lui donna son nom chinois « le Père Sounn ». Il ajouta que son compagnon était son catéchiste. Le catéchiste répéta la même chose. Mais ils n'avaient pas encore terminé leur phrase qu'un coup de feu retentit ; le Père, mortellement atteint, tomba à terre... Il eut encore la force de prononcer quelques invocations et expira presque aussitôt.... Le meurtrier rechargea son arme et, cette fois, visa le catéchiste du Père, qui, poussé par la terreur autant que par l'instinct de conservation, se laissa tomber tout contre le cadavre du Père et attendit la mort en pleurant... Mais le soldat, au lieu de tirer, rentra en hâte dans le village, pour appeler ses camarades. Bientôt une dizaine de Y-yong-kiun en uniforme, le fusil en main, se dirigèrent vers le catéchiste toujours couché près du Père. A ce moment le jeune homme se leva, et, les bras étendus, leur fit de profondes inclinations, les priant de ne pas le tuer. Voyant que le catéchiste était sans arme, les soldats l'emmenèrent au Lien-pou, puis aux Ying-pou, (chez leur chef de bataillon), situé dans un village voisin, appelé Chao-kia-tchoang. Le catéchiste déclara qu'il ne pouvait pas quitter le Père mort, puisqu'il en avait la charge. Mais les Y-yong-kiun le contraignirent à partir avec eux.

Arrivé chez le Ying-tchang, le pauvre catéchiste était à bout de forces et n'en pouvait plus. Après quelques instants de repos, on le fit passer en audience. Au cours de l'interrogatoire, le catéchiste fit les déclarations suivantes : l'assassinat du Père a été voulu et prémédité ; le meurtrier ne voulut ni les écouter ni regarder l'insigne « Tientchoutang », « Mission Catholique », porté bien en évidence sur les bicyclettes. Trouvant la chose trop grave, les soldats conduisirent le catéchiste au T'ouan-pou (chez l'officier supérieur) qui se trouvait dans un autre village. A mi-chemin, le T'oan-tchang les

croisa ; tous se rendirent auprès du cadavre du Père. Se sentant sans doute en faute, les Y-yong-kiun escortèrent le cadavre du Père jusqu'à une chrétienté toute proche qui porte le nom de Nan-li-tche-tsounn. Déjà de ce village, de nombreux chrétiens étaient sortis au devant du Père.

L'assassin fut lié et garroté. Au cours de son interrogatoire on apprit qu'il avait agi à l'instigation de trois civils, résidant au village de Sin-tchoang, à la sortie duquel le Père fut tué. L'un deux, s'appelle.... Le Père fut-il tué en haine de la Foi? ou bien ne faut-il pas voir dans sa mort l'effet d'une vengeance des païens, qui en voulaient aux chrétiens ou au Père lui-même? Nous n'en savons encore rien.... Ce qui est certain, c'est que le Père s'est déclaré nettement « Missionnaire catholique français » et qu'il fut tué sur le coup.

Ce matin, le Père Kammerer, accompagné du Père Bequart, partirent pour Nan-li-tche-ts'ounn. Mais là, ils n'eurent que la douleur de constater le décès du Père et de ramener son corps à la résidence de Sien-shien. Environ quatre-vingts Y-yong-kiun tinrent à accompagner, durant près de trois kilomètres, la dépouille du Père, portée sur une civière. Arrivés au fleuve, au moment de charger le corps dans un bac, le chef de la troupe exprima publiquement ses condoléances au Père Ministre. Celui-ci prit ensuite la parole, affirmant que les chrétiens ne se vengeaient pas des crimes dont ils étaient les victimes et que le Sounn Chenn-fou, du haut du ciel, continuerait à veiller sur ses chrétiens....

La balle qui frappa mortellement le Père lui est entrée dans la poitrine par le côté droit, et sortit, un peu plus haut, par le côté gauche du dos, le cœur ayant vraisemblablement été atteint...

Veuillez, mon Révérend Père, avoir l'obligeance de bien vouloir faire part de ce triste événement à la Délégation Apostolique, à Monsieur le Consul, ainsi qu'à Son Excellence Monsieur l'Ambassadeur de France, et leur dire combien douloureusement je ressens la perte du Père.



HORS DE FRANCE

La Compagnie et la Guerre civile d'Espagne

Le 16 août 1937, le T. R. P. Général adressait de Tusculum une lettre « ad moderatores majorum periodicorum nostrorum » pour les inviter à répandre et à « illustrer » de leurs commentaires la lettre collective que l'Épiscopat espagnol avait envoyée peu auparavant aux Évêques du monde entier au sujet de la guerre civile. En voici la traduction fidèle :

Mon Révérend Père, P. C.

Une lettre collective a paru tout récemment, que l'épiscopat espagnol a adressée aux évêques du monde entier, à l'occasion de la guerre et des troubles profonds qui bouleversent actuellement l'Espagne. Dans ce document dont un exemplaire vous sera expédié, les principaux faits ont été rassemblés avec soin, fidèlement exposés et placés dans leur vrai jour par des témoins d'une autorité absolument exceptionnelle.

D'autre part, autour de cette guerre d'Espagne dont l'enjeu principal est soit de sauver, soit de ruiner au contraire de fond en comble la foi chrétienne et les fondements de l'ordre social, beaucoup d'assertions ont été lancées par les ennemis de l'Église et hélas, surtout en certains pays, par des catholiques dont la bonne foi a été surprise par les mensonges des autres, assertions qui non seulement ne sont pas conformes à la vérité mais peuvent encore nuire grandement à la cause catholique elle-même. Il m'a donc semblé que, pour répondre aux intérêts du plus grand service de Dieu, je devais attirer l'attention de Votre Révérence sur cette lettre de l'épiscopat espagnol et vous prier de la faire connaître et de la répandre dans la plus large mesure. Cette lettre, en effet, tant à cause du grand crédit qu'elle mérite que de l'autorité sur laquelle elle s'appuie, peut aider beaucoup à faire parvenir aux hommes de bonne volonté des informations véridiques

sur un sujet de si grande importance et à leur permettre de se former des jugements droits sur la question.

Je me recommande à vos saints Sacrifices.

Tusculum, 16 *août* 1937.

Les « Lettres de Jersey » *évidemment ne rentrent pas dans la catégorie des « grands périodiues de la Compagnie ». Elles croient néanmoins entrer très exactement dans l'esprit de la lettre du T. R. P. Général en publiant la relation suivante. Cette relation leur a été envoyée, sur la demande de la rédaction des « Lettres », par le scolasticat de la Province de Castille alors à Marneffe, peu avant que nos Pères et Frères exilés retournent en Espagne.*

I. Les Jésuites et la République.

Le 23 janvier 1932, un décret de M. Alcala Zamora, président de la République espagnole, déclarait la Compagnie de Jésus dissoute en Espagne. Le 3 mai 1938, un décret du généralissime Franco admettait de nouveau la Compagnie en Espagne en lui rendant tous les biens confisqués par la République. Dans l'intervalle de six ans compris entre ces deux décrets, il s'est produit des événements de première importance pour les Jésuites espagnols, surtout dans les deux dernières années, où la guerre qu'on voyait venir comme une conséquence fatale de l'anarchie sociale et politique, éclata enfin.

La situation de la Compagnie en Espagne au mois de janvier 1932 ne pouvait être plus prospère : les cinq Provinces espagnoles comprenaient un nombre total de3630 jésuites dont 2990 résidant en Espagne, 643 à l'étranger, 284 dans les missions. Leur activité apostolique se déroulait à l'intérieur de la péninsule dans 40 résidences, 21 collèges d'enseignement secondaire, 8 universités ou écoles supérieures, 2 observatoires astronomiques, 8 maisons de retraites, 3 scolasticats et 6 noviciats.

L'activité des jésuites espagnols à l'étranger est représentée par les 18 établissements d'enseignement répartis dans l'Inde (Bombay), la Bolivie, Cuba, l'Équateur, le Pérou, et le Vénézuéla. Dans ces collèges et universités, 359 professeurs espagnols éduquent 7846 élèves de toute nationalité.

Pour se faire une idée de l'influence de la Compagnie en Espagne, mise à part son activité strictement sociale (voir sur ce point les « *Memorabilia* » de janvier-juin 1936, fasc. 8), il faut se rappeler qu'elle dirigeait alors dix revues régionales, douze revues de caractère social et religieux et six revues na-

tionales et internationales. De nombreuses organisations de charité et de bienfaisance étaient soutenues par les jésuites ; la maison sociale de Valladolid, créée par le P. Sisinio Lévarès,groupait autour d'elle quelque 10.000 associés.La léproserie de Fontillès fondée en 1908 par le P. Ferris, a recueilli 635 lépreux ; nous avions encore la direction de 481 associations de piété avec un total de 264.713 adhérents. Enfin en une seule année, les jésuites donnèrent en Espagne 1184 missions rurales.

Dans le domaine de l'enseignement, sans sortir de la Péninsule, la Compagnie s'occupait de l'instruction élémentaire gratuite dans divers collèges avec 1100 élèves. Nous dirigions des écoles du soir suivies par plus de 6000 auditeurs ; des écoles dominicales pour les servantes au nombre d'environ 6500. Pour l'Institut catholique des arts et industries, le chiffre dépassa plus de 10.000 ouvriers. L'enseignement élémentaire et professionnel à Madrid comprenait 31.000 élèves. Dans les 21 collèges de jésuites, 7000 jeunes gens recevaient leur éducation. Au cours des cinquante dernières années, quelques 60.000 bacheliers sont sortis de nos collèges. Le total des élèves des deux sexes qui fréquentaient des établissements dirigés d'une manière ou d'une autre par les jésuites atteint le nombre de 100.000.

Le décret de janvier 1932 a voulu détruire tout cela.

C'est avec une vive reconnaissance que nous acceptons l'offre qui nous est faite d'exposer aux Pères français ce que la Compagnie a fait et souffert pendant l'actuelle guerre espagnole. Certes l'intérêt que nous ont montré beaucoup de nos frères de l'étranger ne nous a pas peu soulagés dans nos peines en nous faisant sentir que dans la Compagnie nous sommes réellement une famille et un corps unique dont les membres s'intéressent les uns aux autres. Notre T. R. P. Général eut l'occasion de se montrer le véritable père de la Compagnie, ému par le malheur de ses fils. Il ordonna que, pendant le triduum qui précède la Fête de S. Ignace, le Saint-Sacrement fût exposé à la Curie pendant deux heures aux intentions de l'Espagne ; il se réjouit vivement de voir arriver le R. P. Provincial d'Aragon et il étendit sa charité non seulement à nos frères mais aussi à nos réfugiés espagnols qui se trouvaient à Rome, en chargeant quelques Pères de les rechercher avec soin et de les loger. Pareilles choses pourraient se dire d'autres supérieurs de la Compagnie. Les Provinciaux d'Italie offrirent leurs maisons de retraites pour héberger nos réfugiés ; le R. P. Demaux-Lagrange, provincial de Toulouse, fit de même dans une lettre qu'il adressa au Provincial d'Espagne. Que Dieu les récompense pour leur grande charité.

Ceux qui suivirent attentivement la marche de l'histoire espagnole, durant ces dernières années, ne pouvaient douter de la venue finale de la guerre et de la violence avec laquelle elle se déroulerait. La révolution des Asturies en octobre 1934 était un indice de la situation espagnole. Malheureusement les germes de cette révolution n'étaient pas localisés mais se trouvaient dans le pays tout entier. On avait pu réfréner ces tendances mais non les éteindre complètement, et, favorisées par l'ambiance révolutionnaire, elles se développèrent beaucoup ; elles eurent comme résultat le scrutin des élections de février 1936 ; celles-ci ne correspondaient pas à la réalité, faussées qu'elles étaient par une intervention illégale dans le scrutin. L'alternative qui se présenta était terrible : ou la révolution communiste, ou la résistance armée de la part des hommes d'ordre.

Combien était grande la clairvoyance de notre Père Général, quand, en avril 1936, il écrivait aux Provinciaux d'Espagne :

« L'état de l'Église catholique et de la Compagnie en notre chère nation espagnole, après les persécutions subies dans les premiers temps, paraissait peu à peu s'améliorer. Mais voici qu'une révolution soudaine semble au contraire nous mener au pire : il y a péril imminent pour l'ordre religieux, social et moral. Ces tristes événements m'ont causé d'autant plus de douleur que je voyais fleurir une moisson d'œuvres abondantes à laquelle notre Compagnie avait pris une grande part ». (*Acta Rom.*, VIII, 1936, 577-78).

Notre Père offrait des milliers et des milliers de messes pour la Compagnie espagnole. Ses appréhensions allaient se confirmer d'une façon effrayante.

Peu après, il écrivait de nouveau aux Provinciaux : « Ces maux qui ont fondu sur l'Église et sur la Compagnie, et dont je vous parlais dans ma lettre du 15 avril, semblent s'accroître de jour en jour, si j'en crois les diverses informations qui me parviennent. Il n'est pas douteux que, si les chefs communistes et leurs collaborateurs arrivent au pouvoir, ce ne soit le plus mauvais gouvernement qu'on puisse donner à l'Espagne. Il est certain qu'alors les Nôtres seront exposés à des malheurs de toutes sortes, sans excepter le péril de leur vie. C'est pourquoi sans cesse, je recommande à Dieu par mes prières et par celles de la Compagnie entière, les Nôtres qui se trouvent en Espagne » (*Act. Rom.*, VIII, 1936, 579).

Notre Père écrivait cela le 8 mai, mais alors la guerre civile régnait dans notre pays, quoiqu'elle ne fût pas formellement déclarée. Dans nos villes se commettaient impunément assassinats et vols sans que l'autorité fît rien pour la conservation

de l'ordre ; bien plus, c'était le gouvernement même qui fomentait cet état de révolution. Les honnêtes gens n'eurent d'autres ressources que de se décider à se défendre. Sur ces entrefaites se produisait l'assassinat de Calvo Sotelo ; la réaction des droites était inévitable et fort justifiée : la guerre civile éclata.

La Compagnie de Jésus devait profiter de cette œuvre de libération, car elle était dissoute officiellement depuis 1932. Sans doute, l'exécution du décret de dissolution avait été bénigne et les jésuites avaient pu conserver une grande partie de leurs ministères ; la populace était satisfaite par le décret, et la propagande n'insistait pas particulièrement contre les jésuites. Nous avions surtout l'avantage d'avoir nos maisons de formation résidant à l'étranger, réparties entre l'Italie, la Belgique et le Portugal, ce qui évita les massacres de nos grandes communautés comme il arriva par exemple aux missionnaires du Cœur Immaculé de Marie qui avaient leur théologat à Barbastro ; tous les théologiens avec leurs professeurs, moins deux étrangers, furent assassinés d'une façon barbare, peu de jours après la déclaration de la guerre. Que serait-il advenu de tant de nos juvénistes, philosophes et théologiens s'ils avaient été normalement à Sarria, à peu de kilomètres de Barcelone? Ainsi s'explique qu'en comparaison d'autres Ordres religieux, le nombre des martyrs de la Compagnie soit peu élevé.

Au commencement de la guerre, le P. Général, s'adressa de nouveau aux Provinciaux en leur donnant des directives sur l'attitude qu'ils devaient prendre dans ces circonstances. Le 11 août 1936, il écrivait :

« Comme la guerre civile peut durer longtemps et que pendant ce temps beaucoup de nos ministères seront entravés à cause des troubles, je voudrais que votre Révérence examinât avec soin devant Dieu les ministères qui s'offrent aux Nôtres dans les régions où ils peuvent librement s'occuper du salut des âmes ».

Ensuite il énumère ce qu'il y a de plus utile à faire dans ces circonstances :

« La réconciliation des ennemis, les secours spirituels et matériels à ceux qui sont en prison ou dans les hôpitaux, et les autres œuvres de charité utiles à la gloire de Dieu et au bien commun ; entendre les confessions de ceux qui partent au front, assister les blessés au retour du combat, visiter les prisonniers, même ceux qui font partie de nos ennemis ; secourir les orphelins de guerre ; au front exercer la charge d'aumônier militaire ou d'infirmier ; les Nôtres pourront réconcilier avec Dieu ceux qui vont au combat, soigner les

blessés, les consoler et donner les derniers sacrements aux moribonds ».....

Ces paroles de notre Père ont tracé la ligne de conduite qu'ont suivie les jésuites dans la guerre civile actuelle.

II. Les Jésuites dans la zone marxiste.

Malheureusement l'insurrection proclamée en Afrique par le général Franco ne put triompher immédiatement sur tout le sol de la patrie. A toutes nos Provinces il incombait de prendre part au Calvaire. Les Provinces d'Aragon et de Tolède demeuraient dans leur presque totalité aux mains du gouvernement rouge, ainsi qu'une partie de la Province d'Andalousie. De celle de Léon, restaient sous les rouges les Asturies, Santander, et une partie du Léon, enfin de celles de Castille, les deux provinces basques de Biscaye et du Guipuzcoa. Les autres régions espagnoles non seulement demeuraient intactes, mais notablement avantagées quant à leur situation.

Dès le premier moment, la guerre civile se transforma en guerre religieuse. Du côté de Franco, on notait une ferveur extraordinaire dans toute la masse populaire et une merveilleuse résurrection de l'esprit religieux. Au contraire la persécution se déroulait furieusement dans toute la zone rouge mais avec une violence inégale selon les endroits : Madrid et Barcelone se sont distinguées par leur haine.

Très peu de jours après le commencement de la lutte, parvenaient jusqu'à nous des rumeurs, selon lesquelles il y avait eu des martyrs de la Compagnie. On donnait quatre noms comme certains : c'étaient le P. Cors, Recteur de la région de Sarria (on se rappelle que la Compagnie était officielllement dissoute), le P. Roma, le P. Murall et le Fr. Iriondo. Seul le P. Murall put échapper à la mort.

Les PP. Grigul et Bausili ont pu nous informer directement de la vie des Nôtres en Catalogne ; ces deux Pères, après avoir vécu pendant deux mois dans ces régions dominées par les rouges, purent enfin s'évader. L'existence des Nôtres a beaucoup ressemblé à celle que dans d'autres temps menèrent nos martyrs d'Angleterre. Ils devaient se réfugier n'importe où pour continuer à faire du bien aux catholiques dans la mesure où les circonstances le permettaient.

Il y eut de nombreux Pères qui, en un même jour, durent changer plusieurs fois de domicile parce qu'ils allaient être découverts. Les deux PP. Grigul et Bausili finirent par se réfugier dans de grands bois et vivre là durant des mois et des

mois, en s'approchant la nuit de quelques maisons afin d'y trouver de quoi s'alimenter ; parfois dans un même bois se réunissaient plusieurs prêtres qui arrivèrent à vivre ensemble dans des grottes et dans des souterrains. Là, ils célébraient leur messe en usant des privilèges accordés avec bienveillance par le Souverain Pontife en temps de persécution.

Les Pères qui vivaient dans les villes trouvaient et trouvent encore divers moyens de continuer leur ministère apostolique : plusieurs se sont faits marchands ambulants de pommes de terre, café, charbon et autres denrées : ils parcouraient les maisons en distribuant la communion,administrant les sacrements, encourageant les fidèles. D'ordinaire, ils ont pu rester en liaison avec leurs Supérieurs ; mais ce n'est pas le cas de tous ; de quelques-uns nous ne savons presque rien depuis le début de la guerre.

Dans la zone de Madrid, nous avons pu aussi recevoir est informations par l'intermédiaire de plusieurs Pères évadés par exemple le P. Perez del Pugar qui, étant à Liège (Belgique) recteur de l'I. C. A. I. transférée de Madrid en 1932, se trouvait accidentellement dans la capitale quand éclata la guerre ; le P. Romana qui fut incarcéré pendant deux mois au milieu d'autres catholiques que l'on fusillait peu à peu : il se chargeait de les préparer et de les fortifier.

La vie de ceux de Madrid a été caractérisée par les énormes privations que tous, même les réfugiés dans les ambassades, ont eu à souffrir à cause de la cherté et de la rareté des vivres ; beaucoup pouvaient à peine se procurer un domicile stable parce qu'ils savaient que leur présence constituait un péril pour les familles qui charitablement les hébergeaient ; d'autres, manquant eux-mêmes de tout, se sont livrés à la mendicité pour procurer des moyens de vivre à des gens nécessiteux, parmi lesquels se trouvaient nombre de nos anciens bienfaiteurs. C'est à Madrid qu'entre beaucoup d'autres a été tué le P. Zaccarias Villada, écrivain, auteur réputé de l'Histoire ecclésiastique d'Espagne.

A la Province de Tolède appartient aussi le P. Ricardo Tena dont le martyre fut particulièrement glorieux. Délicat de santé, il s'était réfugié dans la maison de ses parents en s'adonnant au ministère autant que le lui permettaient ses soixante ans et ses maladies. Quelques jours avant qu'éclatât la révolution, un groupe de voyous s'empara de lui. Il partit sans perdre son calme et même joyeux. En le voyant passer, les gens disaient : « C'est le saint ». Dans la prison on lui fit laver le sol, on lui donna une couverture en guise de lit. On voulut l'obliger à blasphémer, mais lui, prenant la parole, prouva à ses gardiens avec beaucoup de force et de sérénité l'existence

de Dieu, bien qu'il le souffletassent et lui missent le canon de leur fusil sur la poitrine pour lui faire dire qu'il n'y avait pas de Dieu ; enfin, condamné à mort, il voulut être fusillé de face et les bras en croix ; il tomba au cri de « Vive le Christ-Roi ».

Dans la zone de Valence, est mort à la suite de mauvais traitements, le moraliste bien connu, le P. Jean B. Ferreres.

Un autre vénérable vieillard de 84 ans, le P. Braulio Martinez, professeur au séminaire de Tarragone, consacrait tout le temps que lui laissaient libre ses classes à visiter les prisonniers pour les aider, les consoler et leur procurer les moyens de se réhabiliter par un métier honnête au sortir de la prison. Si grand était son amour pour les pauvres, que l'évêque de Gérone avait coutume de dire : « Quand mourra le P. Braulio, tout Tarragone accourra à ses funérailles ». Pendant les derniers mois, il se trouvait caché dans une tour avec trois autres religieux ; un jour, une auto s'arrêta devant le jardin et plusieurs de ses occupants tirèrent contre la maison ; en sortant par la porte de derrière, le P. Braulio fut atteint par les coups de feu et blessé au bras. Il put néanmoins continuer à fuir, mais les assassins en suivant la trace du sang que la blessure laissait couler, trouvèrent finalement le Père et le criblèrent de balles.

Parmi les fusillés de Valence se trouve le P. Bori : il s'était consacré pendant quinze ans à diriger la revue « *Fontilles* » et à recueillir des aumônes pour la célèbre léproserie du même nom. Quand la Compagnie fut dissoute, il se réfugia dans l'asile de vieillards de Valence pour continuer à travailler de tout son pouvoir à la léproserie ; c'est là que les rouges vinrent le chercher et c'est de là qu'ils l'emmenèrent pour le fusiller.

A Valence également a trouvé la mort le P. Narcisse Basté qui, depuis bien des années, dirigeait dans cette ville un patronage pour la jeunesse ouvrière avec plus de mille adhérents : il leur donnait l'instruction religieuse, littéraire et technique, de saines distractions et, aux plus faibles, des vacances à la montagne. Il était comme le père des pauvres et cependant, malgré ses infirmités et sa vieillesse, il fut arrêté, emprisonné et finalement fusillé.

Après les premiers mois la persécution se modéra, sans aucun doute parce que les dirigeants voyaient le dommage que leur avait fait à l'étranger la violence de leurs procédés. De cette époque date le fait suivant :

Le P. José Luis Inesta fut jugé deux fois à Valence : son jugement est intéressant à noter à cause de la manière spontanée et populaire dont se comporta le Père. Par exemple quand on lui demanda : « Et vous, à quoi vous occupiez-vous ? » — « Moi ? à sauver des âmes, car je ne cherche qu'à sauver

les âmes et celles que je cherche maintenant, ce sont les vôtres ». Telle fut sa manière de répondre. Malgré tout, il fut condamné à la prison parce qu'il était jésuite. Alors, s'adressant aux juges, il leur dit : « Merci, messieurs, grand merci, je vous suis très reconnaissant ». Ce remerciement paraissait aux juges un cas de folie, guère moins : « Pourquoi nous remerciez-vous ? » — « Mais, c'est très simple, parce que vous m'avez résolu le problème de l'existence ; je ne possède actuellement qu'un centime ; vous me procurez actuellement le logement et les vivres ; vous pouvez juger de la reconnaissance que je vous dois ». Tous les assistants applaudirent à ces paroles ; quelques autres particularités de ce jugement méritent d'être citées : un soldat se présenta et dit : « Je suis un pauvre ouvrier qui dois au P. Inesta tout ce que je suis. J'ai pu, grâce à lui, préparer un examen et trouver une situation ». Le défenseur des Pères, un de nos anciens élèves, défendit la Compagnie en disant que les autres jésuites étaient tous comme le P. Inesta.

Dans la zone rouge du Nord de l'Espagne se présenta un cas particulièrement grave : nous en donnons un récit complet rédigé par un de ceux qui prirent part à l'affaire et nous ne ferons que le transcrire littéralement.



Le Séminaire et l'Université pontificale de Comilhas. — L'institution est propriété du St-Siège ; elle a formé plus de 650 prêtres. Elle est aujourd'hui l'unique université ecclésiastique d'Espagne parfaitement conforme au plan d'études de l'encyclique « Deus scientiarum Dominus ». Elle abritait quelque 350 séminaristes et 60 religieux de la Compagnie ; lors de la dissolution, ces derniers se virent forcés d'aller habiter dans des maisons particulières de la ville ou de s'expatrier...

Une fois la guerre commencée, les pillages durèrent depuis l'occupation de l'Université par les rouges, jusqu'à sa reprise par les troupes nationales (12 août 1936 au 30 août 1937). Le total des biens que tirèrent du séminaire les divers Fronts Populaires de la province s'élèvent à quelque 100.000 pesetas. Les détériorations commises, surtout dans la bibliothèque, font monter le total des pertes à quelque 500.000 pesetas.

Au moment où l'Université fut fermée, le 23 juillet 1936, 210 personnes y demeuraient : presque tout le corps professoral, 80 élèves, 10 prêtres qui faisaient la grande retraite, etc..

Ils furent tous arrêtés par une centaine de miliciens venus de Santander et conduits à divers camps de concentration ; au bout de quelque temps, certains furent laissés en liberté

relative. Mais la suspicion des miliciens était telle que les détentions ne se firent pas attendre. Le P. José Ruis Goyo et les FF. scolastiques Nicolas Serrano et Grégoire Ruis, ayant été arrêtés à l'occasion d'une inspection, furent conduits au couvent des capucins transformé en Centre de la F.A.I. (Fédération anarchiste ibérique), vers 2 h. ½ du matin. Ils y restèrent enfermés toute la journée du lendemain, dans une chambre obscure ; ils purent aller s'asseoir un moment au jardin, mais là encore, ils étaient menacés par le fusil de la sentinelle qui avait ordre de tirer au premier mouvement qu'ils feraient : le soir même tous trois étaient « expédiés », c'est à dire qu'on les avait jetés vivants à la mer, les mains attachées à une pierre ou à un morceau de fer avec des cordes ou des ceintures. Tous ces détails nous sont donnés sur la foi de témoins oculaires. Une semaine plus tard, on aperçut en divers endroits flotter les trois cadavres.

Devaient subir une semblable mort, bien que nous en ignorions tous les détails, le P. Olegario, le P. Corral, âgé de 65 ans, le P. José del Arco, le P. Valentin Mayordome et le F. coadjuteur José Mendizaval.

Dans le Nord, on employa une méthode particulière qui consistait à enfermer les catholiques dans des bateaux-prisons : nombreux sont ceux qui y ont passé. A Bilbao, le P. Delgado, de la Province de Léon, fut arrêté, incarcéré d'abord, puis transporté dans les bateaux-prisons de ce port, chargé déjà de catholiques et de gens de droite amenés en grande partie de S.-Sébastien comme otages. Les miliciens maltraitèrent le Père et l'injurièrent avec une violence extraordinaire ; ils l'obligèrent à laver les cabinets du bateau avec ses mains ; ils tournèrent en dérision son caractère sacerdotal. Son humilité et sa douceur finirent par apaiser ses geôliers qui changèrent de traitement.

Nous n'en finirions pas si nous voulions raconter toutes les souffrances que les Nôtres ont subies dans la zone rouge. De ces derniers temps nous savons peu de chose : en janvier 1938, la nouvelle nous est parvenue que de nouveau la persécution religieuse se ravivait dans la région de Barcelone et de Valence et qu'en moins de deux semaines plus de 10.000 catholiques et anti-communistes avaient été incarcérés.



Pour terminer voici quelques vues d'ensemble :

Statistique de l'état de la Province d'Aragon en novembre 1937 :

Morts certaines :	38 (21 Pères, 17 Frères).
Morts douteuses :	23 (17 Pères, 6 Frères).
Disparitions :	5 (3 Pères, 2 Frères).
En prison :	22 (16 Pères, 2 Scol., 4 Frères).
Libérés :	31 (24 Pères, 7 Frères).

Au service militaire rouge : 3 Scolastiques.

A quoi nous ajouterons ces nouvelles dignes de créance : le total des Pères et Frères qui ont eu le bonheur de donner leur vie pour leur Foi et pour leur vocation atteint et dépasse même la centaine : au mois de juin 1938, la Curie de Rome, d'après les renseignements reçus par elle à cette époque, donnait le chiffre de 118. Mais ce chiffre sans doute devra probablement être augmenté considérablement,vu qu'on n'a aucune nouvelle de beaucoup des Nôtres ces derniers mois et il n'est pas téméraire de supposer qu'un bon nombre d'entre eux seront tombés victimes de la fureur rouge.

Les derniers catalogues donnent la liste, combien triste, mais glorieuse de ces victimes qui sont une semence féconde pour la terre d'Espagne.

III. — Les Aumôniers militaires.

De l'Espagne rouge, passons à l'Espagne de Franco. Laissons pour le moment l'arrière pour accompagner nos troupes sur le champ de bataille. Au commencement tout fut improvisé. Nous nous trouvions devant une armée nationale sans secours religieux en raison du travail de laïcisation de la république espagnole. Pour s'en rendre compte, il faut se rappeler les divers éléments qui forment l'armée de Franco. Outre l'armée nationale régulière, prennent part directement à la lutte les troupes volontaires de la « Phalange » et de la « Tradition », fusionnées en un seul parti par un décret du généralissime. Ils prétendent revenir à l'antique tradition espagnole fortement catholique et impériale.

A ces troupes, il faut ajouter celle des volontaires qui reçoivent une solde. Ils s'appellent « légionnaires » et font preuve d'une audacieuse témérité. Dans leur grande majorité, ils sont espagnols, mais ils peuvent se recruter dans n'importe quelle nation et dans n'importe quel milieu. Connus pour leur bravoure, ils sont employés comme troupes de choc.

Aux côtés de Franco collaborent aussi les troupes marocaines qui s'enrôlent librement ; on les a traitées avec égards au front et dans les casernes qu'ils ont voulu avoir séparément

pour ne pas être troublés dans leurs pratiques religieuses où ils mettent un zèle qui va jusqu'au fanatisme.

Il est nécessaire qu'à cette force qui lutte pour la reconstruction de la patrie soit infusé un puissant esprit religieux et qu'elle sente, dans ses durs travaux, le secours réconfortant de la religion qui l'accompagne.

Aussi spontanément que pour le service aux armées, germèrent dans le clergé les vocations pour les secours religieux aux soldats.

De nombreux membres du clergé séculier et de tous les Ordres religieux se présentèrent dès le premier moment sur le champ de bataille. Le 18 juillet 1936, plusieurs jésuites s'enrôlèrent comme aumôniers des premières colonnes qui, de la Navarre et du cœur de la Castille, partirent pour sauver l'Espagne.

Les volontaires de la « Tradition » et de la « Phalange » furent les plus appréciés au début jusqu'à ce qu'enfin se formât le corps stable des aumôniers de l'armée dans les rangs duquel figurent les Pères jésuites.

Nous savons qu'il y a eu une infinité d'offres de la part des Nôtres qui naturellement n'ont pu ni n'ont dû être acceptées toutes par les supérieurs. Plus de trente aumôniers se trouvaient au front dès les premiers mois ; actuellement ils sont environ soixante qui suivent les armées de terre, de mer et d'air, sans compter ceux qui sont employés en grand nombre dans les services auxiliaires, infirmiers, brancardiers, intendance...

Il est à noter que sur les huit aumôniers que comptait la Légion au début des hostilités, six étaient des jésuites de la Province de Tolède. Tous savent ce que sont ces troupes qui se sont intitulées les « fiancés de la mort ». Pour ce qui touche la religion, ils ont une réputation de gens sans scrupules.

Les aumôniers ont été le levain qui a fait fermenter la masse et conservé cet esprit religieux qui a caractérisé nos troupes. Les légionnaires, depuis le début, arboraient sans aucun respect humain des médailles et des effigies du Sacré-Cœur sur la poitrine, l'un d'entre eux allant jusqu'à se les fixer dans la peau.

Dans l'escadre nationale, les aumôniers jésuites sont au nombre de dix et il s'en trouva aussi dans l'armée de l'air.

Le P. Sisinio Lévarès, sexagénaire, vétéran de l'action sociale, partit avec les premières troupes de la phalange de Castille, le premier jour de l'insurrection, et aujourd'hui il est toujours avec la même troupe qui a plusieurs fois reçu des renforts. Pour qui connaît quelque chose des risques et des périls par où a passé cette unité, le panégyrique de l'aumô-

nier sera facile. Rien que son exemple, le même que celui des autres aumôniers, est un éloquent sermon. Du P. Lévarès, le P. Pablo Pardo nous donne le témoignage suivant :

« Un capitaine me disait hier qu'il avait rencontré le P. Lévarès et qu'après avoir mené pendant longtemps une vie de piété moins fervente, il s'était notablement amélioré depuis qu'il l'avait connu au front. Quelque temps auparavant, le même capitaine m'avait dit : « Qui osera désormais dire du mal de la Compagnie de Jésus »?

Le P. José Caballero, dont nous aurons l'occasion de parler plus loin, est aumônier de la 10e troupe de la Légion. Il a été blessé deux fois et proposé pour la croix de S.-Ferdinand. Deux autres aumôniers jésuites ont été également proposés pour cette même distinction militaire à cause de leur conduite héroïque. Ce serait une tâche impossible que de raconter en quelques lignes les travaux insignes des aumôniers dans cette guerre, assistant ceux qui tombent dans les attaques, enterrant pieusement les morts, et faisant parvenir aux familles la triste nouvelle adoucie par la Foi et l'Espérance chrétienne ; parcourant les tranchées, animant les jeunes au milieu de la monotonie des fronts immobilisés, confessant et donnant le pain des forts, célébrant les cérémonies du culte pour la troupe, en plein air, instruisant les compagnies dans les moments de loisirs.... Parmi les centaines de lettres des aumôniers du front que nous possédons dans notre collection, nous ne ferons qu'en glaner au hasard quelques-unes pour donner une idée de la vie qu'ils mènent et du labeur apostolique qu'ils déploient parmi les troupes.

Il y a de magnifiques récits d'aumôniers qui, par exemple,ont accompagné leurs troupes dans toute la reconquête du Nord depuis le Guipuzcoa jusqu'à la libération des Asturies, ou d'autres qui, partis du sud de l'Espagne, se sont couverts de gloire avec leurs conquêtes jusqu'aux portes de Madrid ; ils s'arrêtent à raconter les faits militaires et bien des fois ils parlent de leur ministère. Mais il est un peu difficile d'en donner une idée complète. Chez tous apparaît l'optimisme, la tendresse pour leurs soldats, le zèle pour le bien des âmes, leur travail infatigable, et leur amour intense du Christ pour qui ils voudraient donner leur vie.

Un des aumôniers du front de Madrid nous raconte dans son diaire la vie qu'il menait dans les tranchées :

« Après avoir mangé, je vais à une position avancée. C'est la première fois que je le fais. Ils accourent tous et entourent la voiture ; une visite est pour ces jeunes une heureuse fortune. Je leur donne à chacun une médaille. Tous en portent plusieurs : j'en compte sur l'un

d'eux dix-neuf. L'un me dit : « Père, nous récitons tous les jours le Rosaire ; c'est moi qui le dis et je compte avec les doigts parce que je n'ai pas de rosaire. Ne pouvez-vous pas nous en donner un ? » Je n'ai que le mien ; je le lui montre et lui dis : « Prends le mien avec cette petite croix : il est pour moi un souvenir précieux, mais vous et votre Rosaire, vous valez mieux ». D'où une querelle entre eux qui ne veulent pas que je m'en défasse et moi qui insiste pour leur en faire cadeau ; naturellement c'est moi le vainqueur, et ce gamin de s'émouvoir et moi aussi ; il me prend les mains pour les baiser l'une après l'autre ».

Le même Père poursuit dans son journal :

« Position X.... Cet endroit est sous le feu de l'ennemi qui l'a bombardé avant-hier et hier ; de temps à autre, ils nous tirent dessus et on entend le claquement dans les arbres. Néanmoins, ces jeunes gens rient et ne perdent pas courage ; après le souper je sors pour visiter les postes ; dans l'un d'eux un groupe récite le Rosaire ; je me joins à eux et ils m'offrent de dire les Litanies, puis ils continuent et ils récitent un Pater pour les morts et un autre pour le salut de l'Espagne ; ensuite je m'installe dans un coin et ils accourent se confesser.

Il est déjà dix heures du soir, la nuit est fraîche et silencieuse. Ils arrivent un à un et se confessent au nombre de trente. Je les regarde s'agenouiller et réciter leurs prières. C'est vraiment émouvant. Les confessions terminées, je récite le Rosaire avec un autre groupe. Ils le récitent tout entier à genoux. Je suis debout, eux autour de moi, les bras croisés ; je me distrais bien souvent à les voir prier. Je me couche sur le sol dans un réduit plus petit que celui que j'avais à Marneffe, et nous sommes là six personnes sur trois matelas : deux officiers, deux médecins, un homme et moi. C'est un détail de la vie des camps. Les autres sont dans une situation pire que la nôtre ; je ne sais si je dors ; pendant la nuit plusieurs coups de fusil retentissent ; s'ils savaient en Espagne le sacrifice et le grand cœur de ces enfants ! »

Le P. Henri Ascunce, aumônier des aviateurs, après avoir raconté leurs faits héroïques, nous décrit leur piété :

«Le jour de la Purification de la Ste Vierge, l'autel avait été préparé avec un tableau de la Vierge des Douleurs et d'autres tableaux du Christ crucifié, arrachés à la fureur de l'ennemi. Vers dix heures les corps d'aviation arrivèrent en formation, les officiers et les pilotes étaient au premier rang : deux capitaines servirent la messe. A la fin de l'Évangile, je leur parlai quelques instants comme j'ai l'habitude de le faire. Avec quelle attention ils m'écoutèrent, ces vrais soldats de la catholique Espagne.

Le Saint Sacrifice terminé, quelques soldats dégarnirent l'autel et nous le transportâmes en auto à un autre endroit afin de célébrer

une seconde Messe devant une nouvelle section d'aviateurs. Je fus reçu par les officiers. On dispose l'autel ; le bruit des bombes accompagne la Messe ; j'ai offert ma vie à Dieu depuis longtemps pour le salut de notre chère patrie, mais il ne l'a pas acceptée.

La messe achevée, les chefs me retinrent à déjeûner sous leur tente ; puis, je distribuai des brochures et des scapulaires et je bénis avec les prières du rituel les tombes de nos morts et celles des ennemis. Les combats aériens sont très émouvants à cause du nombre et de la grandeur des appareils.

Il y a peu de temps, trois appareils des nôtres durent atterrir dans notre camp ; avec quelle émotion nous les reçûmes. L'un des soldats était blessé au bras, un autre à la poitrine ; le troisième avait son appareil presque détruit, il n'y avait presque pas d'endroit qui ne fût touché par les balles. Néanmoins le pilote sauta de l'avion sans la moindre apparence de blessure. A ma vue, il se signa deux fois, disant : « Père, c'est un miracle ».

Un autre aumônier écrit à bord du croiseur « Canaries » :

« Le Sacré-Cœur de Jésus que nous invoquons tous les jours nous accompagne en nous protégeant visiblement : les marins ont un bon esprit étonnant. Dieu a permis que nous passions de mauvaises heures dans la nuit et la matinée de dimanche en voyant l'ennemi, poursuivi et à vrai dire mis en fuite par nous, réussir dans un effort suprême et par une coïncidence qui entrait dans les desseins de Dieu, à couler au fond des mers notre glorieux compagnon, le croiseur « Baleares », et avec lui tant de nos amis. Dans la pieuse tâche de recueillir ceux qui par le « feu et par l'eau » abordaient notre vaisseau, nous ne pûmes résister à tant d'émotion. Ces mers entendirent nos hymnes nationaux, les « Ave Maria » et les oraisons jaculatoires dans le crépitement des flammes ; les corps détruits et les actes héroïques de charité gardent le secret des futures victoires et des desseins du Sacré-Cœur. Qu'il nous sauve par sa Providence » (P. Nogueras).

Le P. Fernand Arellano, aumônier des artilleurs, écrit :

« Dans notre dernière manœuvre nous perdîmes le contact avec une batterie anti-aérienne d'Andalous que j'assistais également. J'avais commencé une série de causeries sur la religion qui était suivie avec beaucoup d'intérêt. Ils m'écoutaient assis sur une pente au bord de la rivière, je leur parlais en me promenant et montrant ma soutane de jésuite, que je porte ordinairement quand le temps et les circonstances me le permettent.... Tous les dimanches je préparais le personnel d'une pièce à la confession et à la communion. Le dernier dimanche, j'ai commencé à confesser de très bonne heure ; je suis retourné à ma batterie et n'ai pu commencer ma seconde messe avant midi et demi. »

Le 11 avril, il écrit :

« Dans la suite nous avons eu quelques jours de calme relatif et j'en ai profité pour faire faire la communion pascale. La cérémonie fut unique ; je l'ai préparée par un simple triduum. Pour faciliter les confessions je réussis à réunir cinq aumôniers et hier, dimanche des Rameaux, les soldats reçurent tous la sainte Communion à la grande édification des gens des environs.

Le Vendredi Saint, je fis cinq sermons à mes gens. Ce n'est pas une petite difficulté que de parler aussi souvent sans livres et sans préparation, mais Dieu m'aide. En ces neuf mois, j'ai prêché soixante-dix fois et plus, sans parler des conférences. Le dimanche de Pâques on me réveilla à une heure du matin pour me prier d'aller à une batterie qui était déjà préparée à recevoir la communion pascale. J'avais déjà deux messes promises, mais comme le cas me paraissait grave et que tout le monde était confessé, je répondis que j'irais. Quelle joie ce fut pour moi ! Je mis un bon moment à achever les confessions des soldats et des gens des alentours ; les artilleurs avaient préparé un autel au sommet de la colline avec profusion de fleurs et de guirlandes et jusqu'à une table de communion en règle. Il y eut ensuite action de grâces et l'on termina par l'acte de préparation à la mort. Ce fut très fervent et très sérieux. Pour terminer, je leur fis une harangue de circonstance, les exhortant à être de bons soldats de Dieu et de l'Espagne. De retour à ma batterie, je retrouvais les gens rassemblés avec environ cinquante personnes des fermes voisines qui m'attendaient autour d'un autel couvert de fleurs. Pour un jour de Pâques fleuries [1] on n'aurait pu trouver meilleure ambiance. Après l'homélie de la fête, je montai dans une voiture qui m'attendait pour aller dire la troisième messe à quinze kilomètres de là, c'était une messe de midi avec homélie ; vous pouvez croire si j'ai achevé la matinée fatigué mais content ».

Le P. Lacas est aumônier de cavalerie et décrit admirablement les actions militaires de ses vaillants soldats. En voici un exemple :

« Je vous écris alors que vient de se terminer une attaque rouge qui a duré trois nuits et deux jours sans interruption. Et tout cela pourquoi ? Pour perdre quelque deux mille hommes devant nos mitrailleuses. L'un de ceux qui a passé dans nos rangs et qui avait été garde civil disait : « On nous mène au combat, on nous mène à la mort ».

L'attaque commença de nuit, avec un bombardement formidable sur toutes les positions que nous leur prîmes en trois heures sur trente kilomètres de large. J'étais dans un village, et dès que j'en fus informé,

(1) ou Dimanche des Rameaux.

je courus vers le front. Avec le bruit du camion on n'entendait pas le bombardement mais on voyait le déluge des bombes sur toute la montagne; ça devenait sérieux.

La nuit nous eûmes un autre bombardement comme préparation de l'attaque nocturne. Les grenades et les pétards commencèrent à tomber. Vers minuit, l'attaque recommence ; elle dure jusqu'à cinq heures du matin ; les balles sifflaient au dessus de nous ; on en vint au corps à corps ; voir une attaque nocturne est vraiment impressionnant ; les grenades et les obus éclatent avec des éclairs au dessus de nous ; assaillants et assaillis se prodiguent des insultes ; les coups de fusils et de mitrailleuses font un orchestre de musique classique. Et tout cela au milieu de l'obscurité presque totale ».

Le P. Aguirreloa se distingua avec les Requetes Navarrais dans toutes les campagnes du Nord. Voici quelques traits tirés de ses lettres :

« A la prise d'Endrino, quelques 200 prisonniers tombèrent entre nos mains. Je confessai un rouge qui, abandonné et blessé, se mourait peu à peu. Il me dit qu'il avait eu, enfant, l'habitude de réciter une petite prière à la Ste Vierge. Pendant la nuit, vers minuit, on m'appela pour assister un blessé de S.-Martial qui avait une blessure grave à la tête. Le pauvre homme ne pouvait articuler un mot mais à mes questions il répondait en ouvrant et en fermant les yeux. Ayant reçu les sacrements, le blessé reconnaissant sortit le bras de son lit et en me tendant la main, il me la serra et m'embrassa à plusieurs reprises.

Dans un petit village de Mazcuerras, une jeune fille vint à ma rencontre et s'agenouillant, elle tira de sous ses vêtements un ciboire qu'elle portait avec elle depuis le mois de février ; elle me le déposa dans les mains en me disant la consolation qu'elle avait éprouvée et le courage que lui avait communiqué le bon Jésus au milieu de l'enfer rouge au milieu duquel elle avait vécu. »

Le P. José Caballero, aumônier du 10e régiment, blessé deux fois et proposé pour la croix de S.-Ferdinand, nous raconte en toute simplicité sa conduite héroïque :

« La nouvelle de ce qui s'est passé le 23 janvier a dû vous parvenir. Pour éviter les exagérations poétiques à distance, je vais rapporter le fait simplement. Comme les autres jours on utilisait un char blindé pris aux rouges pour évacuer les blessés les plus atteints arrivés le matin. Au retour du dernier voyage, vers une heure, une balle d'anti-tank traversa le moteur, blessa gravement le chauffeur et légèrement un infirmier qui descendit en courant et en donna la nouvelle. Pour moi, impatient du retard causé au repas, ce qui m'empêchait de visiter comme les autres jours les tranchées, je demandais qu'on

me donnât n'importe quoi à manger, et je venais à peine de commencer quand un infirmier vient me rendre compte de ce qui s'était passé avec le char : « Le chauffeur doit être mort, car il n'a pas répondu à celui qui était avec lui. La mitrailleuse et l'antichar empêchent qu'on le retire et c'est inutile d'essayer. Le lieutenant-colonel ne veut pas qu'on le fasse avant minuit ».

Je me levai et je fus bien vite à l'endroit où était resté le char près de la célèbre grotte de la mort. Tous me virent passer avec effroi surtout quand je dus me lancer sur un chemin découvert et monter vers le char. Le chauffeur, un légionnaire que je connaissais seulement de vue, était tombé sur le côté droit. Son pouls battait encore, mais il ne donnait plus signe de vie. Je fus étonné de ne voir aucune trace de sang (la blessure était près du cœur) ; je supposai qu'il pourrait entendre les oraisons jaculatoires que je lui disais à l'oreille. Je lui donnai l'absolution sous condition et comme j'achevais de lui donner l'Extrême Onction, un coup de l'anti-tank me rasa l'oreille gauche et me fit chanceler un moment comme étourdi. Je sentis une forte douleur à l'avant-bras gauche. C'était un éclat d'obus qui était resté dans ma soutane, mais sans me blesser. Ceux qui attendaient non loin de moi avaient vu le tir qui avait traversé le char ; ils eurent un moment d'inquiétude jusqu'à ce qu'ils me vissent descendre, sans plus de mal qu'une meurtrissure à l'épaule. Vous pouvez supposer quelle impression ce fut chez tous. Pour moi ce fut une compensation plus que suffisante de voir pendant la nuit le visage de cet homme avec son côté blessé qui laissait voir le cœur. Certes il n'avait pas cette apparence au moment où je le vis quand j'entrai dans le char. J'espère que son âme est heureuse déjà auprès de Dieu et qu'il sera pour moi un intercesseur reconnaissant. C'est dommage que je n'aie pu sauver sa vie après avoir soulagé son âme ».

Parmi les aumôniers, il y a eu plusieurs blessés au cours de la guerre ; les victimes n'ont pas non plus manqué pour donner leur vie en exerçant leur saint ministère.

IV. — Les Aumôniers morts sur le champ de bataille.

Le P. Juan Martinez Garcia de la Province de Tolède se trouvait à Marneffe (Belgique), ayant été récemment ordonné prêtre, lorsqu'éclata la guerre. Immédiatement il s'offrit avec beaucoup d'autres de ses compagnons pour servir au front. Accepté, il arrivait, le 6 septembre 1936, sur le front de Guadarrama et fut inscrit comme appartenant à une batterie qui défendait ces positions. Le journal qu'il nous laisse ne s'étend que sur douze jours. Dans ces pages

apparaît la tendresse qu'il gardait au cœur pour ses enfants. Le P. Caballero qui l'initia à l'office d'aumônier, nous parle plusieurs fois de lui en appréciant beaucoup le bon P. Juan, expert dans l'art de sauver les âmes. Le 12 septembre, tandis qu'il confessait un blessé en première ligne, la bombe d'un avion rouge le tua sur le coup.

La seconde victime fut le P. Angel MARTICORENA, de la Province de Castille, mort à Vitoria, le 3 avril 1937, à la suite d'une blessure à la tête reçue le jour précédent près de Mondragon, tandis qu'il confessait un soldat, ancien élève des jésuites. Venant de Belgique où il avait été ordonné prêtre en 1935, il entra en Espagne quelques jours avant la déclaration de la guerre. Il était destiné à la résidence de Vitoria mais bientôt il passa comme aumônier dans une compagnie de la légion de S.-Ignace qui se formait à Azpeitia. La guerre de position dans ce secteur du front de Biscaye avait déjà commencé. Il passa l'hiver immobilisé avec ses hommes, dans les tranchées, souffrant davantage du froid humide du Nord que des attaques d'un ennemi qui ne put jamais avancer.

Il travailla beaucoup pour assurer aux soldats un confort relatif, en recherchant des aumônes pour améliorer leur logement, pour leur fournir des imperméables et leur procurer un certain bien-être, en leur donnant l'impression qu'à l'arrière on s'occupait de leurs besoins ; visitant les soldats dans leurs travaux, leur écrivant leurs lettres, leur procurant du tabac, et les secourant par des subsides pécuniaires.

Le P. Marticorena organisa la vie spirituelle de sa compagnie, non seulement en y introduisant les pratiques ordinaires de piété, messe et rosaire, mais aussi en y cultivant une élite, en se mêlant à eux pour y jeter la bonne semence à toutes les heures du jour. Il profita du repos de la troupe pour leur donner un triduum de mission dont le fruit fut une confession et une communion générale, qui était pour beaucoup la dernière.

Lorsque le dernier jour de mars commença l'offensive du Nord, qui avait pour but d'en finir avec le front rouge depuis Ondarroa jusqu'à Gijon, la Légion se prépara à l'attaque. Ils durent escalader un coteau sur lequel l'ennemi s'était retranché ; aux premières heures du combat, au milieu des bérets rouges, l'aumônier tomba gravement blessé. Il avait 36 ans, dont 14 de Compagnie. Il avait coutume de dire que le ministère de l'aumônier sur le champ de bataille était des plus nécessaires, ce qui explique qu'il fut l'idole de ses soldats. Personne ne lui résistait. Son autorité attirait l'attention de son chef qui disait à ses collègues que son aumônier ressemblait à un missionnaire.

Le P. Fernand Huidobro, après avoir terminé ses études avec le plus grand succès, avait été ordonné prêtre à Valkenburg (Hollande) en 1933. Il passa à Berlin l'été de 1934, et après le troisième an revint de nouveau en Allemagne, mais cette fois à Fribourg-en-Brisgau, pour préparer à l'Université le doctorat de philosophie. Élève apprécié de Heidegger, il resta en correspondance avec lui jusqu'au dernier jour de sa vie dans les tranchées. Dès qu'éclata le mouvement national il demanda immédiatement avec instance qu'on le laissât venir en Espagne comme aumônier militaire. C'etait un homme de grande valeur et l'Église et la Compagnie en Espagne pouvaient espérer beaucoup de lui, mais sa volonté de servir ses frères en péril sur le front était irrésistible. Il vint en Espagne avec la permission tant désirée. Dans les premiers jours de septembre 1936 il fut incorporé au 4e régiment de la Légion à Talavera.

Il prit part de façon héroïque à toutes les opérations de son régiment dans la marche sur Tolède puis sur Madrid. Le 9 novembre, il fut blessé à la jambe en allant dans les premières lignes. Ramené à l'hôpital de Talavera, il n'y resta que le temps nécessaire pour pouvoir marcher sans appui, bien qu'en boitant un peu. Immédiatement il revint à son poste, s'appuyant sur une canne, mais il se ressentait encore de sa blessure ; dans ces conditions il commença de nouveau à parcourir les tranchées sous la pluie de balles, encourageant les légionnaires et les moribonds, toujours soucieux du bien spirituel de tous, et méprisant généreusement sa vie que depuis le début de la campagne il avait offerte à Dieu pour l'Église et pour la Patrie. Très souvent, les soldats ont loué son courage, sa charité, son abnégation, vertus qui lui avaient gagné l'estime et l'admiration de tous.

Il est impossible de faire rentrer dans le cadre étroit de cette notice le travail réalisé au front par le P. Huidobro. Religieux fervent depuis le premier jour de son entrée au noviciat, livré totalement à Dieu, travailleur infatigable, cœur sincère et humble, de commerce très agréable, il fut comme aumônier de la Légion un apôtre fervent.

Il semblait destiné par Dieu à de grandes choses et ainsi en a-t-il été, car il a été choisi comme exemple d'abnégation apostolique.

Voyons quelques extraits de ses lettres :

« Je suis plein de remords parce que je ne fais pas ce que Dieu me demande. Je suis très lent au travail et plein de condescendance pour mes vices. Je crains la reddition des comptes ; aidez-moi, car je sens qu'elle est proche.

De l'héroïsme de la Légion et des troupes en général, ce qui se dit est peu de chose. Mais ce qui se lit en filigrane est fait pour nous consoler. C'est sur la ligne de feu et à l'hôpital, que l'on voit ce qu'il y a au fond des âmes. Voici un jeune homme de bonne famille, riche, qui arrive à l'hôpital avec une horrible blessure à la cuisse. « Pour l'Espagne encore plus, s'il est besoin », disait-il. La nuit il faut que je vienne lui parler jusqu'à ce qu'il s'endorme ; alors sur sa demande nous récitons ensemble la prière et il s'endort, mais c'est à peine si ses douleurs lui laissent un peu de sommeil. Une nuit, je lui parlai de la valeur des souffrances endurées avec celles du Christ. Il me regarde fixement de ses yeux très noirs : « Parlez-moi encore de cela ». Le jour suivant, l'opération, une effrayante boucherie, étant achevée, je lui dis : « Aujourd'hui, tu as moins souffert ; tu ne t'es pas plaint du tout. —Ça a été la plus mauvaise journée, répond-il. Seulement après ce que nous avions dit cette nuit, qui se plaindrait ? » Ainsi son âme se purifiait par la douleur. Je ne sais ce que Dieu lui demandera encore ».

Et dans une autre lettre, le Père écrit :

« Trois officiers tombèrent dès les premiers moments de l'attaque. « Père, je suis blessé, me criait l'un d'eux de son brancard. Vive l'Espagne ! Vive Dieu ! » Deux d'entre eux moururent à l'hôpital ce soir là. Plaintes des blessés, tirs de gros calibre qui se suivent en pilonnant la maison, obus tombant sur les décombres où nos gens se retranchent après avoir repoussé l'ennemi, et là, étendus, la face tournée vers le ciel, plusieurs cadavres d'hommes, qu'on n'a pas pu secourir parce qu'ils étaient déjà morts lorsqu'on fut informé. Plusieurs fois il me faut courir sous l'eau et les balles vers les bâtiments où il y a le plus de blessés. Je profite de quelques moments pour parcourir les corps de garde, donnant à baiser le crucifix, récitant l'acte de contrition pour tous et leur donnant l'absolution en commun sous condition. Au milieu de la matinée, alors que la situation n'avait pas encore changé, on me dit qu'il y avait deux ou trois hommes qui étaient enterrés vivants ; les légionnaires ont pu leur parler. Le capitaine ne veut pas qu'on organise le sauvetage parce que l'endroit où l'on se trouve est sous le tir ennemi et qu'il serait nécessaire d'en exposer d'autres alors que ceux-ci sont couverts par les dalles de ciment armé. Mais peut-on laisser dans cette situation, surtout si nous devons nous replier, ces prisonniers sans secours qui seront fusillés par l'ennemi ? Il faut que j'aille leur donner l'absolution ; et, derrière les légionnaires, je me lance dans les ruines bombardées ; c'est pour moi une stricte obligation. Tandis que je suis à parler avec les soldats, mon compagnon est blessé, il meurt peu après ; j'arrive à l'orifice du souterrain où les hommes sont entassés miraculeusement indemnes. Je les encourage, je les console, je leur donne l'absolution et les assure que nous

ne les laisserons pas là. Les fers tordus de l'armature d'une colonne en ciment rendent la sortie impossible. Je reviens sans que la situation ait changé, je parle au commandant et celui-ci envoie chercher des ingénieurs qui avec des scies à métaux rompent enfin la barrière et retirent les légionnaires qui étaient dans le royaume des morts depuis 7 h. 1/4 du matin et il est 1 h. 1/2 du soir. Un légionnaire me suggère qu'il faudrait les baptiser une autre fois. Quelles grandes choses se sont passées dans leurs âmes en ce temps de grâce ! A la première occasion qui s'est présentée ils se sont confessés et ont communié. Je passai la nuit en prières. Les jours suivants, j'ai eu une moisson abondante. Comment vivre sur une terre minée sans savoir quand l'explosion arrivera? Aussi au voisinage de la mort les cœurs se dilatent et les âmes vivent près de Dieu. Tous les soirs je dois aller avec les soldats. Nous récitons les prières ensemble et plusieurs qui en étaient loin reviennent à Dieu. Nous apprenons tous à nous mettre entre ses mains et à mépriser la vie ».

Novembre 1936 :

« Le jour de la Présentation, j'ai dit la messe et prêché. Je crois que d'ici quelques jours je serai de nouveau au front, cette fois avec le vague pressentiment que la blessure sera mortelle. Maintenant tu sais que le légionnaire est le fiancé de la mort et je vais avec eux partout. Que la nature est donc misérable ! Cela coûte, bien que cela semble un mensonge, de se faire à l'idée de mourir pour eux. Mais pouvons-nous faire quelque chose de mieux pour les âmes que de mourir ?

J'ai vu pleurer les légionnaires près de mon brancard quand ils me transportaient. Tu sais ce que cela suppose. Ils ne peuvent aller au feu sans m'appeler pour baiser le crucifix, et avec quelle ferveur ils le regardent et lui parlent. Le matin du jour où je fus blessé, un homme également atteint entra dans la baraque où l'on m'avait transporté. Je me traînai jusqu'à ses côtés et, étendus tous les deux sur le sol, je le confessai car il avait la poitrine traversée d'un éclat d'obus et il était pâle comme un mort. Maintenant il est hors de danger ».

Dans une lettre à son frère Ignace, le Père dit :

« Sous des arbres, près d'une cabane, nous passons la nuit mal enveloppés dans nos manteaux et capotes. J'ai donné le mien à un blessé et j'ai dormi par terre sans rien pour me couvrir. C'est la seule nuit où je n'ai pas eu froid. Le matin suivant, nous entrons dans le village de Cazalejas et voici un autre genre de travail : réconforter, consoler, parler de Dieu, assister les prisonniers qui vont être exécutés, sauver tel ou tel, ce sont des scènes qui encouragent, ou qui dépriment et brisent l'âme. Baptiser des enfants, confesser, quelquefois marier, recueillir ce qui reste de l'église, la laver, en-

terrer les morts, passer dans la compagnie, s'arrêter auprès de tous, se faire des amis pour qu'un beau matin ils viennent se confesser l'un après l'autre,5 ou 6 chaque jour, et pour que ceux qui étaient éloignés de Dieu depuis longtemps se convertissent.

Ce travail procure de grandes satisfactions parfois, lorsqu'on rencontre des âmes simples, des exemples de grandeur d'âmes.

Un détail pittoresque : l'autre jour, je voulais aller à Tolède en partant de Maqueda, pour voir les Pères. Comme mon commandant était sorti, j'allai à sa recherche en auto, pour lui demander la permission de m'absenter. En arrivant auprès de Maqueda, trois soldats vinrent à notre rencontre.

« Nous venons de chez les rouges pour nous livrer. — Mais vous vous êtes sans doute présentés déjà à quelque officier ? — Non, vous êtes les premiers que nous rencontrons. — Alors montez dans l'auto. Et je revins avec trois soldats rouges armés de fusils et de baïonnettes alors que le chauffeur et moi, nous étions partis sans le moindre revolver. L'exploit fut célébré par les légionnaires ».

Ce que les légionnaires racontent de leur aumônier n'est pas moins intéressant. Un scolastique qui a fait son service comme infirmier à l'hôpital militaire de Oña a eu l'occasion en questionnant des blessés du 4e régiment de la Légion, d'obtenir des faits et des anecdotes concernant le P. Huidobro.

« Je n'en ai rencontré aucun qui ne le connût, même parmi ceux qui étaient entrés au régiment après la mort du Père ; ils le connaissaient par ouï dire ; mais tous les vétérans parlent de lui avec orgueil comme de l'une des gloires du régiment. Voici un témoignage tout spontané que j'ai recueilli plus spécialement :

« Il y avait deux nuits que l'on entendait de la tranchée quelques plaintes venant on ne savait d'où. Nous le dîmes au Père. Celui-ci se décida à aller sauver ce blessé abandonné ; il nous dit d'aller à sa recherche s'il tardait trop à revenir. Comme il tardait assez, nous hésitions sur ce que nous avions à faire ; il faisait nuit et nous attendions son retour avec impatience. Enfin il apparut en se traînant et en portant sur ses épaules un rouge dont le visage était défiguré. Le Père était exténué. Alors le sergent s'élança jusqu'à l'endroit où il se trouvait et l'aida à revenir. A ce moment il fut blessé au bras et le Père qui n'en pouvait plus les transporta tous deux à l'ambulance. Le médecin ne voulait pas soigner le rouge et le Père presqu'en pleurant dit au sergent : « N'est-il pas vrai, légionnaire, qu'il faut soigner le rouge avant toi ? ». Le sergent, en comprimant sa blessure, répondit : « Oui ». Ainsi fut fait. Le rouge avait perdu la mâchoire inférieure et il y avait cinq jours qu'il n'avait rien mangé. Lui-même me dit plus tard que le Père s'était approché de lui, l'avait soigné, avait lavé ses blessures et lui avait donné à boire. Il lui avait demandé qui il était. Il répondit qu'il était de la brigade internationale mais qu'il était fort

désabusé. Il se confessa et le Père le porta sur ses épaules ». Tels sont les faits qui nous sont rapportés par le légionnaire Vicente Reyes.

Plusieurs aventures semblables à celle-ci expliquent l'admiration des légionnaires pour le Père.

« Nous étions en train de jouer aux cartes assis sur des pierres, raconte l'un d'eux. Il s'approche, s'accroupit et me dit : « Voyons voir qui va gagner... Toi, tu as une tête de coquin... » et là-dessus nous laissâmes les cartes et le Père se mit à causer. Il nous parla de Notre-Seigneur, de ses miracles et de ses paraboles, des vies des saints ; plusieurs jours de suite, il nous raconta celle de Don Bosco ».

A la cité universitaire, aux portes de Madrid, il parla aux rouges pendant plusieurs nuits à haute voix ; eux l'insultaient et lui disaient les paroles les plus grossières ; mais déjà ils le connaissaient et l'invitaient à parler. De cette manière, il réussit à persuader à plusieurs rouges de passer dans nos rangs.

Un autre légionnaire gardait gravé dans sa mémoire ce que le Père avait coutume de répondre quand on lui disait qu'on allait le tuer : « Qui donc? disait-il. — « Les rouges », et il répondait tranquillement : « Les rouges ne tuent pas, c'est Dieu qui tue ».

Au commencement du mois d'avril, le P. Huidobro se retira pour faire sa retraite et se préparer à la profession au collège de Villafranca de los Barros. Il fit ses derniers vœux le 25 mars, fête de l'Annonciation, et ce même jour revint à sa légion.

Quelques jours plus tard, lors d'une violente attaque des communistes, il fut tué net d'un coup à la tête.

Ses chefs et tous les légionnaires le pleuraient ; ils firent placer son crucifix sur la hampe du drapeau du régiment. Il tomba décoré de la croix de S.-Ferdinand qui avait été conférée à son contingent.

Ame grande, digne fils de S. Ignace, vaillant soldat et parfait religieux, son sacrifice ne sera pas infécond.

« Franco et le P. Huidobro sont les hommes les plus grands et les plus vailllants que possède l'Espagne. » Cette phrase, courante dans la Légion,vaut à elle seule tout un panégyrique.

V. — A l'Hôpital militaire.

L'action des jésuites espagnols dans les hôpitaux de blessés a été étendue et féconde. Nombreux sont les Pères qui dans beaucoup d'hôpitaux de tous les fronts et de toutes les

régions de la péninsule ont consacré leur temps et leurs soins à l'assistance des blessés évacués de la ligne de feu et obligés de rester parfois des semaines inactifs dans leurs lits. Non seulement les prêtres ont pu se dévouer à leur ministère spirituel, en confessant et apportant le secours de la religion aux blessés, malades et moribonds, mais beaucoup de frères scolastiques et de frères coadjuteurs ont servi et servent Dieu et la Patrie en offrant une aide efficace comme infirmiers dans divers établissements.

Ne pouvant être complets nous, nous bornerons à citer deux hôpitaux modèles, installés tous les deux dans des maisons de la Compagnie, le premier dans notre collège de Villafranca de los Barros et le second dans les bâtiments du scolasticat de Oña.

« L'hôpital de Villafranca, écrit un F. Scolastique, a ceci de particulier, qu'il est réservé presqu'exclusivement aux Marocains, afin qu'ils puissent ainsi pratiquer librement leur religion et manger selon leur coutume. Celle-ci en effet, au dire de ceux qui sont avec eux, n'est pas peu compliquée, surtout pendant le Ramadan, car, le jour, du lever au coucher du soleil, ils ne peuvent ni manger, ni boire, ni fumer ; ils refusent même qu'on leur fasse des piqûres. Il y a quelques exceptions lorsque le cas est grave, mais même dans ce cas, j'ai dû m'adresser à leur chef religieux et à un lieutenant de réguliers pour les convaincre que Dieu voulait qu'ils guérissent et qu'ils devaient donc prendre ce qu'on leur donnait. La nuit venue, ils mangent à leur appétit au moins deux fois, à six heures du soir et à deux heures du matin. Les Marocains sont de grands enfants. Ils savent que nous nous occupons d'eux pour le seul amour de Dieu et eux qui sont véritablement religieux savent apprécier cela. Je me mets à apprendre les quelques phrases arabes qui sont le plus indispensables et s'il en arrive qui savent à peine l'espagnol, je peux me faire comprendre d'eux et alors tous viennent à moi sans réserve. Je suis confondu du très grand respect qu'ils ont pour nous. Ils aiment qu'on leur parle de Dieu. Il y en a quelques-uns qui m'ont engagé à aller avec eux en Afrique. C'est un apostolat bien consolant que celui de l'exemple ; il suffit à faire entrer la charité chrétienne par les yeux puisque par une disposition très prudente de la Providence nous ne pouvons exercer aucun apostolat direct. Avec les moribonds nous faisons ce que nous pouvons ».

Un autre scolastique raconte comment on organise des écoles pour les illettrés. Et le P. Jimenez écrit :

« Nos jeunes scolastiques se sont offerts pour servir à l'hôpital ; ils attirent l'attention par leur abnégation ; les Marocains les aiment beaucoup ».

A l'hôpital de Oña il y a jusqu'à trois aumôniers jésuites. Le président de la Croix-Rouge, le Comte de Vallelleno, en visitant l'hôpital, remercia les Pères du grand travail qu'ils menaient à bien et dit qu'Oña pour les bons soins que reçoivent les blessés, tant au point de vue militaire que médical et surtout religieux, était le modèle des hôpitaux d'Espagne.

Un de leurs aumôniers, le P. Ugarte de Ercilla écrit le 13 février 1938 :

« Ces temps-ci, il y a eu beaucoup de mouvements et de grandes expéditions. Nous avons eu jusqu'à 993 soldats, mais avec des blessures et des maladies sans gravité, ce qui fait que sur les sept ou huit mille qui ont passé par l'hôpital, les morts enterrés dans ce cimetière ne sont qu'au nombre de 47 ; c'est d'ailleurs une consolation de les voir mourir si bien préparés. Il est aussi très édifiant de voir de quelle manière ils partent au front : généralement ils ont quinze jours de permission chez eux avant d'y retourner. Ils s'en vont par groupes de 20, 30, 50, après avoir assisté à la messe et communié. Ils sont si contents d'être ici que s'ils n'allaient pas chez eux ou au front, ils ne voudraient aller nulle part ailleurs. On les traite avec beaucoup d'affection ; nous sommes toute la journée avec eux, nous leur fournissons des livres, des revues pour se distraire ; ils ont le cinéma le dimanche et les jours de fêtes ; il y a en outre un poste de T. S. F. pour le personnel dirigeant, nous allons en avoir un autre pour les soldats ».

Un autre des aumôniers d'Oña, le P. Ciaran, écrit en avril 1938 :

« Nous préparions les soldats à l'accomplissement du devoir pascal, le Mercredi Saint, quand nous reçûmes l'ordre de faire partir 250 soldats pour l'un des hôpitaux de Séville et 150 le Vendredi Saint pour Valladolid. De plus 110 devaient partir ces jours-ci chez eux. De sorte que le Mercredi Saint depuis 3 h. jusqu'à 7 h. le soir, et de 8 h. à 11 h., nous restâmes à confesser les 150 hommes qui devaient communier le Jeudi Saint.

Ce jour là à 8 h. du matin arrivait à Oña un superbe train-hôpital pour transporter les blessés. Le départ des soldats fut émouvant et touchant ; ils étaient tristes et quelques-uns pleuraient. La maison resta avec 246 malades seulement. Je ne sais pas quel est le charme que doit posséder Oña, mais tous ceux qui le connaissent en gardent un excellent souvenir.

Le 19 mars, nous célébrions l'anniversaire de sa fondation ; les statistiques de cette année donnent 6700 hospitalisés ; 47 seulement sont morts c'est à dire seulement 0,8 °/o. Il y a eu 1000 opérations. Les médecins-chefs sont émerveillés du petit nombre de morts

Les communions peuvent vraiment s'appeler des communions

générales: le jour de la S.-Joseph, il y eut 98°/o de communions volontaires ; les jours gras, à la communion réparatrice, il y en eut 94 °/o. Le dimanche de Pâques, nous eûmes tous ceux de l'hopital, y compris ceux du village qui travaillent ici. Tous viennent chaque jour au Rosaire, après quoi nous leur expliquons le catéchisme pendant 10 minutes, montre en main. Il y a des soldats qui pendant le Carême ont communié plusieurs fois, et qui pour cela ont jeûné contre la volonté des Pères. On m'a cité le cas de quelqu'un de ma salle qui n'a absolument rien pris le Vendredi Saint et s'est arrangé de telle sorte que personne ne le remarquât ».

VI. — Ministère auprès des prisonniers.

Le P. Arnau, de la Province d'Aragon, fut chargé officiellement par son Excellence le Pro-Vicaire des armées, du soin spirituel des camps de concentration des prisonniers à Burgos et à Valladolid.

De même, le P. Manuel Saurs et plusieurs autres Pères de la même Province, ont fait un excellent travail dans les prisons de Saragosse, de Majorque, etc...

Il convient de tenir compte , en parlant des prisonniers, des faits cités par la presse espagnole de Franco en mai 1938. Suivant les dernières statistiques, le nombre de prisonniers faits sur les rouges dépasse cent mille. Ne sont pas compris dans ce nombre les cent mille qui se sont livrés spontanément en profitant d'un moment opportun pour passer dans nos lignes. Des brigades entières et des groupes très nombreux ont déserté de cette manière avec des armes et des munitions. Les prisonniers faits sur le champ de bataille, quand ils étaient encore en âge de servir, ont passé peu après dans l'armée de Franco pour continuer la guerre. Les autres ont été réunis dans de grands camps de concentration divisés en deux groupes. L'un renferme près de trente mille prisonniers travaillant à la reconstruction de l'Espagne nationale : chemins, routes, ponts, etc. L'autre groupe comprend environ dix mille hommes attendant d'être jugés pour délits de droit commun.

Aussi c'est à ces derniers comme aux plus nécessiteux que les Pères de la Compagnie ont consacré surtout leurs soins. A peine y a-t-il un groupe important dont ils ne s'occupent. De nombreux Pères dans presque toutes les grandes villes, sans être exclusivement affectés à ce ministère, travaillent dans ces camps de prisonniers.

Il y a en quelques-uns qui se sont spécialisés dans le minis-

tère plein d'abnégation qui consiste à assister ceux qui vont être exécutés. Comme les exécutions se font d'ordinaire la nuit, le Père la passe tout entière sans se séparer des pauvres condamnés. C'est un des ministères les plus pénibles, mais aussi des plus fructueux, parce qu'il s'agit des plus malheureux des hommes ; la grâce de Dieu opère de vrais miracles, et dans les dernières heures qui leur restent à vivre, il y en a bien peu qui lui résistent. Un bon souvenir d'enfance, la dévotion à la sainte Vierge, la mémoire de leur vieille mère ou de leurs enfants, il y a mille moyens dont se sert Dieu pour sauver ces âmes.

S'il faut décrire la situation des Nôtres dans la zone rouge, il y a des Pères qui, prisonniers eux-mêmes, se dévouent corps et âme au bien spirituel de leurs co-détenus. Ce n'est pas peu de fruits que nombre d'entre eux ont obtenus d'après les récits qu'ils ont faits après leur libération. Ils ranimaient la piété, préparaient ceux qui risquaient le plus d'être exécutés, confessaient tous ceux qu'ils pouvaient. Il y eut même un Père qui arriva à dire la Messe dans la prison et à distribuer la Communion aux détenus, sans que les gardiens se rendissent compte de quoi que ce fût.

VII. — Les soldats jésuites.

Dans une guerre de caractère aussi remarquablement religieux que celle qui a pour but de sauver non seulement la patrie mais aussi la religion menacée de mort par le communisme, on ne pouvait manquer de la collaboration active des membres de la Compagnie.

Elle a été une occasion dont Dieu s'est servi pour nous mettre au milieu des aumôniers, infirmiers, brancardiers, en contact avec bien des gens qui ne nous connaissaient pas du tout ou ne connaissaient les Jésuites qu'au travers de préjugés et de calomnies.

La présence des Nôtres, de nos scolastiques surtout, dans des milieux aussi divers a été par leur exemple, leur action, leur conversation, un apostolat efficace et une vivante apologie de la Compagnie.

C'est ce qui ressort de la lecture des lettres de nos scolastiques répartis sur les divers fronts. Tous considèrent comme une grâce spéciale de Dieu d'avoir été envoyés là où ils se trouvent. Par une sorte de répétition des expériments du noviciat, mais d'expériments plus sérieux et plus réels, leur vertu s'affermit, leur union à Dieu devient plus solide ; ils con-

naissent mieux le monde et le milieu où bientôt ils devront travailler. Ils estiment davantage le bienfait de la vocation et ils font l'essai de leurs armes dans l'apostolat que les circonstances diverses où ils se trouvent leur permettent d'exercer.

La constance de nos Frères Coadjuteurs dans cette guerre est digne de remarque, eux qui, entre tant de dangers de l'âme et du corps, demeurent fidèles à leur vocation. Les uns sont tombés victimes de la fureur communiste, les autres aident de tout leur pouvoir ceux des Nôtres qui sont encore en territoire rouge ; les autres enfin servent Dieu et la patrie d'une manière admirable soit dans les hôpitaux et les ambulances, soit encore sur le front lui-même.

Voici à titre d'exemple quelques passages des lettres du Frère Coadjuteur José Blanco Mangana de la Province de Léon, entré à la Légion. Du front de Madrid il écrit avec son style inimitable :

« L'autre jour, j'ai eu une discussion avec un sergent allemand vers minuit, près d'un feu de camp et entouré des hommes de mon escouade ; ce sergent doit être protestant, mais avec des idées hitlériennes sur la religion. Il commence à discuter en dénigrant la conduite du pape. « Selon la doctrine de Jésus-Christ, dit-il, il faut donner tout ce que l'on a aux pauvres et le suivre dans la pauvreté volontaire. Or le pape ne suit pas ce conseil, puisqu'il va dans un carosse d'argent, porte des sandales d'or et possède des richesses qui dépassent la mesure ». Je lui pris la main et lui répondis : « Vous, qui croyez-vous donc qu'est le pape ? » et je fis moi-même la réponse : « Le Saint Père est la personne qui est le plus haut placée c'est à dire qui a la plus grande dignité que l'on puisse concevoir ; c'est le représentant de Dieu sur la terre. Vous savez bien ce que dans la Bible le Christ a dit à S. Pierre. A cette dignité doit correspondre une majesté humaine qui représente la majesté divine, pour l'édification des fidèles et pour qu'ils acceptent plus facilement les leçons et la doctrine du S. Père. S'il se rabaissait, s'il allait en compagnie des mendiants sans lettres et sans instruction, qui est-ce qui défendrait la doctrine et donnerait les directives nécessaires à notre salut ? Le Christ n'avait pas besoin de tout cela, lui, car en lui était toute la vérité... ». Je lui dis cela et autres choses encore avec une mimique appropriée pour me faire comprendre selon les moyens que Dieu m'a donnés. Le sergent me fit des objections sur d'autres points. Je me défendis bien et les témoins qui étaient présents à la discussion me félicitèrent en me tapant sur l'épaule ».

Dans une autre lettre, il nous raconte :

« Si vous voulez avoir des renseignements sur Blanco, (c'est ainsi que l'on m'appelle), les gens vous diront : « C'est un individu qui a

des allures bien extraordinaires. Ses goûts sont à l'inverse de ceux des autres hommes. Qu'y a -t-il de plus légitime pour un légionnaire que d'avoir envie de fumer? mais lui ne fume pas. Qu'y a-t-il plus de naturel que d'avoir un penchant,—et un penchant, c'est peu dire, — pour le vin, le cognac, le punch de Galice.... ? mais tout cela lui est indifférent. On sait que c'est un individu qui à l'étranger se livrait à l'agriculture ; il gagnait sa vie ; le mouvement éclata et le voilà ici. Si vous l'entendiez, vous tomberiez à la renverse à force de rire». Personne ne sait que je suis jésuite ; on me tient pour un soldat d'une religion à tout cran. J'ai obtenu, non de mon propre mouvement mais sur l'initiative des légionnaires, de réciter le rosaire dans la tranchée... De plus on peut se figurer l'influence que peut avoir un homme que l'on sait chaste au milieu du monde, et qui plus est, du monde légionnaire. Il y a peu de temps, comme je travaillais à construire un abri pour nous protéger contre les avions, un sergent plaisantant au milieu du groupe disait : « Voyez quelles couleurs il a ce garçon. Moi vraiment, je l'envie », et la conversation roula quelque temps sur la chasteté. Je vous dis cela non par vaine complaisance, puisque tous ceux qui sont jésuites sont comme moi, mais je le dis pour qu'on en retire du fruit et qu'on profite de ces dons que Dieu nous a accordés pour nous amener à la vie religieuse tant admirée du monde qui a peine à croire à notre manière de vivre ».

Voilà ce qu'écrit un Frère coadjuteur transformé en apôtre de la Légion.

VIII. — Réorganisation de la Compagnie dans les régions libérées.

Ce qui apparaît le plus clairement dans ces régions, c'est la surcharge de travail dont sont accablés nos Pères. Tous les milieux de la société où parvient, d'une manière ou d'une autre, l'influence de notre action apostolique, réclament notre ministère. Les Pères, dans leur désir de correspondre à ces demandes et de ne pas tromper tant d'espoirs, s'efforcent de se multiplier. On comprend facilement alors qu'on ne soit pas encore arrivé à une organisation parfaite des moyens d'apostolat, telle qu'on peut l'exiger en temps normal.

Les Collèges.

Déjà en octobre 1936, peu après le commencement de la guerre, les collèges de Tudela et de Valladolid purent être réouverts. Peu après ce fut le tour du collège de S.-Sébastien.

Le grand internat qui, après sa dissolution, avait été établi par les Pères de la Province de Léon à Curia (Portugal), a réparti son effectif de plus de 400 élèves entre Valladolid et le nouveau collège de Mondariz en Galice.

A mesure que les villes étaient libérées de la domination rouge, nos anciens collèges s'ouvraient à nouveau. Ainsi à Bilbao, à Malaga, etc....

La Province de Tolède transporta son collège d'Estremos (Portugal) dans sa maison de Villafranca de los Barros. A Saragosse, s'ouvrit bientôt le collège de San Salvador. Malgré les circonstances qui ne sont nullement favorables et bien que quelques édifices soient occupés par l'armée, le nombre d'élèves a augmenté jusqu'à atteindre le maximum. Les refus que l'on a dû opposer aux demandes à cause du manque de places ont été très nombreux.

L'atmosphère d'exaltation patriotique et religieuse a eu naturellement son influence sur la vie des Nôtres. Certains de nos élèves parmi les plus grands ont passé plusieurs mois au front et peuvent en parler d'expérience. Les autres, qui sont la majorité, font partie des organisations patriotiques de jeunesse.

Dans cette réouverture de nos collèges qui, malgré la dissolution, avaient subsisté d'une facon précaire sous la forme d'académies, on remarque qu'un courant tend à renouveler et à perfectionner les méthodes pédagogiques et les procédés didactiques.

Également sur ce point, la réaction provoquée par l'insurrection nationale en faveur d'une Espagne neuve et grande impose des exigences que ne peuvent perdre de vue les éducateurs.

La leçon du passé a été dure et nous espérons qu'elle sera profitable.

Il reste cependant que plusieurs de nos collèges n'ont pu s'ouvrir pour des raisons diverses.

Les bâtiments de l'Université de Deusto ont souffert de grandes détériorations pendant la guerre du Nord. On peut dire la même chose de l'internat de Orduna. La restitution effective de quelques unes de nos maisons n'a pu être mise à exécution malgré toute la bonne volonté du gouvernement. La même chose est arrivée pour le collège de Canaries, la maison de Salamanque, Saragosse, etc....

Plusieurs autres, surtout dans la région de Catalogne et de Valence, sont malheureusement sous la domination rouge.

L'Université pontificale de Comilhas, peu de temps après sa libération, a pu ouvrir ses portes et recevoir une grande partie des séminaristes et plusieurs de nos théologiens. Bien

qu'il reste beaucoup à faire pour réparer complètement les dommages causés par les marxistes, la vie régulière du séminaire, malgré quelques petits inconvénients matériels, a été rétablie.

L'I. C. A. I. de Madrid, qui était à Liège depuis la dissolution, s'est transféré à Valladolid et les cours d'ingénieurs ont lieu aussi normalement que possible.

Les novices de Castille et de Tolède se sont installés à Loyola, et les juvénistes seront peut-être bientôt avec eux.

L'école apostolique de Javier est plus florissante que jamais et devient une mine inépuisable de vocations. Celle de Carrion (Province de Léon) a maintenant un nombre d'élèves plus élevé qu'en temps normal.

On espère que pour la prochaine année scolaire, la vie de nos collèges se normalisera de plus en plus, sinon complètement.

Les Ministères.

On peut dire que l'exercice ordinaire de toutes nos méthodes d'apostolat peut se développer normalement dans toute la région soumise au gouvernement de Franco. L'affluence des fidèles dans nos églises est encore plus grande qu'auparavant. Le nombre de confessions entendues par les Nôtres a augmenté. De même s'est accru le nombre des sermons, des conférences et des retraites....

Les maisons de retraites n'ont pas encore pu commencer à fonctionner régulièrement, mais pour le travail qui s'y fait le fruit est grand.

Le Père Antonin Oraa, supérieur de la résidence de Burgos, écrit :

« Pendant le Carême, on a donné plusieurs fois les Exercices spirituels dans notre église. Trois fois aux messieurs ; les militaires et les phalangistes y accourent en grand nombre. Deux fois aux dames ; aux servantes, une fois ; neuf ou dix autres fois en différents endroits. Le nombre et la ferveur des confessions a augmenté, surtout pour les hommes et beaucoup se confessent tous les mois. Les prêtres sont reçus partout avec respect et si nous accomplissons bien notre office, nous pouvons obtenir une moisson immense. Presque jamais on n'entend de blasphème, ou, si on l'entend, on le blâme et personne ne résiste à cette réprimande mais au contraire demande pardon, parce qu'on sait que si l'on est dénoncé, on sera châtié ».

D'une lettre du Père Juan Lozano :

Valladolid, 30 *mars* 1938.

« Nos maisons, même celles qui n'ont pas d'*operarii*, sont main-

tenant en pleine activité. Il faut citer surtout les missions rurales. A Panjon, près de Vigo, les PP. Vicente et Sarabia en ont donné une : le premier jour, un homme se présente, pas plus. Le jour suivant, ils étaient 400 ; alors, par curiosité, nombre de touristes commencèrent à venir de Vigo ; bien que les missionnaires engageassent à se retirer ceux qui ne venaient que par simple curiosité, pas un ne manqua les exercices de la mission. Dans les villages de Salamanque, où missionnent les PP. Castillo et Prado, les gens s'agenouillent dans la rue pour leur baiser la main et partout on voit que ce ministère, qui est bien dans l'esprit de la Compagnie, conserve toute l'efficacité des premiers temps. Les exercices pour les hommes prêchés par le P. Sarabia à Palancia ont eu grand succès. On l'avait invité pour une neuvaine faite à Jésus-de-Nazareth, organisée par la Confrérie, et il s'offrit à leur prêcher neuf sermons. Ceux de Salamanque donnés par le même Père ont rempli l'église : on remarquait parmi les fidèles l'amiral Servera. Ici, avec le P. Arroyo, l'église se remplit également, mais pas autant que pour les sermons du Vendredi saint de 1936. Une innovation assez rare s'est produite à Valladolid : un chemin de croix, le vendredi, sort de notre église à 6 h. du matin, et parcourt diverses rues de la ville. Seules les femmes peuvent y prendre part : la première fois, 5000 se présentèrent ; le second jour, elles étaient, dit-on, 8.000. Dans le silence de cette heure matinale, les cantiques retentirent dans toute la ville.

Les Pères de la résidence ont donné aussi une sorte de retraite aux prisonniers pour les préparer au devoir pascal. Le P. Munioz l'a donnée dans la prison des femmes.

Le P. Recteur est à Vitoria, appelé avec d'autres par le Ministre de l'éducation qui est en train de faire un travail important pour faire disparaître la différence qui existe entre l'enseignement officiel et privé qui provoque la division et la concurrence, et pour instituer un enseignement national avec des professeurs compétents et des examinateurs qui seront indépendants des institutions intéressées.

Beaucoup de prêtres ont été tués et bien des paroisses en sont privées. La Compagnie a pris à sa charge quelques-unes d'entre elles à la grande satisfaction de Nos Seigneurs les Évêques ».

Voici ce que nous raconte un de ces Pères de paroisse, le P. Ramon de Munana :

« Le 18 avril, nous avons achevé la mission : nous attendons pour le 20 Mgr l'Évêque. Nous avons administré plus de 70 baptêmes, rien que pendant le mois d'avril. Plus de 1500 enfants vont recevoir la Confirmation. Nous passions bien des heures chaque jour aux confessions et à la préparation des pâques. Pendant la mission j'ai pu visiter tous les malades. Cette semaine, j'ai pu parcourir toutes les rues du village et j'ai visité plus de 100 familles qui se trouvent

dans l'indigence, pour faire la statistique des enfants nécessiteux. Une centaine de vêtements leur ont été distribués au presbytère. Quelques fidèles m'aident depuis plusieurs mois à dresser le fichier de toute la paroisse, ce qui exige certainement beaucoup de travail : à tout cela s'ajoute la préparation de la visite de Mgr l'Évêque qui viendra accompagné du Gouverneur de Tolède.

Tel est l'état de cette paroisse, qui, il y a quelques années, était considérée, non sans raison, comme la pire de tout le diocèse.

Malheureusement, en ce qui concerne la province d'Aragon, on a pu faire bien peu jusqu'à présent pour sa restauration religieuse parce qu'elle est encore en grande partie soumise au pouvoir des rouges.

Quand Dieu voudra que l'heure arrive de sa libération, il sera intéressant de voir les secours reçus par les catholiques soumis à la terreur rouge, les ministères et les retraites donnés dans les prisons, les communions distribuées, l'organisation des Nôtres eux-mêmes et leur genre de vie. Ce sera sans doute assez remarquable, mais le moment n'est pas encore arrivé de les faire connaître en détail. »

Transcrivons encore quelques passages d'une lettre du P. Juste Ponce de Léon qui exerce un apostolat original auprès des militaires :

« Un télégramme urgent du général Queipo de Llano me donne l'ordre de me faire incorporer comme professeur de l'Académie des aspirants de l'infanterie. A vrai dire, j'en ai eu un coup au cœur : on m'interrompait dans un travail au moment où je commençais à en retirer les fruits. Je suis aujourd'hui content, très content, car jamais je n'aurais pu songer que Dieu en viendrait à me mettre au poste que j'occupe aujourd'hui. Comment aurais-je pu songer, il y a treize ans, quand je quittais l'uniforme de lieutenant pour la soutane, que, treize ans après, je serais dans la même maison avec mon uniforme en qualité de professeur dans une école d'officiers d'infanterie, chargé d'un cours militaire, et surtout de la formation morale et religieuse de ces futurs officiers? Comment alors aurais-je pu penser que je parlerais de Dieu et de la patrie à ces 540 jeunes gens réunis dans notre réfectoire, du haut de cette chaire où tant de fois j'ai lu et prêché.

On a demandé avec insistance au général Queipo que je quitte le front pour venir à l'Académie. On m'a chargé des conférences de morale à tous les élèves. Dans ces conférences c'est le prêtre qui parle, mais c'est aussi le soldat qui n'a rien oublié de son esprit ni de ses sentiments pour les mettre aujourd'hui au service de ces futurs officiers. Ces enfants, pleins d'al'ant, ont compris mes sentiments ; ils viennent à moi pour mille affaires, pleins de confiance, se confessent et me font leurs confidences qui m'ont ému bien des fois sans qu'ils s'en aperçussent. Le soir, j'ai deux heures de classe où j'explique le code militaire, les règlements et la comptabilité ».

IX. — Coopération pour l'Orientation future de l'Espagne.

Les Nôtres s'occupent de l'organisation religieuse des professions : ingénieurs, magistrats, médecins, agents des postes, fonctionnaires de l'État, etc....

Le P. Peiro est allé en Amérique espagnole comme délégué officiel et comme président d'une commission d'État pour la propagande patriotique et religieuse.

Les causeries par radio à Bilbao, S.-Sébastien, Valladolid, Salamanque, etc... sur des sujets religieux et sociaux sont à la charge de nos Pères.

Le P. Constantin Bayle a été chargé par le cardinal primat de l'organisation d'un Office Catholique de Propagande Internationale.

L'influence des Nôtres dans l'enseignement est très grande. En mai 1937, se réunirent à Salamanque 1412 maîtres de l'enseignement primaire pour intensifier leur formation dans les questions apologétiques, sociales, historiques et catéchistiques. Ils doivent faire des sortes de dissertations dont est chargé le P. Francès, S.J., en collaboration avec plusieurs autres religieux et séculiers.

Le P. Francès a développé le thème de l'autorité de l'Église dans la question sociale, la notion de propriété soutenue par le libéralisme, telle qu'elle a été condamnée par l'Église, la doctrine sociale catholique et les remèdes qu'elle apporte aux maux actuels. Ces leçons ont été très applaudies par une partie de ces maîtres catholiques, surtout quand ils eurent appris que le Père avait passé neuf mois au front en supportant les fatigues de son ministère auprès des soldats. Le même Père compte développer les mêmes sujets à Palancia et dans plusieurs autres villes.

L'enseignement a une importance particulière en Espagne où nous avons souffert pendant nombre d'années de la carence absolue de la liberté d'enseignement. Les professeurs étaient complètement soumis aux titulaires des chaires officielles. A peine pouvait-on penser au travail d'éducation et de formation. On avait suffisamment à faire pour préparer comme on pouvait le programme imposé, le plus souvent si chargé, indigeste et anti-pédagogique. A regarder les choses de l'extérieur, on pourrait avoir l'impression que les collèges espagnols n'ont obtenu que peu de fruits. Malgré tout, sur ce point de l'enseignement, les Nôtres n'ont pas exercé une petite influence ; ils ont obtenu beaucoup et on espère encore davantage.

Le P. Herera fut chargé par le Ministère de l'Instruction publique de faire un voyage d'études et de recueillir des matériaux sur la pédagogie, la législation et l'organisation scolaire. Il avait été auparavant conseiller de l'Instruction publique et son prestige moral est universellement reconnu.

Le P. Joachim Azpiazu travaille activement les questions sociales. Le récent statut du travail (cf. Dossiers de l'Action populaire nº 404,10 avril 1938) qui est appelé à représenter la charte fondamentale dans la future législation sociale de l'Espagne, marque un grand progrès au point de vue de la réalisation des directives pontificales dans ce domaine.

Le P. Nemesio Otano, célèbre compositeur, mène à bonne fin l'édition d'un recueil de chansons patriotiques et a composé plusieurs harmonisations, arrangements et projets d'hymnes nationaux (Cf. *Razon y Fe*, mai 1938).

***

Décret du Général Franco.

Nous ne saurions mieux terminer cette relation qu'en reproduisant intégralement le texte du décret par lequel le généralissime Franco a restitué à la Compagnie en Espagne tous ses droits.

Les forces secrètes de la révolution, dans leur incessant travail pour la destruction de l'Espagne, ont choisi de nouveau comme cible immanquable de leur haine l'excellente et très espagnole Compagnie de Jésus, dont elles ont décrété la dissolution, le 23 janvier 1932, par une disposition promulguée, comme le disait le préambule, par l'exécution de l'article 23 de la Constitution, lequel, au lieu de grouper les aspirations nationales, synthétisait, sous forme de loi, les ordres des Loges, ennemies inconciliables de la grande patrie espagnole.

Du glorieux réveil actuel de la tradition espagnole, la restauration de la Compagnie de Jésus en Espagne dans la plénitude de sa personnalité est un élément principal et cela pour diverses raisons :

En premier lieu pour réparer dûment l'injustice consommée à son égard.

En deuxième lieu, comme l'État espagnol reconnaît et affirme l'existence de l'Église catholique comme Société parfaite, avec la plénitude de ses droits, de même il doit reconnaître la personnalité juridique des Ordres religieux canoniquement approuvés comme l'a été la Compagnie de Jésus, dès Paul III et postérieurement par Pie VII et par ses successeurs.

En troisième lieu, comme la Compagnie est un Ordre éminemment espagnol et d'une grande signification universelle, qui fait acte de

présence au zénith de l'empire espagnol, participant intensément à toutes ses vicissitudes, de telle manière que, par une heureuse coïncidence, les persécutions contre elle et le processus de développement de « l'anti-Espagne » se trouvent toujours liés dans l'histoire.

Enfin en raison de son énorme apport culturel, qui a tant contribué à l'agrandissement de notre patrie et à l'augmentation du trésor scientifique de l'humanité. C'est pourquoi Menendez Pelayo a appelé la persécution dirigée contre elle « un coup mortel pour la culture espagnole et un attentat brutal et obscurantiste contre la science et les lettres humaines ».

Pour toutes ces raisons, sur la proposition du ministère de la Justice et à la suite d'une délibération du conseil des ministres, j'ordonne :

Art. I. — Demeurent complètement abrogés le décret du 23 janvier 1932 sur la dissolution de la Compagnie de Jésus en Espagne et la confiscation de ses biens, ainsi que toutes les dispositions de quelque nature qu'elles soient, promulguées comme complément et pour l'exécution de ce décret.

En vertu de cette abrogation, la Compagnie de Jésus a en Espagne une complète personnalité juridique et elle pourra librement pourvoir à la réalisation de toutes les fins propres de son Institut, demeurant, pour ce qui concerne ses biens, dans la situation où elle se trouvait avant la Constitution de 1931.

Art. II. — Conséquemment à la déclaration précédente seront soumis à une révision toutes les décisions particulières et tous les actes accomplis en vertu du décret qui est présentement abrogé pour la confiscation de ses biens et la violation de ses droits, quelle que soit l'autorité qui les ait émis.

Art. III. — Pour l'exécution du présent décret, le ministre de la Justice nommera une Commission qui sera présidée en son nom par le chef du service national des affaires ecclésiastiques et qui, en outre, sera formée de quatre juristes : deux d'entre eux seront des magistrats et un autre représentant du ministère des Finances proposé par le ministre intéressé.

Art. IV. — Cette commission, avec l'approbation du ministre de la Justice, adoptera les règles qu'elle jugera nécessaires pour son fonctionnement, et elle pourra s'adresser pour remplir sa mission, à toutes les autorités et à tous les organismes dont elle doit réclamer assistance.

Art. V.— Cette commission examinera tous les cas qu'elle pourrait connaître ou qui lui seraient présentés en relation avec lesdites confiscations, et elle proposera au ministre de la Justice toutes les décisions les concernant jusqu'à l'aboutissement de la réintégration des droits et des biens confisqués, excepté les cas dans lesquels cette réintégration pourrait produire des perturbations dans les services

publics auxquels les biens susdits auraient été destinés en vertu de l'article 5 du décret qui est présentement abrogé.

Dans tous les cas, la réintégration se produira avec les dommages et les détériorations qu'ont subis les biens susdits et sans droit à des améliorations ou augmentations.

Ainsi j'ordonne, par le présent décret, donné à Burgos, le 3 mai 1938, deuxième année triomphale.

Francisco Franco.

Que Dieu veuille nous accorder bientôt la paix et avec elle abondances de bénédictions pour travailler intensément à son règne. Ad Majorem Dei Gloriam.

Marneffe, mai 1938.

***

Après la victoire de Franco.

Extrait d'une lettre du P. Fernando M. Palmes, *Préfet des Études au Scolasticat de Sarria (Prov. d'Aragon),actuellement à Avigliana (Italie),* 2 *avril* 1939).

Les nouvelles que nous avons de notre pays sont excellentes du point de vue religieux, qui est celui qui nous touche le plus. Nous espérons pour nous une ère nouvelle où nous pourrons travailler beaucoup pour la gloire de Dieu.

A Barcelone, quelques heures après l'entrée de l'armée nationale, nous reprenions possession de nos quatre maisons, parmi lesquelles l'immense édifice ou, plutôt, les édifices qui formaient le Collège Saint-Ignace de Sarria. Les bâtiments étaient tous en très bon état, bien que très modifiés à l'intérieur.

A Manrèse, le grand bâtiment et l'église de la sainte Grotte de Notre Bienheureux Père étaient intacts, par une très spéciale Providence de Notre-Seigneur, car les Rouges avaient décidé de les faire sauter à la dynamite avant de les abandonner. Ils ne le purent faute de temps, car les Nationaux arrivèrent beaucoup plus tôt que ne le supposaient les Communistes.Par contre l'église de l'extase de saint Ignace et la résidence adjacente, qui était l'Hôpital même de Sainte-Lucie où saint Ignace avait logé en arrivant de Montserrat, ont été rasées et l'emplacement transformé en place publique.

On nous a rendu aussi le Monastère de Veruela, ancien couvent Cistercien, où nous avions le noviciat et le juvénat. Nous n'en avions que l'usufruit, concédé par le Gouvernement après la précédente révolution, au siècle dernier, pour

99 ans. Le Gouvernement de Franco vient de nous le rendre, également en usufruit, mais sans limite de temps. Nous en avons pris possession officiellement, mais il est encore occupé par le Gouvernement comme hôpital.

On nous a remis aussi le Collège de Saragosse,qui continue sans encombre bien que partiellement converti en hôpital militaire. Espérons que les maisons que nous avions dans la région de Valence nous seront rendues aussi comme les précédentes.

Comme conséquence de tout cela nous espérons rentrer sous peu en Espagne, puisque nous y avons déjà les bâtiments suffisants pour nos trois maisons de formation actuellement réfugiées en Italie. Nous ne savons pourtant rien officiellement, et le changement ne se fera sans doute pas avant au moins la fin de la présente année scolaire.

MÉLANGES

Le Père Olivaint et nos Collèges

Le Père Olivaint appréciait hautement le bien produit par nos collèges. Il estimait injustes les attaques dirigées contre eux et ne comprenait pas qu'elles fissent impression sur l'esprit des Nôtres. Au milieu des angoisses de l'année terrible 1870-1871 (siège de Paris et insurrection de la Commune), il éprouvait une joie profonde à constater à la fois le dévouement de ses frères en religion et la vaillance de nos anciens élèves. La formation chrétienne donnée depuis la loi Falloux dans tant de collèges libres lui semblait le gage d'un meilleur avenir.

De cela donnons quelques témoignages inédits.

Le 1er novembre 1870, il écrit — comme vice-provincial des Pères de Paris — au R. P. de Ponlevoy, Provincial, dans une lettre envoyée par ballon :

« Déjà 46 jours de siège. Le temps nous paraît bien long loin de vous. Mais tout semble indiquer que le dénouement est proche. Quel triste dénouement !...

Nos anciens élèves se conduisent très noblement et très courageusement. C'est un beau démenti donné à toutes les calomnies dirigées contre nous....

Toujours même dévouement de la part des Nôtres... Aurons-nous aujourd'hui une nouvelle attaque des Rouges ? A chaque jour suffit sa peine ; mais aussi à chaque jour suffit sa grâce. Je constate avec consolation que nos Pères et nos FF. tiennent bon. Personne ne paraît démonté. Ceux que Dieu garde sont bien gardés ».

Cette consolation, il veut la voir partagée par tous ses Frères. Cette fierté de l'œuvre éducatrice accomplie par la Compagnie, il les y excite dans les dernières exhortations domestiques qu'il leur adresse comme supérieur.

Dans une exhortation sur la force d'âme, qui doit être de l'année 1871 — elle évoque la perspective de comparaître devant un tribunal, d'affronter l'émeute ou la persécution déchaînée — il s'exprime ainsi :

Naguère une déclamation solennelle retentissait dans toute la France : « Les Jésuites sont incapables de préparer pour l'avenir

des générations vigoureuses... ». Et malheureusement nos Pères, atterrés comme des vaincus, ne semblaient que trop justifier cette parole. — Il est temps que nous n'ayons plus cette attitude, que, dans les difficultés qui s'élèvent, nous redressions la tête, comme citoyens, tout en gardant la modestie et l'humilité. Ce n'est pas le martyre après tout. Qu'on voie que nous-mêmes nous sommes des hommes, pendant que déjà nos élèves, à Mentana (1) et sur d'autres champs de bataille, montrent à ce siècle étonné que nous savons faire d'eux, non seulement des hommes, mais des héros, prêts à tout sacrifier et à mourir pour une noble cause (2)...

Le triduum de rénovation des vœux de janvier 1871 auquel doivent prendre part deux Pères (les PP. Soimié et Henri Chambellan) et sept Frères coadjuteurs (dont le F. Charles Jaouën) a dû être différé jusqu'en mars. Le Père Olivaint réunit alors les Pères pour leur donner quelques avis et les exciter à la confiance pour l'avenir.

« La Providence, si nous sommes fidèles, ne nous prépare-t-elle pas une noble part dans ces temps si troublés.... puisque les deux remèdes aux grands maux de cette société égoïste et révoltée sont manifestement notre esprit d'obéissance et de dévouement.

Nous avons fait déjà depuis vingt ans plus de bien que nous ne pensions. La conduite de nos élèves pendant la guerre le prouve ».

La mort glorieuse d'un de ses plus chers élèves de Vaugirard, Paul Odelin, victime de son courage lors de la manifestation du parti de l'ordre sur la place Vendôme (22 mars 1871) allait encore renforcer sa douloureuse fierté et sa confiance (3).

Quand des hommes du monde, découragés par la défaite militaire, terrifiés par les menaces révolutionnaires, viennent chercher près de lui du réconfort, il ne voit rien de mieux pour ranimer leur confiance, que de signaler les fruits déjà visibles de l'éducation chrétienne donnée dans les collèges libres. Nous en pouvons citer un exemple frappant.

Le 2 avril 1871 — deux jours avant la venue des émissaires de la Commune — M. J. Dufresne vient voir le P. Olivaint. Plus tard le visiteur racontera lui-même l'entretien dans une

(1) 3 nov. 1867. On se souvient que c'est le dévouement de nos anciens élèves engagés dans les troupes pontificales et tombés glorieusement à Castelfidardo (18 sept. 1860) qui avait déterminé Montalembert à venir rétracter ses critiques auprès du P. Olivaint. Voir « Lettres de Jersey », t. 46, p. 35.

(2) Notes prises par un auditeur.

(3) Voir P. Clair, *Pierre Olivaint*, p. 429-430. — Paul Odelin, pp. 183-192.

lettre destinée à passer sous les yeux du P. Clair qui l'a reproduite en partie p. 432.

« Peu de temps avant la Commune, j'avais entendu le P. Olivaint à l'église Saint-Augustin et j'avais été profondément pénétré par son sermon dont le texte était : *Unum est necessarium* ; je n'aurais pas pu reproduire ce que j'avais entendu ; je n'avais compris, je n'avais retenu qu'une seule chose : une seule chose est nécessaire. Et je ne m'avancerais pas trop peut-être si j'affirmais que le but que se proposait le Père avait dû atteindre tout l'auditoire (1).

Je ne connaissais pas le P. Olivaint personnellement ; *deux jours avant son arrestation, j'allai le voir* ; *il me fit un accueil d'autant plus gracieux que je m'étais recommandé de sa mère à qui je dois un peu de mon éducation. Après avoir épuisé le sujet de ma visite, je voulus me retirer, mais il me retint pour me faire connaître quelques lettres d'anciens élèves qui le remplissaient d'admiration et me faire ressortir tout ce qu'il y a de précieux dans les éducations solides.*

Lorsque je pris congé de lui, je lui demandai s'il ne jugeait pas prudent de quitter Paris. Il me répondit de la façon la plus naturelle : « Nous avons été prévenus par un de ces malheureux qui ne se rendait pas compte qu'il trahissait sournoisement ses camarades, qu'une perquisition ici a été décidée. (Il y avait dans l'expression du Père, un mélange remarquable de reconnaissance et de pitié). Nous serons probablement arrêtés demain ou après ; mais que voulez-vous ? Il faut savoir rester à son poste...Qui dit que dehors nous ne regretterions pas le bien que peut-être nous pourrons faire dedans ? »

Vous savez la suite.... Le souvenir de cet entretien me fait regretter de n'être pas un élève du Père Olivaint ».

Nous pouvons déterminer le nom de quelques-uns de ces anciens élèves, grâce à une lettre qu'au soir même de cette conversation le P. Olivaint écrivit à leur mère, Madame de Beylié. Cette lettre, avec quelques autres, fut donnée par la famille de Beylié aux Archives de la Province de Lyon qui ont bien voulu nous en envoyer copie. Charles de Beylié fut élève de Vaugirard de 1855 à 1860, Jules et Léon de 1858 à 1861 ; tous trois finirent leurs études à Mongré. Léon, après un an de préparation rue des Postes, fut reçu à Saint-Cyr en 1869. En 1870, il était sous-lieutenant au 41e de ligne et fut décoré de la Légion d'honneur.

(1) Sur cette « *conviction passionnée qui emporte tout* » voir le témoignage de Fernand Butel, un des élèves de philosophie de Vannes à qui le P. Olivaint vint en juin 1870 prêcher la retraite de fin d'études, « retraite de virilité ». (*La Vie de Collège chez les Jésuites.* Souvenirs d'un Ancien élève par Fernand BUTEL. Paris. Palmé. 1882,pp. 47-52.

Mon enfant, vous voulez bien que je vous appelle encore ainsi, comme je vous remercie de m'avoir donné tous ces détails sur vos chers enfants et sur Charles en particulier. J'ai été remué jusqu'au fond de l'âme. Que je prends part à votre douleur ; mais, ayez le courage d'entendre cette parole, que je vous félicite en même temps ! Quelle consolation dans cette magnifique mort !.... Quelle espérance, ou plutôt quelle assurance pour l'avenir de l'éternité ! Voilà donc que vous avez certainement et selon le dessein de Dieu accompli votre tâche maternelle. Vous avez rendu Charles au Seigneur de qui vous l'aviez reçu, et vous le retrouverez un jour dans le sein béni de ce cher et souverain Seigneur, et déjà par la foi, par l'amour, vous pouvez le retrouver d'une manière très réelle et consolante dans son Cœur Sacré. Ah ! si nous avions plus de foi, si nous laissions mieux notre cœur s'envoler sur les ailes de la foi vers son Dieu, oui, de même que nous savons nous entretenir avec Dieu, nous nous entretiendrions, nous vivrions pour ainsi dire avec nos morts qui sont vivants de la vie éternelle, de la vie de Dieu même. Sursum corda, mon enfant, essayez et quelle consolation pour votre cœur !

Mais aussi quelle consolation en reposant vos yeux sur Jules et Léon (dites-leur bien que je ne les ai pas oubliés, que je les vois encore comme s'ils étaient là, que je les aime toujours bien, que je les félicite et que je les bénis). Quelle consolation de trouver ces chers jeunes gens si nobles, si généreux, si dignes de vous ! Quelle espérance, car noblesse oblige, et le passé répond déjà de l'avenir, quelle espérance qu'en nos jours de désastres ils honoreront de plus en plus l'éducation que vous leur avez donnée et ces principes sacrés pour lesquels ils ont déjà souffert et qui portent en eux-mêmes le salut de la France.

Hier un homme du monde vint me trouver. Il était tout abattu. On eût dit Jérémie sur les ruines de Jérusalem. Et moi je lui ai dit : « Confiance. Le secret de la régénération de cette pauvre France, il est dans le cœur du catholicisme ; faites une nouvelle génération de vrais catholiques et tout est sauvé ; mais cette génération existe déjà, elle est à l'œuvre déjà, elle est par son dévouement et son courage notre consolation dans nos malheurs présents, elle est notre ferme espérance pour l'avenir ; écoutez »... Et alors j'ai cru pouvoir sans indiscrétion lire à mon interlocuteur quelques passages de votre lettre sur Jules, Léon et Charles. Je n'avais pas fini que cet homme découragé avait déjà pris confiance. « On peut tout, disait-il, avec de tels hommes ».

N'est-ce pas, mon petit Léon, n'est-ce pas, mon bon petit Jules, que vous resterez dignes de vos maîtres, et que vous continuerez de servir noblement, comme Charles, et la France et l'Église, et Dieu dans l'Église et dans la France ? Et vous, mon enfant, heureuse mère de tels enfants, je vous permets bien d'en être un peu fière ; mais comprenez, en écartant tout orgueil humain, que vous devez par reconnaissance envers le Seigneur vous montrer plus fervente que jamais. Ah ! vous serez facilement plus fervente si vous avez la

sainte et douce et inconfusible confiance, si vous savez vous tenir cœur à cœur unie à Jésus toujours et quand même.

Mes respects à Monsieur de Beylié, toutes mes amitiés à Jules et à Léon. Je vous bénis paternellement en Notre-Seigneur.

Le témoignage du Père Olivaint est d'un grand poids, à cause de son expérience personnelle des collèges, un an à Brugelette 1846-47, treize ans à Vaugirard 1852-1865, (dont huit ans de rectorat), de sa connaissance du monde universitaire qui lui permet les comparaisons, de ses relations étendues dans la société parisienne. Il avait reçu bien souvent les félicitations de la Sorbonne pour le succès de ses élèves aux examens et connaissait certainement le magnifique hommage que son ancien camarade du lycée Charlemagne, M. Charles Jourdain, membre de l'Institut, chef de division au Ministère de l'Instruction publique avait rendu à l'activité pédagogique des anciens Jésuites, dans sa monumentale *Histoire de l' Université de Paris au XVII*ᵉ *et au XVIII*ᵉ *siècle.* Paris, Hachette, 1866, in-folio, p. 397-398.

De l'estime que le P. Olivaint inspirait à l'Université d'alors, qu'on nous permette d'apporter ici une preuve inédite. C'est la lettre par laquelle M. Étienne Vacherot, qui avait été professeur de philosophie et directeur des études à l'École Normale Supérieure pendant les trois ans qu'y passa Pierre Olivaint (1836-1839), remercie le Père Clair de lui avoir envoyé la biographie de son ancien élève.

28 janvier 1880, Mon révérend Père,

Vous devez être surpris et un peu mécontent de mon trop long silence. Vous en auriez l'explication, si vous saviez le mauvais état de mes yeux. Je n'y vois presque plus, et l'œil qui me sert encore a besoin des plus grands ménagements. C'est vous dire que je n'ai pu achever avant ce jour la lecture de l'intéressant et touchant livre que vous avez consacré à la mémoire du noble et saint martyr qui fut votre ami et qui avait été l'un de nos plus dignes élèves.

Oui, c'est bien là le Père Olivaint que j'ai connu jeune, apprécié et aimé, comme un maître aime les jeunes gens qui ont cette intelligence, ce caractère et ce cœur. Je l'ai revu depuis plusieurs fois dans cette maison de Vaugirard qu'il dirigeait avec tant de douceur et de fermeté, où il n'était pas moins respecté que chéri de ses élèves. La dernière fois que je lui ai serré la main, j'étais loin de me douter que les fureurs de la guerre civile en feraient un martyr. Et quel martyr ! Ah, celui-là peut prendre place dans votre glorieux martyrologe.

Si la religion en a fait un saint, la nature en avait fait un sage. Il eût eu cette place dans le monde et dans notre Université, si une ardente vocation n'en eût fait un des vôtres, un de vos plus purs et de vos meilleurs compagnons.

Je garde ce portrait et ce livre dans un petit coin de ma bibliothèque, avec ces livres et ces souvenirs que le cœur aime à retrouver dans les déceptions, les misères et les dégoûts de notre vie actuelle.

Acceptez, cher et révérend Père, avec tous mes remercîments, l'assurance de mes sentiments de profonde estime et de vive sympathie.

Il est toujours utile, lorsqu'on entend blâmer les résultats de notre éducation, de rechercher à quel point de vue se place le critique, Aristarque ou Zoïle. Quand Montalembert, en 1847, nous reprochait de ne pas lui avoir encore donné des collaborateurs pour la défense de l'Église, il ne songeait qu'à l'action politique et parlementaire ; mais plus tard Pie IX fut très heureux que le collège de Vannes lui fournît tant de soldats... En 1890, Édouard Drumont, dans *Le Testament d'un Antisémite* exécuta férocement nos anciens élèves (p. 20). Heureusement qu'au bas de la page précédente il avait montré le bout de l'oreille : « Pas un seul des élèves riches des Jésuites ne nous a dit : « Avez-vous besoin de munitions ? Que puis-je faire pour vous aider contre les Juifs ? »

Jersey. Ch. Mitsche, S.J.

Note. — On trouvera dans le numéro de février 1939 du *Messager du Cœur de Jésus*, pages 105-108, le récit de l'exhumation et reconnaissance des corps du P. Olivaint et de ses compagnons, martyrs de la Commune, faite le jeudi 24 novembre 1938 dans la chapelle du 33, rue de Sèvres.

Un centenaire religieux
Le Père de Ravignan

(1837-1937)

A Paris, le 10 *mars* 1937 *a été célébré le centenaire du P. Xavier de Ravignan, qui succédait, en 1837, à Lacordaire pour les conférences du Carême à Notre-Dame de Paris. A cette occasion, le R. P. Yves de La Brière, rédacteur aux* Études *et professeur à l'Institut catholique de Paris, a donné le dimanche* 7 *mars, à Radio-Normandie, une causerie religieuse que nos lecteurs seront heureux de connaître. Nous la reproduisons d'après* La Croix *du* 10 *mars* 1937.

Entre les deux prédicateurs, le P. Lacordaire et le P. de Ravignan, la différence d'aspect était grande.

Lacordaire développait magnifiquement son apologétique chrétienne avec la séduction merveilleuse d'une parole passionnée, presque magique. De l'orateur, la conviction passait dans l'âme recueillie, conquise, frémissante d'une élite intellectuelle désenchantée des idoles païennes.

Pour beaucoup de croyants et d'apôtres du second tiers de notre XIXe siècle, on aura le droit de redire, après Mgr de la Bouillerie dans l'éloge funèbre de Lacordaire : « La première étincelle qui ralluma leur foi, ce fut l'éclair qui jaillit de cet homme ».

Chez Xavier de Ravignan, l'on ne retrouvait plus ni l'imagination étincelante, ni la fougue passionnée, ni les élans magnifiques de Lacordaire. Mais on subissait l'ascendant victorieux d'une personnalité puissante.

Ravignan s'imposait par la distinction du gentilhomme, la gravité du magistrat (qu'il avait été sous la Restauration), mais surtout par l'accent ému de sa conviction débordante, par le relief vigoureux et la souveraine autorité de son caractère.

Bien des auditeurs, comme le futur martyr de la Commune Pierre Olivaint, avec plusieurs autres normaliens de sa promotion, avaient été remués, ébranlés par Lacordaire. Ils furent subjugués par le P. Xavier de Ravignan.



Les conférences d'hommes pour le Carême de Notre-Dame de Paris avaient été inaugurées en 1835 par Lacordaire, sur l'invitation de Mgr de Quélen, archevêque de Paris. Ministère de haute apologétique intellectuelle et savante, dont l'aspect et le caractère avaient pris, aux yeux des contemporains, la signification d'une nouveauté audacieuse et conquérante. Ministère dont le succès éclatant avait fixé, pour de longues et très longues années, de génération en génération, une tradition d'apostolat aux allures jusqu'alors interdites.

Les conférences de Notre-Dame allaient devenir, en effet, une institution permanente qu'illustreraient toute une série d'orateurs et d'apologistes de premier plan durant un siècle entier d'histoire religieuse : Lacordaire, Ravignan, le P. Félix, le P. Monsabré, Mgr d'Hulst, le P. Janvier, le P. Sanson, le futur cardinal Baudrillart, le P. Pinard de la Boullaye.

Mieux encore qu'une parure pour l'Église de France, la prédication du Carême de Notre-Dame demeure un foyer d'apostolat intellectuel, adapté aux besoins de la pensée contemporaine et aux exigences des élites françaises, pour faire

rayonner l'apologétique, le dogme et la morale du catholicisme devant les auditoires d'hommes. Auditoires dont l'importance et le recrutement offriraient déjà un spectacle mémorable, chargé de glorieuses espérances chrétiennes, en contraste victorieux avec chacune des formes modernes de l'incrédulité.

***

Ce fut une intime et durable collaboration personnelle qui, à Notre-Dame de Paris, rassembla le Dominicain Lacordaire et le Jésuite Ravignan dans l'évangélisation des élites intellectuelles de la France. Malgré la différence de leur tempérament et de leurs tendances, jamais aucun désaccord ne vint troubler leur amitié fraternelle, ni briser la communauté de leur double apostolat conjugué, toujours au service du même Maître et Seigneur. Il faut unir les deux noms : Lacordaire et Ravignan.

L'abbé Lacordaire avait donné, d'abord, les conférences de 1835 et de 1836. Le P. de Ravignan donna les conférences des dix années suivantes, de 1837 à 1846 inclusivement.

De même que Lacordaire fut le créateur des conférences de Notre-Dame, Ravignan fut, à son tour, le créateur des retraites pascales de Notre-Dame, suivies elles-mêmes de la célèbre communion générale des hommes. Cérémonie alors inédite, qui influa puissamment sur la conscience religieuse des élites françaises vers le milieu du XIX[e] siècle.

En 1841, première retraite pascale, mais prêchée à Saint-Eustache. En 1842, la retraite pascale est transférée à Notre-Dame, où elle deviendra le complément normal et obligé des conférences du Carême. Ainsi se poursuivra l'apostolat du P. de Ravignan de 1842 à 1846.

Mais, entre temps, le P. Lacordaire, qui venait de restaurer en France l'Ordre des Frères Prêcheurs, était remonté dans la chaire de Notre-Dame en 1843, pour y prêcher les conférences de l'Avent, symétriques aux conférences du Carême prêchées par le P. de Ravignan. Lacordaire réintroduit alors dans la chaire française la robe blanche de son Ordre, dont il aime à dire qu'elle est elle-même une liberté. Lorsque la maladie oblige le P. de Ravignan à interrompre le ministère de la grande prédication, le P. Lacordaire succède à son propre successeur et reprend, en 1847, la série des conférences du Carême pour cinq années encore, c'est-à-dire jusqu'en 1851.

Durant les deux dernières de ces cinq années, une amélioration relative et temporaire s'étant produite dans la santé délabrée du P. de Ravignan, il lui fut loisible de reprendre, à Notre-Dame, le ministère qui était le plus cher à son cœur, celui de la retraite pascale. L'auditoire de Notre-Dame de

Paris, en 1850 et 1851, fut véritablement privilégié puisqu'il bénéficia de l'apostolat des deux grands orateurs, des deux grands religieux, dont l'autorité morale fascina leur génération.

Il entendit Lacordaire prêcher les conférences du Carême et Ravignan prêcher la retraite pascale, couronnée elle-même par l'émouvante et significative cérémonie de la communion générale des hommes.



Le P. de Ravignan mourut en 1858. Durant toute la dernière période de son existence, il demeura empêché par l'état de sa poitrine de reprendre la parole à Notre-Dame et en d'autres vastes enceintes.

Mais il pouvait heureusement continuer son ministère apostolique sous mille autres formes que la grande prédication ; et ce ministère, aidé par l'exceptionnelle autorité qu'avait conquise au P. de Ravignan son apostolat de Notre-Dame, fut puissamment fructueux.

Toutes les élites françaises de sa génération furent plus ou moins tributaires de son influence. Une sorte d'union sacrée se trouva établie autour de sa personne, dans les milieux les plus divers, pour accueillir ses conseils avec égard, avec déférence, souvent même avec une religieuse vénération.

Beaucoup de personnalités considérables de cette époque furent ramenées, après de longs oublis, à la réconciliation avec Dieu et à l'observance de tous leurs devoirs de chrétiens : par exemple, Chateaubriand. D'autres âmes furent conduites, également par le P. de Ravignan, à de hautes ascensions spirituelles dans leurs vocations et leurs activités respectives.

Ravignan, comme autrefois Bourdaloue, eut une grâce spéciale pour assister et consoler religieusement les mourants dans la suprême épreuve et le suprême combat.

D'autre part, il fut mêlé efficacement, quoique toujours avec la réserve et la discrétion pleines de dignité et de gravité qui étaient dans son caractère, aux activités publiques des catholiques français pour la défense du droit d'association et pour la conquête de la liberté de l'enseignement.

Pour la défense du droit d'association, la publication de sa brochure mémorable : *De l'Existence et de l'Institut des Jésuites,* eut le retentissement universel d'un événement public de grande envergure.

Pour la conquête de la liberté de l'enseignement, il fut souvent le conseiller judicieux, le conciliateur avisé des hommes d'État, catholiques ou sympathiques au catholicisme, qui firent aboutir, le 15 mars 1850, à l'Assemblée nationale,

la loi Falloux sur la liberté de l'enseignement secondaire, loi dont Lacordaire déclara, non sans vérité, qu'elle était « l'Édit de Nantes du dix-neuvième siècle ».

Au lendemain de la mort du P. de Ravignan, Louis Veuillot, dans l'*Univers*, et le prince Albert de Broglie, dans *le Journal des Débats*, se trouvèrent d'accord pour dire que si Xavier de Ravignan n'avait pas volontairement renoncé aux avantages humains de son ancienne situation dans le monde, pour se consacrer à Dieu dans la vie religieuse, jamais il n'aurait acquis, aux yeux mêmes du monde, le prestige exceptionnel, le rayonnement de féconde influence qui entouraient sa personne et dont témoigna l'émotion publique au moment de sa mort et de ses funérailles. A coup sûr, il avait pleinement vérifié la parole évangélique : en optant pour le Christ, il *avait choisi la meilleure part*.

C'est ce que nous répétons aujourd'hui, un siècle entier après qu'il fut monté dans la chaire de Notre-Dame.

Yves de la Brière, S. J.

L'Assassinat du Fr. Paredes

(11 février 1928)

I. — Lettre du R. F. Félix Mollat au R. P. Provincial de Germanie.

En avril 1934 *un journal allemand publiait un article où il imputait la mort du F. Paredes aux ordres de ses Supérieurs. Le R. P. Provincial de Germanie demanda au R. P. Provincial de France les moyens de réfuter cette calomnie. Le R. P. Mollat, vice-provincial en l'absence du R. P. Lambert qui visitait alors notre mission de Chine, lui répondit par cette lettre qui constitue un récit authentique de l'assassinat. Le R. P. Mollat était Provincial au moment du meurtre ; il fut convoqué par M. Barthélémy, de la police judiciaire, pour fournir des renseignements sur la situation et la moralité de la victime et expliquer les rapports du F. Eguino avec elle.*

Le Frère Paredes, espagnol de naissance, Frère Coadjuteur très intelligent, était depuis plus de vingt-cinq ans aide-procureur de Province, résidant à Paris et y traitant

les affaires au nom du Père Procureur de Province. Celui-ci, depuis la persécution de 1901, résidait à Bruxelles.

Le Frère habitait seul une petite chambre au rez-de-chaussée d'une maison d'habitation située 8 rue de Varenne, dont la porte d'entrée ouvrait face à la loge de la concierge. Au dessus habitaient depuis la dispersion deux ou trois Pères, et le Frère remontait chez eux pour les exercices de la communauté. Le Procureur de Province trouvait lui aussi au premier une chambre quand il venait à Paris pour ses affaires. Le Frère Paredes, très complaisant, en même temps qu'il s'occupait des affaires de la Province, rendait beaucoup de services aux missions, spécialement à celles de l'Amérique du Sud : achats et envois de marchandises diverses, d'où l'appellation fréquente donnée au Frère de « Procureur des Missions Catholiques ». Les Espagnols de passage à Paris connaissaient son adresse et venaient souvent lui demander des renseignements et des services. En plus des affaires courantes, le Frère gardait dans un coffre-fort de sa chambre des titres et des valeurs appartenant à plusieurs Pères et Frères de la Compagnie, dont, suivant les autorisations du Père Procureur, il gérait les affaires jusqu'à l'époque de leur renonciation.

Il avait aussi dans son coffre un dépôt de titres au nom du Père Procureur de Province, le Père Charles de Broglie.

L'après-midi du samedi 11 février 1928, un individu, revêtu, dit-on, d'un pardessus brun, ayant sonné à l'appartement du Frère, entra chez lui, et en sortit quelque temps après. Il passa devant la loge où se tenait la concierge, qui le vit sortir, et croisa également sous le porche un autre Frère Coadjuteur, le F. Eguino, sacristain de la chapelle de notre ancienne résidence de la rue de Sèvres, située à trois ou quatre cents mètres de l'appartement de la rue de Varenne.

Le F. Eguino, en qualité de compatriote, était assez intime avec le F. Paredes et l'aidait souvent dans ses commissions. Le F. Paredes lui avait même donné une clef de la porte de son appartement pour que, en cas d'absence, de maladie ou d'accident, on pût entrer chez lui.

Le F. Eguino n'entra pas alors chez le F. Paredes qu'il savait ce jour-là assez occupé et fatigué, ne voulant recevoir personne. C'est le lendemain dimanche après-midi que la concierge, inquiète de n'avoir pas vu le F. Paredes depuis le samedi, et ayant constaté qu'il ne répondait pas aux coups de sonnette, fit part de son inquiétude au F. Eguino.

Celui-ci, avec sa clef, ouvrit la porte du F. Paredes et le trouva mort dans son fauteuil, la tête fracassée d'un coup terrible, « coup porté par des mains expertes » me disait

quelques jours plus tard l'enquêteur judiciaire qui m'interrogeait.

Les soupçons se portèrent aussitôt sur le personnage qu'on avait vu sortir le samedi après-midi de l'appartement du Frère. Qui était-il? Un nommé Simon, quémandeur acharné et escroc, ayant des accointances avec la colonie espagnole, était venu plusieurs fois demander de l'argent au F. Paredes, en avait reçu une fois ou l'autre et finalement avait eu avec lui des scènes violentes. Était-il l'assassin? on pouvait le penser. La concierge croyait l'avoir reconnu dans la personne de l'individu passant sous le porche, le F. Eguino au contraire ne le reconnaissait pas. Simon procura du reste à la police un alibi, mais celle-ci, entre-temps, ayant trouvé qu'il n'était pas en règle au point de vue obligations militaires, il fut emprisonné. Tous les PP. ou FF. qui pouvaient être au courant furent appelés comme témoins par les magistrats enquêteurs et le F. Eguino, principal témoin, le fut à plusieurs reprises, mais jamais, malgré les insinuations de certains journalistes, il ne fut convoqué comme inculpé, et on ne fit aucune perquisition, ni à la sacristie où il travaillait, ni dans la chambre où il logeait, ni également dans les appartements du premier étage habité par quelques Pères.

On avait signalé à la justice qu'une certaine somme, estimée à la valeur de 20.000 frs., et que le Frère devait avoir chez lui ce soir-là pour différents paiements de fin de semaine, avait disparu de son tiroir, d'où l'on pouvait conclure au crime d'un voleur, hypothèse la plus simple et la plus vraisemblable ; cette somme n'a jamais été retrouvée, et les comptes du Frère examinés par les experts ont révélé un déficit non pas seulement de 20 mais de 40.000 frs.

Il y avait aussi, comme je l'ai dit, des titres et des valeurs dans un coffre-fort de la chambre. L'assassin n'avait pas touché à ce coffre-fort, mais le F. Eguino, sitôt après être entré dans la chambre du crime, avant même de prévenir la police, avait pris soin de retirer du coffre ces titres et de les transporter à l'étage supérieur pour les mettre en sûreté. Le F. Paredes lui avait en effet dit : « En cas de mort subite, vous prendrez ces titres et vous les emporterez là-haut ». Quelques jours plus tard, le Père de Broglie remit lui-même à la justice ces titres du coffre-fort, en expliquant pourquoi le Frère, sur la recommandation expresse du F. Paredes, les avait soustraits de la chambre et n'en avait pas parlé.

Peu de jours après, l'enquête judiciaire s'arrêtait subitement et l'affaire semblait classée. Pourquoi? par qui? nous ne l'avons jamais su. Ce que nous avons pensé c'est que la police, beaucoup plus au courant de la personnalité de l'assassin qu'elle ne le disait, avait tout arrêté pour ne pas

compromettre quelqu'un dont elle se servait par ailleurs pour ses basses besognes (indicateur de police).

Dans l'assertion de l'article du « *Tageblatt* », il y a donc beaucoup d'erreurs mêlées à quelques vérités ; on a réuni pêle-mêle avec le résultat plus sérieux de l'enquête judiciaire les informations fantaisistes et mensongères de journalistes sans conscience et les insinuations malveillantes de quelques policiers de dernière classe, qui ont essayé manifestement de détourner les soupçons pour les faire porter sur le F. Eguino.

Principales erreurs. — 1° L'hypothèse de mœurs inavouables du Frère n'a aucun fondement et n'a pas été gardée.

2° L'hypothèse de secrets d'État confiés au Frère par des Jésuites ses confrères, jadis diplomates ou officiers, est simplement ridicule. Je ne connais aucun ancien diplomate français qui se soit fait Jésuite, et les anciens officiers entrés dans la Compagnie étaient des officiers de grades très inférieurs : lieutenant ou capitaine. Et comment penser qu'on eût confié ces prétendus secrets d'État à un simple Frère Coadjuteur et encore Espagnol?

3° La somme dérobée, 20.000 ou 40.000 frs, dont il est question n'a jamais été retrouvée. Le F. Eguino ne l'avait pas transportée à l'étage supérieur, mais il avait seulement transporté les titres du coffre-fort dans la chambre, titres que le Père de Broglie sur mon ordre a remis lui-même à la disposition de la justice.

4° Ce n'est pas le F. Eguino qui a accusé le nommé Simon ; au contraire, il ne l'a pas reconnu dans l'homme à pardessus brun, sortant le samedi sous le porche ; c'est la concierge qui croyait, elle, à l'identité de Simon, qu'elle avait vu plusieurs fois, avec ce personnage. Simon était du reste fort peu recommandable.

5° Le F. Eguino n'a jamais été inculpé ni menacé de l'être, et on n'a jamais perquisitionné chez lui. L'enquêteur officiel ne l'a jamais même sérieusement soupçonné de ce crime, exécuté certainement par un professionnel et un habitué ; ce sont les reporters de journaux de gauche qui l'accusaient sans raison et l'histoire de la main dans la poche, de l'égratignure et du certificat médical n'a aucun rapport avec l'enquête officielle.

6° Les témoins de la police, Pères ou Frères, ont dit tout ce qu'ils savaient très sincèrement et très ouvertement. Rien de semblable donc au « Nous ne savons rien », dont parle l'article du *Tageblatt*. Si tels ou tels Pères, au contraire, ont parlé de Simon, c'est bien avec l'idée d'éclairer les recherches de la justice.

Avril 1934. F. MOLLAT S. J.

II. — Relation du commissaire Marcel Guillaume de la police judiciaire.

(*Paris-Soir, 14 avril 1937*)

Le 12 février 1928, j'étais informé par le commissaire du quartier des Invalides dont le poste fait face à l'entrée du restaurant de la Chambre des députés, qu'on venait de trouver dans le bureau qu'il occupait rue de Varenne, le cadavre de M. de Paredes, trésorier comptable des Missions françaises de la Compagnie de Jésus.

M. Lacambre, directeur de la police judiciaire, m'invita à l'accompagner à la place de M. Barthélémy qui se trouvait alors en province.

La rue de Varenne est un de ces quartiers de Paris où l'on respire une calme atmosphère provinciale. C'est un coin du vieux Poitiers, du vieil Aix-en-Provence, ou de l'antique Montpellier qui semble transporté ici avec ses vieux hôtels encadrés entre un jardin vert aux statues d'Olympiens et une majestueuse cour classique aux dalles blanches et aux grands pots de terre vernissée d'où émergent des buis.

Entre ces hôtels secrets et frais comme le cœur d'une méduse, de vieux couvents dressent un timide clocher qui égrène seulement les angélus.

Ici tout est solennel, paisible, honnête et majestueux et pourtant c'est dans une de ces maisons, qui semblent être les témoins anachroniques d'un immortel passé, au siège d'une association pieuse, dans un cadre auquel le caractère religieux donnait encore plus de gravité et de sérénité, qu'un homme avait été sauvagement assassiné.

C'était un vieil hôtel semblable à bien d'autres. Derrière une immense porte cochère, une cour carrée, et au fond de la cour, un bâtiment à façade classique précédé d'un perron de quelques marches.

En entrant sous la voûte, deux portes se faisaient face : à droite c'était la loge du concierge, employé comme sacristain à Ste-Clotilde et qui n'avait ni rien vu ni rien entendu ; à gauche, les bureaux et le petit logement où M. de Paredes avait été assassiné.

Nous trouvâmes le cadavre du malheureux comptable dans la position familière où la mort l'avait tragiquement surpris. Il était assis sur une chaise de paille devant une table de travail en bois noir, en face de laquelle se trouvait un secrétaire-bureau. La pièce était à l'entresol, basse de plafond, peinte à la chaux et sommairement meublée de cartonniers

et d'une bibliothèque où s'alignaient des registres de comptabilité, des annuaires, un dictionnaire et quelques livres de piété.

Le bec de gaz qui éclairait la table où travaillait M. de Paredes était encore allumé et un état de comptes était étalé devant lui qu'il était en train de vérifier lorsque l'assassin était entré.

La mort avait dû être instantanée car la tête était littéralement fracassée par un coup de marteau ou de massette porté avec une telle violence que le crâne s'était ouvert comme une grenade trop mûre et qu'un éclat de la boîte crânienne, large comme la main, avait sauté à quelques mètres de la victime. Sans aucun doute le vol avait été le mobile du crime, car tous les tiroirs de la table avaient été ouverts, et le supérieur de l'association, aussi bien que les livres de comptabilité, fournirent la preuve que des sommes confiées à M. de Paredes par quelques-uns des Révérends Pères avaient été placées dans des enveloppes mentionnant le nom de leurs propriétaires ; or toutes les enveloppes qui se trouvaient dans les tiroirs de la table avaient été vidées de leur contenu ; au contraire, celles que renfermait le secrétaire-bureau étaient intactes et les tiroirs de ce meuble n'avaient même pas été ouverts ; l'assassin avait emporté une trentaine de mille francs et en avait dédaigné plus de cent mille, ce qui nous fit penser qu'il avait dû être interrompu dans sa sinistre besogne. Il avait accompli son forfait au crépuscule, en fin de journée, à l'heure où les membres de l'association rentraient pour le repas du soir, où le concierge montait le courrier, où certaines allées et venues lui avaient fait craindre d'être découvert et il avait disparu sans laisser de traces susceptibles de nous guider et en emportant l'arme du crime.

Nous étions « en plein cirage », comme le fit remarquer, en employant cette expression familière, le commissaire du quartier.

Et tout de suite le crime parut d'autant plus mystérieux et fut d'autant plus commenté qu'il avait pour victime un membre de la Compagnie de Jésus. Sans doute M. de Paredes ne portait pas la soutane et n'avait pas été ordonné prêtre, mais il faisait partie de cette congrégation de jésuites laïques communément désignés sous le nom de « jésuites à robe courte », et qui, tout en menant une existence bourgeoise, ne doivent pas cesser de servir les intérêts de la Compagnie.

On n'ignore pas que c'est à la Restauration que remonte la création de cette congrégation, à l'époque où l'on pensait que le clergé serait, selon le mot d'un historien, le levier de

la monarchie rétablie, comme l'armée avait été celui de l'Empire (1).

Après la Restauration, la congrégation est la victime de la fièvre anticléricale. La presse libérale fulminait contre les abus des jésuites et Eugène Sue campait dans les *Mystères de Paris* la silhouette de son tortueux Rodin, qui, aujourd'hui, je pense, ne peut être pris au sérieux que par ces messieurs du cinéma.

Les années ont passé, un large libéralisme a atténué, sinon totalement supprimé ce que fut l'anticléricalisme et la congrégation a perdu toute influence politique ; cependant certaines passions sont si fortement enracinées dans le cœur des hommes qu'elles ne désarment jamais. Un jour de désenchantement, Chateaubriand a écrit : « Quand on connaît les hommes, il est bien difficile d'épouser chaudement une cause quelconque ». Qu'eût-il pensé, s'il avait reçu, comme nous reçûmes à propos de l'étrange assassinat de M. de Paredes, d'innombrables lettres anonymes qui dénonçaient des gens, signalaient des pistes, s'offraient même pour témoigner ?

La plupart du temps, ce sont là des indications suspectes auxquelles il ne faut guère se fier ; néanmoins nous nous faisons scrupule de vérifier les plus folles accusations, viendraient-elles de mystificateurs, de fous, de maniaques ou des criminels eux-mêmes qui auraient intérêt à dépister la justice, car rien ne doit rester dans l'ombre, mais, en fait de lettres, nous en avions trouvé un certain nombre dans les papiers de la victime qui semblèrent d'abord pouvoir projeter quelque lueur sur le drame.

Il s'agisait d'une correspondance qui avait été échangée entre le défunt et un jeune homme fort suspect. Je dois déclarer tout de suite que la conduite de M. Paredes, qui semblait, à soixante ans, s'être réfugié dans la méditation et la solitude, menant l'existence paisible d'un vieillard sans passions et sans désirs, était au dessus de tout soupçon. Comme le sont toutes les personnes s'occupant d'œuvres charitables, il avait été sollicité par bien des dévoyés parmi lesquels se trouvait cet étrange correspondant que nous découvrîmes sans peine dans un petit hôtel de la place Dauphine où il logeait.

C'était un jeune homme d'une vingtaine d'années, à la taille souple, au teint pâle, aux cheveux ondulés, aux grands yeux cernés, aux manières douces.

(1) Nous laissons bien entendu à M. Guillaume la responsabilité de ces affirmations (N. d. l. r.).

Amené aussitôt dans mon cabinet, il ne fit pas de grandes difficultés pour reconnaître qu'il vivait d'un trafic inavouable, mais, en ce qui concernait le crime, il fournit un alibi indiscutable et la peine qu'il parut éprouver en apprenant la mort tragique de son bienfaiteur nous sembla sincère. Une perquisition opérée dans sa chambre nous fournit la preuve qu'il avait reçu quelques secours de M. de Paredes et surtout d'excellents et sévères conseils de morale. Le défunt blâmait sans ménagement sa conduite honteuse et l'invitait à devenir un homme honnête et normal.

Il nous fallut abandonner cette piste qui nous avait paru un instant plausible et nous avouer vaincus.

Est-il nécessaire d'ajouter qu'aussitôt on nous accusa de mettre la lumière sous le boisseau?

Certains, brandissant le vieux spectre bien fatigué des « hommes noirs », voulurent voir dans cette affaire la lourde main des jésuites qui scellait notre bouche.

Pour eux, M. de Paredes avait été exécuté parce qu'il connaissait trop de secrets.

Il faut ignorer les règlements stricts et inspirés par un rigoureux respect de la hiérarchie qui régissent la Compagnie de Jésus pour penser qu'un simple laïc tel que l'était M. de Paredes ait pu jamais être mis au courant des problèmes ou des entreprises qui occupaient alors les membres de l'Ordre.

M. de Paredes était le dépositaire de valeurs, d'espèces et de titres qui n'avaient aucun caractère secret et pour le reste, il n'était qu'un trop infime rouage dans l'administration pour avoir jamais pu être appelé à en pénétrer les desseins ou pour avoir été simplement mis au courant de faits, de projets, ou d'événements qui, bien souvent, ne sont connus que du Révérend Père Général. Mais à certaines affaires, les passions politiques ou religieuses donnent des proportions considérables : ainsi l'assassinat banal et crapuleux de M. de Paredes prenait peu à peu une signification mystérieuse, qu'accentuait encore l'impossibilité où nous étions de découvrir le coupable.

L'enquête continua et dura fort longtemps. Les témoins affluaient, mais sans autre intérêt que celui de leur pittoresque personnel. M. Barthélémy, à ce moment-là chef de la brigade spéciale, était revenu de province et pendant des semaines, il n'épargna ni son temps ni son talent, mais pas plus que moi, il ne parvint à éclaircir le mystère. Et pour les historiens de l'avenir, l'affaire Paredes prenait un aspect de plus en plus fantastique et inquiétant.

C'est alors que nous apprîmes au cours de l'interrogatoire d'un individu arrêté pour un délit banal, qu'un ouvrier ma-

çon, ayant travaillé dans l'immeuble des Révérends Pères, rue de Varenne, lui avait proposé de prendre part au « coup » qu'il projetait et qui devait leur rapporter à tous deux du bel et bon argent, car l'homme s'était vanté de bien connaître les bureaux où se trouvait le « flouze ».

Pour sa part, notre prévenu avait refusé de s'associer à ce crime et en effet à l'époque de l'assassinat il se trouvait en province, mais son renseignement n'était pas moins précieux.

Nous nous mîmes aussitôt à la recherche de l'ouvrier maçon. Vainement. Mais en revanche on retrouva son patron.

C'était un petit entrepreneur italien qui n'employait que des ouvriers étrangers et qui ignorait la moindre notion de comptabilité.

Avec lui, aucun registre, aucune déclaration au fisc. Il simplifiait singulièrement la loi. Il engageait des ouvriers à la journée sur un chantier ; il les payait chaque soir, et s'ils ne revenaient pas le lendemain, il les remplaçait par de nouvelles recrues sans autre forme de procès.

Il se souvint cependant qu'il avait eu un ouvrier dont le signalement correspondait exactement à celui que nous lui fournissions. Cet ouvrier avait en effet travaillé chez les Pères de la rue de Varenne et il avait précisément réparé une cheminée dans le bureau de M. Paredes.

« Cet ouvrier, s'écria-t-il, comme sous le coup d'une illumination, s'appelait Michel ».

Triomphalement il nous jetait en pâture ce simple prénom, comme s'il eût dû suffire à nous faire retrouver l'assassin.

Michel. Grâce à ce misérable, le mystère s'éclaircissait. Le crime sauvage et crapuleux correspondait bien à une mentalité fruste. Nous fîmes vainement tous nos efforts pour retrouver le tragique ouvrier maçon, et l'assassinat de M. de Paredes devait rester pour nous « le diable qui n'a pas de cheveux et qu'il est impossible de peigner », comme dit le proverbe chinois.



NÉCROLOGIE

Le Père Joseph de la Servière

1866-1937

Pour un professeur de scolasticat, docteur ès lettres, écrivain déjà connu et fécond, abandonner dans la force de l'âge sa chaire, ses livres, ses travaux, ses relations ; se dépenser en Chine pendant un quart de siècle, y mourir septuagénaire en pleine activité ; n'est-ce pas prendre une place originale parmi les bons ouvriers de l'Évangile, tels que les aimait saint Ignace ?

La physionomie morale et religieuse du Père Joseph de la Servière se dégagera, nous l'espérons, de ces quelques pages. Faut-il esquisser le portrait physique ? Imaginez, ou bien rappelez-vous, un petit homme court et râblé, un peu épaissi par une longue vie sédentaire, la tête légèrement inclinée vers l'épaule droite, un visage sanguin et replet, qu'illuminent deux yeux vifs, mobiles et très ouverts, entre une chevelure sans prétention et une barbe inculte, l'une et l'autre châtain ardent, une vie exubérante qui jaillit en gestes primesautiers, en paroles rapides et déliées, bref un sémillant Parisien dans un robuste Normand.

CHAPITRE PREMIER.

LA FORMATION.

I. — La Famille. Le Collège. 1866-1884

C'est en effet en Normandie qu'il vit le jour, le 31 décembre 1866, au château de Regmalard (1), commune de Dor-

(1) Reg-Malard : Ville du Roy.

ceau, dans le diocèse de Séez renommé entre tous pour sa foi et sa fidélité aux traditions.

Paul Harel, dans ses *Souvenirs d'Enfance* (« *Les Lettres* », janvier 1926), nous ouvre une percée sur le milieu familial. Il raconte une visite qu'il fit, dans sa quatorzième année, au château de Regmalard, conduit par sa mère et une supérieure de couvent, Madame Cardon :

« Nous suivîmes la route qui côtoie la vallée de l'Huisne. En arrivant à Dorceau, la Révérende Mère me fit remarquer la grande ferme des Aveline. Justement Maître Aveline était devant sa porte cochère. Il reconnut madame Cardon et vint lui présenter ses hommages. C'était un paysan très riche et fort judicieux. Son nez ressemblait à une grosse morille aplatie. Il nous accompagna jusqu'aux écuries du château. Là M. de la Servière, qui venait de monter en voiture, descendit pour saluer la supérieure et s'excuser. C'était un gentilhomme un peu froid, extrêmement brave. Collé au mur en 1870 pour être fusillé, M. de la Servière fumait sa pipe.

En apparence beaucoup plus jeune, son épouse n'avait pas l'air non plus de connaître la peur. Elle nous fit un accueil empressé. Je fus frappé de la finesse de ses traits, de la grâce de ses manières. Elle ne subissait pas l'affreuse mode du temps, celle des crinolines. Elle portait au contraire une robe écossaise...

Tout de suite entre ces deux femmes, il fut question d'œuvres de propagande, d'apostolat. Accord des âmes et des voix ; j'écoutais cela comme un duo de musique sacrée.

Au moment de prendre congé, Madame de la Servière demanda d'où j'étais.

— D'Échauffour. C'est un petit poète. Paul, dis-nous ton *Ode à l'Enfant Jésus.*

Ce n'était qu'une odelette. Après l'avoir entendue, Madame de la Servière, appliquant doucement à mon front le revers de sa main fermée, murmura : « Vos vers sont pleins de promesses, rien n'est plus beau que d'aimer ainsi le Seigneur ».

En revenant, Madame Cardon me dit :

— Quelle délicieuse châtelaine !

— Ah ! fis-je simplement.

— Zélée, pieuse...

— Et belle, ajoutai-je avec un peu de vivacité.

... Ce soir-là, je rentrai juste pour me mettre au lit. J'y revécus avec délices l'étonnante journée ; je revis la route rose, la colline aux flancs bruns, aux bancs de sable qui rougeoyaient sous des bouquets de pins, au-dessus de la rivière. Je revis le nez de Maître Aveline, les favoris de M. de la Servière et je sentis, comme à Dorceau, nettement

à mon front le contact d'une main douce, d'une main pieuse sous laquelle j'aimai le Seigneur et m'endormis ».

Petit-neveu d'un Gallery de la Servière victorieux à Lens en 1648 sous les ordres du Grand Condé, Joseph naissait apparenté à trois Jésuites. Sa grand-mère paternelle, née Adèle Marie-Louise de Boynes, comptait parmi ses aïeux un ministre de Louis XV, Bourgeois de Boynes, magistrat et administrateur consciencieux qui joua un rôle considérable au temps du Parlement Maupeou. Sa mère, filleule d'un oncle de Maumigny, née Marie Augusta de Falaiseau, descendait d'une marquise du même nom qui a laissé des Mémoires sur l'émigration et la Maison de France en exil, précieux documents édités par le marquis de Broc, autre parent du côté maternel.

Ces détails généalogiques ne sont peut-être pas inutiles pour expliquer l'attachement du Père à la vieille France et à tous les progrès qui la continuent dans les temps nouveaux : ne fut-il pas toujours admirateur du meilleur passé comme du meilleur présent, et confiant dans un meilleur avenir?

Premier-né de cinq enfants, — qui seraient six après son départ pour le noviciat, — il avançait avec les quatre premiers, sous une direction clairvoyante, énergique et affectueuse, dans le chemin droit qui aboutirait, pour lui et sa seconde sœur (1) à la vie religieuse, pour son unique frère, au sanglant sacrifice dans les plaines de Belgique (2). Juvéniste, il écrira au R. P. Provincial : « Le Bon Dieu m'a fait la grâce de m'habituer à l'obéissance du noviciat par l'éducation de famille ». Il redira bien souvent que son enfance avait été une excellente préparation à la Compagnie, et qu'une de ses joies fut d'y retrouver toujours, dans le plan surnaturel, les secours et les charmes du foyer, comme aussi des

(1) Mère Marie de saint Bernardin, Auxiliatrice, décédée en 1904.

(2) Henry de Gallery de la Servière, capitaine au 70e d'infanterie, tombé le 21 août 1914, auprès de Charleroi, en défendant le pont d'Auvelais. Ancien élève de Sainte-Croix du Mans (1886-1891), il fut le premier de ses camarades à donner sa vie pour la France. (A. Carré. *Sainte-Croix au Champ d'Honneur*, I, 1914-1915, p. 7).

occasions de sacrifice qu'une jeunesse trop heureuse lui avait épargnées.

Jusqu'à ses dix ans, il resta en famille, tantôt dans la campagne de l'Orne où des répétiteurs, puis un précepteur, lui apprirent les premiers éléments, tantôt à Nevers où il fréquentait comme externe une petite institution ecclésiastique.

En 1876, il entra au collège Sainte-Croix du Mans. Dans cet excellent milieu, Notre Seigneur le préparait à sa vocation, dont lui-même nous raconte l'origine et le développement :

« La première idée m'en est venue pendant ma rhétorique, en causant avec un camarade. Je la dois à la Sainte Vierge ; car sans la Congrégation, je crois que jamais je n'aurais pensé au noviciat.Notre Dame m'avait protégé maternellement pendant tout mon collège, empêché de connaître le mal, et rattaché à un excellent groupe, aujourd'hui presque entièrement reformé dans la Compagnie ».

Pendant la retraite de philosophie, l'idée s'affermit en résolution, puis vacilla un peu au cours des dernières vacances :

« Il me vint alors des scrupules ; mais le fond véritable était que j'aimais énormément ma famille et qu'il me coûtait de l'abandonner. Je suis allé faire une retraite de probation et tout fut décidé ».

Son père, dès la première ouverture, encouragea le généreux projet, et même accompagna son approbation d'un malicieux sourire : « D'ailleurs tu aurais fait un mauvais maître de maison ». Disposition évidemment insuffisante pour faire un bon Jésuite, mais précieuse garantie contre les soucis de l'administration. Nous le retrouverons, il est vrai, de 1913 à 1918, Ministre à Zi-Ka-Wei ; mais si les administrés ont bonne mémoire, l'expérience n'aura pas démenti le jugement paternel.

II. — Le Noviciat. Le Juvénat. Slough, 1884-1889.

Arrivé à Slough le 12 novembre 1884, il s'y trouva tout de suite à l'aise : « Ayant eu la grâce de vivre dans un collège de la Compagnie, je suis entré au noviciat presque sans se-

cousse, et sans que rien m'étonnât dans les règles, usages et traditions ». « Vous n'aurez jamais de grandes difficultés », lui a dit le P. Platel, son Maître des Novices ; et de fait jusqu'à la mort il ira son petit chemin d'un pas égal, sans violents soubresauts. Déjà son plan de vie spirituelle accuse la modération, la précision, la simplicité pieuse qui marqueront toujours ses rapports avec Dieu.

Dès lors aussi, très averti de ses défauts, qu'il exagère même, en bon novice, il les note impitoyablement :

« Je me laisse aller au dépit. Je voudrais pouvoir m'admirer comme un petit saint en niche, et avec les autres, je fais la roue quand on me dit que je suis gentil, que j'ai du cœur. Je fais l'intéressant. J'aime à mettre la conversation sur moi, sur mes affaires, sur ce qui m'attire les compliments. Quand il m'arrive une petite humiliation en récréation, je ne sais pas me taire, je m'excuse, ou même je m'emporte. J'aime bien qu'on sache ce que je fais pour mes Frères : le dévouement caché n'est pas mon fort ».

Bientôt, et jusqu'à son dernier jour, il se plaindra de sa langue, sa « coquine de langue », dira-t-il. Pour le moment, il ne songe qu'à la mettre au service de la joie commune :

« Je voudrais rendre mes Frères toujours gais et heureux, surtout leur faire aimer davantage Notre Seigneur et la Compagnie. Ce désir me revient continuellement. Pour la gaîté, je réussis assez bien, grâce au naturel que le Bon Dieu m'a donné ».

Il y réussira toujours, créant, partout où il passera, une atmosphère de bonne humeur au service de Dieu.

Au juvénat une fatigue assez prononcée fut pour lui l'occasion de manifester son détachement et son humilité :

« Je crains, écrit-il au P. Provincial, que mes parents, voyant mes maux de tête continuer, ne demandent à m'avoir quelques jours, soit pour prendre des bains de mer, soit pour me reposer à la campagne. Je vous supplie de refuser toute permission de ce genre. Dans les trois jours que j'ai passés dernièrement à la maison, j'étais dans les meilleures conditions. Malgré cela, je sentais fort bien l'esprit religieux diminuer en moi, et, à certains moments, je me retrouvais presque l'enfant d'il y a trois ans. J'arriverais très vite à perdre beaucoup et à malédifier autour de moi. C'est honteux à dire, mais vous comprenez, mon Révérend Père, les raisons pour lesquelles je vous adresse ma supplique ».

En ce temps-là les Supérieurs accordaient aux sujets les mieux doués une troisième année de juvénat. Le F. Joseph fut des élus : « Cette troisième année, écrira-t-il, a été une bénédiction pour la formation de mon intelligence et de mon âme ». Il gardera toujours la plus vive reconnaissance au P. Longhaye, qui d'ailleurs le suivra longtemps par correspondance, comme le P. Platel toujours prêt à le secourir dans les passes difficiles.

Au moment d'achever sa formation littéraire, il a déjà son orientation intellectuelle : « L'histoire spécialement m'a toujours captivé ». Pour avancer dans cette voie, il doit d'abord s'initier aux recherches positives en préparant la licence, qui n'était pas alors le terme naturel du juvénat. Il s'inquiète à la pensée de poursuivre ses études dans un milieu moins favorable à la vie religieuse :

« J'ai peur que cette année, venant avant la solide formation de la philosophie, ne me replonge dans ces goûts d'érudition sans principes, de superficiel dans la critique, de travail facile et peu sérieux, qui étaient les miens au collège. Dans cette atmosphère universitaire, ne redeviendrai-je pas frivole ? »

En fait les Supérieurs l'envoyèrent à Jersey, où il allait passer par quelques épreuves.

III. — La Philosophie. Jersey, 1889-1892.

Après le beau feu de la première année, qu'il appelle « une année d'épanouissement pour l'intelligence et le cœur », il en vint assez vite au désenchantement : « Je ne suis pas fanatique de la philosophie. Je préfère infiniment le juvénat ». Outre qu'il lui manquait encore la maturité suffisante pour goûter la plus austère des sciences, les humanités convenaient mieux à son genre d'esprit. Mais dans les déconvenues, plus pénibles après les réussites littéraires, le religieux trouvait son profit :

« Tout cela me fait grand bien. Je m'habitue à ne plus me considérer comme un petit phénix. Je me rends d'ailleurs très bien compte que ces études, dans lesquelles je brille si peu, ont une importance

capitale. Au fond je remercie Jésus de ces humiliations, et je le prie de me les continuer, tout en me donnant ce qu'il faut de formation scolastique pour l'apostolat qu'il me réserve ».

Il apprend ainsi l'art difficile, et précieux à tout âge, de travailler sans attrait, ce qui ne veut pas toujours dire sans profit. Fidèle à ses répétitions de chaque jour, il se fait peu à peu le solide avoir qui lui permettra non seulement de réussir en théologie, mias d'être appelé lui-même à faire passer les examens *ad gradum*.

Il se console d'ailleurs, dans ses temps libres, — trois bonnes heures par jour, — prenant congé de la philosophie pour s'adonner à des travaux plus agréables, et en particulier à sa chère histoire : « Cette année, j'ai lu quatorze volumes sur le XVIIe siècle et pris trois cents pages de notes ». Il passe un quart d'heure par jour avec Cicéron, s'entretient en anglais et en allemand, et, le dimanche, perfectionne son grec avec S. Jean Chrysostome, son français avec Bossuet ou Bourdaloue.

En même temps que ses épreuves scolaires, le F. Joseph eut à surmonter une autre difficulté, plus intime, qu'il appelle un peu emphatiquement sa « tentation de libéralisme religieux ». Ce ne fut pas une véritable crise. Fut-ce même une tentation ? A peine. Il ne semble pas avoir jamais connu les troubles qui vont jusqu'à ébranler dangereusement le fond de l'âme. Mais fort impressionnable, porté par nature à aimer ce qui brille et surtout l'intelligence, il craignit un instant que la fidélité à l'idéal religieux du noviciat et aux méthodes d'enseignement ne fût guère conciliable avec la mise en valeur des dons naturels, que l'attachement à la tradition ne fît oublier la nécessité du progrès et de l'adaptation aux temps nouveaux. Son amour pour la Compagnie, dont il devait donner tant de preuves, le sauva d'une illusion qui d'ailleurs, lui-même l'avoue, n'avait rien de bien profond ni de bien personnel : « Je craignais, écrit-il, de passer pour un esprit étroit, méticuleux ». De saints amis, qu'il appelait ses « anges gardiens », et le P. Platel qu'il appelait toujours son « Père Maître bien-aimé » n'eurent pas de peine à le redresser. La secousse légère et momentanée n'eut d'autre effet que de provoquer un sérieux

examen de conscience et un renouveau de ferveur : le P. Platel doit même le détourner de s'offrir en victime et lui rend ce témoignage : « Vous êtes visiblement attiré par Notre Seigneur, travaillé par la grâce, disposé à y répondre généreusement ». Le F. Joseph s'en rend compte et peut écrire, à la fin de sa troisième année :

Notre Seigneur m'a beaucoup travaillé pendant ces derniers mois de philosophie. Jusqu'ici je me contentais trop facilement d'une honnête médiocrité, suffisante pour que mes Frères et mes Supérieurs soient contents, pour que je ne gêne personne, pour garder avec ceux qui m'entourent des relations faciles et agréables ».

Là en effet, pour lui, était le danger : sans grands écarts et même avec la perfection relative d'un religieux correct ; sans paresse, au contraire avec une grande activité intellectuelle, — avancer à mi-côte sur le chemin d'où l'on peut voir les cîmes et les admirer, mais qui n'y monte pas. Jamais pourtant il ne renonça aux belles ascensions, ayant gardé de sa dernière retraite au juvénat le désir d'une générosité sans réserve.

IV. — La Licence et la Régence. Angers 1892-1893. — Vaugirard 1893-1897.

Après le « terrible *De Universa* », dont il fut quitte pour la peur, il se rendit à Angers pour y suivre, à l'Université Catholique, les cours de licence. Il y retrouva ses « anges gardiens », le P. Léonce de Grandmaison et le P. Suau, pour ne nommer que les morts. Il constate avec satisfaction que ses études, si profanes qu'elles soient, ne l'absorbent pas complètement, ne nuisent aucunement à sa vie spirituelle. Au bout d'un an il a son diplôme de licence ès lettres qui le met en goût pour le doctorat :

« Je choisirai, écrit-il, une époque intéressante et utile à connaître ; je travaillerai doucement dans les différents postes où l'obéissance me placera. Un Père à qui j'en parlais l'autre jour, me dit : Pourquoi ne demanderiez-vous pas au P. Provincial une ou deux années que vous occuperiez uniquement à ce travail ? J'ai protesté énergiquement ; d'abord jamais je ne voudrais me lancer de moi-même dans

une pareille aventure, et puis je commence, après sept ans d'études, à sentir le besoin de vie active ».

Il eut en effet son champ d'activité, au collège de Vaugirard, de 1893 à 1897. L'enseignement l'avait toujours attiré depuis la fin de son juvénat :

« Ma nature d'esprit m'incline fortement de ce côté ; je ne suis jamais si heureux que lorsque j'ai à exposer des idées, à expliquer une question. Notre Seigneur m'a donné une excellente mémoire et un travail facile. Cette facilité a été pour moi un danger ; mais elle pourrait m'être précieuse dans le milieu actif et remuant d'une classe ».

Assez active et remuante, semble-t-il, fut la classe de quatrième qu'il eut à régenter.

« Le R. P. Recteur m'a reproché de me laisser trop facilement impressionner par les légèretés et les enfantillages de mes élèves, de punir trop raide, de voir de la mauvaise volonté là où il n'y a qu'étourderie ».

L'excessive rigueur chez un débutant vaut mieux que l'excessive indulgence. Le jeune régent ne tarda pas à trouver le juste milieu, à gagner les cœurs par l'exercice paternel de l'autorité. Lui-même est vite conquis :

« Le genre de mes élèves me plaît beaucoup, et mes relations avec eux sont bonnes, simples et cordiales. J'aime beaucoup ma vie actuelle d'activité et de travail personnel, très occupée sans être abrutissante par l'excès de besogne matérielle ».

La vie spirituelle va de pair avec la vie extérieure. Chaque dimanche, le F. Joseph écrit sa Revue de la semaine. Grâce à ces documents, nous pouvons le suivre à la fois dans ses rapports avec Dieu et dans ses relations humaines. Les menus faits de la vie quotidienne s'y trouvent mêlés aux examens de conscience, aux actions de grâce, aux résolutions, et rapportés avec une charmante simplicité, sous la forme d'affectueux colloques avec Notre Seigneur, que l'on sent toujours près de lui en toutes circonstances. A-t-il eu quelque difficulté avec ses collègues, ou constaté autour de lui quelques méchantes petitesses ? Il écrit :

« O Jésus, mon bon Maître, faites que je reste en dehors des mesquines rivalités, des coteries, des potins de collège... Donnez-moi de garder la charité, qui, seule, sauve les communautés ».

Tout ce qui l'intéresse, d'abord ses élèves et ses travaux, fait le sujet de ses entretiens avec le divin Maître :

« O Jésus, faites que mes bons et chers petits aient de brillants examens. Surtout, qu'ils passent pieusement et généreusement les derniers jours de l'année, et que moi-même je profite de mes vacances pour me rapprocher de vous par le recueillement et la prière... Mon bon Jésus, bénissez cette nouvelle année ; qu'elle soit paisible, salutaire à mes chers petits comme à moi... O Jésus, que je fasse du bien à cette bonne petite classe que vous m'avez donnée ».

La classe et le professeur ont leurs grands jours de gloire ou de confusion. Nous lisons, le lendemain d'une concertation honorable :

« O Jésus, je vous remercie de tout cœur du succès de notre séance, et aussi des critiques de détail qui arrêtent l'orgueil. Jésus, faites-moi un cœur humble et doux, heureux d'être pour vous humilié, contredit ».

Les critiques de détail ne furent pas toujours les seules adressées au metteur en scène, qui, en une autre occasion, se gourmande ainsi :

« Gare aux sentiments de haine, de rancune, à l'occasion de cette séance. Gare à mes paroles en récréation. O Jésus, arrêtez, je vous en prie, fût-ce par les moyens les plus durs, les vilains sentiments que je sens s'éveiller en moi ».

Tout en enseignant la grammaire, puis la littérature, il prépare ses thèses de doctorat :

« J'ai envie de prendre pour thèse latine, disait-il au R. P. Provincial dès le début de sa régence, la controverse de Jacques I avec Suarez et Bellarmin sur l'autorité royale. Ce sujet me plaît beaucoup et irait, je crois, à ces Messieurs, qui sont très friands d'études scolastiques : c'est pour eux un pays inconnu, et la moindre ouverture sur ce terrain leur est agréable ».

Il eut sans peine l'approbation des Supérieurs et l'encouragement de ses autres conseillers.

Le Père Porée devait avoir les honneurs de la thèse française. L'auteur, plus tard, se félicitera de ces deux choix et pour deux raisons : « Ces deux thèses, qui m'ont fait pénétrer deux époques bien différentes, mais bien belles, de la Compagnie, ont augmenté mon amour pour elle. » Et il songe aussi

à la Compagnie vivante : pour se documenter sur le Père Porée, il a trouvé dans le P. de Rochemonteix un charitable auxiliaire, qui lui a fait transcrire de nombreux manuscrits relatifs au collège Louis-le-Grand, et indiqué d'autres sources d'information :

« Je ne fais que commencer à travailler par moi-même, et j'ai déjà reçu tant de secours de notre bonne Mère la Compagnie : les uns m'ont fourni des documents ; d'autres m'ont introduit auprès de personnes que j'avais besoin de connaître ; d'autres m'ont appris à me débrouiller dans le monde des bibliothèques et des archives ».

Collaboration précieuse pour un débutant, bientôt condamné, par la force des choses, au travail solitaire. Le Frère Joseph ne tarda pas à éprouver la vérité de l'adage : « La composition est un martyre ». Cent fois il reprend les mêmes douces plaintes, qu'on entendrait en une seule, tant elles se ressemblent ; mais qui, par la répétition monotone, prennent la valeur plus expressive d'une complainte, et d'ailleurs, par quelques variations et modulations de l'amour humble et généreux, un accent de *Suscipe* :

« O mon bon Jésus, tirez-moi d'affaire dans les ennuis et les embarras de cette double vie de professeur et d'auteur ; donnez-moi de vivre ces deux vies comme vous le voulez et d'aboutir noblement, sinon glorieusement, au grade que je cherche pour votre plus grande gloire et l'honneur de la Compagnie. Surtout que ma vie religieuse ne se ressente en rien de ces anxiétés et de ces travaux ».

Et encore :

« O Jésus, dirigez ce rude travail qui me dégoûte et que je trouve absurde ».

Et quand la peine redouble, après un jugement sévère des universitaires poitevins :

« O mon bon Jésus, voilà les vicissitudes qui commencent pour ma pauvre thèse. De quelle confiance en vous j'ai besoin ! Cette confiance, je vous la donne tout entière ; je n'ai d'espoir qu'en vous ; mais je sais qu'avec vous j'arriverai au but. Donnez-moi seulement, ô Jésus, à travers tous ces tracas, de ne pas oublier l'essentiel, le progrès dans votre amour ».

Et enfin, car il faut se borner :

« O mon bon Jésus, une lettre dure m'avait complètement abattu ;

un rapport plus modéré, plus juste, me remet complètement. Jésus, merci de m'avoir humilié à propos de cette pauvre thèse ; je vous demande de vouloir bien continuer, en dosant la mesure selon mes pauvres petites forces, et en me donnant la grâce de supporter sans murmure cette épreuve si sensible. Tout en m'humiliant, je vous demande, ô Jésus, de m'aider pour les corrections demandées, de me donner le succès final, et de me le donner au cours de l'année prochaine : mes Supérieurs le désirent. Surtout que je pense à vous toujours de plus en plus, et que cette pensée m'aide à vous mieux servir ».

N'est-il pas vrai que ces cris du cœur, outre qu'ils révèlent un ardent désir de perfection et d'humiliation selon l'esprit de saint Ignace, font un écho touchant, et si simple, si affectueux, aux pieux gémissements de deux écrivains sacrés, l'un plus sombre, affligé dans son labeur : « J'ai voulu acquérir la science de ce qui arrive sous le soleil ; Dieu a donné cette méchante occupation aux enfants des hommes » ; — l'autre plus tendre en son confiant appel au secours divin : « Envoyez-moi, Seigneur, votre Sagesse, pour qu'elle demeure et travaille avec moi ».

V. — La Théologie. Le Troisième An. Jersey, Fourvière, Mold, 1897-1902.

Plus encore qu'au doctorat, le jeune religieux aspirait au sacerdoce, et, chose plus rare, à la retraite longue et obscure où l'on s'y prépare :

« Ce que me disent des gens graves sur mon orgueil, ma légèreté, mon impressionnabilité, me fait grand peur. C'est pour cela que j'ai hâte d'aller à Jersey me retremper dans la solitude, la vie régulière, le travail caché ».

Ce n'était pas là une disposition passagère : sans cesse le même désir s'exprime dans les notes spirituelles de 1896-1897 :

« J'attends avec impatience le moment de rentrer dans la paix, le recueillement, l'humilité de Jersey, et de m'y préparer à la grâce insigne du sacerdoce. Arrangez tout pour le mieux, mon bon Jésus, et inspirez vous-même les supérieurs ».

Les Supérieurs l'envoyèrent en effet en théologie, et leur décision fut accueillie en ces termes :

« Mon Jésus, soyez béni de ce status si doux et si bon. Faites-moi la grâce d'une théologie très soignée et que j'arrive à ce doctorat qui m'est en ce moment un vrai boulet aux pieds ».

La vie d'un théologien n'a rien d'épique. Celle du Frère Joseph ne compta, en fait de péripéties, du moins jusqu'aux soutenances de 1900, que des victoires assez communes dans les joutes scolastiques, et un échec non moins banal, intéressant toutefois pour sa résonance au fond d'une âme à la fois sensible et généreuse : peu de candidats malheureux prennent aussi tragiquement la sentence qui les condamne à repasser leur dernier examen de morale ; mais aucun n'accepta jamais le verdict avec plus de surnaturelle résignation :

« Mon bon Jésus, vous venez de me donner le plus rude coup que j'aie encore reçu de votre main. Vous saviez pourtant que j'avais bien besoin de mon temps pour travailler à Poitiers pendant mes vacances. Vous connaissez mieux que moi mes véritables intérêts. De tout cœur, vous le savez, malgré les tristesses et les vicissitudes de cette rude semaine, je vous dis merci. Puisse cet échec, en m'humiliant, me rapprocher de vous et réparer mes fautes ! Puisse-t-il être le commencement d'une vie nouvelle, toute donnée à vous et favorisée de votre croix. Une fois de plus j'ai senti que la souffrance me fait du bien : pendant ces huit jours d'épreuve, j'ai été plus modeste, plus doux, plus charitable, et je crois vous avoir aimé mieux que jamais. Maintenant, Jésus, avec toute ma confiance d'enfant, je vous demande de me faire réparer mon échec, afin que je puisse, le cœur léger, me livrer au nouveau travail que vous me demandez ».

Ces derniers mots nous ramènent aux « pauvres thèses », qui réclamaient toujours leur dernière forme. Elles imposaient d'ailleurs à l'auteur, pendant les vacances, des obligations qui étaient loin de lui déplaire : voyages en France, séjour dans le vieux Poitiers, mais surtout dans le vieux Paris toujours nouveau, randonnées dans les grandes bibliothèques, savantes causeries avec les futurs examinateurs, aimables rencontres, intéressantes communications, toutes choses dont il était friand. Jamais cependant il ne quittait le scolasticat sans avoir dirigé son intention, recommandé à Notre Seigneur ses allées et venues, prévu et prévenu les dommages

que son recueillement pourrait subir dans cette vie extérieure et dissipante :

« Mon Seigneur Jésus, bénissez ce voyage pour qu'il soit utile à votre gloire ; faites-moi, à quelque prix que ce soit, un cœur plus doux, plus humble, plus mortifié... Mon bon Jésus, faites qu'au milieu de cette vie de Paris, si agitée, si distrayante, je vous sois uni comme vous me l'avez demandé ».

Les résolutions mûrissaient dans la prière : « Pour être plus uni à Notre Seigneur, ne pas sortir sans nécessité » ; et c'était écrit en pleine agitation de la capitale.

C'est encore à Notre Seigneur qu'il s'adressait, aussitôt revenu dans l'ombre et le silence :

« Mon bon Jésus, après ces six semaines de bon travail et de joyeuse activité, me voici rentré au bercail ; c'est la vie sérieuse et uniforme qui recommence... Pardon pour mes manquements de ces vacances ; accordez-moi de les bien réparer ».

En septembre 1899, le bercail n'était plus Jersey, mais Fourvière : la théologie, après dix-huit ans d'exil et de vie insulaire, s'était rapatriée, au centre français le plus antique, toujours vivant, de la culture chrétienne, consacré dans le sang de saint Irénée et de sainte Blandine.

« Mon bon Jésus, me voici donc installé dans cette maison de Fourvière, où, selon toute apparence, vous me réservez la grâce des grâces ; faites que mes études avancent bien, surtout que je progresse dans votre amour ».

Le premier jour de 1900 brille pour lui comme une douce aurore longtemps attendue :

« O mon bon Jésus, la voilà donc commencée cette année qui va tant marquer dans ma vie. O mon bien-aimé Seigneur, la pensée du Sacerdoce m'est sans cesse présente ; elle me pénètre de joie ; la pensée de l'apostolat qui s'annonce me soulève et me transporte. Je voudrais tant travailler pour vous par la parole, par la plume, l'enseignement, la direction. Jésus, ne permettez pas que ces désirs et ces projets demeurent stériles, mais donnez-leur de se résoudre en une action généreuse et pratique ».

De plus en plus fréquentes reviennent dans les notes intimes les humbles accusations, les aspirations à la perfection toujours fuyante, toujours désirée et demandée, « au

prix, s'il le faut, de dures souffrances et de pénibles humiliations ».

Au printemps de 1900, il obtient enfin le bonnet de Docteur, mais sans auréole :

« Notre Seigneur, en me donnant les succès nécessaires, m'a toujours ménagé la petite pilule. Ainsi mes thèses ont été reçues à l'unanimité, mais sans mention, après une argumentation assez pénible, assaisonnée de remarques désagréables. Cela m'est bon, et je crois que le bon Maître me mènera souvent ainsi ».

Il devait être ordonné prêtre à Fourvière, le 24 août, avec ses condisciples de théologie ; mais les Supérieurs songèrent à devancer pour lui le grand jour, afin d'assurer à M. de la Servière gravement malade la consolation d'être béni et communié par son fils. Malgré l'avantage de pouvoir offrir plus tôt le Saint Sacrifice, il sent une tristesse toute surnaturelle s'ajouter à sa peine filiale :

« Mon bon Jésus, combien il m'en coûterait de hâter ma préparation à la plus grande grâce de ma vie. D'autre part, dans les circonstances, cela ne vaudrait-il pas mieux ? Mon bon Maître, inspirez mes Supérieurs, je vous en prie, pour qu'ils règlent tout au mieux de mon âme et des miens ».

Tout fut réglé en effet avec la délicatesse que la Compagnie ne manque jamais de montrer à ceux qui souffrent ou meurent après lui avoir donné leurs enfants. Huit jours avant l'ordination, le F. Joseph confie ses sentiments à son petit journal :

« Faites, ô Jésus, que cette retraite soit bonne ; les fêtes n'auront pas tout le calme et tout le recueillement que j'aurais désiré ; donnez-leur du moins d'être pieuses, apostoliques, utiles à votre gloire... Prenez en pitié mon pauvre père ; accordez-lui la dernière grâce que vous savez ; conservez ses forces jusque là, et surtout préparez-le dignement à la mort, si vous l'appelez ».

Aussitôt ordonné [1] il se rend à Dorceau, où il écrit :

« Mon Jésus, faites que j'apparaisse, pendant mon séjour ici,

(1) Par Monseigneur Gendreau.

comme un vrai prêtre de la Compagnie, donnant à tous bons conseils et bons exemples ».

Suivent les résolutions :

« M'acquitter de mes exercices de piété comme dans nos maisons ; me rendre souvent à l'église pour visiter le Saint Sacrement ; me mortifier à chaque repas ; prendre la discipline le matin et le soir ».

Le malade baisse tous les jours, mais lentement :

« O Jésus, tous mes petits plans de vacances sont donc changés par cette agonie prolongée de mon pauvre père ; au lieu de la vie de prière et de travail que j'avais rêvée, ce sont des jours bien tristes, mais aussi, je l'espère, du bien à faire, et beaucoup ».

Le douloureux apostolat dura jusqu'à la fin de septembre. Il s'achève sur ces mots :

« O mon Jésus, voilà donc terminé par la mort de mon bien-aimé père mon rôle à Dorceau. J'aurais pu y faire plus de bien ; j'espère quand même que par moi vous en avez fait un peu. Faites maintenant que je rentre promptement et avec joie dans mes devoirs habituels, et que, par mes prières, ma sanctification quotidienne, j'aide de mon mieux les chères âmes que je laisse ici ».

Et il rentrait à Fourvière pour sa quatrième année de théologie, que ne marqua aucun événement digne d'être rapporté, sinon l'énergique intervention d'un admoniteur bénévole. Bien des fois, le Père Joseph s'était plaint, dans ses prières, de sa langue traîtresse. Il devait, à son premier triduum de 1901, la maudire une fois de plus, qui ne serait pas la dernière : un ami très cher et clairvoyant lui donnait à entendre, en dix-huit pages très affectueuses, très délicates, le tort qu'il se faisait et la peine qu'innocemment il faisait à d'autres, par son exubérance et sa trop naïve spontanéité : sans cesse vanter les charmes de Paris, les grâces de l'esprit, de l'érudition, du brio sous toutes ses formes, c'était blesser, sans qu'il s'en doutât, les justes susceptibilités de certains condisciples moins enthousiastes que lui pour la ville-lumière, moins brillants eux-mêmes, moins attachés aux dons naturels qu'aux solides vertus, obscurément, et, en apparence, prosaïquement pratiquées ; c'était aussi trahir le vrai fond de son âme. — L'admonition donnée si chari-

tablement ne pouvait être mal accueillie ; elle le fut humblement et religieusement :

« O Jésus, soyez béni de cet avertissement si fraternel et si utile, qui transforme mon triduum et lui donne une tournure toute pratique. C'est votre amour qui me sauvera de tout, qui absorbera en moi tout le reste, et, suavement, invinciblement, me fera gagner ce que je me désole de ne pas avoir. Cet amour, mon Jésus, il est, vous le savez, au fond de mon cœur ; je vous en répète chaque jour l'expression en des accents que je ne connaissais pas avant d'être prêtre. Qu'il m'envahisse de plus en plus. Jésus, je vous aime ; à quelque prix que ce soit, je veux vous aimer toujours plus ».

N'est-ce pas le cas de dire avec l'auteur des Proverbes : « Reprends l'homme intelligent et il comprendra... » et avec l'Ecclésiastique : « Qu'il est beau, quand on est repris, de montrer son repentir » ?

Les trois mois qui suivirent l'examen des *Points* furent un temps d'humble initiation à l'apostolat :

« Rien ne m'a donné encore plus de consolation que ces quelques retraites à des enfants de la campagne et à des apprentis parisiens. Si je dois reprendre la vie de collège, que j'aime tant, j'espère bien réserver chaque année une bonne partie des vacances à des ministères de ce genre ».

Jusqu'à son départ pour la Chine, il n'aura d'autres élèves que les scolastiques ; mais il ne manquera jamais, à Pâques et aux grandes vacances, d'aller exercer son zèle dans les missions, les œuvres, les maisons de retraite et les communautés religieuses.

Il lui reste à couronner sa formation. Ce n'est pas sans appréhension qu'il se rend au Troisième An, pour se mettre sous la direction de son oncle, le P. de Maumigny. Bouche d'or et cœur filial, il le lui dit sans ambages :

« Je vous avouerai, mon Révérend Père, que j'avais peur de vous, à cause de ce que j'avais entendu dire, dans ma famille, de la manière dont vous comprenez et pratiquez le détachement, et aussi de certaines solutions qu'on m'avait dit avoir été données par vous et qui me semblaient plus dures que celles du R. P. Platel, dont jusqu'ici je me suis toujours inspiré. Cette impression a disparu complètement dès vos premières conférences, et je sens maintenant que j'aurai avec vous la confiance et l'abandon que j'ai toujours eus, grâce à Dieu, avec mes supérieurs ».

La première impression devait cependant revenir : le P. Joseph, à la fin de l'année, avoue qu'il a trouvé bien austère la route proposée, presque inaccessibles les sommets découverts par le P. Instructeur. Pourquoi n'a-t-il pas, aussi bien que d'autres, auditeurs des mêmes leçons, goûté la suavité des sublimes enseignements, reconnu sous les apparences de la sévérité, le joug du Seigneur, le fardeau léger? Sans doute n'a-t-il pas su dégager l'esprit de la lettre, faire la part des outrances verbales, comprendre que les envolées quasi prophétiques, les ardents appels à une vie toute céleste, n'avaient pas la prétention de barrer le pauvre petit chemin que nous avons à suivre sur la terre, mais visaient seulement à nous y faire avancer plus vite et plus droit, les yeux et le cœur en haut. Il n'en eut que plus de mérite à se laisser diriger humblement.

Comme la plupart des Tertiaires, le P. Joseph attendait le temps du Carême avec l'ardeur apostolique d'une âme pressée par la surabondance des dons spirituels reçus depuis près de vingt ans, surtout par la grâce du sacerdoce, activée encore à « l'École du cœur ». Aux saintes aspirations se mêlaient bien aussi quelques désirs moins parfaits :

« Je ne pensais pas seulement au bien que je pourrais faire, mais au changement que les voyages, les relations extérieures apporteraient la vie cloîtrée que nous menons ici ».

La déception fut donc naturellement et surnaturellement pénible, quand le P. Instructeur annonça que le Troisième An suivrait son cours sans interruption, les prédicateurs de l'Avent ayant été poursuivis devant les tribunaux pour infraction à la loi de 1901. Le P. Joseph avoue que, pendant deux ou trois jours, il eut du mal et ne réussit guère à refouler les pensées tristes, les murmures et les critiques.

« Enfin, écrit-il, moitié par esprit religieux, moitié grâce à cette souplesse de caractère qui me fait accepter assez facilement l'inévitable, je me suis calmé, j'ai fait de grand cœur mon sacrifice, pris une fois de plus la résolution de me tenir bien uni à Notre Seigneur pendant cette fin de troisième an, et la gaîté est revenue ».

D'ailleurs les Supérieurs se ravisèrent, et quand vint le contre-ordre, l'ordre mortifiant n'avait eu d'autre effet

que de purifier l'intention pour une action plus sainte et plus fructueuse. On ne pouvait songer, au moins dans la capitale, à des stations régulières ; l'activité du Père pendant ces deux mois fut donc assez disparate : une retraite aux apprentis de Malakoff, 200 jeunes gens et 300 personnes de leurs familles ; deux retraites et deux séries d'instructions dans quatre communautés ; les Exercices Spirituels aux mères chrétiennes de la rue Haxo ; une mission de quinze jours dans la chapelle auxiliaire des Moulineaux ; enfin, au même endroit, deux semaines de ministère, en suppléance du pasteur indisposé.

A son retour, il résumait en ces termes son travail et ses expériences :

« Ces deux mois ont été bons et remplis de grâces... J'ai donc pris contact avec le vrai peuple de ville. Je tremblais quelque peu, quand j'ai mis le pied pour la première fois dans cette cité ouvrière des Moulineaux, ramassis de socialistes très actifs. Pas d'insultes, quelques coups de casquette, bon accueil chez les malades, rapports faciles avec les enfants. A la fin on était fait à ma figure et je crois que les relations seraient devenues très faciles. Mais j'ai touché là du doigt ce qui me manque : je ne sais pas parler du bon Dieu à ces braves gens dans la langue qu'ils comprennent ; je suis avec eux froid, réservé, intimidé. En revanche dans la chaire, je suis très à l'aise ; et de différents côtés on m'a dit que l'auditoire suivait et comprenait bien mon carême. Pourtant il est bien plus difficile que je croyais, de prêcher à ces gens simples avec les comparaisons, les exemples, la rondeur qu'ils aiment ».

Il espère faire mieux dans la suite, car il a pris goût à ce genre d'apostolat :

« Si l'an prochain les collèges marchent et que j'y sois, je suis bien résolu à prendre largement sur mes loisirs pour me donner à ces œuvres populaires, où les moindres témoignages d'affection et de sympathie vont droit au cœur de ces pauvres délaissés ».

Puis il passe à un examen plus intime : « Ce carême m'a servi peut-être plus encore par les déficits qu'il m'a fait constater en moi ». Passons le détail qui révèle une fois de plus la simplicité, la franchise de l'accusateur, et courons à la conclusion qui résume tout :

« En un mot, à certains jours surtout, je me suis retrouvé plus d'une

fois le professeur de Vaugirard, comme il y a cinq ans, aimant, goûtant et suivant avec une certaine intempérance la vie parisienne. Pourtant il y a progrès, ce me semble : ma vie a été notablement plus religieuse ; je suis sorti moins souvent sans nécessité ; j'ai fait des lectures plus sérieuses, un travail plus apostolique ».

Il ne dit pas, mais nous savons par un autre, que, pendant ces deux mois, il n'ouvrit pas un journal. Ceux qui l'ont connu apprécieront le sacrifice.

A plusieurs Tertiaires, la longue fin de l'année pèse assez lourdement. Pour le Père Joseph, elle fut légère : « Ces trois derniers mois ont passé comme un rêve ». Beau et saint rêve, qui ne cessera d'illuminer la réalité des travaux et des jours dans le champ du Seigneur.

CHAPITRE II

L'ACTION.

I. — Le Professeur d'Histoire Ecclésiastique. L'Écrivain. Cantorbéry, Ore. 1902-1909.

Le champ du Seigneur ne fut pas un collège, comme le Père l'avait désiré, mais une classe d'histoire ecclésiastique au scolasticat. De nouveau la théologie avait dû prendre le chemin de l'exil : c'est à St Mary's College de Cantorbéry, que le professeur affronta son redoutable auditoire, et, dès le premier jour, le conquit. Dès le premier jour aussi, lui-même fut gagné par le corps professoral dont il devenait membre. Il le vante en ces termes :

« L'esprit de la maison est si bien fait de charité et de simplicité, que le courant vous entraîne et vous emporte. Dans l'enseignement, on pratique ici les méthodes de critique loyale qui me semblent si propres à glorifier l'Église ».

Il se sent soutenu dans son zèle pour la modernisation des études, si urgente en pleine crise moderniste, pour la tradition et le progrès, qui lui sont également chers, et qu'il trouve défendus, autour de lui, avec énergie, savoir et bon-

nes manières. Il déplore, sans peut-être assez bien voir la racine philosophique de leurs erreurs théologiques, que Loisy et ses pareils n'aient pas eu de tels maîtres et trouvent encore en face d'eux trop peu de tels adversaires. Enfin il a un si bon Recteur, esprit si large avec tant de bonhomie.

Pour ne pas déparer un si bel état-major, il s'examine, et prévoit les écueils : il surveillera sa propension naturelle à surfaire la valeur de la science, à revendiquer trop de liberté en matière d'histoire et d'exégèse, à s'irriter contre certains défenseurs de l'orthodoxie mal informés ou maladroits... Il tiendra sa langue, toujours prompte à lancer des jugements hâtifs, des « on dit » sans fondement vérifié, des affirmations qu'il ne voudrait pas soutenir :

« J'ai une tendance à exagérer dans mes récits ; et puis gare à l'esprit national, au genre parisien. Attention aux appréciations trop larges, aux paroles qui pourraient peiner ou diviser. Surtout, pas un mot contre les collègues, même avec les scolastiques les plus sérieux ; moins de moqueries et de taquineries ; plus de respect pour les vieillards. Penser à tout cela dans la prière, à la visite qui précède les récréations, le moment le plus dangereux pour moi ».

Contre le caprice, il se fait un règlement sévère : après un rapide coup d'œil sur le journal, il sera dès 7 heures à son bureau et y restera jusqu'à l'examen, sauf une interruption à 9 h. 1/2 pour les petites heures et la visite au S. Sacrement. L'après-midi, une fois en règle pour son bréviaire, il se détendra par quelque lecture facile et réservera la fin du jour, depuis 4 heures, au travail plus dur de la composition.

Il avait d'abord à composer son cours. Ennemi de l'improvisation, il ne voulait rien dire qui ne fût écrit. Heureusement il savait écrire comme on cause, et lire de même, d'un ton naturel, les yeux dans les yeux de ses auditeurs plus souvent que sur le papier. Pour apprécier son enseignement, nous avons mieux que nos cahiers ou que les siens : le souvenir toujours bien présent de ces quarante minutes qui, pendant trois ans, nous ont fait vivre le passé de l'Église. Vivre est bien le mot : à peine installé dans sa chaire, le conférencier réveillait ceux qu'avait pu endormir le démon de midi, encore bien actif à trois heures, pendant la classe précédente. D'une

voix très sonore et distincte, avec une clarté saisissante et un entrain communicatif, après avoir donné une bibliographie substantielle, il dégageait les lignes principales de son sujet, puis racontait vivement, sans négliger les menus faits, parfois si révélateurs. Un de ses plus grands mérites, et notable chez un professeur érudit, est d'avoir suivi les siècles depuis le premier jusqu'au dernier sans s'attarder outre mesure sur les périodes ou les événements qu'il connaissait mieux et qui l'intéressaient davantage. Il donnait à toutes les parties de l'histoire un temps proportionné à leur importance. Il ne manquait pas de les relier entre elles, en découvrant avec soin les petits et anciens commencements des grandes choses, leur développement et leurs conséquences proches ou lointaines. Si bien qu'à la fin du cours, on avait la vision d'un ensemble où les plans se distinguent et s'étagent harmonieusement, comme le tableau d'un panorama où les sommets, en se détachant, se rattachent, par leur base aux plaines, par les plaines aux vallées, sans qu'aucun accident du relief prenne plus que sa part d'espace et de lumière.

D'ailleurs c'était un tableau vivant : par des anecdotes et des traits significatifs, par des lectures très bien choisies, toujours brèves, le narrateur savait animer les Pères et les Docteurs, les hérétiques et autres semeurs de zizanie, qui, dans les cours de dogme, nous avaient tout juste montré leur squelette, et encore désarticulé, en petits morceaux. Saintes et parfois rudes batailles des grands conciles, fourberies ou violences des conciliabules et des brigandages, changeaient, à sa voix, Denzinger en poëme, tous les numéros en chants de victoire. La religion qu'il a bien fallu mettre en formules et en thèses, se déroulait en épopée ; jamais pourtant le Père n'embouchait la trompette, mais il évoquait si bien le passé qu'il nous la faisait entendre.

A-t-il parfois cédé inconsciemment à l'influence d'un savant, brillant et trop caustique historien de l'Église ancienne, badiné quelque peu sur tel sujet qui demandait plus de gravité, insisté plus que de raison sur les ridicules de majestés vénérables, sur les petitesses de certains grands, amusé la galerie de certains désaccords plutôt lamentables entre défenseurs du bien ? Trop peu assurément pour que

le respect en souffrît, du moins chez des religieux affermis dans la croyance à une société divine par son Fondateur, sa mission et ses moyens, très humaine par ses membres. D'ailleurs il savait mettre fin au malaise momentané, résoudre l'utile dissonance dans l'accord parfait qui chante le grand miracle d'une institution toujours sainte, féconde, maîtresse de vérité, malgré ses plus indignes représentants, — d'une pure, vive et indéfectible lumière portée par des mains quelquefois gauches ou coupables, souvent petites et fragiles, toujours impuissantes par elles-mêmes à tenir sans défaillance le flambeau.

Le Maître, on le devine, aimait les entretiens privés au moins autant que ses monologues en chaire. Homme de relations, doué d'une sympathie naturelle encore élargie et sublimée par son tendre amour pour la Compagnie, il tenait volontiers sa porte ouverte à tous ses jeunes Frères, eux-mêmes, pour un bon nombre, d'autant plus empressés qu'ils le trouvaient toujours accueillant, simple et joyeux, facilement intéressé à leurs affaires et à leurs travaux, spontanément habile à entretenir la conversation et à la relancer, aimablement disposé à leur communiquer les trésors de son érudition déjà étendue. Naturellement la satisfaction était réciproque :

« Avec mes chers élèves, les rapports sont charmants. Je les trouve bien plus prévenants, ouverts, que je ne l'ai été avec mes professeurs, et leur bon esprit me fait faire plus d'une réflexion amère sur ma vie passée de scolastique. Ils viennent beaucoup me voir, causer de livres, projets de travaux, mouvement des idées en France ».

Et, toujours enfant, il compte sur ses Supérieurs pour l'avertir, s'il abuse des causeries, ou lance trop facilement quelques théologiens dans le sens des études qui lui sont chères.

Pendant les dix mois de l'année scolaire, il ne quittait pas le scolasticat, sinon pour aller un jour de congé, au *British Museum*, et, tous les mois, chez les Réparatrices de Hastings, dont il était le Père Spirituel et l'exhortateur. Mais pendant les grandes vacances et la quinzaine de Pâques, il se rendait en France pour évangéliser les paroisses popu-

laires et donner les Exercices aux communautés religieuses. Comme il n'a pas gardé la liste de ses ministères, nous ne saurions dire avec précision dans quels champs il a semé, quel accueil la terre lui a fait, quels fruits lui doit le divin moissonneur. Mais tout nous autorise à penser qu'il a mérité, en France, les bons témoignages recueillis en Chine auprès des Auxiliatrices, des marins et des coloniaux, des résidents de la Concession.



Laissons les paroles qui volent ; courons, suivant la plume agile, aux *écrits* qui demeurent.

L'auteur s'est fait connaître d'abord par ses deux thèses. La biographie du P. Porée (1) est un monument précieux pour l'histoire de la Compagnie, du *Ratio Studiorum*, et de l'éducation en France au XVIII[e] siècle. Le professeur de rhétorique à Louis-le-Grand sort de l'ombre dans un milieu vivement ressuscité. Il est présenté avec une sympathie qui n'exclut pas la critique : remarquable pour ses méthodes d'enseignement, sa culture classique, son dévouement à ses élèves, son zèle d'éducateur ; assez respectable, aimable et intéressant, pour garder l'estime et l'affection de ceux-là mêmes qui devaient oublier tout à fait ses leçons de morale, Helvétius, par exemple, Diderot et Voltaire ; il fut un conservateur, non un initiateur ; un patriote ardent mais à courte vue, trop exclusivement, trop matériellement attaché à des gloires anciennes, à des procédés vieillis, à l'éclat superficiel d'une époque déjà dépassée ; dans un temps où les fondements de l'ordre social et de la religion commençaient à être battus en brèche par la libre pensée, il n'a pas su concevoir d'après l'Évangile et la tradition chrétienne, puis lancer et promouvoir les idées salutaires qui auraient fait la lumière et l'ordre dans la trouble fermentation des esprits ; bref, il n'a pas dirigé, ni même, semble-t-il, aperçu ou pres-

(1) *Un Professeur d'Ancien Régime. Le Père Charles Porée* (1676-1741). Paris, Oudin. 1899. Grand in-8°. pp. XL + 489.

senti le terrible courant qui allait tout renverser ; il n'a pas armé les jeunes intelligences contre la fausse érudition, le sophisme démolisseur ou novateur, le dévergondage intellectuel et moral d'où sortirait bientôt la Révolution.

L'œuvre fait grand honneur à la bienveillante compréhension de l'écrivain, comme à son impartialité. Elle rend vie à ce petit monde qu'était, dans le Paris de l'Ancien Régime, un collège de la Compagnie ; met en lumière, par les faits, la valeur de notre pédagogie, sans jamais laisser perdre de vue, au centre du tableau, la figure sympathique de l'éminent professeur, sans taire les responsabilités d'un maître qui élève la jeunesse comme si le passé était tout le présent, et le présent tout l'avenir.

La thèse latine (1) sur la controverse de Jacques I d'Angleterre avec le saint Docteur Robert Bellarmin, est du plus haut intérêt. Les questions qu'elle traite, origine et limites du pouvoir, droit des papes sur le domaine temporel, furent pendant des siècles l'objet des plus ardentes discussions, et ont gardé leur actualité. Après avoir exposé les faits qui amenèrent le souverain à descendre dans l'arène théologique, l'auteur suit la polémique dans toutes ses phases, découvre au roi sophiste d'anciens précurseurs dans les Césars byzantins, de plus récents dans les princes d'Allemagne, à la cour et au parlement de France, et montre, un peu trop brièvement peut-être, comment l'erreur, bientôt répandue dans presque toute l'Europe, finit par être prise pour un axiome, un principe de gouvernement, une maxime d'État.

La thèse méritait d'atteindre le grand public, et l'atteignit en effet par les *Études*, en cinq articles adaptés du latin, sous ces deux titres : *Une Controverse Anglaise au Seizième siècle. La Question du Serment d'Allégeance* (1901), — *Une Controverse au Début du XVIIe Siècle. Jacques I d'Angleterre et le Cardinal Bellarmin* (1903).

---

(1) *De Jacobo Rege cum Cardinali Roberto Bellarmino, S. J., super potestate, tum regia, tum pontificia, disputante* (1607-1609). Paris et Poitiers, Oudin. 1900, in-8°. pp. XXXI + 169.

L'illustre Cardinal, qui avait conquis le jeune historien, eut bientôt, grâce à lui, sa place dans la *Bibliothèque de Théologie Historique*, publiée chez Beauchesne. Le P. de la Servière, par sa *Théologie de Bellarmin*, ouvrage monumental (1), prit lui-même un rang très honorable parmi les savants auteurs de la collection. Il suit dans son exposé le plan même des *Controverses*, en s'appliquant à retrouver, dans la masse des arguments communs, la pensée propre du polémiste. Il la dégage toujours clairement, non sans justifier ses résumés par des citations nombreuses, brèves et significatives. Il a soin aussi de l'éclairer par un fréquent rappel des erreurs opposées, de leurs antécédents proches ou lointains et par d'heureuses comparaisons avec les thèses des autres théologiens. L'ouvrage, fruit d'un « labeur énorme et très méritoire » (2), est une mine pour les apologistes qui travaillent parmi les protestants, mais aussi pour quiconque s'intéresse à la grande question de l'autorité dans l'Église et dans l'État.

La troisième partie du chapitre cinquième, fort utile aux sociologues les moins curieux de théologie, fut publiée à part dans la *Revue des Questions Historiques*, puis en brochure, sous ce titre : « *Les idées politiques de Bellarmin* ». Elle ferait bonne figure, au rayon de la morale civique, dans la bibliothèque des collégiens philosophes et même des philosophes plus avancés.

Le P. Joseph, après cela, ne pouvait être le dernier à désirer pour son héros les honneurs que Dieu seul peut donner. Lorsque, vingt ans plus tard, du fond de l'Extrême-Orient, il le verra sur les autels avec les Docteurs de l'Église, sa joie n'aura d'égale que sa modestie : sans faire jamais la moindre allusion à son travail, il se réjouira dans son cœur d'avoir glorifié pour sa part « le puissant défenseur de la vérité catholique » (3).

Le triomphe lui sera cher aussi pour une autre raison : dans son affection filiale pour la Compagnie, il souffrait de

---

(1) Beauchesne. 1909. 1 vol. in-8° cavalier, pp. XXVIII + 764.
(2) *Revue Historique*.
(3) Leçons du *Bréviaire*.

lire ou même d'entendre louer les partisans d'une certaine école, assez peu tendre pour nos auteurs et pour quelques-unes de nos positions traditionnelles ; facilement alors il perdait son sang-froid, peut-être aussi la mesure, comme un homme blessé dans ses plus intimes sentiments. La décision romaine venait adoucir, comme un baume délicieux, la blessure ouverte par ceux qui s'attribuent le monopole de la fidélité à S. Thomas. Et quand des honneurs tout pareils échurent peu après à S. Albert-le-Grand, le fils aimant de l'Église et de la Compagnie fut heureux d'unir dans un même culte les trois Docteurs, l'Angélique, son maître et son disciple, également chers pour leur largeur d'esprit et leur modération.

Pour ces importants travaux, et pour son enseignement, le Père Joseph avait puisé largement à des sources nombreuses autant que variées. Il pouvait sans trop de peine écouler son érudition dans les revues et les dictionnaires. Entre 1901 et 1912, il a donné au *Dictionnaire d'Apologétique* sept articles, dont trois sur les Papes Alexandre VI, Boniface VIII et Clément XIV, un sur la Conspiration des Poudres, trois sur le Divorce des Princes, le Droit Divin des Rois et le Tyrannicide ; — au *Dictionnaire de Théologie*, trente-deux articles, dont vingt-quatre sur différents théologiens anglicans ou calvinistes, un sur le Pape Calixte III, sept sur les Papes Clément des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles ; — à la collection *Science et Religion*, un opuscule sur l'Église au temps de Charlemagne ; — aux *Études*, six bulletins d'histoire ecclésiastique, seize articles dont douze sur l'Angleterre catholique et protestante, les ordinations anglicanes, la Conférence de Lambeth, le Congrès Eucharistique de Londres, etc., un sur les origines de la Réforme en France, trois sur la Chine ; — à *Oxford and Cambridge Review*, un aperçu de l'activité catholique en Chine.

Ainsi en dix ans, trois volumes, deux opuscules, et soixante-trois articles de revue ou de dictionnaire, — quelque deux mille trois cents pages, presque toutes sur des sujets qui ne pouvaient être traités au courant de la plume, devant affronter la critique du monde savant ; — le tableau, semble-

t-il, nous dispense de dire que le jeune prêtre donnait à ses élèves l'exemple du travail, et du bon travail. Nous avons compté les pages ; apprécions le contenu.

Dans les écrits que nous avons signalés, on chercherait en vain l'originalité du style et de la pensée, qui marque les œuvres de première valeur. Mais on y trouvera, dans une langue très claire, facile, agréable, et dans un ordre parfait, d'abondantes informations, toujours puisées aux meilleures sources, des jugements sages et modérés, toujours appuyés sur de bons témoignages, toujours formulés, fussent-ils des condamnations, dans les termes délicats de la plus exquise courtoisie.

En somme le P. de la Servière, à l'édifice de la science religieuse contemporaine, a porté sa bonne petite pierre, un peu nue, mais solide et soigneusement taillée, élégante même, parfaitement harmonisée avec les pièces plus richement sculptées par les maîtres du savoir et de l'art.

Nous avons parlé de sa courtoisie. Il appréciait en effet, comme traditionnels dans la Compagnie, le respect de l'adversaire et l'effort d'interprétation bienveillante recommandé par S. Ignace au début des Exercices. Il souffrait, jusqu'à s'indigner, s'il voyait quelqu'un des Nôtres manquer à ces règles de bon combat. Trouve-t-il, même chez Bellarmin, quelques mots trop durs, il en éprouve de la gêne et les excuse de son mieux : il observe que le temps n'était pas aux aménités, que d'ailleurs le saint controversiste donne ordinairement l'exemple de la modération dans la polémique. Pour lui, son idéal est d'être le bon soldat de l'Église, qui frappe l'erreur, sans blesser l'égaré, le disciple de S. Augustin qui, ennemi de l'hérésie mortelle pour son frère, n'entend pas le vaincre, mais être, avec lui, vaincu par la Vérité.

II. — L'Apôtre de la Chine.

1° Aller et retour. Histoire de la Mission. (1909-1912)

Les victoires pour la vérité, déjà nombreuses, nous l'avons vu aux états de service du P. Joseph, promettaient mieux

encore. Et pourtant la science catholique allait perdre, — pour un temps, pensait-il, pour toujours, voulait Dieu, — l'excellent ouvrier. La Chine, sans lui demander encore le reste de sa vie, réclamait sa plume. Les Supérieurs, qui cherchaient un historien pour la nouvelle Mission du Kiang-Nan, fondée en 1840 par la Province de France, auraient pu songer — sans doute ont-ils songé — à d'autres, plus immédiatement préparés à ce travail et déjà connus par leurs écrits sur l'Église d'Extrême-Orient. C'est lui pourtant qu'ils désignèrent, pour des raisons qui nous échappent, mais que connaissait bien le Maître de sa vie.

Pour cette histoire, il ne suffisait plus de fouiller les bibliothèques européennes. Il fallait chercher sur place et y prendre la vision des choses ; si le présent s'éclaire aux lueurs du passé, n'est-il pas vrai qu'il lui renvoie un peu de sa lumière ?

Le Père s'embarqua donc pour Changhai en septembre 1909. Il nous dira lui-même ce qu'il a vu en Chine, mais non pas ce qu'il y apportait : sa manière si aimable de s'intéresser à tout, sa charité joyeuse, communicative et complaisante, sa naïveté même, qui perçait dans ses étonnements ou ses admirations comme dans ses bonnes moues devant certaines réalités moins agréables, sa provision intarissable de renseignements sur les personnes et les choses de la France et de la Compagnie, ses contributions, par la poésie, aux réjouissances des jubilés, que sais-je encore ? enfin tout ce qu'il fallait pour lui gagner la sympathie. On la lui donna en effet, et on la lui dit, en prose et en vers, la veille de son retour au pays : les missionnaires, qui se trouvaient alors en vacances, ne voulurent pas le laisser partir sans l'avoir copieusement fêté ; en deux belles séances, l'une à Zi-ka-wei, l'autre à Ou-Hou, chansons et compliments coulèrent à flots. Parmi les poètes, figurent au programme deux prédestinés : un nouveau prêtre, le P. Auguste Haouisée, qui chanterait un jour des messes pontificales, — un théologien, le P. Henri Dugout, qui chanterait au ciel avec les martyrs. Et, pour finir, le héros de la fête rima lui-même un chaleureux merci.

Si le P. Joseph laissait dans tous les cœurs, avec un recon-

naissant souvenir, le désir de le revoir, et cette fois pour le garder, il quittait la Chine, en août 1910, sans aucune idée de retour, résolu seulement à bien travailler pour elle. Il avait de quoi, regagnant la France les mains pleines, autant que les yeux : bien pourvu d'expériences personnelles, abondamment informé aux sources vivantes et aux archives de la Mission, de la Légation, des Consulats, en attendant que lui fussent ouvertes, à Paris et à Rome, celles des Affaires Étrangères et de sa Province, de la Curie et de la Propagande, il n'avait plus qu'à mettre en œuvre ses richesses. Il en fit deux parts : l'une, documentaire, pour son grand ouvrage, l'autre, plus subjective et anecdotique pour un journal de voyage, « *Croquis de Chine* » (1), apéritif qui annoncerait le plat de résistance et mettrait le lecteur en goût.

Le fait que la Chine, pour lui, n'avait rien d'une vieille connaissance, assurait à ses « *Croquis* » une saveur de choix : les missionnaires, dans leurs lettres parfois si pittoresques, outre qu'ils ne soulèvent qu'un petit coin du voile, ne savent plus voir aussi bien qu'un nouveau venu, tant ils y sont accoutumés, les traits originaux du monde où ils vivent, ni la beauté de l'œuvre qu'ils y ont faite, ni surtout la grandeur du sacrifice qu'ils offrent chaque jour. Au lendemain d'un long voyage en barque, en brouette, en chaise ou à mule, ménagé tout exprès pour lui faire explorer l'ensemble et le détail, — et même pour lui réserver malicieusement, dans les auberges du cru, certaines surprises peu conformes aux exigences de l'Européen en fait de confort et de commodités, de cuisine et de logement, — le voyageur avait des impressions toutes fraîches ; il pouvait reproduire, dans un tableau saisissant, la vision de ses yeux tout neufs, et communiquer discrètement les émotions de son excellent cœur, tantôt ravi par le zèle des apôtres et la foi de leurs ouailles, tantôt désolé par la grande misère des innombrables brebis errantes, comme par la grande peine des trop rares pasteurs. Et c'est ce qu'il fit : « *Croquis de Chine* », d'après un critique assez

(1) Beauchesne, 1912, in-8°, pp. 200.

connu (1), est un « volume admirablement illustré, attachant entre tous, plein d'observations intéressantes et plein de vie. Tout y est décrit avec tant de fidélité, tant de cœur, et avec une remarquable largeur d'esprit ».

L'histoire de la Mission du Kiang-Nan (2) est racontée en trois volumes. Nous ne dirons rien du troisième, gardé en manuscrit pour être publié à une heure plus opportune qui, espérons-le, sonnera bientôt. Les deux premiers nous conduisent de l'élection de Mgr de Besi, 1840, à la mort du cinquième Vicaire Apostolique, Mgr Languillat, 1878. Le fil du récit, en suivant le développement de la Mission, relève naturellement les nombreux événements de la politique chinoise, française ou anglaise, et de l'activité protestante, qui entrèrent dans le tissu d'une œuvre divine intimement mêlée aux affaires humaines.

L'ensemble est le tableau bien attachant d'une Église naissante, ou plutôt renaissante, fille de l'antique Rome, et soutenue, nourrie, par une grande sœur. Bien des fois l'historien doit nous ramener à la source où elle puise encore sa vie : Jésuites et Auxiliatrices de Paris, bienfaiteurs lointains et correspondants sympathiques forment le lien vivant qui la tient unie à l'Église mère. Le lecteur suit au jour le jour les destins de la petite plante, qui, dans la forêt païenne, sort de son humble germe apporté de France, et, appuyée sur son tuteur français, grandit, comme jadis l'arbre évangélique, souvent dans les larmes, parfois dans le sang, mortifiée sans doute par les inévitables défections et les scandales annoncés, mais, par ces épreuves mêmes, de plus en plus vigoureuse, fleurie et féconde.

Pourtant, il faut bien le dire, l'auteur, dans cet ouvrage, ne s'est pas surpassé. Il expose les faits en suivant très exactement l'ordre chronologique, à la manière d'un rapporteur consciencieux et bien informé, mais sans s'arrêter jamais pour s'élever au-dessus d'eux, les voir de haut, rattachés les uns aux autres et baignés dans la lumière d'un ordre su-

(1) M. Froidevaux. *Polybiblion,* 5 oct. 1912.

(2) Imprimerie de T'ou-sé-wé, 1914. 2 vol. in-8°. pp. 389 et 374.

périeur, fondus dans le courant de vie qui les anime et les explique. Habile cinématographe, il développe son film régulièrement, agréablement, sans mettre en valeur, dans la série, les faits plus significatifs, les figures plus remarquables, sans donner ces vues d'ensemble qui découvrent le fond intelligible de l'histoire, sans ménager les harmonieuses transitions où les parties se rejoignent et s'articulent. Les synthèses manquent, et les analyses ne décomposent que la surface. Les personnages défilent sans guère se distinguer les uns des autres, sinon par leur activité extérieure, tout au plus par quelque trait de caractère, simple élément de leur physionomie laissée ainsi dans l'ombre. Le champ de leur travail apparaît comme un fond gris, où l'on cherche en vain le dessin, la couleur et le relief.

Du moins l'écrivain a-t-il eu le mérite, assez grand déjà, de donner à la Mission un diaire abondamment documenté, à l'histoire une matière toute préparée.

L'ouvrage aura plus tard, et du même auteur, son prologue et son résumé, en deux plaquettes : « *Les Anciennes Missions de la Compagnie de Jésus en Chine* » (1), — « *La Nouvelle Mission du Kiang-Nan* » (2) ; commencé en France, achevé en Chine, il sert de transition entre les deux phases bien différentes, disparates même, au regard humain, d'une vie qui tient déjà sa belle et fructueuse unité de la fidélité à l'appel de Dieu et d'un généreux dévouement à la Compagnie.

2° Départ sans retour. (1912)

« Quand je revis le P. de la Servière en Chine, écrit un grave missionnaire, je fus tellement frappé de sa bonne humeur, de son activité, de son optimisme, que je me dis : voilà un caractère joyeux comme il nous en faut. Ayant eu occasion de causer avec lui plusieurs fois, je le poussai de toutes mes forces à essayer de terminer ici ses jours, à demander, une fois de retour en Europe, la grâce de revenir, non plus pour se documenter, mais pour travailler avec nous

---

(1) T'ou-sé-wé. 1924. pp. 82.
(2) Id. 1925. pp. 50.

au salut des âmes, et je priai beaucoup pour que cette idée entrât dans son cœur ».

Les pressions amicales ne donnent pas, ni la prière n'obtient toujours, la vocation de missionnaire, appel de Dieu par la grâce et la voix des Supérieurs. La grâce, depuis vingt-cinq ans, n'avait guère fait que disposer l'âme du P. Joseph, sans lui parler clairement. Le novice écrivait : « Je serais ravi d'aller dans les missions, mais je ne me sens aucun attrait, et je ne crois pas avoir les aptitudes nécessaires ». Le philosophe n'a eu qu'un élan passager :

« Ce que vous nous avez dit, mon Révérend Père, du bien qui se prépare en Chine et sur la pénurie d'ouvriers, m'a remué jusqu'au fond du cœur, et je me suis senti tout à fait porté à vous demander de m'envoyer là-bas. Ce qui me poussait, c'était le désir d'être plus uni à Notre Seigneur. Dans cette vie rude et solitaire, l'âme doit être plus facilement à Dieu. Les études me prennent tout entier, m'entraînent loin de Jésus ; j'arriverais très facilement à en faire toute ma vie... Mais j'ai réfléchi : plus que d'autres, j'ai besoin du secours des Supérieurs, dont je serais presque complètement privé en Chine. Alors mon enthousiasme est tombé, et je reste ce que j'étais il y a quelques années, prêt à partir en mission bien joyeusement, mais en ne sentant plus d'attrait spécial ».

Jeune prêtre, il commence à découvrir une Chine moins effrayante pour sa vie religieuse :

« Je ne suis pas fait pour la vie solitaire du missionnaire en district ; mais à mesure que se précisent là-bas les idées de collèges et d'universités, je me demande si je n'y donnerais pas plus et mieux qu'ici pour la plus grande gloire de Dieu. Je me suis offert plusieurs fois dans ce but depuis quatre ans au P. Provincial. A lui de voir ».

Notons qu'à cette époque il était en pleine activité intellectuelle, et très heureux dans sa chaire de scolasticat. Sans doute l'offrande se renouvela. En tout cas elle était faite, et retenue par le R. P. Daniel, qui la prit en considération et invita le P. Joseph, en 1912, à s'interroger devant Notre Seigneur. L'élection tient quatre pages à deux colonnes, où les raisons pour font face aux raisons contre.

Dans la première partie, le Père exclut le ministère pastoral tel qu'il est pratiqué en Chine, et auquel d'ailleurs on ne pouvait songer pour lui ; non qu'il le trouve trop dur ;

au contraire il y verrait la grâce « d'un détachement plus complet, d'un renoncement très méritoire à toutes les joies intellectuelles, à toutes les bonnes relations, qui tant de fois, dit-il, m'ont détourné de Notre Seigneur, et retenu dans la médiocrité ». Mais il le redoute comme un danger :

« J'ai toujours eu besoin d'être soutenu, excité, par la direction des Supérieurs et l'exemple de la communauté ».

Surtout il s'en juge incapable :

« J'ai peu de sens pratique, d'habileté à manier les hommes, une grande timidité, un caractère indécis. A Vaugirard, hors de ma classe, je ne savais pas me faire obéir de mes élèves en promenade, en récréation, dans les préparations de séances, etc. Or dans la vie de missionnaire, les décisions énergiques et instantanées sont de tous les jours ».

Il oublie la difficulté, à son âge, de se familiariser avec la langue du pays.

Dans la seconde partie, l'examen porte sur le professorat dans le grand centre de Changhai. Dans ce ministère, le bon ouvrier, sans avoir à craindre la solitude et l'insuccès, trouverait, pense-t-il, deux avantages : un sacrifice qui l'attire, tout en lui donnant « le frisson » ; en outre, le moyen de se multiplier, ayant tout près de lui, ou dans un rayon très court, le séminaire, le scolasticat, le collège, l'Aurore, la paroisse et de nombreuses communautés. D'ailleurs il n'a plus la liberté d'enseigner en France, ne se sent guère fait pour y travailler par la grande prédication ou les œuvres, et voit la chaire d'Histoire Ecclésiastique occupée, à Ore Place, par un titulaire qui le remplace, dit-il, avantageusement. Au revers de la médaille, il y a peut-être, dans son départ pour la Chine, un manque à gagner pour la gloire de Dieu. Il faut citer cette page qui nous fera mesurer la grandeur du sacrifice :

« Je vois devant moi, je l'avoue, surtout depuis le vote de la loi sur les Associations, un vaste champ d'études, où me porte un attrait naturel très vif, et aussi l'amour de l'Église. Ma thèse latine m'a lancé dans l'étude du catholicisme en Angleterre pendant les trois siècles de persécution ouverte ou cachée qui ont suivi la Réforme. Cette étude, presque complètement négligée en France jus-

qu'ici, me semble être une des plus utiles qu'on puisse faire pour la gloire de l'Église, et des plus profitables à l'apostolat. Elle me tente beaucoup. J'ai déjà fait connaissance avec les documents et vu que je pouvais en tirer parti. De différents côtés, dans l'Université comme chez nous, on m'exhorte à continuer dans cette voie. Je pourrais composer plusieurs vies de saints ou illustres catholiques anglais... et enfin je reprendrais l'ouvrage fort incomplet de Destombes sur le Catholicisme en Angleterre depuis le XVIe siècle. Ces études me donneraient entrée dans la plupart des revues catholiques et des collections apologétiques ou théologiques actuellement publiées en France ; elles pourraient devenir, pour moi et pour d'autres, une spécialité glorieuse à la Compagnie et utile à l'Église. Nos Pères allemands nous ont donné l'exemple, par une utilisation pareille de leur exil. Cette perspective me sourirait beaucoup ».

Ces lignes qui précèdent la conclusion, lui donnent tout son prix :

« Je m'offre de tout cœur à être envoyé en Chine. Pourtant le désir de poursuivre des études commencées et qui peuvent avoir leur utilité, me laisse des doutes. Je remets donc entièrement la chose entre les mains du R. P. Provincial ».

C'est ainsi que l'obéissance changea en authentique vocation les généreux sentiments d'un cœur partagé entre deux belles manières de servir Dieu.

Consulté sur le meilleur emploi de ses talents, le P. Joseph répond qu'il ne se sent pas de taille à monter dans la chaire de dogme qu'on lui propose au scolasticat et au séminaire de Zi-ka-Wei ; que d'ailleurs, pour arriver dans ce poste difficile à un résultat convenable, il devrait s'imposer un dur travail, renoncer à publier d'ici longtemps son histoire de la Mission, encore inachevée, s'interdire tout ministère, tout enseignement à l'Aurore, enfin se résigner à ne jamais savoir le chinois. Il accepterait plus volontiers des cours d'histoire ou de littérature.

« Mais tout cela, mon Révérend Père, à titre de pure indication : la première chose que je tiens à vous dire et que vous savez bien, c'est que je vais en Chine pour y rendre tous les services dont les Supérieurs me jugeront capable. Jamais je n'ai été plus décidé à me laisser faire par eux ; jamais je n'ai mieux senti la joie de ne pas avoir à chercher moi-même l'emploi de ma vie ».

Suit un filial et chaleureux merci pour la grande faveur qui lui est faite.

3° Travail sans relache.
(1912-1937)

Le P. de la Servière débarquait à Changhai le 12 septembre 1912, s'installait aussitôt et pour toujours à Zi-ka-wei, se mettait sur l'heure à étudier la langue du pays, sans autre prétention que de pouvoir confesser et catéchiser dans le dialecte régional.

Au bout d'un an, il crut pouvoir se faire assez bien comprendre et s'essaya sur l'auditoire très complaisant de bonnes chrétiennes, réunies chaque mois chez les Auxiliatrices pour les travaux d'aiguille et une exhortation. Aidé d'un instituteur indigène, il préparait soigneusement son petit discours, l'écrivait d'un bout à l'autre en « romanisation », puis, le jour venu, le débitait de son mieux, avec des sons et sur des tons, qui, sans être européens, n'étaient pas tout à fait chinois. Ainsi allèrent les choses pendant huit ans, de 1913 à 1921, grâce à l'indulgence des auditrices et à leur parti-pris de s'édifier quand même : « Nous n'y comprenons pas grand'chose, disait l'une d'elles, mais nous admirons le zèle du Père et son dévouement : ces exhortations nous font beaucoup de bien ». Qu'auraient-elles dit si elles avaient su tout le mal que le Père se donnait pour elles, et vu, dans sa bibliothèque, monter, au jour le jour, jusqu'à la hauteur finale de cinquante centimètres, la pile des manuscrits laborieusement composés, surchargés de ratures, de traits bleus, de signes rouges, pour les sons, les intonations et les poses? Dégagé de toute illusion sur son avenir dans ce genre d'éloquence, que, finalement, il abandonna, le P. Joseph prenait sa revanche en s'intéressant aux progrès des débutants plus jeunes que lui : qui d'entre eux ne l'a entendu lui demander avec une curiosité joyeuse et encourageante : « Eh bien, et les caractères ? » Quant à lui, son devoir principal n'était pas là, mais à des occupations, qui, dès son arrivée, lui prirent le meilleur de son temps, et devaient, à mesure que les années passeraient, réduire à très peu de chose, puis à rien du tout, ses loisirs.

Avant de le voir à l'œuvre, on aimera sans doute embrasser

d'un regard les manifestations de son activité pendant ses vingt-cinq ans d'apostolat en Chine :

Il sera dix ans directeur des « *Variétés Sinologiques* » (1913-1923), — cinq ans ministre à la résidence et au scolasticat de Zi-ka-wei (1913-1918) ; — il enseignera, au scolasticat et au séminaire, pendant vingt-trois ans, l'histoire ecclésiastique (1913-1936), — au séminaire pendant vingt-trois ans (1913-1936) et au scolasticat pendant vingt et un ans (1913-1934) l'Écriture sainte ; — dans les deux maisons, pendant huit ans, la théologie dogmatique (1921-1929) ; — à l'Aurore, pendant dix-huit ans, l'histoire (1917-1935), pendant cinq ans la littérature (1928-1933), pendant trois ans la morale naturelle (1933-1936), pendant un an la diplomatie et les institutions diplomatiques (1935-1936) ; — aux Frères Coadjuteurs des trois maisons de Changhai, pendant cinq ans, le catéchisme (1931-1936). Ainsi en 25 ans, dix fonctions différentes, dont la durée moyenne est de 14 ans. Et que d'autres ministères encore que le *status* ne mentionne pas !

Comment un ouvrier aussi occupé a-t-il pu encore travailler de la plume ? Il donnera pendant quinze ans (1913-1928) à la *Croix de Paris*, souvent deux fois par mois, une « Chronique de Chine », soit en tout cent trente articles de deux ou trois grandes colonnes, — aux *Relations de Chine*, trente cinq articles signés, et presque certainement quatorze autres que de bons juges lui attribuent ; signalons les plus intéressants : « L'Église catholique en Chine pendant la guerre » (1917, p. 499), « L'Aurore et l'Étoile du Matin » (octobre 1918, p. 56 et 1925, p. 65), « Saint François Xavier et la Chine » (1920, p. 268), « Le Maréchal Joffre à Changhai » (1922, p. 129), « La Mission de Nankin » (1931, p.318), « Les Missions Catholiques de Chine jugées par les Protestants » (1932, p. 210) ; — au *Bulletin de l'Aurore,* deux études ; — deux à *Nuntii de Missionibus* ; — quatre à la *Revue d'Histoire des Missions* : « Les œuvres d'Enseignement Supérieur dans la Chine Actuelle » (juin 1925, p. 178), « Une année de troubles dans la Mission du Kiang-Nan. 1890-1891 » (juin et septembre 1932), « Le Père Adam Schall » (1934, p. 494), « Un projet d'intervention de Léon XIII entre la France et la Chine »

(1935, p. 555) ; — à l'*Écho de Chine*, puis au *Journal de Changhai* de nombreuses communications sur la vie catholique du monde entier ou de la Mission ; — aux *Lettres de Jersey*, deux relations : « Une tentative de révolution à Changhai, 22-30 juillet 1913 » (décembre 1913, p. 171), « La Révolution à Nankin? juillet 1913 » (juin 1914, p. 41) ; — à l'*Aurore*, plusieurs manuels d'histoire et de nombreux cours polycopiés ; — à l'*Orphelinat de T'ou-sé-wé*, une intéressante brochure de propagande ; — aux missionnaires de Chine et aux Pères de France, tous les quinze jours, le *Journal de la Mission* (1914-1937).

Cette énumération permet de conclure que si la science catholique avait perdu, la Chine avait gagné un infatigable travailleur.

Nous ne pourrions le suivre, à moins de faire un volume, sur tous les terrains de son activité. Le professeur nous est connu, et la satisfaction universelle de ses élèves, à Zi-ka-wei ou à l'Aurore, dit assez qu'il fut ici l'excellent maître qu'il avait été à Vaugirard, à Cantorbéry et à Ore.

Contentons-nous, sans distinguer les temps, de quelques aperçus plus significatifs, éléments du portrait que nous voudrions laisser en souvenir à la fin de ces pages.

Voyons-le d'abord au service de la maison.

Sa promotion à la charge de *ministre* et la durée de son ministère ne laissèrent pas de surprendre un peu la communauté. Outre qu'il ne parlait pas facilement le chinois, son père, on s'en souvient, lui avait dit, tout le monde savait, et lui-même le premier, que le temporel n'était pas son fort : « Je suis l'homme le moins pratique et le moins débrouillard que la terre ait porté, pour tout ce qui est de la vie matérielle ». Heureusement il avait un Recteur fort actif, qui ne tenait guère à se contenir dans le haut commandement, et, dans les Frères Coadjuteurs, des auxiliaires fort expérimentés qu'il pouvait sans inconvénient laisser à leur initiative. Il lui suffisait d'être ce qu'il était, humble et régulier, serviable et délicat, pour tenir sa place honorablement, sans que le bon ordre en souffrît. Inutile de dire que l'exercice de l'autorité ne lui fit jamais perdre l'esprit de soumission,

de docilité au premier signe. Quand il fut rentré dans le rang, son successeur, le P. Marivint, disait de lui : « Au P. de la Servière on peut tout demander : il ne refuse jamais rien » (1).

Au dehors, le Père fut, à l'occasion, un bon prédicateur ; habituellement un maître spirituel apprécié pour ses exhortations et sa direction ; sur la fin de ses jours, un heureux aumônier militaire sans titre ; toute sa vie un publiciste intéressant et un professeur de grand mérite.

Le *prédicateur* acceptait volontiers les discours d'apparat que les missionnaires ne se disputent pas : allocution du 11 Novembre aux Anciens Combattants, panégyriques de saint Joseph, de saint François-Xavier, de sainte Jeanne d'Arc... mais aussi les retraites annuelles aux hommes et aux mères chrétiennes. Il n'est pas encore temps de définir sa manière ; qu'on en juge cependant déjà par cet exorde original d'un panégyrique prononcé en la fête de Jeanne d'Arc, devant la colonie française, les autorités diplomatiques, civiles et militaires :

« Le Cardinal Parocchi disait, il y a trente ans, à un évêque de France : « Votre Jeanne sera élevée sur les autels comme vierge, mais non comme vierge martyre ; réjouissez-vous : pour les martyrs, l'instruction de la cause est plus rapide et plus sommaire ; pour les confesseurs et les vierges, on examine de très près toutes les vertus. On verra donc mieux la splendeur de cette âme incomparable. La Fille de Dieu entrera dans Saint-Pierre comme aucune sainte n'y est entrée, cuirassée, casquée, son épée au côté, son étendard à la main ». Le Cardinal nous invitait, mes Frères, à chercher, sous l'armure, le cœur de la bonne chrétienne ; admirons aujourd'hui sa simplicité ».

L'orateur pouvait-il mieux dire pour se concilier l'attention et les bonnes grâces d'un auditoire où brillaient les croix d'honneur et les galons d'or?

---

(1) Que son ministère ait été libéral, on en jugera par cette affiche de 1915, dont l'autographe a été conservé : « Cette semaine, on installera dans la maison l'électricité. Ceux qui voudraient garder l'éclairage au pétrole, sont priés de le faire savoir au P. Ministre ».
L'histoire ne dit pas si le pétrole a eu ses fidèles.

Aux Auxiliatrices maintenant de nous dire si elles ont aimé les *exhortations* que le Père, deux fois par mois, leur adressa pendant des années : « Longtemps, nous écrit-on, le Seng-Mou-yeu en gardera le souvenir. On apprécia surtout, dans celles qui roulèrent sur les épîtres de saint Paul, la belle et forte doctrine,... les applications pratiques et apostoliques,... la forme si douce, si agréable, si vraiment française ».

Les Auxiliatrices étaient bien placées pour juger aussi le zèle de l'apôtre sur un autre terrain, où, grâce à elles, nous pouvons le suivre en nous y attardant quelque peu, bien qu'il n'y ait dépensé que le surplus de son activité. *Pour les marins et les coloniaux français*, elles avaient organisé un service dominical. Pendant la semaine, elles réunissaient, pour les répétitions de chant, les artistes volontaires. Quand les vieux cantiques français avaient rajeuni les cœurs, elles entreprenaient les retardataires et les envoyaient au P. Joseph. Celui-ci, déjà vu le dimanche à l'autel, entendu en chaire, joyeusement entretenu au sortir de la messe, les attendait à la résidence pour une causerie plus intime. Il eut ainsi la joie de ramener à Dieu un bon nombre de ceux qui en étaient restés à leur première communion, sinon à leur baptême. Aux fêtes solennelles, il profitait de la plus grande affluence : après l'office, tandis que les Mères servaient « jus et gâteaux », il causait familièrement et faisait de nouvelles conquêtes, parfois inespérées : tel ce prisonnier qui, pris de zèle en même temps que de repentir, voulut catéchiser ses tristes compagnons, et rentré dans la geôle, se fit de l'escalier une chaire, au bas de laquelle de nombreux visages, tendus vers lui, disaient le ravissement et les désirs de bonnes et pauvres âmes longtemps privées du pain céleste et de l'eau vive, sans même savoir qu'il y en avait pour eux.

Mais rendons la parole aux Mères qui ont vu les choses longtemps et de près : « Profondément religieux avec les âmes religieuses, il se faisait condescendant avec les marins et les coloniaux, prenant avec eux un langage qui, sans perdre de sa distinction habituelle, savait atteindre et toucher leurs cœurs. Avec saint Paul, il pouvait dire : « Je me suis fait

tout à tous, pour les gagner tous ». Aussi quel ascendant il avait su acquérir ! Tous étaient gagnés par sa bonté aimable et souriante. La poignée de main paternelle et amicale qui terminait la confession « faisait plus de bien, disaient les pénitents, que les plus beaux sermons de cathédrale ». « Pensez donc, ma Mère, on lui dit de si vilaines choses et il vous donne encore une poignée de main ; ça c'est le comble ». L'un d'eux qui désirait pourtant bien faire le pas, mais avait peur d'entrer dans ce qu'il appelait « cette horreur de boîte », communiqua ses craintes à la bonne Mère qui le pressait doucement : « Que voulez-vous que je dise au Père ? J'ai tout fait. — Alors c'est bien plus simple, lui répond-elle ; votre confession, elle aussi, est faite ; allez et dites au Père : « Mon Père, j'ai tout fait ». Au sortir du confessionnal, après une poignée de main plus chaude que jamais, le pauvre jeune homme, en larmes, s'élança vers la Mère : « En voilà un qui a du cœur et qui comprend les choses. Je n'avais rien à dire que oui : c'est lui qui a tout dit ; alors vous comprenez, les confessions comme ça, c'est pas difficile, et quand on en sort, on est délivré d'un fameux poids. C'est le plus beau jour de ma vie. Ah, si j'avais connu le Père plus tôt ! Est-ce qu'on peut aller le voir chez lui » ?

« Les veillées de Noël surtout étaient fructueuses. Le Père célébrait la messe de minuit dans un atelier de broderie, transformé en chapelle militaire, décoré aux couleurs nationales qui fleurissaient la statue de Jeanne d'Arc. Les anciens, de retour au pays, en rêvaient encore : « Comme on était heureux, écrit l'un d'eux, comme on y allait de tout son cœur quand on chantait. Et le P. de la Servière, est-il toujours là ? Ah, qu'il était bon ! Il n'y a pas à dire, vous, les religieux, vous avez le tour ». — L'après-midi, l'ouvroir devenait salle de fêtes, pour l'arbre de Noël. Le Père avait écrit aux supérieurs de nos communautés pour leur tendre la main. Moins de quinze jours avant sa mort, il dira : « Ma Mère, toutes mes lettres sont parties. Je ne pourrai pas célébrer la Messe de minuit, mais l'après-midi je serai là ». Il sera là en effet, mais, avouera-t-il, « à bout de forces ». On trouvera encore sur sa table, le lendemain de son départ pour le ciel, une enveloppe contenant 40 dollars, sous cette

inscription : « A la Mère B. pour les coloniaux ». Il aura eu soin de se chercher un successeur intérimaire, et, l'ayant trouvé, lui écrira : « Si vous saviez combien je vous suis reconnaissant et combien je prie Notre Seigneur de vous récompenser ». Mais quelle reconnaissance lui-même laissera dans tous les cœurs ! Bien des larmes coulèrent sur les rudes joues des coloniaux et des marins, qui feront mieux que de le pleurer, demanderont des messes et même un service solennel à l'église Saint-Pierre pour le repos de son âme, après avoir entendu, le dimanche 3 janvier 1937, le nouvel aumônier leur annoncer en ces termes la triste nouvelle : « Il est mort avant-hier à trois heures, comme Notre Seigneur sur la Croix... Vous savez combien il vous aimait, combien il était content de vous voir nombreux, combien il fut heureux d'apprendre qu'un autre Père pourrait le remplacer chaque semaine pour votre messe, les confessions et le sermon. C'est pour vous qu'a été sa dernière sortie... Vous aussi, vous l'aimiez, vous reconnaissiez son dévouement, vous goûtiez sa parole, vous alliez volontiers le voir. Vous n'oublierez pas ce dernier Noël où, quoique bien souffrant, il avait voulu venir prendre sa part à la fête de famille traditionnelle, applaudir vos chants et vous serrer la main... ». Et la femme d'un sous-officier interprétera les sentiments de tous dans ce très court éloge funèbre : « Il avait tant de cœur, et il était si bon, et il connaissait si bien les petites affaires des coloniaux ».

Pour en finir avec les coloniaux et les marins, il fallait bien suivre le P. Joseph jusqu'à la tombe. Mais ces braves gens, au total, ne lui ont pris qu'une toute petite partie de son temps et de ses forces : nous aurions une idée très incomplète et fausse de son activité, si nous ne revenions en arrière pour le voir à l'œuvre, avec les Chinois, premiers servis.

Il était d'abord et tout entier à ses élèves du *Séminaire*. Ce domaine est plus difficile à pénétrer qu'un cercle militaire : l'action d'un professeur, et surtout d'un Père spirituel, ne sort guère de l'ombre. L'ombre pourtant n'est pas la nuit : tout le monde sait que le professeur, pour les aspirants au sacerdoce, fut plus qu'un excellent maître, un grand ami ; mieux que cela, un frère aîné, en même temps

qu'un père : il les guidait dans leurs études personnelles, leur ouvrait des horizons, en causant familièrement avec eux, leur fournissait des instruments de travail, leur prêtait ses notes, leur prodiguait les marques d'intérêt et les encouragements. Plusieurs lui confièrent le soin de leur âme, et, devenus prêtres, lui gardaient, non seulement une reconnaissance affectueuse, mais toute leur confiance filiale pour la direction. Tel d'entre eux, plus d'un an après l'avoir perdu, le pleurait encore, trouvant une grande consolation à dire tout ce qu'il lui devait....

A l'*Aurore*, pendant vingt ans, le P. Joseph fut le même, proportion gardée. Ses cours soigneusement préparés, consciencieusement rédigés, donnés avec entrain, ses procédés délicats, sa complaisance, le plaisir qu'il semblait avoir à compléter l'enseignement dans les entretiens privés, son entregent remarquable, lui valurent l'estime de tous ses élèves, qui au surplus n'étaient pas insensibles à son titre de Docteur. Il avait affaire surtout aux étudiants en Droit pour qui l'histoire et la littérature avaient une spéciale importance. Ses leçons de diplomatie furent particulièrement goûtées quand, les derniers temps, un courant se détermina en faveur des carrières de consul et d'ambassadeur. Il intéressait d'autant plus qu'il se plaisait lui-même à suivre les méandres, pour d'autres si déconcertants, des relations internationales, à dépister dans leurs détours, à suivre dans leurs feintes, les manœuvres de gens très habiles qui rarement jouent cartes sur table. Dans son cours de morale naturelle, il éclairait presque toutes ses assertions de faits historiques ou actuels, mieux compris bien souvent que les preuves abstraites, et qui, en tout cas, fixaient dans la mémoire les arguments de raison.

Dans la communauté de l'Aurore, dont il faisait partie quatre ou cinq fois par semaine, le Père donnait — avec charité, bonne humeur et optimisme — l'exemple du travail et du dévouement. Dès huit heures et demie le plus souvent, il arrivait de Zi-ka-wei, après un trajet de quatre kilomètres, de six par le tramway, avec un changement de voiture, toujours guilleret, heureux, semblait-il, de la besogne

à faire pendant la journée. Les jours de pluie, on le voyait, avec édification, sourire en rejetant le capuchon de sa grande pèlerine en caoutchouc, copieusement lavée, ruisselante, pourtant de plus en plus verdâtre et chiffonnée. Lui disait-on : « Quel courage vous avez, de venir si tôt, de si loin et par un pareil temps ! » — « C'est ma vie, répondait-il ; ces allées et venues me font le plus grand bien ». Malgré les gros nuages, il semblait qu'un rayon de soleil entrait dans la maison. Ayant souvent des cours le matin et le soir, il passait presque toute la journée à l'Université, sans autre refuge, dans ses heures libres, que l'unique chambre d'hôte, où il n'avait ni ses livres, ni ses autres commodités, et d'où encore il devait souvent déguerpir, toutes les fois qu'un Père de passage arrivait pour la nuit. « Très bien ; parfait », disait-il au P. Ministre chargé de le faire déloger ; et il gagnait son nouveau logis, un réduit étroit et sans cheminée.

Son énergie au travail et son mépris du confort étaient d'autant plus méritoires que sa constitution robuste ne l'empêchait pas de souffrir, et même, par les grandes chaleurs, plus que les autres : n'ayant pas le précieux avantage de transpirer, il lui fallait, pour tenir dans l'étuve qu'est Changhai de juin à septembre, vivre comme un amphibie, passer, plusieurs fois le jour, de la fournaise à la baignoire. Et que de fois nous l'avons vu se tenir, pour ne pas étouffer, sur le pas de sa porte ouverte entre deux fenêtres, habitant de sa chambre par deux pieds de son fauteuil et du corridor par les deux autres, attendant les courants d'air, mal en point comme un poisson hors de l'eau, mais toujours gai comme un pinson. Pourquoi le plaindre? Était-il venu en Chine pour avoir en hiver les zéphirs du Midi, en été les brises du Nord?

De ces heures pénibles, il ne faisait point des heures d'oisiveté ; le vit-on jamais inactif, et pouvait-il rester sans rien faire? Il cherchait alors, dans quelque livre, de quoi détendre son esprit, nourrir son enseignement ou alimenter ses nombreuses publications.

On sait déjà combien sa plume était vive et rapide. Mais elle courait, depuis son arrivée à Changhai, moins souvent qu'autrefois dans le champ de l'histoire et de la théologie ;

tous les jours, au contraire, et plus humblement, dans celui de l'actualité, relevant, pour les amis de France les nouvelles de Chine, pour les missionnaires de Chine les nouvelles de France, pour les Français d'Extrême-Orient les nouvelles catholiques du monde entier.

Sa principale correspondance avec la France atteignit pendant quinze ans les innombrables foyers où pénètre *La Croix*. Les « Chroniques de Chine », publiées par ce journal, formeraient un gros volume. Croirait-on qu'un jour elles provoqueraient un violent orage? L'orage devait éclater en 1927. Le P. Joseph, depuis 1912, faisait, au jour le jour, le tableau animé des événements qui intéressaient, de près ou de loin, les œuvres de la Mission. Les temps n'étaient pas roses. Sous peine de tromper son public, l'informateur devait bien mettre le doigt sur les plaies fort sensibles d'un grand pays soumis alors à de terribles épreuves. Mais il avait compté sans le nationalisme outrancier des étudiants chinois. Ceux de France et de Belgique surtout, furieux de la publicité donnée par un missionnaire à des faits connus de tous en Chine, mais qui, paraît-il, ne devaient pas l'être au dehors, firent tant de bruit que *La Croix* fut priée de renoncer aux services de son correspondant.

Le P. Joseph sentit le coup d'autant plus vivement qu'il ne l'attendait pas, ne pensait pas l'avoir mérité, et ne fut pas autorisé à le prendre comme une simple mesure d'opportunité. Avait-il donc été injuste pour cette Chine, aimée jusqu'au sacrifice de la patrie et de ses chers travaux, servie si humblement avec tant de persévérance et de joyeux entrain? N'est-ce pas pour lui préparer des hommes de valeur, laïques et prêtres, qu'il se multipliait chaque jour, depuis près de vingt ans, en cinq chaires différentes? Est-ce à elle qu'il s'en était pris dans les articles incriminés? N'avait-il pas formé pour elle de bons souhaits, rapporté avec satisfaction et sympathie les événements qui la réjouissaient, comme la promotion des six Vicaires Apostoliques indigènes, les premiers depuis le XVIIe siècle?

Avouons-le cependant, il aurait pu toucher les plaies d'une main plus légère, avec plus de ménagements pour de justes susceptibilités; éviter certaines expressions qui sentaient

le mépris et risquaient par là de blesser les Chinois les moins favorables au mouvement révolutionnaire ; interpréter les convulsions politiques et sociales avec moins de pessimisme et plus de sérénité, comme la fermentation d'un État en mal de rénovation ; se prononcer peut-être moins catégoriquement contre le mouvement sudiste, qui, aux yeux d'un bon nombre, malgré ses excès et en dépit de ses compromissions originelles, représentait la réaction patriotique et apportait la promesse d'un meilleur avenir ; enfin se montrer moins sévère pour un livre fameux, évangile du nationalisme chinois, y signaler équitablement, à côté de passages, exclusivement cités, où s'expriment les principes d'une sociologie inquiétante et d'une virulente xénophobie, ceux qui en atténuaient la malfaisance par d'heureuses contradictions.

Aurait-il ainsi prévenu la tempête? On ne peut dire en tout cas qu'il l'ait déchaînée. S'il n'a pas laissé tout à fait sans excuses la colère de quelques jeunes, il avait le droit de ne pas leur être présenté comme « un farouche ennemi » de leur nation ; la fielleuse parole, qui n'est pas d'un chinois, reste une criante injustice auprès de laquelle ses torts, s'il en a, paraîtront négligeables. Peu d'hommes se sont donnés à la Chine avec autant d'amour et de généreux dévouement.

C'était encore l'aimer que de prendre la plume, voire les ciseaux, pour ses Frères en religion occupés à la servir. Le P. Joseph rédigea pendant vingt-deux ans le *Journal de la Mission*, le « Che Pao » (1), messager intime qui porte deux fois par mois aux missionnaires les nouvelles de Chine et de France, aux Pères de France les nouvelles de Chine. Le rédacteur était bien choisi : professeur ambulant, il faisait de nombreuses rencontres dans son circuit presque quotidien par l'Aurore et Yang-king-pang ; il abordait facilement et exploitait gentiment les habitués de chaque maison et les Pères de passage ; d'autant plus habile à délier les langues qu'il écoutait et interrogeait avec l'intérêt le plus vif. Qui ne l'a vu, en récréation, du moins à l'Aurore, tirer de sa

(1) *Che* était le nom chinois du Père. *Pao* signifie journal.

poche son petit agenda gondolé, fatigué, bourré, pour le surcharger encore de faits divers pris au vol dans la conversation commune, ou à la dictée, dans un coin de la salle, en tête à tête avec un interlocuteur plein de choses? Au bout de quinze jours, il avait de quoi faire parler sa gazette : extraits de lettres, notes écrites par les informateurs, communications orales rédigées de sa main, qu'il envoyait à l'imprimeur, d'ailleurs sans aucun souci de la chronologie, de la mise en page ou de la composition. Lui posait-on une question à laquelle le journal avait déjà répondu, il ne pouvait retenir un reproche amical : « Mais enfin, vous ne lisez donc pas le *Che Pao* ? », ce qui ne l'empêchait pas de redire aimablement la réponse. C'est qu'il appréciait et aimait, dans son petit bulletin, moins encore le fruit de son travail qu'un trait d'union entre frères dispersés, isolés même, pour un bon nombre. Au besoin, il le défendait : dans les communautés, la feuille était accueillie avec empressement, mais aussi, par quelques-uns soigneusement épluchée. Tel critique y avait-il relevé une inexactitude ou une rédaction tendancieuse, il pouvait y aller franchement avec un journaliste aussi gracieusement ouvert aux contradictions polies et aux plaisanteries fraternelles, toujours aimable dans la défense de son information ou de son interprétation, toujours loyal dans l'aveu de ses erreurs.

Le charitable courrier, porteur de tant de nouvelles, n'avait pas fait pressentir dans son numéro du 23 décembre 1936 un changement de rédaction. Quinze jours plus tard, il annonçait le dernier sacrifice du rédacteur, tombé littéralement la plume à la main.

4° Travail jusqu'au bout. — La Mort. 1937.

On ne se souvient guère d'avoir vu le P. Joseph indisposé au point d'interrompre, même pour quelques jours, ses occupations ordinaires. Et pourtant, dès 1919, il avait senti les premières atteintes d'un mal qui ne cesserait plus de le miner lentement : le diabète qui devait plus tard se compliquer d'une maladie de cœur.

C'est seulement vers 1934 qu'il eut à ralentir considéra-

blement son activité : la chaire lui était interdite, et son enseignement réduit à trois heures de cours, deux le matin, une le soir.

« A ce régime, écrit-il au R. P. Supérieur, je vais bien, et puis travailler à ma table sans accroc toute la journée. Tout ce que je demande à Notre Seigneur, c'est de marcher de ce pas tant qu'Il me donnera vie. J'ai ajouté aux exercices de piété ce que j'ai dû retrancher au travail. C'est, je crois, une bonne préparation à la mort, qui maintenant est bien proche ».

Vers la même époque, il disait à un Père de l'Aurore :

« Je n'en ai plus pour bien longtemps... Quand le Seigneur voudra... Je suis prêt ; je partirai volontiers ».

En 1935, il accuse les progrès du mal :

« Je sens que je baisse beaucoup. Je ne suis plus capable de faire ce que je faisais autrefois. La mémoire s'en va. Il est temps pour moi de faire place aux jeunes. Je lis le délicieux livre de Mgr Baunard sur la vieillesse. Voilà les dispositions que je voudrais avoir ».

Enfin en 1936 :

« Je travaille au ralenti, d'autant que je ne puis plus prononcer vite, faute de dents : je mets entre trente-cinq et quarante minutes pour la Messe, une heure et demie pour le bréviaire, près d'une heure pour le Rosaire. A l'autel, je ne puis plus quitter des yeux le missel. Tout cela sent le glas, et c'est bon ».

C'est si bon qu'il gardera jusqu'à la fin tout son entrain, toute sa joie. En communauté il a toujours le mot pour rire, même en parlant de son triste état : comme on lui demande si le troisième volume de son histoire paraîtra bientôt : « Il va rester aux limbes, répond-il, tandis que je serai en purgatoire ».

Au début d'octobre, sentant que la fatigue augmente avec l'oppression, il voit le Docteur Chen-Yong-Kang, — car il ne veut pas d'autre médecin que celui de la maison, d'ailleurs très estimé, disons mieux : très aimé, comme ancien de l'Aurore. Il exécute ponctuellement l'ordonnance : huit jours de repos absolu et doses massives de digitaline, puis demande et obtient la permission de reprendre ses cours, d'abord

au scolasticat et au séminaire, la semaine suivante, à l'Université. Mais il a trop présumé de ses forces, et doit de nouveau, à la fin du mois, cesser tout travail. Après une semaine de soins, il est autorisé à faire une classe par jour à Zi-ka-wei, mais doit abandonner définitivement l'Aurore, ce qui est pour lui un très gros sacrifice.

Au commencement de décembre, le Docteur diminue la dose des remèdes pour permettre au malade de les prendre sans interruption, mais laisse entendre que les forces vont baisser insensiblement, jusqu'à l'arrêt du cœur. Il ne veut cependant pas interdire toute activité, pensant que l'inaction ferait plus de mal que de bien.

Le 23 décembre, le Père fait sa dernière classe. Le jour de Noël il est encore au milieu de ses chers marins et coloniaux. Les jours suivants, il décline visiblement et a pourtant l'impression d'un mieux sensible, espère même reprendre ses travaux au début de janvier. Il connaît d'ailleurs la gravité de son état et depuis longtemps est entièrement soumis à la sainte volonté de Dieu.

Le 30 décembre au soir, mis en danger immédiat par une crise très grave, il est momentanément soulagé par une saignée, puis accepte sans trouble les derniers sacrements que lui a proposés son supérieur, le R. P. Maumus. Avec la plus grande simplicité, il se prépare, se confesse, communie en viatique, reçoit l'extrême-onction et l'indulgence plénière.

Le 31, il fête son soixante-dixième anniversaire, en offrant le S. Sacrifice pour la dernière fois. A 11 heures 3/4, il se rend à la salle commune pour les souhaits de nouvel an à S. Exc. Mgr Haouisée, et renonce, le cœur un peu gros, à descendre pour le dîner. Dans l'après-midi, comme on lui parle de le transporter à l'infirmerie de Yang-king-pang, il exprime le désir de rester dans la « petite maison », où il est, dit-il, si bien soigné par le Frère Zao et si bien servi par un excellent domestique. Il accueille aimablement les visiteurs qui viennent lui souhaiter la bonne année, lit quelques lettres et, après avoir pris son repas dans sa chambre, se couche tranquillement.

Le lendemain matin, 1er janvier 1937, ayant perdu la notion du temps, il descend au réfectoire aussitôt levé, sans avoir

attendu la sainte Communion qu'on devait lui apporter, et déjeune, tout étonné de ne pas voir la communauté réunie pour le dîner. Transporté chez lui dans un fauteuil, il prend conscience de son erreur en causant avec le R. P. Maumus, qui, aussitôt averti, est accouru. Il se résigne à ne pas faire la sainte Communion, mais le R. P. Supérieur lui ayant dit qu'il pouvait la recevoir sans être à jeun, il la reçoit en effet à 9 heures 1/2 très respectueusement et très pieusement. Après avoir dîné dans sa chambre, il prend encore part à la récréation, puis se repose après avoir ouvert son courrier. Vers 3 heures, un Père frappe à sa porte, et, ne recevant aucune réponse, le croit endormi. A 4 heures, on frappe de nouveau sans plus de succès. Tout est fini. Le P. Joseph a remis son âme à Dieu.

Le bon serviteur a marché, selon son désir, « tant que Notre Seigneur lui a donné vie ».

« Pendant sa maladie, écrit son Supérieur, j'ai souvent admiré sa parfaite obéissance au médecin, sa délicatesse à le remercier avec effusion après chaque visite. Ses vertus de religieux et de prêtre donnent à penser l'accueil qui lui aura été fait au ciel en la fête patronale de la Compagnie de Jésus ».

CHAPITRE III

L'HOMME ET LE RELIGIEUX.

Nous souvenir de l'un des Nôtres, c'est retrouver dans notre cœur son portrait plutôt que son histoire. Nous ne pouvions retenir qu'un bien petit nombre de ses faits et gestes ; mais de ceux que nous abandonnions au passé, nous gardions comme une trace : des lignes et des traits, des mouvements, des couleurs et des nuances, dont nous composions insensiblement son image, pour la fixer, inaltérable, en notre âme, comme l'effigie sur la médaille.

Il est facile de regarder intérieurement l'aimable visage, plus malaisé de le peindre, et à quoi bon?... Pourtant l'effort ne sera pas inutile. Ceux qui ne connaissent le P. Joseph que par cette courte biographie, ont-ils pu se le représenter

aussi fidèlement que l'auteur, son disciple il y a quarante ans, et, ces dix dernières années, son compagnon de travail? Celui qui a vu, ne leur doit-il pas sa vision? Il espère d'ailleurs, en la leur communiquant, compléter son récit par quelques détails de valeur qui n'y ont pas trouvé place, et même ajouter au relief, comme à la vérité de la figure, par quelques petites ombres, absentes seulement des panégyriques.

I. — L'intelligence et le caractère.

Le visage d'une âme n'est pas surtout, mais est d'abord son intelligence. Le P. de la Servière l'avait vive et rapide, ouverte à toutes les connaissances qu'il appelait humaines, beaucoup moins à d'autres qui, sans être inhumaines, ont un objet inférieur à l'homme, comme la matière et la quantité. Bien qu'il eût fait, au Mans, une année de Mathématiques, il avouait de bonne grâce, et même trop complaisamment, d'ailleurs sans mépris, ne guère s'intéresser à l'arithmétique, à la géométrie, ni aux sciences de la nature. Par contre, il disposait d'une information abondante, sûre et précise, en histoire et littérature, Écriture Sainte, philosophie et théologie. Sans être métaphysicien de carrière ni exégète par profession, il tenait en connaissance de cause et, au besoin défendait fort pertinemment, les positions qu'il avait choisies. Il savait lire sans complaisance pour la fausse érudition, la fantaisie ou les traditions inconsistantes ; habile à faire part de son savoir dans des compositions, écrites ou parlées, remarquables par l'ordonnance et la clarté, comme par la fluide pureté de la langue, un peu moins par la profondeur, la pénétration psychologique et la présentation artistique. Les travaux qu'il a publiés avant de partir en mission, le classent, non parmi les maîtres, mais parmi les bons ouvriers de la science catholique.

Ses publications de Chine, à l'exception de l'ouvrage déjà mentionné, *l'Histoire de la Mission du Kiang-Nan* et de quelques articles donnés à la « Revue d'Histoire des Missions », n'ont pas enrichi les bibliothèques savantes, mais dorment déjà, pour la plupart, dans les périodiques et journaux qu'on lit à la hâte, qu'on empile au jour le jour, et qu'on n'ouvre

plus. Nouveau genre d'abnégation, que ce reportage, humainement bien indigne de qui pouvait faire œuvre durable ; et pourtant service appréciable rendu aux nombreux lecteurs qui s'intéressent à la plus lointaine actualité.

De l'actualité il était d'ailleurs aussi curieux que de l'histoire, mais ne la voyait pas toujours avec la même objectivité que l'ancien temps. Sans inventer, ni même déformer les faits, il leur donnait parfois une interprétation quelque peu hâtive. Jamais pourtant, il ne soutenait avec obstination sa manière de voir : souvent même en conversation il l'échangeait un peu vite contre celle d'un contradicteur poli, habile et sympathique, ou du moins se montrait prêt à la reviser, sauf, bien entendu, dans les matières importantes, qu'il ne traitait jamais légèrement. Dans les autres, le critique, parfois endormi au moment de l'affirmation, mais réveillé par la contradiction, commençait par douter un peu : « Croyez-vous ? disait-il ; je ne serais pas tout à fait de votre avis...» puis finissait presque par se donner tort : « Peut-être avez-vous raison... » Désaccord charmant, terminé par une aimable défaite, grâce à la droiture et à la souplesse d'un esprit un peu trop primesautier, mais loyalement soumis à la vérité, humblement et charitablement sensible à l'opinion des autres. Et nous voilà déjà au chapitre du cœur ou de la volonté.

La volonté, c'est l'homme, dit saint Augustin. Le P. Joseph savait vouloir. Décidé, persévérant et courageux dans ses entreprises, il avait assez d'énergie pour mener de front et jusqu'au bout plusieurs travaux importants, intellectuels et apostoliques. Sans jamais craindre sa peine ou se plaindre d'être trop chargé, il semblait se plaire aux tâches ingrates aussi bien qu'aux besognes de son goût. Son optimisme naturel, renforcé par une surnaturelle confiance en Dieu pour les résultats invisibles et une sainte indifférence aux fruits qui se voient et se touchent, lui donnait une vaillance toujours égale qui ne dépendait pas des contingences. La récolte, pensait-il, est l'affaire du moissonneur et non du semeur. Jamais on ne l'entendit gémir sur la mauvaise qualité ou le rendement trop pauvre du sol ; toujours sa bonne figure disait la force joyeuse, la virile gentillesse de l'ouvrier qui travaille pour Dieu.

II. — Les rapports de communauté.

La gentillesse du P. de la Servière, qui pourrait l'oublier? Quelle gracieuse manière il avait d'accueillir les hôtes, de les entretenir à table ou en récréation. Chose plus rare, il était aussi affable et prévenant avec ses compagnons de tous les jours, s'intéressant à leurs affaires, à leur santé, à leurs travaux, et si simplement, si délicatement, si affectueusement ; compatissant à leurs tristesses, joyeux de leurs joies, fier de leurs succès, habile à les encourager sans flatterie par des félicitations chaudes et discrètes.

Dans sa jeunesse, on s'en souvient, il s'était fait un devoir de communiquer la joie. En récréation, jamais dans son groupe, la conversation ne languissait. Près de lui, nul n'était morose. Dans la demeure attenante au séminaire, qui fut la sienne les dernières années, et qu'il appelait sans erreur, mais par affection surtout, « la petite maison », — bien qu'elle eût dans ses murs une Grandeur, — il chassait, deux fois par jour, les soucis et les peines du Pasteur. « Il ne faut pas croire que le Pape n'a pas besoin de rire », disait Pie X avant une séance de cinéma, craignant que l'opérateur, par un respect mal entendu, ne supprimât les gaietés du film. Le P. Joseph traitait le Père du Vicariat comme voulait être traité le Père de toute l'Église. De son mieux il le faisait rire, heureux d'être, par Monseigneur, joyeusement accusé d'infidélité, s'il avait manqué à son audacieuse promesse : ne s'était-il pas engagé à rapporter chaque soir trois nouvelles, recueillies à l'Aurore, où pourtant il en apportait beaucoup plus que nous ne pouvions lui en donner. Ajoutons, puisque nous sommes sur la note gaie, que volontiers il dégustait, plutôt qu'il ne les servait, les anecdotes savoureuses, et qu'enfin, chose moins fréquente, il aimait la plaisanterie, même et surtout quand il en faisait les frais ; ce qui lui arrivait souvent, car il avait réservé aux textes anciens sa défiance de Normand et se donnait, dans les relations fraternelles, avec une confiance presque naïve. Un jour on vient lui dire avec le plus grand sérieux : « Vous savez?... L'Aurore va recevoir une célébrité, qui vient de France par bateau spécial,

— Ah ! Qui cela ? — Le grand Européen. — Pas possible, Briand ? — Lui-même, par le Locarno ». Aussitôt cru que dit. Le Père s'enquiert du jour et de l'heure, fait ses réflexions sur le personnage, puis, averti par les sourires, éclate de rire, tout heureux d'avoir amusé la compagnie. Ainsi accueillait-il toutes les taquineries. Et pourtant lui-même ne taquinait pas, n'ayant point le don de saisir chez les autres les petits travers, se contentant d'aimer ses Frères pour leurs bonnes qualités.

Y avait-il quelque ombre au tableau ? L'ami sévère de 1900 n'aurait-il pas eu encore à lui signaler quelques méfaits de l'instrument délicat qu'il appelait lui-même sa « coquine de langue, preste et irréfléchie » ? « Quand je me retrouve à soixante ans, écrit-il, coupable de ces péchés de langue contre lesquels j'ai pris tant de résolutions, je suis triste à en pleurer et pour des journées ». Touchantes larmes qui ne coulent guère sur les joues des médisants, et qui, en lui, n'avaient à laver aucune noirceur de méchanceté ou d'envie. Non jamais, la « coquine de langue » ne fut une méchante langue mise en mouvement par le mauvais esprit.

En revanche elle avait, à l'occasion, pour le bon esprit, sa pointe et son tranchant. Le P. Joseph savait batailler, toujours d'ailleurs en homme de bonne compagnie. Lui arrivait-il d'être publiquement contredit ou blâmé en des termes et sur un ton moins parlementaires, il réagissait à peine, puis se repliait en silence, laissant ainsi tous les torts à la partie adverse, — quitte à reprendre en tête à tête, pacifiquement et sans rancune, la discussion volontairement interrompue. Lorsque, sans être mis en cause personnellement, il entendait dénigrer certaines personnes ou choses respectables, surtout celles qui lui étaient les plus chères, il ne manquait pas d'intervenir ; d'un mot ferme, toujours le même : « Permettez », qu'accompagnait un geste court et sec, il arrêtait la critique et procédait, avec sa courtoisie habituelle, aux rectifications nécessaires, tirées de son érudition vaste et précise.

Louait-on devant lui les personnes ou les institutions qu'il estimait peu recommandables, il se donnait moins de peine que pour la défense de ce qu'il croyait être le vrai et le bien.

Armé d'une ironie tranquille et détachée, il jetait la tête en arrière, les yeux dans le vague, faisait la moue, et soupirait cet inoffensif : «Oh ! là, là ! » qui, selon les intonations, pouvait signifier tant de choses, mais, dans la circonstance, disait fort nettement : « Inutile de se fâcher ; ce n'est pas sérieux ». L'exclamation comique, jointe à la bonne grimace, protestation suffisante, détournait la conversation et sans blesser la charité, laissait rebondir la joie.

III. — La parole divine.

La charité du P. Joseph ne s'en tenait pas aux propos de récréation. Le lecteur sait déjà qu'il savait parler au nom de Dieu. Jamais il ne cherchait les effets d'éloquence, de profondeur ou d'originalité. Distingué sans raideur ; instructif sans étalage d'érudition ; simple et pieux, solide et clair ; ennemi des abstractions comme du creux, de la phrase comme des effusions sentimentales ; convaincu, mais discret, peut-être un peu trop, dans son effort pour emporter la conviction ; animé plutôt que mouvementé ; toujours maître de l'attention par sa diction nette et agréable, par son argumentation positive et nourrie de faits, il enseignait sans fatiguer, moralisait sans bousculer, plaisait sans enthousiasmer, gagnait le cœur sans le prendre d'assaut. C'est surtout par l'Évangile qu'il entrait dans les âmes, ou plutôt y faisait entrer le divin Maître. Cette manière si évangélique marquait surtout ses entretiens plus intimes, leçons de catéchisme aux Frères Coadjuteurs, exhortations aux religieux et aux religieuses. Plus volontiers que les bons Pères et les bons Frères, les bonnes Mères communiquent leurs impressions ; écoutons une Auxiliatrice déjà entendue : « Nos Mères chinoises, dans leur belle simplicité, disaient parfois : « Que c'est doux, le français du P. de la Servière, et si facile à comprendre ! On dirait quelque chose qui coule ». Et c'était bien vrai : l'onction divine semblait imprégner toutes ses paroles, et, par elles, pénétrait les âmes. Aussi, que de récréations le soir se passèrent à commenter l'instruction du matin » !

La direction achevait le bien commencé par la parole publique : « D'une très grande réserve, nous dit le même témoin, d'une parfaite discrétion, d'une sage prudence, le Père se faisait cependant très accessible et paternellement bon... Un conseil lui était-il demandé, la réponse était claire, brève, précise, toujours inspirée par l'esprit religieux le plus pur, dictée par les principes de S. Ignace. Parfois, avant de formuler son avis, il demandait une minute de réflexion, et ce silence était visiblement un appel, une prière. Aussi la réponse était-elle facilement accueillie, avec le sentiment intime que l'Esprit de Dieu parlait par lui ».

IV. — Le dévouement apostolique.

Sa parole en effet sortait d'un cœur où le Saint Esprit depuis longtemps avait répandu, avec la charité, le besoin de servir et de se dévouer. Dès sa jeunesse religieuse, il aspirait à se dépenser pour l'Église et la Compagnie. Dans son élection de 1912, il n'hésita que par impuissance à décider s'il rendrait, en Chine, plus ou moins de services qu'en Europe. Son dévouement était connu de tous, offert d'avance et escompté. Un an avant sa mort, répondant à une demande de renseignements, il écrivait : « A votre service, comme mon cœur, ce qu'il me reste d'esprit à soixante-neuf ans et tout moi-même ; envoyez-moi vos desiderata ». Et quelques années plus tôt, à son supérieur : « Pendant ma retraite, je me suis senti poussé à vous dire que j'ai, chaque semaine, quelques après-midi complètement libres ; elles sont à vous ». Lui demandait-on à l'improviste un sermon, une exhortation, il répondait, presque sans réflexion ni calcul, ayant sa phrase toute prête, par exemple : « Je crois pouvoir disposer encore d'une petite demi-heure. Merci ». Le dernier mot était sincère car on l'obligeait toujours en lui proposant de l'ouvrage. Certes il n'était pas de ces avares qui retiennent jalousement leur temps et leurs forces, pleurent sur ce qu'on leur prend, et accordent tout juste ce qu'ils ne peuvent refuser ; avec allégresse, il donnait tout. Un Recteur de l'Aurore, très perspicace et réservé dans la louange, disait un jour : « Le P.

de la Servière, c'est le dévouement joyeux ». Joli mot, qui reste comme une grâce en bien des cœurs. Mais nous avons un témoignage encore plus autorisé : « Au grand séminaire, écrit Mgr Haouisée, il était prêt à toutes les corvées, toujours avenant et souriant ; pour moi, un grand réconfort... Il me manque beaucoup ». Manquer à son évêque, n'est-ce pas avoir bien mérité ?

Cette promptitude à rendre service fut un jour bien mise en lumière, par une petite comédie, qui autrement n'aurait pas grand sel : Un Père de l'Aurore, causant avec le P. Joseph de leurs communes occupations, lança négligemment : « Tiens, à propos, le P. Recteur est bien embarrassé : il vient de perdre un professeur qui faisait deux cours par semaine. — Deux cours ? Justement j'ai encore deux heures à donner. Si le P. Recteur veut de moi, je suis à lui ». Puis vint la réflexion, en retard sur le bon mouvement : « Mais de quoi s'agit-il ? — De mathématiques ». Ayant oublié depuis quarante ans la science d'Euclide, il se mit à rire du tour si bien joué, mais s'était montré, une fois de plus, prêt à tout, sauf à enseigner ce qu'il ignorait.

Il ne réservait pas sa complaisance à la seule communauté. Ce qu'il nous a laissé de sa correspondance avec les étrangers, à propos d'histoire, de journalisme, d'initiatives diverses, atteste — on excusera le jeu de mot — que Servière était serviable, serviteur de tous. Il va sans dire qu'après ses Frères, ses élèves et les jeunes prêtres séculiers, les premiers servis étaient les autres religieux : « Quelle peine il s'est donnée, écrit la Supérieure des Auxiliatrices, pour aider nos Mères dans l'enseignement ! Il allait jusqu'à leur prêter ses notes manuscrites, ses cours de l'Aurore.... Il semblait tout heureux de rendre service, et quand on lui disait merci, c'est lui qui paraissait l'obligé ». Ne l'était-il pas en effet ? Comme son Maître, il trouvait meilleur de donner que de recevoir.

Le don, est-il besoin de le dire, venait du cœur, d'un cœur profondément attaché à Dieu par dessus tout, à l'Église, à la Compagnie, à la Mission de Chine, et toujours tendre pour la France.

V. — L'amour de la France.

En quittant la France pour sauver les Chinois, il avait assez montré qu'il l'aimait en Jésuite, selon l'esprit de sa règle 8e. Il n'avait pas, pour autant, étouffé les sentiments naturels, très vifs en lui, qui attachent tout homme à sa patrie. La nature avait-elle gardé, même sous l'empire de la grâce, quelques faiblesses? Le Français quelquefois ne paraissait-il pas un peu trop vivant dans le religieux? Le patriotisme ne devançait-il pas de temps à autre la raison elle-même, dans les jugements sur les personnes et les choses, plus favorablement appréciées quand elles étaient de France? Un jour, mis en présence d'une œuvre dont il ignorait la provenance, le P. Joseph se montra, au premier coup d'œil, assez dédaigneux. Quand on lui eut dit qu'elle venait de chez nous, il avoua qu'il n'avait pas très bien vu, voulut y regarder de plus près, puis lui trouva, comme naturellement, d'abord quelques mérites, finalement un vrai charme. Ces petits revirements n'étaient pas rares : il en riait le premier. Il s'amusait aussi très souvent d'avoir amusé ses compatriotes les plus patriotes par son mot favori de satisfaction et d'admiration : « Comme c'est bien français ! »

D'ailleurs ses prédispositions n'étaient pas des préjugés, ni surtout d'aveugles partis-pris. Très loyalement il reconnaissait le mal comme le bien, dans le passé comme dans le présent de sa patrie. Qu'il ait paru, sur la fin de sa vie, moins attaché à la France d'aujourd'hui qu'à celle de sa jeunesse ; qu'il ait dit une fois à qui lui parlait d'un voyage au pays : « Merci, je veux rester sur mes souvenirs de 1900 », — parole du renard au bas de la treille, — c'étaient là propos de récréation : il aurait eu le plus grand plaisir à revoir son Paris, et surtout à suivre de près tant de belles œuvres qu'il admirait de loin comme les manifestations d'une puissante vitalité chrétienne. A-t-il du moins jugé son siècle inférieur aux précédents? Certes il avait un faible pour mille choses du bon vieux temps, et une préférence raisonnée autant qu'héréditaire, pour ce qu'il appelait « notre vieille monarchie ». Mais historien trop averti et trop ami du progrès pour être

dupe de son cœur, il restait constamment, dans ses appréciations et comparaisons, parfaitement juste. Quelqu'un en doutait-il? Il l'invitait à suivre ses cours, et ajoutait : « Plus j'aime un régime, plus je hais et attaque ce qui le déshonore ».

Il aimait surtout, dans la France, la Fille aînée de l'Église et ne manquait jamais de la blâmer quand il l'avait trouvée indigne de sa Mère. En somme rien de répréhensible en son patriotisme, sinon peut-être une partialité naïve et spontanée, qui n'allait pas jusqu'à l'injustice, qui ne résistait pas à la lumière, et qui, très éloignée du chauvinisme orgueilleux, laissait le cœur grand ouvert à l'universel amour, comme l'a bien prouvé une vie entièrement donnée, dans la force de l'âge, au peuple chinois.

VI. — L'amour de la Compagnie.

D'ailleurs, plus que la France, il aimait la Compagnie, rendez-vous, comme l'Église, de toutes les nations. Et même n'est-ce pas là le trait le plus saillant de sa physionomie?

Après trois ans de vie religieuse, il écrivait :

« Au noviciat, j'étais comme un enfant, aimant la Compagnie sans beaucoup réfléchir. En avançant, je suis stupéfait de sa largeur de vues, de son action, de son dévouement sans réserves à la gloire de Notre Seigneur, de cette vérité où elle nous maintient, de ces principes lumineux qu'elle nous donne. Il me semble que maintenant, si je devais la quitter, je ne saurais que devenir, et je mourrais de chagrin ».

En 1894, à Angers, les études universitaires lui font apprécier, par comparaison, les méthodes et l'esprit de son Ordre : « C'est une grande joie pour moi de sentir qu'elles ont fait grandir mon amour pour la Compagnie ». A Vaugirard, ses expériences de régent l'attachent encore davantage :

« Cet engrenage si beau et si fort de notre formation m'empoigne de plus en plus, et fera de moi, je l'espère, l'homme de Dieu. Je suis de plus en plus heureux sous la direction si paternelle de mes supérieurs : c'est absolument le sentiment que j'avais en famille ; je m'en réjouis beaucoup, car c'est là une force et une sauvegarde ».

En préparant ses thèses de doctorat, de 1895 à 1900,

il fait de nouvelles découvertes : la Compagnie lui apparaît si charitable dans les secours qui, pour son travail, lui viennent de ses Frères et de ses anciens maîtres ; — si sage, si pratique, douée d'un sens psychologique si profond, dans le *Ratio* et les anciens collèges qu'il a dû étudier à fond pour suivre le P. Porée ; — si belle, si vaillante, si riche de doctrine, si fidèle à l'Église, dans le grand lutteur Bellarmin. En 1901, il revient de Paris « tout heureux de l'honneur que les quatre Provinciaux de France ont fait à la Compagnie par leur fameuse déclaration : je ne puis dire quelle satisfaction ç'a été pour moi d'entendre les hommes les plus distingués par le caractère et le talent, louer cordialement l'attitude si noble et si sage de nos Supérieurs dans la crise actuelle ». Au Troisième an, c'est l'Institut qui le transporte : « L'étude passionnée, enthousiaste, que j'en ai faite, m'a pénétré d'admiration ». Dans la tempête moderniste qui pousse hors de l'Église l'extrême-gauche des critiques, et dans des positions intenables l'extrême-droite, il est ravi de la direction venue de la Curie : « Quelle prudence dans nos Supérieurs et en particulier dans notre Père Général ! Il me semble que S. Ignace n'aurait pas agi autrement ». Ainsi au jour le jour, tout était force d'ascension pour un amour qui ne cesserait plus de monter.

Et en montant il rayonnait, même en dehors de la communauté : « Dans ses exhortations, écrivent les Auxiliatrices, on sentait un immense amour pour la Compagnie. Il était si fier d'elle. Ces sentiments qu'il trahissait habituellement, à son insu peut-être, trouvaient dans nos cœurs un profond écho. Nous n'oublierons jamais la joie filiale et fraternelle avec laquelle il nous annonça la prochaine canonisation de Bellarmin. Il exultait. Cet amour de son Ordre, il voulut bien le reporter aussi sur notre Société qu'il semblait si bien comprendre et dont il appréciait tant la solide formation : Vous ne remercierez jamais assez le Bon Dieu, nous disait-il souvent, de votre belle vocation avec son double caractère d'expiation et d'apostolat. Elle exige de vous une bien grande perfection ». S'il parlait à ces bonnes Mères de l'obéissance, il pensait à la sienne autant qu'à la leur ; car il disait non pas « l'obéissance », mais « la chère obéissance qui

fait la grandeur de *notre* vie », — non pas « les supérieurs », mais « *nos* supérieurs qui peinent tant pour *nous*, qui sont si bons pour *nous* ».

Dans un amour si tendre, pouvait-il y avoir excès ? « On m'a reproché, a-t-il écrit, d'aimer la Compagnie « *über alles* », avec un peu de ce chauvinisme qui m'animerait aussi à l'égard de la France ». Le reproche est-il justifié ? Certes, on vient de le voir, le P. Joseph avait le cœur assez large pour aimer d'autres familles religieuses que la sienne. Avec plus de largeur encore, aurait-il rendu meilleure justice et accordé plus chaude sympathie à celles qui servent l'Église dans un autre esprit que celui de saint Ignace ? Peut-être. Il a donné parfois, dans l'intimité seulement, à ses préférences bien naturelles pour son Ordre en matière d'idées, de méthodes et d'action, la forme un peu dure d'un jugement, d'un prononcé entre plusieurs causes. On ne trouve pas mauvais qu'un fils préfère sa mère, parce qu'elle est sa mère, une très bonne mère ; s'il l'exalte par comparaison, n'est-il pas un juge plutôt qu'un fils ? et sa prédilection ne risque-t-elle pas de paraître moins impartiale, d'être en tous les cas moins touchante ? Faut-il ajouter qu'entraîné par le cœur, et croyant défendre nos traditions, il s'est quelquefois montré bien sévère pour certaines thèses de philosophie qui, sans être communes dans nos écoles, y sont enseignées librement ? Ne lui est-il pas arrivé même de s'exprimer avec trop peu de sérénité sur ceux des Nôtres qui les tenaient ? Ce ne sont là que petites ombres. Ce qui reste sans ombre, c'est le caractère filial et tout pratique de son amour pour la Compagnie ; un enfant de la Compagnie, voilà ce qu'il a toujours voulu être, ce qu'il fut toujours. La veille de sa profession, il disait : « J'ai toujours aimé mes Supérieurs comme un enfant, et cet amour m'a préservé de bien des bêtises ». Et trente ans plus tard : « A mesure que j'avance en âge, et que je connais mieux les hommes et les choses, grâce surtout à mes études historiques, je me sens de plus en plus heureux, fier, en sécurité dans la Compagnie ».

En sécurité par la plus parfaite obéissance, et l'inaltérable confiance. « Mon bon Jésus, demandait-il autrefois, faites que je sois, comme un enfant, soumis à mes Supé-

rieurs sans réserve, docile à leur direction quelle qu'elle soit ». Sa prière fut exaucée. Il soumettait ou abandonnait aux Supérieurs toutes ses décisions, trouvait excellentes toutes leurs dispositions, s'appliquait à les défendre, à les faire aimer, interprétait en bonne part tout ce qui pouvait paraître discutable dans leur gouvernement, et même s'abstenait d'apprécier ceux de leurs jugements personnels qu'il ne partageait pas. Vraiment il les vénérait, voyant en eux les représentants de Notre Seigneur Jésus-Christ, sans aucun regard sur les misères et les faiblesses de l'humanité. Aussi n'avait-il aucune peine à leur ouvrir son âme jusqu'au fond, ce qu'il fit avec une grande joie, sans que jamais la différence d'âge fût une gêne pour sa confiance. Se faire connaître, pensait-il, ce n'est pas seulement observer l'une de nos principales règles, et se prémunir contre bien des illusions, c'est resserrer l'union du membre et du chef, fortifier et adoucir l'obéissance dans la charité.

L'enfant donnait à sa Mère plus encore que sa soumission, toutes ses forces : c'est pour elle jadis qu'il avait entrepris et poursuivi la composition de ses thèses, lorsqu'il reprenait tant de fois, sous des formes à peine variées, cet appel au secours divin : « Mon bon Jésus, faites que mon travail avance, et donnez-moi le succès pour l'honneur de la Compagnie ». Telle était son intention dans toutes ses œuvres. Et c'est pourquoi rien en lui ne trahissait l'homme qui travaillle pour lui-même : aucun regard, semblait-il, sur ses avantages personnels, aucune jalousie, aucune plainte, aucune anxiété d'amour-propre, aucun découragement, ne venaient troubler son activité, réjouie au contraire, favorisée, décuplée jusqu'à paraître infatigable, par ce bel et paisible optimisme qui est la noblesse, la force et la grâce des âmes détachées, entièrement données.

VII — L'amour de Dieu.

Le P. Joseph en effet s'était donné à Dieu sans réserve, pour une vie spirituelle non seulement régulière, mais profonde. C'est trop peu de dire qu'il fut constamment fidèle

à ses exercices de règle, sans négliger le conseil de la double confession par semaine, à son programme de pénitences et de visites au S. Sacrement, à ses récollections hebdomadaires ; — qu'il offrait le S. Sacrifice avec le plus grand respect, sans manquer d'y mettre toujours la demi-heure ; — qu'il récitait le bréviaire lentement, attentivement et dévotement, que longtemps même il y ajouta le Petit Office de la Sainte Vierge ; — il vivait de cœur avec Notre Seigneur Jésus-Christ.

« Chose étrange, disait-il dans sa jeunesse, je suis souvent plus uni à Notre Seigneur pendant le travail que pendant la méditation. Quand je suis à mon bureau, je regarde souvent le crucifix et les oraisons jaculatoires viennent tout de suite. Je commence à croire qu'il me faut deux occupations à la fois, pour me fixer ».

Dans les misères de santé, parfois si fatales à la ferveur, il trouvait un secours pour sa dévotion :

« Mes maux de tête m'ont rendu plus dévôt à la sainte Eucharistie. Quand je souffre, je vais à la chapelle, raconter tout à Notre Seigneur ; j'ai appris ainsi à l'aimer et à lui donner ma confiance, beaucoup mieux, je crois, que dans aucune retraite ».

Tout raconter à Notre Seigneur. Nous retrouvons ici la simplicité d'enfant qui était la marque de ses relations avec ses Supérieurs, et qui est bien le trait dominant de sa spiritualité. « Je ne suis pas un mystique, écrit-il à soixante-neuf ans ; peut-être l'aurais-je été sans mes infidélités ». Il n'avait dans sa prière aucune de ces vives consolations, de ces pensées sublimes, de ces effusions de larmes, qui donnent parfois le sentiment ou l'illusion d'une union plus intime avec Dieu ; — aucune de ces terreurs, de ces angoisses, de ces désolations, qui souvent préparent l'âme à des grâces de choix. « Je suis toujours, disait-il à son Père Maître devenu Provincial, la petite âme que vous avez connue, facile et peu compliquée, sans grands élans, incapable de manquements par trop grossiers, mais aussi hélas ! de sacrifices ». Sauf le dernier mot, c'est bien lui. Novice, il a pris la simplicité comme sujet de son élection. Dix ans plus tard, il fait cette prière : « O Jésus, une fois de plus, j'éprouve combien il fait bon être avec vous un enfant naïf et confiant ». Et que de fois revient,

dans les difficultés et les contretemps, le même refrain de filial abandon : « Mon bon Jésus, avec la confiance du petit enfant, je me jette en vos bras ». Pour ses oraisons, il s'en tient au texte évangélique : « Quand j'ai fini, je recommence, toujours sans me lasser ; et toujours ma résolution est la même : me confier en Notre Seigneur, compter sur Lui pour ma perfection, me contenter de L'aimer de tout mon cœur comme un petit enfant ». — « Je n'ai jamais su méditer, dira-t-il à soixante ans, donnant au mot son sens le plus étroit ; je ne fais que m'entretenir avec Notre Seigneur ». Dans ces entreteiens, nous le savons déjà, il parle à son « bon Jésus » comme s'il le voyait, le bénit et lui rend grâces, tantôt le suit dans l'Évangile, tantôt l'introduit dans sa propre vie, lui raconte ses petites affaires, lui dit ses peines et ses joies, ses besoins et ses désirs, ses fautes et ses regrets, ses espoirs et ses craintes, lui demande pour lui-même, pour ses Supérieurs et ses parents, ses Frères et ses élèves, toutes sortes de faveurs, mais toujours et par dessus tout la grâce d'un plus grand amour. Conversation tout unie, en formules à peine variées, dépouillées de toute littérature ; prière affectueuse, naïve, caressante, qui fait penser à la parole du Maître : « Si vous ne devenez semblable aux petits enfants... ».

L'esprit d'enfance n'exclut pas, bien au contraire, la virilité. Virilement « dans les bras de son bon Jésus », l'enfant sourit à la croix et l'embrasse. Dans la force de l'âge, avec une pleine conscience et une entière liberté, il renonce aux travaux plus brillants qu'il a rêvés, aux succès que son talent et son acquis lui faisaient raisonnablement espérer. En Chine comme en France, il veut tout souffrir plutôt que de manquer le degré de perfection auquel il est appelé ; il a même le courage de remercier quand viennent les humiliations, et d'en demander de nouvelles mesurées à ses forces, à ses besoins ; il les attend de Celui qui sait si bien les ménager aux âmes fidèles ; il les reçoit en se souvenant que, dans sa jeunesse, il a désiré s'offrir en victime et l'aurait fait si de sages directeurs ne s'y étaient opposés. Comment alors ne pas reconnaître et bénir l'intention divine dans les échecs, les critiques, les réprimandes les plus sensibles ?

Il n'y manquait pas, suivant en cela une disposition devenue habituelle. Écoutons-le plutôt :

« Toutes les fois que je prie pour moi, écrit-il en pleine maturité, je demande à Notre Seigneur de me faire avancer dans la voie du sacrifice et de l'amour généreux, fût-ce au prix de tous mes succès et de toutes mes affections. Pour le troisième degré d'humilité, je fais chaque jour le colloque des *Deux Étendards* ; je ne manque pas de remercier le bon Maître quand il m'a exaucé ; mais s'il faut aller au-devant des humiliations, c'est autre chose. ...Autrefois j'aimais à me considérer comme un petit monsieur instruit, distingué, qui sait se débrouiller dans les questions d'études, qui avait devant lui une belle carrière d'écrivain, « un jeune homme d'avenir », comme me disait le P. Recteur de Vaugirard quand il voulait me taquiner. Heureusement Notre Seigneur a toujours mêlé aux succès et au bonheur qu'il me donnait, la petit goutte de fiel qui m'empêchait de trop m'exalter ».

Ne fallait-il pas achever par ce trait de généreuse et si simple humilité, le portrait de celui qui restera dans notre souvenir comme un modèle de soumission joyeuse, laborieuse, confiante, à ses Supérieurs et à son Dieu, d'allègre et affectueux dévouement à l'Église, à la Compagnie, à la Chine, à toutes les âmes?

L'Aurore. Changhai. G. de Raucourt, S. J.